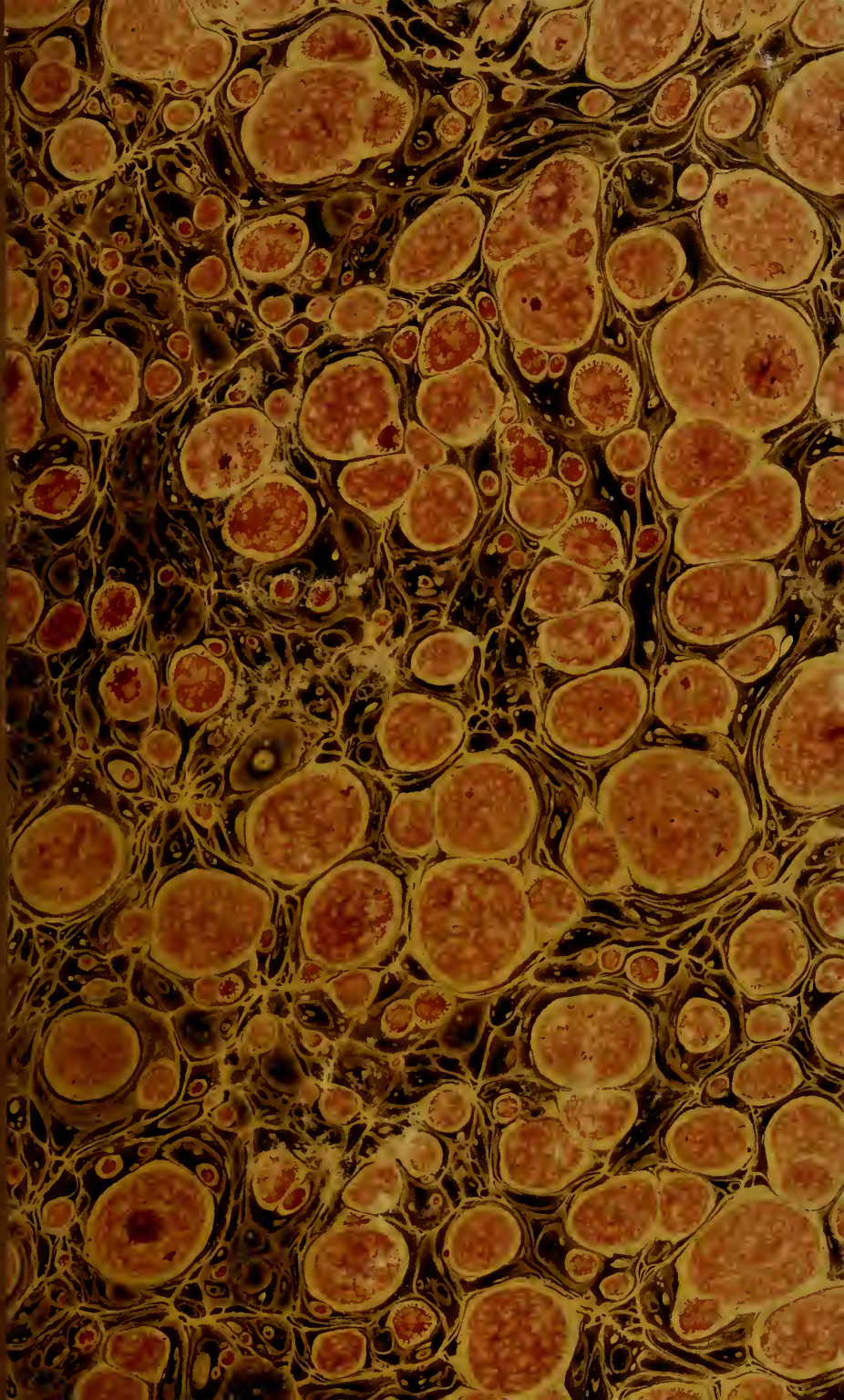
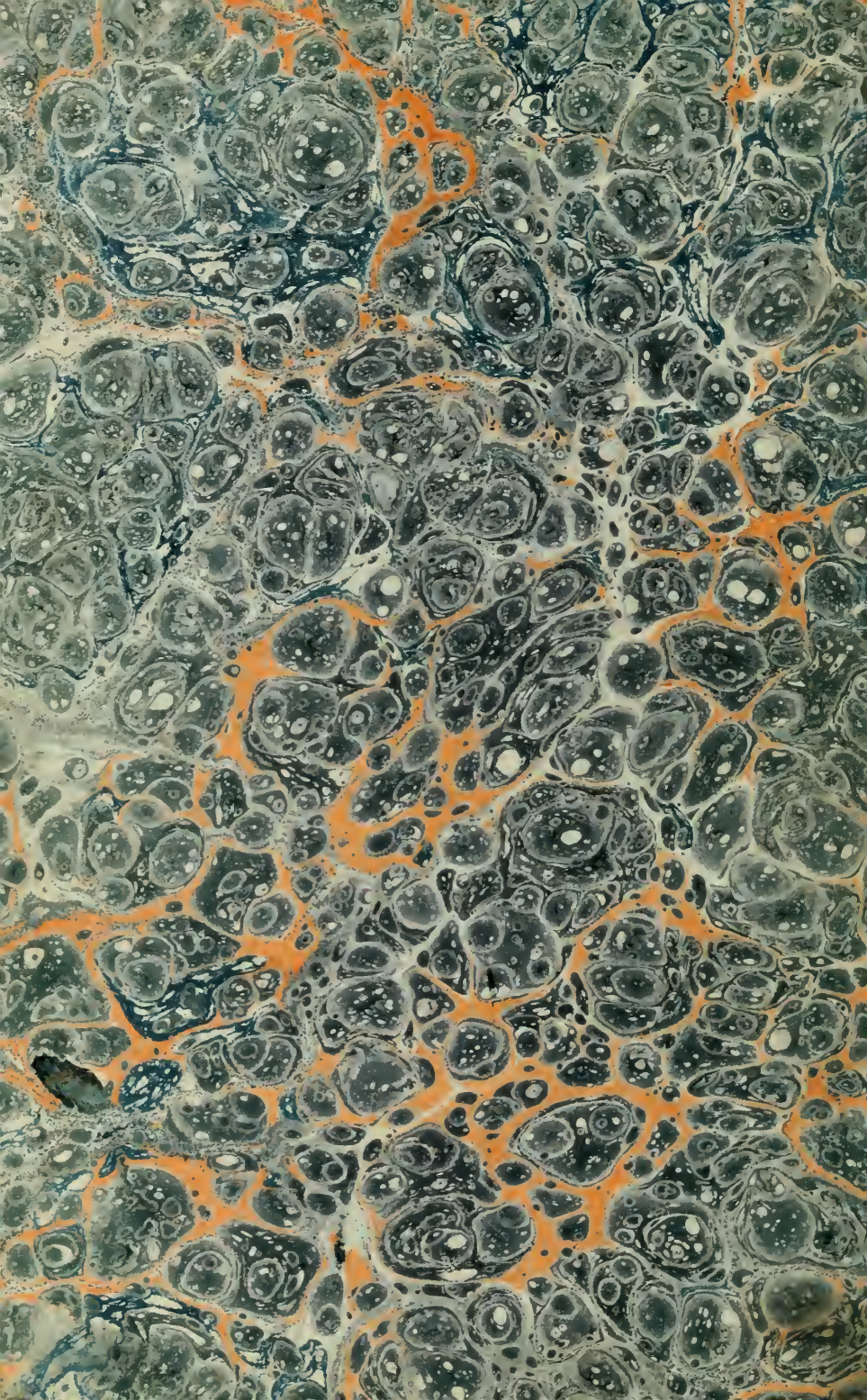
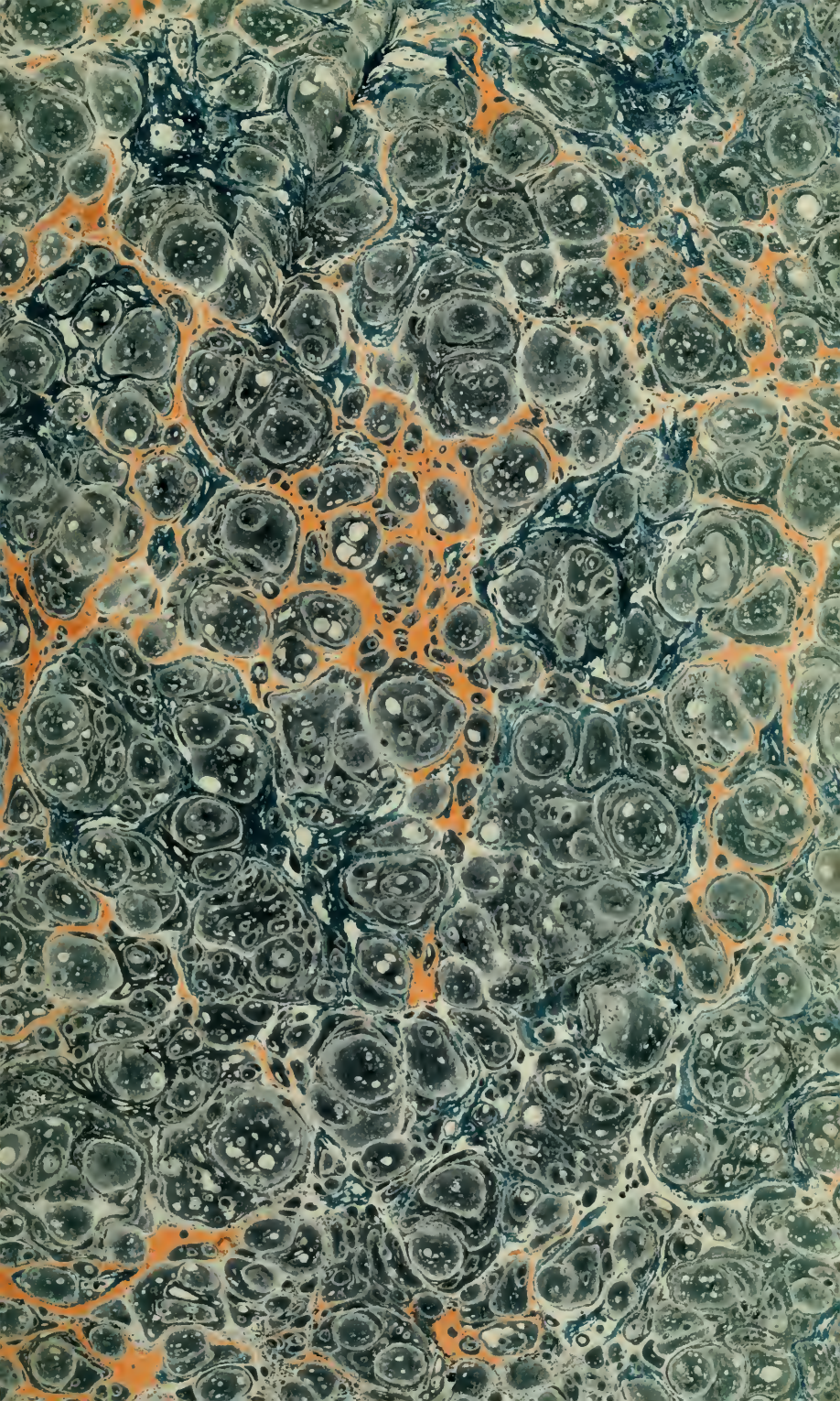






ŒUVRES

DE

D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

CATALOGUE
DES OUVRAGES DE D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

TOME PREMIER.

Fanny.
Lucie et Mélanie.
Clary.
Julie.
Nancy.
Bathilde.

TOME II.

Anne Bell.
Sélicourt.
Sidney et Volsan.
Adelson et Salvigny.
Sargines.

TOME III.

Zénothémis.
Bazile.
Lorezzo.
Liebman.
Rosalie.

TOME IV.

Ermance.
D'Almanzy.
Pauline et Suzette.
Makin.
Amélie.

TOME V.

Daminville.
Henriette.
Valmiers.
Germeuil.

NOUVELLES HISTORIQUES.

TOME PREMIER.

Warbeck.
Le Sire de Créquy.

TOME II.

Le Prince de Bretagne.
La Duchesse de Chatillon.
Le Comte de Straffort.

TOME III.

Salisbury.
Eudoxie.
Le Comte de Gleichen.

ROMANS.

Les Époux malheureux, *deux volumes.*

THÉATRE.

TOME PREMIER.

Euphémie.
Fayel.

TOME II.

Mérinval.
Le Comte de Comminges.
Coligni.

7444

OEUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

FANNY, LUCIE ET MÉLANIE, CLARY,
JULIE, NANCY, BATHILDE.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.

263197
14. 1. 32

A PARIS,

CHEZ LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, no. 1[illegible]

1803 — AN XI.

PQ
1954
A7
1803
t.1

PREFACE.

PRÉTENDRE changer la nature de l'homme, (1) et l'amener à ce degré de perfection qu'il lui est bien plus aisé d'imaginer que d'atteindre, me paroît précisément un de ces rêves métaphysiques qu'adopte l'esprit de spéculation, et qui ne sauroient se réaliser : essayer de tirer parti

(1) Combien de romans à ce sujet qui ne font que nous prouver que leurs auteurs avoient beaucoup d'esprit, et qu'ils se sont donné une peine infinie pour s'occuper de savantes inutilités ! Il n'appartient qu'à la religion de remporter un triomphe absolu sur le cœur de l'homme: mais on peut y porter le trait de la sensibilité, corriger l'abus des passions, et non les détruire. La Rochefoucault a composé sur l'amour-propre un ouvrage extrêmement ingénieux : il en auroit fait un excellent, s'il nous eût indiqué les moyens de tirer parti de ce même amour-propre si nécessaire à notre essence. Il ne faut pas éteindre le feu : il faut l'empêcher de nous consumer. Il y a bien plus de philosophie à découvrir les remèdes, qu'à rechercher les poisons.

de la sensibilité, ce germe précieux qu'a mis en nous la Sagesse Suprême, est une tentative dont on peut se promettre quelque succès ; un cœur remué par des impressions attendrissantes est disposé à recevoir les semences de la vertu, celle-ci n'étant qu'une émanation de cette même sensibilité, la source du bien général ; et il est impossible que la dureté et la vertu se concilient. Pourquoi y a-t-il tant de méchans ? c'est qu'il est peu d'ames vraiment sensibles (1) ; de-là tous les maux qui affligent ce malheureux globe. Je voudrois que ma voix pût se faire entendre de toute la

(1) Le mot de sensibilité est une de ces expressions à la mode, qui reviennent continuellement dans les écrits, dans les conversations, et peut-être ne s'est-on jamais montré moins sensible. Ce qu'on prend pour du sentiment n'est que le vice d'une imagination exaltée qui s'en impose, et qui, souvent, parvient à en imposer aux autres. Voilà un des malheureux excès du bel esprit ; ces contrefaçons de la nature sont bien éloignées de nos modèles. Les anciens et les bons écrivains du siècle de Louis XIV, ont su rendre le sentiment dans la vérité : aujourd'hui nous n'en sommes plus que les romanciers.

terre ; je crierois aux hommes : eh ! mes amis, cédez à ce sentiment que vous vous efforcez d'étouffer, et bientôt vos intérêts se rapprocheront. Vous ne formerez plus qu'une seule famille gouvernée par le même esprit. Plus de divisions, plus de guerres, plus de crimes ; ce sera le règne de l'âge d'or..... Je ne m'apperçois pas que je m'enfonce dans les illusions du songe le plus chimérique qui ait jamais trompé nos sens. On me renverra à la *paix perpétuelle* du bon abbé de S. Pierre. Bornons-nous à nous plaindre que dans les élémens de l'éducation, on néglige trop le soin d'exciter et d'échauffer le sentiment de l'humanité (1), ce sentiment si bien exprimé dans

(1) En effet, on ne sauroit trop se plaindre du peu d'attention qu'on apporte à nous instruire des devoirs de l'humanité ; on devroit incessamment nous en parler, nous en pénétrer. Après les livres de religion, les livres de morale mériteroient d'obtenir la préférence, et d'être mis les premiers dans la main des enfans ; les Chinois en font leur principale étude. Confucius distribue sa doctrine en quatre divisions, et ses disciples en autant de classes : l'ordre supérieur est de ceux qui s'appliquent à la morale. Les anciens

ce beau vers de Térence (1), que tout le monde connoît, et qu'on ne répète point encore assez.

Homo sum: humani nihil à me alienum puto.

---

cultivoient bien mieux que nous cette partie qu'on doit appeler la *science de l'homme :* nombre d'ouvrages grecs de ce genre, chez les Romains, les *Offices de Cicéron* et ses autres écrits philosophiques prouvent jusqu'à quel point ils s'en occupoient. Je désirerois que les instituteurs eussent soin, tous les jours, de tirer non seulement de nos lectures, mais de tout ce qui se passe sous nos yeux, des résultats dont l'amour de l'humanité fût l'objet. Il est vrai qu'il faudroit que ces ames, souvent mercenaires, fussent enflammées de ce feu sacré, pour le communiquer à leurs élèves; et il est tant de gens d'esprit contre un homme sensible! Dailleurs qui commet la première faute si nuisible au reste de notre vie? Ce sont les parens dont la vanité avide de se perpétuer en nous ne s'attache qu'aux agrémens de l'extérieur, aux talens d'éclat. Il arrive qu'un homme meurt sans avoir eu la moindre notion de la connoissance qui lui étoit la plus essentielle; les autres lui ont été étrangers, et il s'est ignoré lui-même.

(1) Il faudroit qu'il fût gravé dans tous les cabinets, et que les personnes chargées de l'éducation le fissent incessamment redire à leurs disciples. Qu'on n'oublie jamais que ce vers admirable produisit une impression

J'ai donc eu pour objet, dans les bagatelles dont je publie ici la collection, de nourrir et de fortifier cette sensibilité qui élève l'homme au-dessus des autres créatures. Le raisonnement ne suffit point pour nous distinguer de la foule immense des êtres : nous devons encore éprouver cette sensation si chère et si touchante qui nous a approprié les malheurs de nos semblables. La pitié étend nos relations : l'inhumanité nous isole. Aussi les anciens qui connoissoient si profondément la nature, n'ont-ils pas manqué de nous présenter leurs héros faciles à s'attendrir (1) : Achille

---

si forte sur tout le peuple romain assemblé, qu'il se leva à la fois comme animé du même transport, et, en pleurant d'attendrissement, ordonna à l'acteur de le répéter.

(1) Otez la pitié du cœur de l'homme, c'est le premier des animaux féroces! d'autant plus cruel qu'il se servira des lumières de la raison pour imaginer les moyens de nuire : cette compassion, présent qu'il semble avoir reçu de la nature, l'abandonne-t-elle un seul instant, il se livre à des excès inouis. Ouvrez nos histoires, lisez, et frémissez. Parmi les scènes horribles

verse des pleurs, lorsqu'on lui apprend la mort de son ami Patrocle ; Énée a presque toujours les yeux mouillés de larmes,

---

que nous offrent les successeurs de Constantin, les Abbassides et les Ommiades, les Roses blanche et rouge, ne croyez-vous pas avoir sous les yeux le spectacle dégoûtant de toutes les cruautés des tigres de l'Afrique ? Je ne cite qu'un fait particulier qui montrera jusqu'à quel point l'homme, en cessant d'être sensible, peut porter la barbarie : un corsaire Chinois fait une descente dans l'île Formose; furieux de n'avoir point trouvé le butin qu'il espéroit, il égorge tous les habitans, et se sert de leur sang pour calfater ses vaisseaux. Encore une fois, la sensibilité est le rayon céleste dont l'Etre-Suprême a bien voulu animer la nature humaine ; les anciens en ont fait la base de toutes les vertus qu'ils nous ont offertes pour modèles ; il n'y a point jusqu'aux animaux qu'ils ne peignent sensibles; dans Homère, dans Virgile, ces animaux versent des larmes ; les êtres inanimés semblent même s'attendrir. Comment notre siècle a-t-il osé traiter de foiblesse les alarmes de Cicéron ? L'abus du bel esprit a chez nous défiguré entièrement la nature. Nous voulons nous élever, et nous ressemblons à nos *héros de tragédie*, qui ne sont qu'un mensonge continuel à l'humanité. Iphigénie dans Euripide a la bonne foi de se plaindre de sa destinée, et de regretter la vie, perte d'autant plus cruelle qu'elle touchoit au moment d'épouser l'objet de sa tendresse; nous voyons

ce qu'ont reproché à Virgile plusieurs de nos beaux esprits ; il est vrai qu'il y a une très-grande distance d'un bel esprit à un homme de génie, et il n'appartient qu'à ce dernier de prononcer sur le mérite de l'antiquité : elle doit être sentie, et beaucoup de nos modernes *raisonnent ;* Bagoas (1) eût mal jugé Alexandre.

Mon dessein a été de faire résulter l'instruction d'une sorte d'action dramatique.

---

dans la fille d'Agamemnon toute la vérité du caractère d'une jeune personne de son sexe, et l'auteur français nous en fait une *héroïne parfaite.* Ne nous lassons point de relire ces vers touchans d'Alzire :

» Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre:
» C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
» Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
« Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais » !

Voilà l'homme représenté sous ses traits véritables, tel qu'il est, et tel qu'il doit être: les tyrans pleurent rarement. Laissons-nous émouvoir : cédons à la volupté de l'attendrissement, au plaisir si doux de répandre des larmes, et nous ne serons pas loin d'être vertueux.

(1) On se ressouviendra que Bagoas étoit un des eunuques favoris de Darius.

Les hommes restent toujours enfans ; il leur faut nécessairement des contes ; appliquons-nous donc à rendre ces contes profitables à la vérité et aux mœurs. Dire à nos Sybarites que c'est un crime affreux d'abuser de l'innocence et de la crédulité d'une jeune personne, leur paroîtra une froide leçon qu'ils n'écouteront pas, ou qu'ils tourneront en dérision : mais attacher leur curiosité en faveur d'une fille charmante qui réunit la beauté à la vertu ; représenter Fanni (1), la malheureuse victime des artifices d'un lord dénaturé par l'esprit du monde et la fréquentation des pervers ; ramener sous les yeux ce même lord rendu à la vérité du sentiment, et déchiré par le repentir ; prouver enfin que l'honnêteté a ses plaisirs bien au-dessus de ceux de la corruption et du libertinage : de semblables tableaux pourront alors retirer ces gens efféminés de leur indifférence léthargique, et les engager à prêter

(1) Son histoire commence le premier volume de cette collection.

l'oreille au précepte animé de l'intérêt de la fiction ; par ce moyen, peut-être, l'amour de l'ordre, et la saine morale rentreront-ils dans leurs ames, sans qu'ils s'en apperçoivent. Traitons la plupart des hommes comme nos amis ; la remontrance tient de la supériorité, et si le conseil n'est insinué avec cette heureuse adresse que le sentiment inspire, rarement sera-t-on disposé à l'entendre. Je ne connois que l'*adorable* Fénélon (1) qui ait possédé le rare talent d'instruire sans révolter l'amour-

(1) S'il y a eu sur la terre un homme auquel on puisse, sans une bassesse impie, déférer une telle épithète, c'est sans contredit l'auteur immortel de *Télémaque*; jamais l'Etre-Suprême ne s'est plus manifesté dans son image. Le cœur même respire dans les moindres écrits que Fénélon nous a laissés. Vous entendez un consolateur, un ami ; vous chérissez partout un bienfaiteur. Ce n'est point Minerve, c'est l'archevêque de Cambrai, qui est caché sous les traits de Mentor ; personne n'a mieux parlé de la vertu, et ne la fait plus aimer. Si Homère et Virgile ne l'avoient point précédé, on devroit regarder son roman comme le modèle des fictions, et il seroit le premier des poëmes épiques. La rime, il est vrai, est une parure

propre : tous ses lecteurs ont pour Mentor la tendre vénération de Télémaque, et quand son admirable roman est sorti de nos mains, nous nous sentons enflammés d'amour pour la vérité et du désir dominant de la pratiquer ; par malheur pour l'humanité, ce sont-là de ces modéles inimitables.

D'ingénieux écrivains, suivis d'une foule de copistes médiocres, nous ont tracé avec succès la peinture des ridicules qui passent quelquefois avec les modes aux-

---

qui lui manque : mais où trouvera-t-on plus de poésie, plus de tableaux, plus de sentiment, ce qu'Horace appelle *disjuncti membra poëtæ ?* Quelle peinture, pour les grâces, approche d'Eucharis ? et y a-t-il dans les anciens un morceau qui soit comparable à l'épisode de Protésilas ? Quel ouvrage apprendra mieux à un jeune prince ses devoirs et l'art de gouverner les autres, et de se gouverner soi-même ? C'est Télémaque qu'on peut appeler le *livre des rois ;* tous les hommes en général ont à y puiser des leçons et des exemples de sagesse et de bienfaisance ; voilà de ces chef-d'œuvres de morale qui n'ont point le dégoût du précepte. Je le redis : l'être le plus vicieux n'a qu'à lire attentivement cette fable sublime, et il se sentira un goût décidé pour la vertu.

quelles ils doivent la naissance (1). Je n'ai point prétendu marcher dans un che-

(1) Un des grands défauts de notre nation est, peut être, cette crainte du ridicule, bien plus forte pour nos Français que la crainte du vice. D'où naît cette façon de penser si peu raisonnable? de l'abus de la société, de cet esprit de vanité qui nous rend étrangers à nous-mêmes, qui nous porte à nous regarder et à nous juger dans les autres. Nous ressemblons à ces malades qui se contentent de cacher leurs maux sous un air de santé; nous nous embarrassons peu d'être soupçonnés d'avoir des vices, pourvu que notre extérieur annonce la politesse, et les agrémens de ce qu'on appelle *le monde*. Les Athéniens redoutoient jusqu'à la petitesse le ridicule : aussi furent-ils le peuple le plus corrompu de la Grèce. On pourroit calculer par la progression de cette crainte si méprisable, le degré de dépravation où est parvenu un Etat; les Romains, sous les Cincinnatus, ne connoissoient pas ce qu'on entend par ridicule; ils fuyoient alors jusqu'à l'ombre du vice; quand le luxe et tous les crimes à la suite de la tyrannie se furent emparés de l'Empire, ils perdirent leur orgueil, et n'eurent plus que de la vanité. C'est à cette époque que les esprits se rapetissent, que les cœurs se resserrent, et qu'il n'y a plus de ces explosions, la source des grandes actions, et des grandes vertus. La puissance Ottomane alloit envahir les plus belles provinces de l'Europe et de l'Asie, et l'on ne s'occupoit dans Constantinople que de la délicatesse

min frayé : mon intention a été de m'ouvrir une route nouvelle, de m'élever contre le vice qui, bien différent du ridicule, ne change point, et s'affermit par l'habitude et le tems ; et c'est le vice et non le ridicule qui fait les malheurs de l'homme, qui le dégrade, qui mine et détruit les sociétés, produit jusqu'au bouleversement et à l'extinction totale des Empires : voilà le fléau mortel qu'il faut combattre. Les ouvrages d'agrément où l'esprit abonde, peuvent insinuer la funeste dextérité de se couvrir d'un masque honnête et trompeur, colorer, si l'on peut parler ainsi, la perverse nature, enseigner ce qu'on appelle la *connoissance du monde*, connoissance aussi dangereuse que frivole : mais comment extirpera-t-on ces penchans affreux que l'art de la société ne s'attache qu'à déguiser ? qui réformera ces ames attaquées d'affections vicieuses ? le sentiment, le sentiment offert dans toute sa

---

de la prononciation, d'un goût recherché dans les habillemens. Qu'est-il arrivé ? le sort des Grecs est au-dessous de l'anéantissement : ils sont esclaves.

force. Arrachons des larmes à ces hommes corrompus, et bientôt avec l'attendrissement, le remords entrera dans leurs cœurs; ils connoîtront les vertus, les plaisirs, qui suivent la sensibilité. Quelle femme ne préféreroit le sort de Clarisse malheureuse, à la brillante destinée de Théodora (1)?

Je profite de l'occasion pour prévenir le reproche que pourroient me faire des

(1) La vertu éleva Athénaïs au trône des Césars: le crime même dans toute son horreur dégoûtante y fit asseoir Théodora; Procope nous en a tracé un portrait qui fait frémir; il seroit à souhaiter que cet historien eût eu beaucoup d'imitateurs, et qu'on nous peignît avec un tel pinceau les excès auxquels s'abandonnent ces hommes qui sont au-dessus de la crainte des loix et des punitions. Si Caligula ou Néron eussent pu lire des mémoires fidèles de la vie de Tibère, ils auroient éprouvé des remords, ou du moins auroient-ils redouté la vérité de l'histoire, et cette crainte eût fait le salut de Rome et du monde entier. Qu'il me soit permis de le dire ici: en général, je ne connois pas d'hommes plus coupables que les historiens; ce sont les premiers et les plus lâches des flatteurs. César n'eût point donné des fers à sa patrie, si l'histoire ne s'étoit attachée à nous représenter le destructeur des Perses comme le modèle des héros.

esprits mal intentionnés ; nos cercles sont infectés de ces méchans à froid qui ne demandent pas mieux que de verser leurs poisons sur tout ce qui les environne : ils trouveroient plaisant de m'accuser d'*anglomanie*, parce que ce recueil contient des *histoires anglaises*. On ne me rendroit point justice, si l'on me rangeoit dans la classe de ces Français, qui ont la foiblesse d'emprunter de nos voisins, jusqu'à leur *spleen* (1). Je m'honore du pays où j'ai reçu la naissance. La raison qui m'engage à puiser des sujets chez une nation que la nôtre estime, n'est pas difficile à concevoir. Soit que l'influence du climat y contribue, soit que le genre de vie produise cette différence, la nature en Angleterre paroît être plus énergique, plus vraie que parmi nous ; la contagion de

(1) C'est ainsi que les Anglais appellent la maladie de la consomption, maladie qui semble leur être particulière, et qu'on attribue sur-tout au climat de Londres. Au reste, ne nous applaudissons point d'être exempts de ce mal ; n'avons-nous pas nos vapeurs ?

la société et du *bel-esprit* y est moins répandue. Si un peuple sur la terre peut nous donner une idée de la simplicité grecque, ce sont sans contredit les Anglais, j'entends ceux qui vivent dans la *contrée*, ou la campagne, et non les citoyens de Londres : car tous les habitans des grandes villes se ressemblent : parvenus au même degré de corruption, ils ont à peu près le même fonds de vices et de folies. Une jeune fille Anglaise (1), élevée au village, est une espèce de créature céleste pour la beauté, la modestie, et si l'on peut le dire, la virginité des mœurs. C'est-là que se trouvent l'amour des devoirs, le respect plein de tendresse pour les parens, la soumission sans bornes à leurs volontés, les connoissances utiles qui servent dans la suite,

(1) Le tableau n'est point flatté : tous ceux qui ont voyagé en Angleterre rendront justice à la vérité de l'éloge. C'est sur-tout dans les provinces du Nord que se trouvent ces prodiges de beauté et de candeur. Lisez bien Clarisse, et vous aurez une idée exacte des agrémens et des qualités intéressantes d'une jeune Anglaise : aussi la plupart de leurs poëtes ne manquent-ils pas de les comparer à des anges, et la louange n'est ni romanesque ni ridicule.

à former l'épouse accomplie, la mère de famille. On ne sera donc plus surpris que l'Angleterre m'ait fourni plusieurs de mes personnages.

J'ai aspiré à intéresser par la simplicité, par le sentiment, persuadé que le langage qui l'exprime est de tous les tems, et de tous les goûts. On n'appercevra dans mon style aucune de ces nuances délicates, qui ne sont saisies que par les yeux de l'esprit. j'ai voulu parler au cœur, et non m'attirer des éloges. Quand je n'aurois fait couler les larmes que d'un seul de mes lecteurs, quand le peu d'écrits qui me sont échappés n'auroient donné lieu qu'à une seule bonne action, je ne désirerois point d'autre récompense; c'est, selon moi, l'unique salaire qui puisse payer dignement l'homme de lettres pénétré de la noblesse de son art. Considérés dans notre véritable destination, nous sommes, en quelque sorte, les gardiens de ce feu sacré qu'éteint l'abus des passions, et de la société; c'est à nous qu'est commis le soin d'entreenir dans le cœur humain cet attendrissement,

d'entretenir dans le cœur humain cet attendrissement, principe et aliment de la morale, et la plus délicieuse, peut-être, de nos sensations (1). Encore une fois, si mes foibles ouvrages avoient pu exciter un acte d'honnêteté ou de bienfaisance, je croirois avoir remporté le prix le plus satisfaisant : il vaudroit bien ces distinctions usurpées qui ne font souvent que rendre la médiocrité ou la bassesse plus connues. Si nous ne pouvons faire du bien, goûtons du moins le bonheur de l'inspirer : il n'est point d'autre éclat, d'autre gloire, d'autre félicité. Souvenons-nous du célèbre maréchal de Luxembourg, qui, près d'expirer, répondoit à un courtisan assez flatteur pour lui parler

(1) Un homme en place, qui avoit vécu, me disoit, un jour, avec une espèce d'enthousiasme : « J'ai goûté » de tous les plaisirs, et j'ai éprouvé qu'il n'en est » point de plus délicieux, de plus nourrissans, si l'on » peut le dire, pour l'ame, que d'obliger des infor- » tunés, d'essuyer leurs larmes ; cette volupté-là » reste dans le cœur, et l'on perd le souvenir des » autres. »

encore de ses succès militaires : « Eh !
» pensez-vous qu'en ce moment je ne
» préférerois point à mes victoires l'avan-
» tage d'avoir donné un verre d'eau à un
» malheureux ? »

F'ANNI

FANNI OU PAMÉLA,

HISTOIRE ANGLAISE.

Le lord Thaley entroit dans cet âge que l'on peut nommer l'orage des passions; il étoit né avec des vertus, beaucoup de sensibilité, éclairé par une ame droite sur ce qui est juste. Vingt deux ans, de la richesse, de la naissance, une société de gens corrompus, c'est-à-dire, la société du grand monde, la facilité de céder à ses penchans, tous ces ennemis du sentiment et de la raison, étouffèrent en lui la nature, qui, pour peu qu'on l'écoute, nous-raméne toujours à la vérité. Il brilloit parmi ces étourdis qui vont se créver aux courses de Newmarket; le modéle, en

un mot, des *beaux du jour*, Thaley se distinguoit par tous les agrémens et les travers. Il possédoit une très-belle terre dans le comté d'Essex.

Sir Thoward étoit son ami favori; ce gentilhomme avoit des graces, un esprit séduisant; le professeur le plus éloquent du vice, il savoit répandre des charmes sur toutes les matières qu'il traitoit, et le plaisir parloit par sa bouche; il ne lui étoit donc pas difficile d'entraîner Thaley au gré de ses volontés. Une ame jeune, enflammée, est dépendante des sens, et elle se prête aisément aux impressions qui la flattent.

Thaley, après un dîner agréable avec ses amis, la tête échauffée d'images voluptueuses, se promenoit seul dans une des allées de son parc; elle le conduisit insensiblement à la maison de son fermier, que l'on appelloit *James*. Il entre, toute la famille s'empresse à marquer sa joie d'être honorée d'une telle visite. Le bon fermier présente ses enfans au lord, en lui disant: Milord, voici l'ouvrage de vos bienfaits: graces à vos bontés, je les élève pour vous servir et pour vous chérir, ils ne pourront acquitter la reconnoissance et le respect de leur père. Ce vieillard si intéressant, accompagnoit ses expressions de ce ton de sentiment qui fait la véritable éloquence. Destiné dès le berceau à l'emploi de ministre, cet homme respectable avoit fait d'excellentes études à Oxford; des disgraces inattendues avoient changé son état; mais il eut annobli les conditions les plus obscures.

Thaley, parmi ces aimables enfans, est frappé d'une figure céleste de seize ans: c'étoit une des filles cadettes

de l'honnête fermier. L'Irlande, si vantée pour ses beautés, n'a point à nous opposer une créature aussi ravissante. Fanni, c'est son nom, étoit un Ange descendu sur la terre; la dignité même de l'ame éclatoit sur son front ingénu, et la pudeur rougissoit sur ses joues de roses. Toutes les graces se réunissoient autour de sa bouche vermeille; elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante, les cheveux d'un châtain parfait; le charme de ses yeux ne sauroit se représenter; il suffit de dire qu'on ne pouvoit voir Fanni sans éprouver à la fois deux sentimens rapides, celui de l'admiration et le feu même de l'amour: ce dernier fit de prompts ravages dans les sens du lord.

Fanni parla: chaque mot alla se lancer en traits de flamme dans le cœur de Thaley, et acheva de le subjuguer; il veut à son tour donner des ordres au bon homme James, Thaley n'est plus le seigneur, le maître de Fanni, de la fille de son fermier. Il laissa échapper quelques expressions mal articulées, Fanni l'avoit troublé.

Voilà notre lord qui s'en retourne éperduement amoureux. — Ah! mon ami, c'en est fait, je ne suis plus à moi; j'ai vu la beauté, la vertu, l'amour; j'ai vu l'éternelle maîtresse de mon cœur: oui, divine Fanni, triomphez de toute ma fierté.... Mon ami, je voudrois passer ma vie à l'adorer, à lui parler de ma tendresse.... il n'en peut être de plus pure, de plus enflammée. — Eh! quelle est donc cette infante si admirable, lui dit sir Thoward, avec un souris railleur? (c'étoit à lui que s'étoit adressé Thaley) — C'est Fanni, la fille de mon fermier, faite pour être la reine, la

souveraine du monde entier, c'est une déesse! — Une fille de paysan, reprend Thoward! mon cher lord, tu extravagues! voilà bien de nos amans : oh! leurs cieux ne manquent jamais de divinités! — Sir Thoward, trève de badinage, vous ne pouvez juger de ma passion; vous n'avez point vu Fanni; ah! l'angélique créature! c'est une taille, un air, un son de voix!.... oh! mon ami, ce trait restera toujours dans mon cœur! comment posséder Fanni?... et j'en mourrai si je ne la possède pas. — Qu'est-ce que tu dis?.... Quoi? tu mourras si tu ne possèdes pas la fille de ton fermier, de ton domestique! eh! mon pauvre Thaley, tu perds entièrement la tête! qui t'empêche de te satisfaire? Parle, ordonne, fais-la venir, et contente toi : elle est trop heureuse de te plaire. — C'est toi, Thoward, qui n'y penses pas; tu veux que j'aille semer l'opprobre dans cette famille, qui s'étend sous ma protection, que j'abuse de mon autorité, que le fort écrase le foible! Fanni est trop belle pour n'être pas honnête. — Ma foi, mon ami, l'amour fait d'étranges métamorphoses! te voilà monté sur un ton de dignité que je ne passerois pas à un Irlandais, qui voudroit épouser quelque riche veuve! comment!... mais tu es plaisant! ne vas-tu pas imaginer que Fanni est une perle qu'on ne sauroit acheter? De l'argent, mon cher Thaley, de l'argent; James t'aura de grandes obligations; et la petite Fanni.... crois-tu qu'elle en soit fâchée?.... avec ces sortes de gens. — Thoward, l'esprit t'a gâté; ce sont ces sortes de gens, mon ami, qui ont de la vertu, et James ne voudra pas m'abandonner sa fille, son honneur, pour de l'argent.... Non, Thoward, non,

je n'irai pas déchirer ce cœur paternel.... Et comment oserois-je proposer?.... Fanni.... mon ami.... il faut l'oublier, je l'aime assez déjà pour la respecter... Thoward l'interrompit par des éclats de rire : allons, mon ami, lui dit-il, prends courage; depuis quand l'espérance n'est-elle plus à la suite de l'amour?

James avoit donné à sa fille de l'éducation; elle étoit citée comme un exemple de graces et de sagesse dans tout le district du comté d'Essex. Un de ses parens, ministre d'un village voisin de la ferme, avoit pris plaisir à l'instruire et à la former; elle lui devoit des connoissances au-dessus de son âge. Les préceptes du ministre n'avoient pas empêché Fanni d'avoir un cœur, et elle le sentit tout à-coup à la vue du jeune lord. Il étoit revenu plusieurs fois voir le fermier, ou plutôt Fanni; chaque fois elle lui offroit des charmes plus puissans. Il devenoit rêveur, mélancolique; tout l'art de la plaisanterie de Thoward ne pouvoit dissiper cette tristesse chère et délicieuse qui le ramenoit sans cesse près de l'aimable fille de James.

Un jour Fanni lui présente un bouquet : Monseigneur, lui dit-elle en rougissant, je voudrois bien que ces fleurs fussent plus belles, je les ai choisies exprès pour votre Grace (1). — Des fleurs de votre main, divine Fanni! elles seront contre mon cœur. Ce compliment, ou plutôt ce trait de sentiment pénétra l'ame de Fanni; son beau teint se colora d'une nouvelle rougeur. Ses parens n'avoient point entendu la

(1) Titre équivalent chez les Anglais à ceux d'Excellence, Grandeur, etc

réponse du lord. De retour chez lui, il couvre ses fleurs de mille baisers, il leur parle comme s'il eût parlé à Fanni même. Sir Thoward ne manqua pas de le traiter de Céladon et d'Artamène. Il faut, lui dit-il, mon ami, que tu aies lu ces misérables romans français, te voilà perdu pour Londres, on te montrera au doigt quand tu reviendras... Je croyois avoir fait de toi un charmant Lovelace, et tu joues le berger extravagant.

Thoward accompagne son ami chez le fermier, il voit Fanni, il est déconcerté, il a besoin de rappeller tout son bel esprit aguerri pour se parer du même trait qui avoit frappé Thaley : il veut employer le ton de la ville auprès de la respectable villageoise; elle parle, il est confondu, il en a de l'humeur en secret; Thoward s'enhardit, il reprend son ton plaisant : il a enfin un entretien particulier avec James. Ce digne vieillard revient en levant les yeux au ciel: égaré, pâle, défait, la mort sur tout son visage. — Mes enfans, sortez... Ah, monseigneur, (en se jettant, les mains jointes et avec deux ruisseaux de larmes, aux pieds de Thaley) que vous ai-je fait pour que vous juriez ma perte et mon déshonneur?... Ma femme, voilà Monsieur (montrant Thoward), qui vient m'offrir de l'argent pour que je livre notre fille Fanni à milord... Nous croire capables d'une pareille bassesse! prostituer cette chère enfant que nous avons élevée! ... Milord, ôtez-nous la vie; mais laissez-nous l'honneur, c'est le seul bien que nous possédions sur la terre. Et quoi, ne sommes-nous plus vos dignes serviteurs!.... Vous vous troublez, Milord!.... Ah! vous n'avez jamais eu ce

dessein ; c'est vous, Monsieur, qui donnez à milord de pareils conseils ? Que diroit, hélas, monseigneur son père ?... Il nous traitoit comme ses enfans. Non, mon cher James, interrompt Thaley, je n'ai jamais eu cette affreuse idée, c'est une détestable plaisanterie de mon ami ; rassurez-vous. Oh, je m'en doutois bien, poursuivit James, que vous ne pouviez à ce point oublier vos bontés pour des créatures reconnoissantes, qui vous bénissent tous les jours de leur vie...Au reste, Monsieur, (se tournant du côté de sir Thoward), voilà de vilaines plaisanteries : nous pouvons être pauvres, mais nous connoissons l'honneur aussi bien que vous.... Si un de nos pareils, ajoute-t-il en sanglottant, m'avoit osé faire ces infâmes propositions, j'en serois venu à des extrémités, que le respect m'interdit. — Je vous le répète, mon cher James, mon ami n'a pas prétendu vous insulter, c'est un badinage dont je vous demande pardon pour lui : et il sort.

Tu lui demandes pardon pour moi, dit Thoward ? — Sans contredit ; et l'on doit des excuses au dernier des hommes qu'on a offensé ; alors il est notre supérieur, et notre maître... Ah, cruel, tu fais tous mes malheurs !.. tu as manqué au père de Fanni.

J'ai dépeint Thaley comme le Coryphée de ces petits Seigneurs qui cachent tous les défauts sous un vernis d'agrément ; je ne me déments pas, mais l'amour crée des prodiges : il avoit fait du lord frivole et audacieux, un amant respectueux, timide, une ame qui s'ouvroit à l'honnêteté. Ce discours du pauvre James l'avoit désolé ; il falloit que Sir Thoward eût avec lui une liaison aussi intime, pour qu'une rupture déclarée

n'eût pas suivi dans le moment la démarche de cet indigne ami, de cet homme du monde.

Thaley étoit désespéré, il adoroit Fanni, il n'osoit la revoir, il craignoit la vue de James et celle de sa fille. Ses amis l'arrachent à sa terre, l'entraînent à Londres, et le replongent dans toutes ces folies et ces égaremens que la ville appelle des plaisirs.

James depuis ce moment avoit perdu cette gaîté, le partage heureux des habitans de la campagne; il n'avoit point été rassuré par les promesses du lord, il regardoit en soupirant sa fille qui croissoit en agrémens, et quelquefois les pleurs venoient sur les bords de sa paupière.

Mon père, lui dit un jour Fanni, oserois-je vous demander le sujet de votre tristesse? J'observe depuis quelque tems que vos regards s'attachent sur moi... Il vous échappe des larmes... Vous aurois-je, mon tendre père, causé quelque chagrin? N'aimeriez-vous plus votre fille Fanni? — Ma fille, écoutez-moi, et répondez avec sincérité. — Mon père, je vous ai toujours dit la vérité. — Ma fille, que pensez-vous de Monseigneur? Comment le trouvez-vous? Parlez vrai. — Fort aimable, (et elle disoit cela en rougissant, et les yeux baissés) mon père, ne le trouvez-vous pas de même? — Ma chère enfant, apprenez à connoître les hommes... Eh bien, ce lord qui vous paroît si aimable, il vouloit me faire mourir de douleur, moi et votre pauvre mère... me priver de ce que j'ai de plus cher... de ma chère Fanni. — Comment? Que dites-vous? — Il vouloit ma chère enfant (en la serrant contre son sein, et l'arrosant de ses larmes)

me déshonorer... te prendre pour le jouet de son libertinage... pour sa maîtresse.. (et là il tombe dans les bras de sa fille.) — Ah que les hommes sont affreux !.... qui auroit cru ceci de monseigneur ? Prends garde, ma chère Fanni, aux pièges qu'on peut te dresser, ne reçois point de lettre de Milord, ne reste point seule aux champs ; sois, s'il se peut, toujours dans le sein de ton père et de ta mère ; songe que le premier des biens est l'innocence ; embrasse-moi, ma chère fille, et sois notre honneur et notre consolation. Fanni répandit des larmes. — Non mon père, non, vous n'aurez jamais à rougir de moi... Je n'aurois pas attendu ce trait de monseigneur, il est bien barbare de venir ainsi troubler notre tranquillité !.... qu'il ne vienne jamais ici !.. — Nous lui devons la reconnoissance et le respect, ma fille, et c'est à vous de garder un profond silence ; profitez seulement de mes conseils.

Fanni seule se répéta mille fois dans le fond de son cœur : peut-on être si aimable avec des sentimens si indignes d'un honnête homme ! ah ! la vilaine ville que Londres ! c'est elle qui aura gâté l'esprit de monseigneur ; s'il fût toujours resté en ces lieux, assurément il n'auroit pas cherché à s'avilir par de tels procédés.

Son image cependant ne sortoit pas de l'esprit de Fanni, et peut-être partageoit-elle les impressions qu'elle avoit excitées dans l'ame de Thaley. Il s'étoit en vain rendu au tourbillon de ses amusemens passés, il avoit porté à Londres le trait qui le déchiroit. Le

souvenir de Fanni triomphoit de tous ses plaisirs et en détruisoit l'illusion, il la revoyoit par-tout.

Il n'attend pas la belle saison pour voler à sa terre, accompagné de ses amis, qui réunissoient tous leurs efforts pour le guérir d'une passion, disoient-ils, si dégradante et si méprisable. Un pair de la Grande-Bretagne soupirer et se prendre d'un amour de roman pour une petite fille des champs ! c'étoit là les représentations dont on l'accabloit, et l'on cherchoit incessamment à l'étourdir des reproches de sa vanité contre un si vil attachement. Thaley, le verre à la main, et enivré de punch, promettoit quelquefois d'oublier Fanni ; il se levoit le lendemain matin plus rempli de sa passion, plus épris, plus enflammé d'amour.

On doit bien s'attendre que notre lord, arrivé à sa terre, courut plutôt à la ferme qu'au château ; il étoit timide, et il en étoit plus aimable ; il ne pouvoit vaincre une espèce d'embarras qu'il éprouvoit toujours à la vue de James. Pour Fanni, elle avoit bien envie de haïr Thaley, mais il avoit rapporté de nouveaux agrémens ; elle se retiroit, lorsqu'il entroit chez son père ; mais elle le regardoit, baissoit vîte les yeux, et ce regard la troubloit au point qu'elle se redisoit sans cesse : il est bien aimable ! Thaley imaginoit mille prétextes pour aller rendre ses hommages à sa divinité secrète.

Il rencontre un jour à quelques pas de la ferme Fanni, qui lui parut plus belle, plus séduisante qu'il ne l'avoit jamais vue ; un joli chapeau sur la tête, des

fleurs de prés qui tomboient négligemment à son côté, ses cheveux dans un désordre préférable à toute l'élégance de l'art, son sein agité, quelques larmes qui s'échappoient de ses beaux yeux sur les deux roses de ses joues: c'est sous cet aspect enchanteur que s'offrit la maîtresse de son ame; elle étoit assise au pied d'un arbre, et l'on voyoit aisément qu'un chagrin profond occupoit ce jeune cœur. Thaley s'élance à ses genoux. — Vous pleurez, bel Ange! Aussi-tôt Fanni se lève en s'écriant: Monseigneur!.. Il veut lui prendre la main, elle la retire avec précipitation, s'efforce de s'éloigner et de regagner la ferme. — Non, chère Divinité, vous ne me quitterez pas... Eh! que vous ai-je fait, belle Fanni, quel crime ai je commis? — Ah! Monsieur, laissez-moi, laissez que je coure à mon père; il m'a défendu de vous parler, de vous voir... Monseigneur, cela est bien affreux, ajoute-t-elle, en laissant échapper ses larmes, d'avoir voulu abuser de notre pauvreté!.. vous avez chagriné mon père, tous mes parens; je n'ai pas mérité cet affront de votre Grace.

En prononçant ces dernières paroles, elle s'avançoit vers la maison, et elle pleuroit, laissant tomber sa main, dont le lord s'étoit saisi une seconde fois. — Ah! divine Fanni ne m'accusez pas! c'est mon ami qui est le seul coupable; non, jamais je n'ai eu cette détestable pensée; moi! ne vous pas respecter, quand je vous aime à la fureur!

Il apperçoit James qui marchoit vers eux avec un air de mauvaise humeur et comme pour gronder sa fille. Oui, mon cher James, poursuit le lord, je le

redirai devant vous, à la face du ciel, j'adore votre charmante fille; c'est la vertu même sous les traits des Graces, et je m'applaudis de mettre à ses pieds mes hommages, mes richesses, mon rang, mon cœur. (Fanni rougissoit, levoit ses beaux yeux mouillés de pleurs, regardoit Thaley, le trouvoit moins criminel que son père l'avoit dépeint, et rebaissoit les yeux.) Oui, je vous le déclare, James, Fanni m'apprend que le sentiment doit triompher de tous les préjugés; (il entre dans la maison, et devant la femme et les autres enfans) Fanni sera ma digne épouse, qu'elle partage mon nom, mes dignités, mes biens; elle aura toute mon ame. Oui, mon adorable Fanni, tu vois ton amant et ton mari à tes genoux.

Quelle agitation, quels transports dans le cœur de Fanni? que faites-vous, monseigneur, dit James en relevant Thaley? C'est à nous à nous prosterner devant vous, je sens tout le prix de vos bontés; mais quoique peu instruits et gens grossiers, nous savons nous rendre justice; ma fille n'est point née pour porter le nom de Ladi Thaley, ce titre appartient à des demoiselles de votre rang; Fanni, monseigneur, est votre humble servante, elle n'a qu'un seul maître au-dessus de vous, l'honneur. Non, monseigneur, je ne souffrirai pas que vous vous mésalliez... je serois un domestique indigne de vos bienfaits et de ceux de monseigneur votre père, dont la mémoire me sera toujours chère et sacrée, si je cédois à cette passion, qui vous aveugle aujourd'hui. Ma femme et Fanni même, auront cette façon de penser, et j'ai l'honneur pour elles de vous remontrer votre devoir

et le nôtre. (Encore un regard de Fanni sur le lord et des larmes.) N'est-il pas vrai, ma fille, que ce sont-là tes sentimens? — Oui, mon père; et ce *oui* est prononcé d'une voix tremblante; on auroit dit que le cœur de Fanni eût voulu reprendre ce *oui* fatal.

Quel triomphe pour la fille de James ! elle aimoit le lord, car il ne faut pas le dissimuler, et avec quelle joie secrète elle voyoit combien elle en étoit aimée ! il franchissoit l'intervalle des rangs, il l'élevoit jusqu'à celui de sa femme.

Thaley n'en resta pas à cette démarche, tous les jours il revenoit auprès de James; même obstination à demander Fanni en mariage, même refus courageux de la part de ce digne père. Milord se décide à écrire à l'arbitre de sa destinée; il pose la lettre au pied d'un arbre, il savoit que Fanni ne pouvoit passer par un autre chemin, et il comptoit assez sur cette curiosité, qui nous est si naturelle, pour espérer que la fille du fermier ramasseroit cet écrit: il n'y avoit point mis de suscription. Fanni arrive, voit le billet à terre, ne sait si elle doit y porter la main; elle se retiroit sans l'avoir ramassé, elle tourne la tête, revient sur ses pas, cède à un mouvement involontaire, qui l'emporte, prend la lettre, l'ouvre en tremblant, et lit ces mots:

« Vous reconnoîtrez aisément de qui est cette » lettre, et à qui elle est adressée; elle est de l'homme » le plus tendre et le plus passionné à la créature la » plus adorable, la plus indifférente et la plus barbare.

» La belle Fanni peut-elle ignorer que le bonheur du » lord Thaley dépend d'elle seule et du respectable » James ? Je ne puis que lui donner ma main et mon » cœur ; cet hommage est bien foible au gré de mon » amour; je le sais, ma charmante, mais c'est tout » ce qui est en mon pouvoir. Si vous m'aimiez, si » vous aviez un seul sentiment de pitié pour le mal- » heureux Thaley, je serois bientôt dans les cieux. » L'amant, l'idolâtre de la divine Fanni deviendroit » son époux... Ah ! cruelle, voulez-vous me causer » la mort, à moi, qui ne laisse pas échapper un » soupir qui ne soit plein de vous ? Pressez votre père » de faire ma félicité : croyez que vous serez la plus » heureuse et la plus adorée des femmes; la vertu » et la beauté mettent tous les rangs au niveau. Vous » avez lu Paméla, son égale doit avoir le même sort, » et recueillir la même récompense ; en est-ce une, » angélique créature, que de vous établir la Souve- » raine d'un homme qui n'a pas le premier trône » du monde à vous offrir? Votre réponse décidera si » Thaley finira une vie déplorable, ou s'il goûtera le » bonheur suprême. Votre fidèle amant. »

THALEY.

Ah ! monseigneur, s'écrie Fanni, pourquoi ne suis-je pas Ladi ! Pourquoi ne suis-je pas reine ! Vous n'auriez rien à desirer... Oh ! il ne souffre pas tous mes tourmens... Que n'est-il de ma condition ! j'irois me jeter aux genoux de mon père et de ma mère, et je serois sa femme. Le pauvre seigneur, comme il m'aime ! non, assurément, il n'a jamais eu l'idée

d'abuser de mon honnêteté ; je me suis toujours bien doutée que c'étoit une invention de ce méchant Thoward.

Fanni tenoit cette lettre à la main, la relisoit cent fois, et toujours avec un intérêt plus vif et des exclamations de tendresse et de douleur. Elle balance en elle-même si elle montrera cet écrit à son père ; elle craint d'offenser la vérité, elle court à James, qu'elle apperçoit, et en versant des pleurs qui lui coupoient la voix: — Tenez, mon père, voici une lettre de monseigneur, que j'ai trouvée... Le bon seigneur! il est bien malheureux! s'il alloit mourir !

James lit la lettre: — Fanni, vous ne m'avez jamais rien déguisé : aimeriez-vous monseigneur ?.... C'est alors qu'elle éclate en sanglots. — Tu m'as tout dit, cher enfant: tu n'es pas dans le sein d'un juge, tu es dans les bras d'un père, d'un ami tendre: qu'attends tu de cette malheureuse passion? L'honneur t'est cher? — Oh! mon père! mille fois plus que la vie. — Eh bien, peux-tu te flatter de parvenir au rang de la femme de milord? Veux-tu que j'abuse d'un moment de foiblesse, d'illusion, pour trahir tout ce que je dois à mes maîtres, à mes bienfaiteurs? Rougirois-tu de ton état, de ma pauvreté? Mon père, dit Fanni, en fondant en pleurs, et joignant les mains, le ciel m'est témoin combien je vous chéris et vous respecte. — Eh bien! ma fille, si tu m'aimes, tu étoufferas cette tendresse, qui seroit pour toi la source des plus grands malheurs, et peut-être d'une honte éternelle.... Nous nous séparerons pour quelque-tems, tu iras te retirer à dix milles d'ici chez ta tante Harris, où tu

resteras cachée jusqu'à l'instant que lord quitte sa terre et retourne à Londres, où il t'oubliera. — Monseigneur m'oublieroit, hélas! — Va, ma chère Fanni, tu ne connois pas les seigneurs, tu t'imagines qu'ils sont comme nous autres gens de la campagne; j'ai habité Londres pendant quelques années, leurs amitiés ne sont point de longue durée. Prends un mari de ta sorte, si tu veux être aimée et rendre ta famille heureuse..... Demain, tu partiras, je dirai à ta mère que ta tante te demande, et je la préviendrai. Va tout préparer pour ton voyage.

La foudre avoit écrasé Fanni; son père la laisse seule: c'est alors qu'elle sentit toute la force, tout l'empire de l'amour. Elle s'assied, ou plutôt elle tombe sur sa chaise, la tête appuyée sur les deux mains, et se répandant en sanglots les plus amers. — Ne plus voir monseigneur! m'en séparer! fouler aux pieds sa tendresse, son bonheur, le mien!..... me briser le cœur à ce point!..... Eh! y pourrai-je résister.... Ah! mon père qu'exigez-vous de moi? Aurai-je le courage de vous obéir, de me traîner jusqu'à mon exil, jusqu'à mon tombeau? Ma tante recevra mes derniers soupirs!... ah! lord Thaley, lord Thaley... Fanni passa une nuit de supplices.

James étoit assez clair-voyant pour lire dans le cœur de sa fille, il y saisit le trouble qui l'agitoit; il l'aimoit tendrement; et il croyoit lui donner une preuve de son affection paternelle, en la dérobant à la passion du lord. Le moment est fixé pour le départ fatal. Personne de la ferme ne savoit où alloit Fanni, excepté sa mère, qui s'affligeoit avec sa fille, en la voyant plongée

plongée dans un chagrin qu'elle s'efforçoit en vain de dissimuler.

Fanni, en faisant ses apprêts de voyage, laissoit échapper des sanglots ; elle rencontre un des garçons de la ferme qui lui étoit fort attaché, et elle craignoit à chaque instant d'être surprise par son père. — Dis-lui, mon cher Williams, que je ne l'oublierai jamais, et que je suis bien malheureuse. — Et à qui voulez-vous, miss, que je porte ce message? — Et ne te l'ai-je pas dit, mon ami?.... C'est à monseigneur, qui m'aime et qui desireroit m'épouser, et mon père s'y oppose.

Un moment après: — Non, mon ami, ne lui dis rien, j'offenserois mes parens, mon devoir... Peut-être un jour il apprendra que je suis morte... et ce sera pour lui.

Tandis que cette infortunée créature étoit en proie à un orage de sentimens opposés, James paroît : allons ma fille, embrassez votre mère, vos frères et vos sœurs, et partons. Je me charge moi-même de vous conduire, et sur-tout observez le secret.

Quel moment pour la malheureuse Fanni ! elle quittoit ces lieux, qui l'avoient vu naître, qui avoient vu s'échapper ses premiers soupirs ; elle tournoit ses yeux chargés d'un nuage de larmes vers le château, c'étoit une victime qui se traînoit au-devant du coup mortel.

Il arrive un domestique de la part de milord: — monsieur James, venez vîte, milord vous demande. Il est au lit, bien malade. Il est malade, s'écrie Fanni ! voilà son cœur plein de nouvelles agitations.

James court au château ; il trouve en effet milord

dans son lit et accablé d'une grosse fièvre : Thaley ordonne qu'on le laisse seul avec son fermier. Asseyez-vous, mon cher James, lui dit-il d'une voix mourante; — Mais monseigneur.... — Asseyez-vous, vous dis-je; il poursuit : James, vous voyez votre ouvrage ! — Comment, monseigneur ! — Oui, vous vous obstinez à me refuser Fanni : hélas ! je vous débarrasserai bientôt de mes sollicitations, je sens que le chagrin de ce refus me conduit au tombeau. — Ah ! monseigneur, vous me percez le cœur : moi, être la cause de votre mort, tandis que je donnerois mille fois ma vie pour vous ! mais monseigneur, jugez vous-même de ce que je dois faire : ma fille est-elle de votre rang ? Est-ce à des domestiques à s'allier avec leur seigneur ? Cette passion finira.. vous reviendrez de votre aveuglement. — Non, James, non, je ne cesserai jamais d'adorer votre charmante fille : je la venge des torts de la fortune en l'élevant à moi, et mon dessein en est pris, ou vous creuserez ma fosse : voyez, mon ami, si vous voulez assassiner le plus tendre des maîtres ? Il lui tend les bras....

Ce bon vieillard, déchiré par mille impressions différentes, s'écrie : mais, monseigneur, que dira votre famille, Londres, l'univers entier ? Comment puis-je consentir à une pareille union, sans manquer à tous mes devoirs ?... Je suis bien malheureux !..... ah ! pourquoi faut-il que vous ayez vu Fanni ! — Mon ami, je me lierai à Fanni par un mariage secret, que je déclarerai après la mort de mon oncle ; il est sur les bords de la tombe. Vous ferez mon bonheur, celui de votre adorable fille, et de tous les vôtres ; vous serez mon père,

continue-t-il, en embrassant James, qui étoit accablé de cette situation : encore une fois, accordez moi la vie, elle est attachée à la félicité d'être l'époux de Fanni. Allons, mon cher James, ne craignez point que mes parens, ni la cour s'offensent de mon mariage : ils verront, ils connoîtront Fanni, et toute la terre prendra mes sentimens.

Le bon homme étoit immobile, il avoit les yeux baissés, il gémissoit profondément. Thaley appelle ses gens, on l'aide à sortir de son lit, on l'habille, il monte dans une voiture avec James, et se rend à la ferme ; il s'élance aux pieds de Fanni, qui avoit couru à la porte, suivie de sa mére. — Oui : voilà mon adorable épouse, c'est la femme de mon cœur, et je n'en veux point avoir d'autre.

La mère recule frappée d'étonnement. Son père, poursuit le lord, consent à mon bonheur, et sans doute, vous ne vous y opposerez pas ; vous aliez tous trois m'être unis par les nœuds les plus chers et les plus respectables.

Fanni étoit entourée des illusions d'un songe. Le lord dit avec vivacité : belle Fanni, c'est à vous de confirmer ce consentement qui fait le charme de ma vie.

Elle lui laisse prendre sa main, qu'il couvre de mille baisers. Thaley enfin lit son triomphe sur ce front ingénu ; Fanni gardoit le silence, mais ses yeux parloient ; quelquefois ils se tournoient vers son père, comme pour le consulter sur sa réponse. Les parens de l'honnête fille épuisent encore les représentations les plus fortes ; le lord passionné sait les repousser toutes. Après bien des combats, des refus, des prières, des larmes, il est

donc réglé que milord épouseroit secrètement miss Fanni.

Il vole à ses amis; sir Thoward, depuis quelques jours, étoit venu le rejoindre à la campagne. Milord, après le souper, fait retirer ses domestiques, demande du vin, et apprend à la société qu'il est décidé à donner sa main à Fanni. Thoward reçoit la confidence avec indignation, et laissant éclater un rire amer, il boit à la santé de *milord Thaley, gendre du paysan James.*

Le pauvre lord essuie toutes les railleries, toutes les humiliations; il se défend, il présente les graces, la beauté, les vertus de cette fille de fermier; de nouveaux ris plus insultans; on revient toujours à lui montrer le lord déshonoré, dégradé par un tel mariage. Il est inutile d'observer que milord avoit beaucoup de vanité, et que ce vice affreux du cœur humain y est souvent plus fort, plus dominant que la nature et l'amour.

Cependant milord Thaley mourra, s'il ne possède pas Fanni; c'est sa dernière objection à toutes celles de ses amis, et il ne sauroit la posséder qu'en devenant son époux: s'il employoit d'autres moyens, toute cette famille qui lui est chère, périroit de douleur; Fanni elle-même le regarderoit comme un monstre; il veut être dans ses bras et en être aimé, estimé; en un mot, il ne peut être heureux qu'en faisant le bonheur de cette fille. Comment accorder ce feu brûlant avec ce qu'il doit à sa dignité, au monde, à ses amis?

Sir Thoward, après s'être répandu en déclamations en projets d'une exécution impraticable, s'écrie: pour celui-ci, Messieurs, vous l'adopterez!.... Tu as donc

bien envie, mon cher Thaley, d'être l'heureux possesseur des charmes de la petite Fanni ? — Je préférerois le seul plaisir de la voir à celui de subjuguer toutes les beautés de Londres.... Et je vous le dis très-sérieusement, mes jours dépendent entièrement d'elle. — Eh bien, mon ami, rends-moi grace d'un expédient qui conciliera à la fois ton honneur, tes plaisirs, ton rang, qui ne te brouillera ni avec ton oncle, ni avec toi-même et tout Londres ; repose-toi sur moi de tous ces arrangemens. — Que veux-tu dire ? parle, reprit Thaley. — N'est-il pas vrai que ton dessein est de te marier avec Fanni ? — Sans contredit. — Eh bien, voici comme je m'y prendrai, et admire mon intelligence, et ce que peut sur moi l'amitié : j'ai dans le voisinage un Ministre qui sera à ma dévotion, nous aurons aussi des témoins gagnés ; en un mot, mon ami, tu seras marié ; tu le seras assez pour avoir le droit de jouir dans les bras de ta conquête de tout le bonheur que je te souhaite. Quoi ! s'écrie Thaley, je trahirois Fanni !.... (il se lève avec fureur). — Un moment, écoute moi, et reprends ta place. Par ce mariage supposé tu viens à bout de satisfaire tes desirs, de ne point t'exposer au juste ressentiment de ton oncle. Avec le tems ton amour s'affoiblira, et lorsque tu seras revenu de ton ivresse, tu dédommageras Fanni de cette petite supercherie, en lui assurant un revenu honnête pour son entretien ; ce sera payer assez bien l'honneur d'une fille de campagne. — Abominable ami, quels odieux conseils ! que j'aille, à la faveur d'un aussi infâme artifice, arracher une fille du sein de son père... que je trompe Fanni, ajoute Thaley en versant deux

ruisseaux de larmes! non, cruel, ne l'espérez pas, je l'épouserai à la face du ciel, à la face de la terre. A la bonne heure, que mon mariage demeure secret; mais qu'il soit scellé de la bonne foi, de toute la sainteté des sermens. — Fol, veux-tu m'entendre, interrompt Thoward? Si Fanni a toujours ton cœur, qu'elle mérite en effet de porter le nom de ta femme, qui t'empêche, après cette épreuve et la mort de ton oncle, d'assurer cette union, et de la revêtir alors de ce qu'il y a de plus sacré? Ce sera une nouvelle marque d'amour que tu donneras à Fanni, puisque la possession n'aura pas éteint tes feux.

On ne sauroit exprimer la défense de Thaley, les assauts de ses amis, et sur-tout ceux du corrompu Thoward, qui employoit tout son esprit pour entraîner le lord dans le crime le plus atroce. Ils triomphent enfin, Thaley cède. Le perfide Thoward préside à cet affreux complot; tout est arrangé pour cette union simulée. Vingt fois Thaley, subjugué par les remords, est sur le point de révéler le mystère infernal; Thoward l'accabloit en quelque sorte de son génie de trahison. Thaley est enfin dans le sein d'un ange de beauté et d'innocence: il recueille ces plaisirs purs, ces plaisirs délicieux qui ne doivent être que le fruit et le prix de la vertu, et c'étoit le crime même qui les goûtoit.

Thaley, au milieu de ces douceurs, sentoit un noir poison qui le dévoroit; il est vrai qu'il s'affermissoit à chaque instant dans le dessein de consacrer ces nœuds que l'imposture et l'artifice avoient tissus. Fanni n'avoit point quitté la maison paternelle; elle adoroit son époux: c'étoit la tendre Eve, telle que Milton nous

la représente, soumise aux volontés d'Adam ; cependant il y avoit des momens où le plaisir fuyoit de son cœur ; une cause inconnue y faisoit entrer la mélancolie. Son père et sa mère partageoient cette sombre tristesse; mais de quels traits étoit frappé Thaley, lorsque ses yeux venoient à s'attacher sur cette adorable créature, si touchante, si ingénue, si innocente dans le sein même des plaisirs, et qu'il avoit trompée ! Quand cette angélique femme voloit au-devant de lui, et lui prodiguoit ses chastes caresses, il la repoussoit ; quelquefois il laissoit couler des pleurs : son crime s'élevoit contre lui; quelquefois il s'écrioit : ah! perfide Thoward, perfide Thoward !

Son oncle l'appelle à Londres : il faut quitter Fanni, dont il étoit encore plus épris. Thoward ne le perd point de vue, il craint que la dissimulation ne l'abandonne, il l'accompagne dans ses adieux. Thaley jure à Fanni une tendresse inviolable, il lui promet de revenir incessamment à ses genoux. Cette digne femme ne peut s'arracher des bras de son mari. C'est dans ces momens terribles que la vérité, l'honneur tourmentoient Thaley; il voyoit Fanni à ses pieds, les arroser de larmes. Non, s'écrie-t-il au milieu des sanglots, je ne suis pas digne de vous posséder : tant de charmes, de vertus, méritoient un autre sort....

Thoward l'enlève ; il le dérobe à un aveu qui pesoit à son cœur et qui alloit lui échapper. Fanni tombe évanouie dans le sein de sa mère, quand elle ne peut plus apercevoir le lord qu'elle suivoit des yeux ; et lui, il est dans sa chaise avec sir Thoward dont l'esprit

scélérat cherchoit à sauver Thaley des remords qui le persécutoient et le poursuivoient à Londres.

Nos érudits et nos philosophes se récrient contre les pressentimens, il les traitent de chimères et d'absurdités; je prends la liberté de n'être point de leur avis; il n'y a point d'homme, s'il s'interroge de bonne foi, qui ne s'avoue que, dans les circonstances critiques de sa vie, il a été pour ainsi dire averti par une voix intérieure et sourde que l'on pourroit appeler la prédiction du malheur; cette lugubre voix s'élevoit avec tout son accent funèbre dans l'ame de Fanni ; elle n'étoit guère plus affranchie de ces secrètes alarmes dans les heures de repos : des songes affreux venoient ajouter aux tristes pensées que le jour produisoit.

Que James regrettoit le moment où Fanni s'étoit offerte aux regards du lord ! hélas! disoit ce bon vieillard, ma pauvre fille n'eût-elle pas été plus heureuse d'épouser un homme de sa condition ! il ne l'auroit point quittée, ils se fussent soulagés, consolés dans leurs travaux. Je les eusse serrés dans mes bras, ils m'auroient soutenu aux bornes de la vie ; m'auroient fermé les yeux. Ah , ma chère Fanni! le bonheur n'est que parmi nous.

Thaley, arrivé à Londres, est promené par sir Thoward de plaisirs en plaisirs ; le perfide connoissoit le cœur humain, il savoit que les foiblesses mènent aux crimes: il entraîna son ami dans des sociétés qui émoussoient en lui la délicatesse du sentiment. Tous les jours il effaçoit quelques traits de l'image de Fanni.

Thoward avoit fait confidence au lord Dirton, oncle de Thaley, de l'aventure de son neveu, et c'étoit de concert avec ce Seigneur qu'il travailloit à ramener Thaley à ce tourbillon de dissipation, la ruine et la mort des grandes passions : il n'est que la réflexion et la solitude qui les nourrissent.

Thaley trouvoit moins le tems d'écrire à Fanni : il étoit moins empressé à recevoir de ses nouvelles, pour montrer en un mot la marche de ses sentimens, son amour diminuoit, s'affoiblissoit, il ne se passoit point de jour que les plus jolies créatures de Londres ne fussent pour lui autant de Circés, qui cherchoient à dompter dans leurs bras sa tendresse et sa vertu.

Le premier des ennemis de Fanni étoit la jeunesse de Thaley : à cet âge a-t-on le courage de se rendre compte de ce que l'on sent? l'étourdissement enveloppe le cœur ; c'est l'âge mûr qui goûte les vrais plaisirs ; les premiers momens où l'on entre dans le monde sont une ivresse aussi dangereuse peut-être pour la véritable volupté que pour la raison.

Thoward, parmi ses séductions, ne négligeoit pas d'intéresser la vanité du jeune lord ; c'étoit sans doute autant de coups mortels que le perfide portoit à Fanni, plus cruels même que toutes les caresses de ces beautés rivales de la fille de James. Quand Thoward crut pouvoir être assuré du succès de ses artifices, il confia au lord Dirton les dispositions où il avoit amené son neveu.

Thaley avoit vu avec une espèce d'émotion au spectacle la beauté naissante de miss Cary, fille du lord Dorson. Cette circonstance favorable au projet

du lord Dirton lui fut rapportée ; il concerta avec le père de Cary les moyens d'attacher Thaley ; la maison du lord Dorson lui fut ouverte ; la jeune ladi à chaque visite lui paroissoit plus charmante. Sir Thoward, que nous pourrions comparer au héros infernal de Milton, déployoit toutes ses tentations, tous ses artifices ; il ajoutoit aux attraits de la fille du lord, il faisoit parler sur-tout sa haute noblesse, et l'éclat qu'une telle alliance répandroit sur le mortel fortuné qui seroit son époux. Enfin milord Dirton, instruit des progrès du complot, déclare à son neveu qu'il se propose de demander pour lui en mariage la fille du lord Dorson : il lui apprend même que c'est une affaire déjà décidée, et qu'il est aimé de la jeune personne ; qu'en un mot tout est prêt, et qu'on n'attend plus que son aveu pour sceller cette union : je me flatte, continue-t-il, que vous ne me désavouerez pas. c'est un des plus riches et des plus brillans partis de l'Angleterre ; le roi et toute la cour verront cette alliance avec plaisir. Thaley change de couleur, tombe aux pieds de son oncle, lui expose avec des larmes, sa situation, les engagemens qu'il a pris avec Fanni, la nécessité où il est de les consacrer par un mariage légitime. Dirton d'abord l'embrasse, le caresse, lui répond avec une feinte bonté, emploie tout ce qui peut éblouir son neveu ; il demeure inébranlable ; la fureur, les menaces succèdent aux prières ; il chasse Thaley de sa présence. Ce malheureux lord va se réfugier dans le sein du serpent Thoward. Celui-ci plus insinuant, plus dangereux, le ramène à son oncle, enfin, après bien des orages, bien des combats,

Fanni est sacrifiée ; et le criminel, le lâche Thaley épouse miss Cary.

S'il est permis de donner des couleurs moins noires à sa perfidie, on dira qu'il fut en quelque sorte traîné à l'autel ; qu'il pleura dans les bras même de son épouse, celle qui étoit la femme de son cœur, la femme avouée et nommée par le ciel ; on dira que l'image de Fanni s'élevoit toujours au fond de son ame.

Le cruel lord Dirton s'étoit chargé d'annoncer à la malheureuse fille de James son arrêt de mort ; il avoit promis à son neveu de leur assurer un revenu suffisant, qui pourroit, disoit-il, les consoler de ce coup terrible. L'oncle adroit n'en resta pas à ce triomphe ; il craignoit toujours que Fanni ne disputât la victoire : il fit nommer Thaley envoyé dans une des cours de l'Europe les plus éloignées de l'Angleterre ; Thaley partit donc avec son épouse, et accompagné de sir Thoward, qui ne lui laissoit pas un moment de réflexion, et qui l'entretenoit sans cesse de ses dignités et de son éclat, foible dédommagement des douceurs de l'innocence et du véritable amour.

Les inquiétudes, la sombre mélancolie de Fanni augmentoient. Quelques semaines s'étoient déjà écoulées, elle n'avoit point reçu de lettres de Thaley, elle ne pouvoit repousser des soupçons cruels ; en vain étoit-elle rassurée par son père, par toute sa famille : comment se dissimuler le silence d'un homme qu'elle adoroit! elle comptoit les jours, les heures, les momens qui lui restoient à consumer dans les pleurs, jusqu'au retour de la saison où elle devoit revoir son

époux. Un exprès arrive de la part de lord Dirton, il demande à remettre une lettre de ce seigneur à James. Le bon vieillard reçut, avec sa politesse ordinaire, le messager ; il le fait asseoir, prend le billet fatal, et lit ce qui suit :

» Je n'emploierai point, mon cher James, le ton » de l'autorité. Je vous épargne des reproches que » votre imprudence et votre conduite mériteroient ; » et je veux croire que la bonté paternelle vous a » aveuglé. Vous avez dû sentir que votre fille n'étoit » pas faite pour devenir l'épouse de mon neveu ; il » faut donc que vous renonciez à toute prétention. Vous » trouverez dans cette lettre un billet de mille livres » sterling. Qu'il ne soit plus question de cette folie » du lord Thaley, ou craignez de m'offenser.

» Le lord DIRTON. »

L'infortuné vieillard n'a pas achevé cette lecture qu'il tombe sans connoissance : il étoit seul ; sa femme et sa fille arrivent ; elles le relèvent, le font revenir à la vie ; il voit sa fille, il frémit.—Ah ! ma tendre fille ! viens ma pauvre Fanni dans mon sein !... — Mon père, qu'avez-vous ? Pourquoi ce trouble, ce torrent de larmes, ces sanglots ?... Mon père !... —Ma fille.... nous sommes perdus, toutes nos craintes n'étoient que trop fondées ; le lord Dirton.... — Eh bien !... — Il veut casser ton mariage, et il a l'inhumanité de m'offrir de l'argent pour prix de notre honneur.... Milord ne sera pas ton époux... — Je ne serois point

sa femme? Et que serois-je donc? Ce peu de mots échappés à Fanni, sont suivis d'un évanouissement; on la porte dans son lit, où elle demeure dans une espèce de léthargie.

Reprenez, dit avec fureur le vieillard au messager, reprenez ce billet, ces odieux bienfaits; je ne suis qu'un pauvre homme, ajoute-t-il avec les sanglots les plus profonds; mais milord ne m'ôtera pas mon honneur; c'est un bien que je tiens de Dieu, et personne sur la terre, pas même le roi, ne sauroit me l'arracher; il faudra que monseigneur m'assassine, qu'il soit le bourreau de ma fille, de ma famille entière, avant que nous renoncions à nos droits, avant que nous brisions des nœuds sacrés. Je vais traîner ma déplorable vieillesse aux pieds du lord Dirton, je me rendrai en prison, et l'on nous jugera.... La nature est au-dessus des lords, et on n'aura pas deshonoré impunément un honnête homme, qui s'est toujours montré le digne serviteur de milord.— Qu'allez-vous faire, interrompt l'exprès, qui pleuroit avec ces bonnes gens? Mon ami, quel sera le fruit de vos plaintes? On ne cassera pas le mariage de milord Thaley...— De quel mariage parlez-vous? — Vous ignoriez que le neveu de lord Dirton vient d'épouser Miss Cary, la fille de milord Dorson. — Milord est marié!.... avec une autre que Fanni!.... — Et il a même quitté l'Angleterre. O ciel, s'écrie James, en se promenant tout égaré de douleur, et l'on se joueroit des liens les plus sacrés! Milord peut-il avoir une autre épouse que Fanni?... Allons, je vais à Londres, je vais y chercher la mort ou la justice, le lord Dirton ne sauroit me la refuser....

Il entre dans la chambre de sa fille, qui commençoit à r'ouvrir les yeux. Ma fille, tu ne sais pas tous nos malheurs, tous les crimes du lord...., il est marié. — Marié!... — Oui, marié, avec une autre que toi!... prends courage, nous avons pour nous le bon droit et l'honneur; je cours à Londres, et je reviens te rendre la vie. Milord Dirton seroit-il un tigre qu'on ne pourroit amollir? Ma chère enfant, (il la presse avec transport contre son cœur) va, ce n'est pas vainement que je porterai le nom de ton père....

On ne sauroit décrire l'affreuse situation de Fanni; quels nouveaux coups encore, quand elle apprit que le lord Thaley étoit parti! James, après avoir fait ses adieux à sa femme et à ses enfans, après avoir pleuré dans leurs bras, se met en chemin pour Londres, où il accompagne l'exprès du lord Dirton.

Fanni ne revient de son sommeil de douleur, que pour s'écrier d'une voix expirante: c'est vous qui me trahissez, qui jurez à une autre cette tendresse que vous m'aviez jurée! c'est vous qui l'épousez! une autre est votre femme!.... vous partez, barbare, vous partez, et vous me laissez à l'opprobre, au deshonneur, à la mort! je ne suis plus votre Fanni!.... Ah! milord, étoit-ce vos biens, votre rang que j'aimois? Vous lisiez dans mon cœur, dans ce cœur que vous percez aujourd'hui; vous savez que je n'adorois que vous, que vous seul, ô Dieux!... et c'est vous qui m'assassinez, qui me déshonorez, qui faites mourir de douleur mon vertueux père!... ensuite elle retomboit dans son accablement. Jamais toutes les scènes de malheur dont abonde la terre n'offrirent un spectacle plus touchant.

L'exprès de milord Dirton entre dans son hôtel, suivi de l'infortuné vieillard. A peine s'offre-t-il aux yeux du lord, qu'il lui demande des nouvelles de son message: on lui remet pour toute réponse dans les mains le billet de mille livres sterlings. Comment, s'écrie Dirton, cet impudent auroit refusé mes bontés? Il est là, reprit le domestique. Qu'il entre, poursuit milord avec colère, je sais comment il faut traiter des gens de cette espèce. James paroît et se jette aux pieds du lord. Oui, milord, dit ce malheureux père dont la voix expiroit dans les larmes, j'ai refusé ce prix de mon déshonneur, parce que rien ne pourroit le payer. Je n'ignore pas que je suis le serviteur de votre maison, une créature condamnée au respect et à la soumission. J'ai fait l'impossible pour empêcher monseigneur votre neveu de penser à un mariage si disproportionné; il ne m'a point écouté, et ma fille n'a été dans ses bras que sous le nom de sa femme. Vous êtes le maître de notre sort, milord, mais le ciel a tissu ces nœuds, et il n'est que le ciel seul qui puisse les rompre. Notre seule tache est ma condition obscure, et ma pauvreté; il n'y a jamais eu dans mes parens de lâcheté, ni d'opprobre d'ame. Voudriez-vous, milord, arracher la vie à un père, à une mère, à une fille, à des malheureux enfin qui préfèrent l'honnêteté à tout ce qui peut être de plus cher? j'embrasse vos genoux; vous leverez les yeux sur un misérable père qui reclame votre humanité, votre justice... — Ma justice seroit de te faire chasser dans le moment de ma maison. Comment! avoir l'audace de rejetter mes bienfaits!.... quand tu aurois cent filles, insolent vieillard,

mille livres sterlings vaudroient mieux qu'elles toutes: crois-moi, n'abuse pas de ma bonté, reprends ce billet, sors, et ne t'avise jamais de reparoître devant moi! Non, je ne sortirai pas, interrompt le vieillard courageux, avec cette fureur sublime qui élève l'ame au-dessus de tous les rangs. Je ne demande, milord, que la justice, et je l'obtiendrai. Il faut que vous me perciez le cœur, ici, à vos pieds, ou je cours à Londres, à tous les tribunaux; j'irai, j'irai jusqu'au trône, j'y porterai mes plaintes, mes larmes, mes droits: je suis, ajoute l'honnête James avec des sanglots éloquens, je suis un pauvre fermier; mais, milord, je suis père, et un père outragé; on entendra mes cris; ils frapperont, ils déchireront tous les cœurs, et l'on prononcera entre nous.... j'ai pour moi la nature et la vérité... Je meurs de douleur, milord; non je ne puis croire que milord Thaley ait formé d'autres liens; on a voulu par cette feinte tenter ma probité. Ah! milord, encore une fois, voyez à vos genoux un malheureux père, qui ne les quittera point qu'il ne vous ait touché!... vous ne seriez pas capable d'une action aussi indigne de votre rang!... Tiens, reprend Dirton, je te donne deux milles livres sterlings, et qu'il ne soit plus question de toi ni de ta fille. — Vous refusez de m'entendre, milord? Vos nouvelles propositions sont, j'ose le dire, de nouveaux outrages dont vous m'assassinez. Eh bien! milord, vous m'arracherez la vie, vous vous souillerez de mon sang, je ne retournerai point à ma fille. — Insolent, je crois que tu veux chez moi me faire violence! — J'y mourrai, ou j'obtiendrai votre consentement pour un mariage qui ne sauroit vous déshonorer: Fanni

était

étoit une fille honnête.... Milord, attendez tout de mon désespoir.... il est affreux.... — Tu me menaces, audacieux ver de terre!... apprends toute la foiblesse de tes prétentions : je vois où s'appuyent ton opiniâtreté et ton orgueil; tu t'es imaginé que ta fille étoit liée à mon fol de neveu par des nœuds indissolubles. Je voulois devoir à ta complaisance, à ton devoir ce que j'obtiendrois par des droits légitimes; sache donc que les tiens sont chimériques, que ta fille a été le jouet de la tendresse de Thaley; en un mot, que ce mariage, dont tu oses te parer devant moi, n'a été qu'un stratagême pour obtenir ce qui ne vaut pas, en vérité, deux mille livres sterlings. — Quoi! ma fille n'est pas l'épouse de milord Thaley? — Jamais elle ne l'a été, elle a été sa maîtresse, mon ami, et c'est encore bien de l'honneur que t'a fait le lord mon neveu.

Un coup de tonnerre n'eût pas renversé James avec plus de rapidité; il tombe à terre privé de connoissance. Milord Dirton sort de son appartement, et ordonne froidement qu'on mette *cet homme* à la porte, lorsqu'il sera revenu à lui, et qu'on lui compte deux mille livres sterlings. Ce spectacle eût ému les sauvages les plus féroces; ce malheureux vieillard étoit étendu à terre, ses cheveux blancs souillés dans la poussière et dans les larmes; il respiroit à peine, et la pâleur de la mort étoit sur son visage. Un domestique, plus homme que son maître, se sent pénétré de compassion pour cet infortuné; il le prend dans ses bras, le rappelle à la vie. James ouvre les yeux, pousse un cri, et retombe sur la terre, en disant : on a trompé ma fille! elle n'est point mariée! ah! Dieux, Dieux! il se relève avec

impétuosité, il cherche milord, il est obligé de se rasseoir, les forces lui manquent, et il ne peut que verser un torrent de larmes. Ce domestique compatissant s'efforce de le consoler; il l'exhorte à plier sous sa mauvaise fortune, il lui représente la qualité et le crédit du lord Dirton; il finit par lui révéler toutes les circonstances du mariage dissimulé de Thaley avec Fanni. James désespéré s'arrache les cheveux, parle de poignarder milord Dirton. L'Intendant lui apporte deux mille livres sterlings bien comptés; James les jette avec cette vive indignation, l'élan d'une ame navrée de douleur. — Misérable, que ton maître garde ses infâmes richesses: va, il a accumulé assez d'affronts sur ma tête chauve; je vois bien que je n'ai d'autre protecteur, d'autre vengeur que dieu, c'est donc lui que j'implore; il punira les scélérats qui ont trompé ma fille, ma chère Fanni. Ah! mon ami, ajoute-t-il en se tournant vers le domestique charitable qui lui prenoit les mains et vouloit l'adoucir, si vous saviez quelle femme on a outragée!.... Ah! mes pauvres enfans!.... comment aurai-je la force de vous annoncer.... Je sens que la mort m'attend ici, c'est ici que demeurera mon cadavre, il attestera la vengeance divine; c'est cette suprême justice que peut reclamer le dernier des hommes, et qui ne lui refuse point son appui!

Ce digne père étoit égaré de désespoir: il disoit qu'il vouloit aller se jeter aux pieds du roi, qu'il poursuivroit milord Thaley, qu'il se présenteroit à la chambre des pairs. Le domestique le ramène peu à peu à la vérité de sa situation, lui fait entendre que tous les éclats, sa mort même seroient inutiles; lui montre

l'autorité des grands qui écrasent toujours sous leurs pieds et avec impunité les petits ; il l'entraîne enfin à quelques pas de l'hôtel du lord Dirton, dans une chambre qu'occupoit la femme de cette créature honnête : elle reçoit James avec cette humanité, le partage de ce que l'audace insolente de la grandeur et de la fortune appelle *gens du commun*, et qui vaut mieux assurément que la politesse fausse et morte des *élégans* et des *beaux*.

L'état de James ne peut se dépeindre ; il s'écrioit souvent : Ah ! ma chère Fanni, mapauvre fille, chère enfant de mon cœur, te voilà donc deshonorée ! toi, toi qui préfères l'honneur à la vie !.... oh, pourquoi le traître Thaley n'est-il pas venu plutôt t'immoler dans mon sein ? ensuite il sembloit qu'il alloit expirer dans des pleurs toujours plus amers et plus abondans.

Ce généreux domestique, sans cesse plus ému, feint d'être malade, et accompagne James, qui avoit eu la noble hardiesse d'écrire au lord Dirton une lettre remplie de tout le sublime de la vertu, réduite au désespoir. Il ne sera pas étonnant qu'un fermier parle ainsi : qu'on se souvienne que James étoit instruit : et puis une ame vraiment vertueuse se développe, s'élève, s'ennoblit, et domine dans les circonstances où elle est fortement intéressée. On a observé que tous les hommes devenoient des prodiges de valeur, de fermeté, d'éloquence, dès qu'ils étoient emportés par les grands mouvemens de la nature, la source unique des actions éclatantes et des talens distingués. Voici la lettre de ce vieillard si touchant.

« Homme barbare, c'est au nom du maître suprême » de l'humanité que je t'écris, il est notre juge. Tu » enfonces mes derniers pas dans l'opprobre et dans » la souillure. Pour récompense des travaux d'un vieux » serviteur, qui mangeoit, au prix de ses nobles sueurs, » un morceau de pain, tu mets la désolation dans son » cœur, tu flétris, dans son sein même, l'honneur de » sa fille.... Ah! cruel, le ciel vous redemandera » compte des larmes, des larmes de sang que vous » me faites répandre..... Votre détestable neveu..... » Je le cite déjà au tribunal de Dieu, à ce tribunal » qu'on ne corrompt point, il nous vengera, milord, » il nous vengera..... Vous aurez un jour des remords » d'un crime si abominable. Il ne sera plus tems : vos » tristes victimes seront toutes dans la fosse; c'est de » cette fosse que s'élèvera mon cri, un cri éternel » jusqu'aux cieux... Vous avez déshonoré ma vieillesse. » Vous avez couvert de la boue de l'infamie, un homme, » une famille entière qui vous servoit, qui vous aimoit, » qui croissoit à l'ombre de votre protection. Vous avez » opprimé la foiblesse et l'innocence... Je vous rends, » à vous et à votre perfide neveu, la ferme et les biens » qui m'étoient confiés : qu'un abîme, que l'enfer s'y » ouvre pour vous engloutir vous et vos pareils! nous » irons arroser de nos larmes une autre terre, nous » y dessécher de misère et de douleur, y pousser nos » derniers soupirs. Puisse ma lettre porter dans votre » ame tous les traits dont vous m'assassinez! un homme » réduit à l'extrémité où je suis, est au-dessus de toute » crainte; faites-nous donner la mort : ce crime doit » suivre nécessairement celui que vous venez de com-

» mettre; il sera moins affreux sans doute, et c'est » tout ce que James veut vous devoir. »

Ce père affligé quitte Londres en chargeant cette ville d'imprécations; son désespoir augmente et éclate à l'approche de sa maison; il ne l'a pas plutôt apperçue, qu'il s'écrie avec des sanglots : voilà l'asyle de ma pauvreté! c'est-là que j'élevois ma malheureuse fille dans l'innocence et la vertu! c'est-là son berceau, qui a été pour nous la source d'une humiliation éternelle!... eh! comment me présenter à leurs regards? De quels traits vais-je les frapper!... aurois-je cru que cet opprobre fût réservé à mes derniers jours ?

Ce domestique, son guide fidèle, le soutenoit; James se traînoit vers la ferme; sa femme et sa fille venoient au-devant de lui; Fanni marchoit à peine, elle étoit expirante; elle fait un effort pour se jeter dans les bras de son père, elle s'écrie: eh bien, mon père? James la serre avec un frémissement contre son sein; Fanni est trop instruite par ce trouble. — Je ne suis point la femme de milord Thaley?.... James ne répond point. — Je n'ai plus qu'à mourir. Ils s'asseyent. James au milieu des pleurs et des sanglots, leur raconte de quelle façon barbare il a été reçu de milord Dirton; quand il vint à l'horrible trahison de Thaley, au mariage feint, sa fille avec un cri : — J'ai été trompée à ce point, je ne suis point sa femme!.... A peine a-t-elle prononcé ces derniers mots, qu'elle tombe à terre comme frappée de la foudre. Cette ame, que James avoit touchée à Londres, est déchirée par ce nouveau spectacle. Fanni est remise au lit qu'elle n'avoit quitté que pour se traîner au-devant de son père. James la

couvroit de ses baisers et de ses pleurs. Fanni reprend l'usage des sens. —C'est milord Thaley qui me trompe, qui me trahit !... devois-je m'attendre à de pareils coups.

Aussi-tôt cette infortunée se relève du sein de la mort, elle paroît animée d'une force supérieure, on eût dit qu'un miracle lui avoit donné un autre cœur. Elle s'appuie sur son bras : le courage prend dans tous ses traits la place de la sombre douleur : elle semble commander à ses larmes de s'arrêter. Allons, mon père, dit cette fille sublime, oublions jusqu'au nom du scélérat qui a cru me déshonorer; mon honneur est encore tout entier dans mon cœur.... c'est lui.... c'est ce monstre qui a perdu le sien, il a abusé des nœuds les plus sacrés, il m'a trompée.... il ne m'a point ôté l'innocence de l'ame. Serois-je criminelle à vos yeux, aux yeux de Dieu?... Mon père, il me seroit aisé de mourir : qu'ai-je à espérer dans la vie ?... Mais je veux être votre consolation, votre appui; vous et ma mère, vous serez tout pour moi.... Sortons de cette terre de crimes... Allons.... où milord Thaley.... où son image ne me suivra pas (et là les pleurs lui échappent) ah ! ne prononçons point ce nom !... oublions-le.... oublions-le.... arrachons-le de mon cœur.... Mon tendre père, je suis prête à me soumettre aux travaux les plus pénibles, les plus humilians, à tout, à tout, pourvu que vous viviez.... que vous aimiez votre Fanni... qui n'est point coupable.... A ces mots de nouvelles larmes trahissent encore sa fermeté.

Enfin cette déplorable famille abandonne ce lieu fatal; Fanni ne le quitte point sans y tourner plusieurs

fois les yeux, et quels regards ! il sembloit qu'elle laissât dans ce séjour la partie la plus sensible, l'étincelle la plus vive de son ame. Sous cette espèce d'héroïsme l'amour ne perdoit point de sa force; cette Fanni si courageuse, pleuroit peut-être davantage en secret; les ames honnêtes sont toujours les esclaves les plus dociles des grandes passions. Ces infortunés se retirèrent chez le ministre leur parent, qui avoit veillé à l'éducation de Fanni. Pour le domestique, il reprit la route de Londres, et ne pouvant se résoudre à demeurer plus long-tems attaché à un homme aussi barbare que le lord Dirton, il demanda son congé.

Milord Thaley, l'époux d'une femme charmante, dans le sein des honneurs, des plaisirs, entouré du faste de la considération, étoit bien loin de goûter le véritable bonheur. Miladi avoit tous les travers d'une femme de qualité; d'une froideur rebutante pour son mari, et remplie de tout l'esprit de la séduction à l'égard des autres hommes. Elle étoit belle, vaine et fière; cette fierté cependant n'empêchoit point qu'on ne lui reprochât une infinité d'aventures dont le bruit vint jusqu'aux oreilles de milord; il voulut faire parer son amour, on ne l'écouta pas; il menaça de l'autorité d'un époux outragé, on lui répondit par des éclats indécens. La fille du lord Dorson se sentoit appuyée d'un grand nom, et d'un crédit considérable à la cour. Il fallut que milord dévorât ses peines, ses affronts; miladi lui procuroit souvent les occasions de se rappeler la malheureuse Fanni qui l'aimoit, qui l'adoroit, et qu'il avoit déshonorée pour prix de la tendresse la plus pure; mais sir Thoward détruisoit bientôt cette image qui

s'élevoit dans l'ame de Thaley; il le précipita dans des égaremens continuels; il le plongea dans la débauche du cœur et de l'esprit. Milord, en repoussant de lui le souvenir de Fanni, avoit étouffé les sentimens d'honneur et de vertu qu'il devoit à la nature.

Quelques années s'écoulèrent, où Thaley demeura enseveli dans cette espèce de mort de l'ame et de la vertu. Il revint à Londres avec sa femme, qui ne tarda pas à lui causer les chagrins les plus cruels; elle le deshonora par ses intrigues multipliées; le brouilla avec ses parens, et l'avilit aux yeux de la cour. Milord, accablé de douleur, eut cependant une consolation. Miladi mourut, lui laissant des dettes, des ennemis, des ridicules et des affronts. C'est alors que Thaley se livra à une dissipation scandaleuse; il n'y avoit point de tavernes à Londres où il ne fût connu comme le héros du libertinage. Sir Thoward partageoit les honneurs de cette réputation.

Le hasard les conduit avec d'autres amis au café de Brown; la société fit tomber la conversation sur l'honneur, sujet si rebattu, et qui est encore si neuf! et de quoi parlez-vous là, messieurs, dit un inconnu, dont l'âge mûr et l'extérieur simple annonçoient cependant un homme respectable? Que ne traitez-vous des matières plus à votre portée? Que ne dissertez-vous sur les courses de chevaux, sur les modes?... Que voulez-vous dire, interrompt brusquement milord Thaley? — Que vous devriez être le premier à ne tenir jamais de semblables discours. — Comment! je ne connoîtrois pas l'honneur? — Vous!.... il y a si peu de gens qui le connoissent.... — Insolent! — Je ne suis pas un

insolent, je suis un homme vrai.... Quelqu'un aussitôt vient demander cet homme singulier, l'entraîne hors du café. L'assemblée reste interdite.

Messieurs, s'écrie Thaley, vous êtes bien persuadés que je n'en demeurerai pas à l'étonnement: je sais quel est mon devoir, et vous apprendrez s'il me convenoit de parler de l'honneur. Il sort avec son ami Thoward, qui enflammoit encore sa fureur; ils font des perquisitions.

Le lendemain, de grand matin, Thaley va se rendre à la maison où l'inconnu occupoit un appartement de peu d'apparence; il heurte à sa porte; l'inconnu qui étoit sans domestique ouvre, en disant: milord je ne vous attendois pas sitôt; souffrez que je me remette au lit. — Vous m'attendiez donc? — Assurément. — J'aime à voir du moins que vous me rendiez cette justice. D'abord, Monsieur, qui êtes-vous? — Qui je suis? Un homme. — Vos titres? — Mon cœur, et l'amour de la vérité. — Vous savez qui je suis? — On vous appelle lord, et je le crois; vous ressemblez assez aux gens de votre espèce; mais ni vous, ni eux, encore une fois, ne parlez jamais de l'honneur. — Vous m'insultez? et je me flatte que vous m'en ferez raison; qui que vous soyez, je veux bien me mesurer avec vous. — Vous vous croyez donc digne de m'ôter la vie, ou de la perdre.... imprudent jeune homme! — Voilà un ton familier qui ajoute à l'outrage... — Qu'est-ce qu'un ton familier? N'allez-vous pas vous mettre dans la tête que je vous dois du respect? — Je vous le prouverai. — Seroit-ce en me perçant le cœur? Vous supposez que le sort vous favorisera. Si en effet il est pour vous,

et s'il me reste encore la force de m'exprimer, oh! n'attendez pas de moi du respect, dites plutôt du mépris, et peut-être de la pitié. — Du mépris?... votre compassion? mon ami, hors du lit tout-à-l'heure, et que cette dispute soit terminée par la prompte fin de l'un ou de l'autre : avec quelle audace cet imprudent me traite! — Je ne suis point un imprudent, et je vais me lever.

L'inconnu se lève, s'habille tranquillement, tandis que le lord Thaley se promenoit à grands pas dans la chambre, agité de fureur. Allons, dit-il, derrière Hydepark, et là je vous ferai connoître ce qu'est un homme de ma condition, outragé. — Un homme de votre condition doit se mettre au-dessus des autres par la probité et la vertu; sans ces deux titres, il rampe aux pieds de la populace la plus obscure : que dis-je! il ne peut lui être comparé, si celle-ci remplit ses devoirs. Thaley frémissoit de colère.

A peine sont-ils arrivés au rendez-vous, que le lord met l'épée à la main, et sollicite son adversaire d'en faire autant. — Un moment, je vous prie; c'est malgré moi que je me bats : cet aveu vous paroîtra singulier? Vous me regarderez comme un lâche, un poltron, je ne suis ni l'un ni l'autre; quand vous saurez mon nom, vous me rendrez justice. Le duel est une action infâme, contraire aux loix divines et humaines, c'est un assassinat; mais je céderai à votre envie, j'aurai l'honneur, puisque vous le voulez absolument, de me couper la gorge avec vous; je ne vous demande qu'une seule chose. De quoi s'agit-il? Je vous ai offensé grièvement, parce que j'ai prétendu que vous ne connoissiez

pas l'honneur : avant que de nous battre, expliquez-moi de grace ce que vous entendez par ce mot *honneur*, et tâchez de vous calmer. — Mais je crois que cet homme extravague?—Non, je n'extravague point : qu'est-ce que l'honneur, répondez-moi? quelle idée vous en êtes-vous formée?

Milord Thaley ne manque pas de revenir à toutes ces définitions si connues et si peu satisfaisantes. — Avez-vous dit, milord? — Oui. — Vous êtes encore bien peu instruit sur la proposition, et vous avez oublié peut-être les principaux chefs : l'honneur ne consiste-t-il point à tenir sa parole? — Sans contredit. — Plus l'être auquel on l'a donnée est foible et sans défense, plus notre foi doit être sacrée; n'y a-t-il pas une lâcheté dégradante à tromper, à trahir, à arracher par des subterfuges le prix de la vérité? Seriez-vous homme à contracter de faux billets?... A ces paroles, milord fait un mouvement d'indignation. — De faux billets! — Eh bien, vous vous êtes souillé d'une action qui est vingt fois plus flétrissante. — L'épée à la main. — Ecoutez-moi, et lorsque vous m'aurez entendu, nous nous battrons; quand j'aurois mille vies, et que je les perdrois toutes sous vos coups, vous n'en seriez pas moins coupable... Vous ne feriez pas de faux billets?... Et qu'avez-vous fait, barbare, lorsque vous avez abusé de la nature, de l'amour, de l'honnêteté? Lorsque, cédant aux suggestions de vos lâches complices, sous l'apparence du serment le plus respecté, le plus solennel, vous avez déshonoré une malheureuse créature, qui, sur la foi des autels, vous a reçu dans ses bras innocens? Qu'avez-vous fait, quand, déchirant

un jeune cœur plein d'une tendresse pure, vous y avez porté la désolation et la mort; quand vous avez couvert d'un opprobre éternel un vieillard expirant, des infortunés qui s'honoroient du nom de vos domestiques, qui regardoient votre sein comme un asyle sacré que vous auriez dû défendre, quand c'est vous qui les immolez?... Vous m'entendez, la nature, l'amour, l'innocence trahie, votre cœur, oui, votre cœur lui-même, si vous osez y descendre, tout s'élève contre vous. Tout vous accuse, tout vous condamne... vous vous troublez?... Ah! s'écrie milord Thaley en pleurant, oui j'ai manqué à l'honneur, et voici ce qu'il m'ordonne de faire: (il jette son épée) embrassez-moi, généreux inconnu, vous m'éclairez, vous me rendez à moi-même; (il vole dans ses bras) ah! dites-moi, dites-moi, qu'est devenue Fanni? Oui, je suis un malheureux, le plus détestable des criminels.—Ah! voilà l'honneur, milord, qui rentre dans votre; ame je reconnois le lord, l'honnête homme. Fanni et sa famille vivent dans l'amertume et dans la misère; ils se sont retirés chez un parent qui soutient leur déplorable vie, et la malheureuse Fanni vous aime toujours. Elle m'aime, interrompt Thaley avec des larmes; elle m'aime!... Ah! Monsieur, je veux la voir, m'aller jeter à ses pieds, vous aurez la bonté de m'y conduire.

Sir Thoward, qui avoit suivi de loin son ami, accourt; il le trouve fondant en pleurs... Approchez, Thoward, lui dit Thaley, venez jouir du triomphe du sentiment; oui, je me reconnois coupable; et Monsieur (en présentant l'étranger) avoit bien raison de me reprocher que je n'étois pas fait pour parler de l'honneur, il m'a

ouvert les yeux, mon ami; et je vole réparer mes crimes.

Thaley lui explique les détails de cette aventure; Thoward devient furieux, accuse Thaley de lâcheté, et fond l'épée à la main sur l'honnête homme qui l'avoit ramené à la vertu; l'inconnu tente les représentations les plus fortes pour se refuser à la rage de Thoward; enfin, contraint de lui céder, il s'écrie: Malheureux Thoward, c'est toi qui as corrompu l'honnête Thaley; tu m'obliges à me noircir d'un crime, à t'immoler ma vie, ou t'arracher la tienne; mes discours, mes larmes, je ne rougis point de ces pleurs, rien ne peut te toucher? Sois donc puni, ou que ma mort assouvisse ta fureur, et te rende au repentir. Thaley veut les séparer; Thoward n'écoute plus rien, il se bat. L'inconnu le désarme, et lui rend son épée, en disant: vivez pour connoître le remords et la vertu. Thaley fait de nouveaux efforts pour appaiser son ami; Thoward tombe avec plus de furie sur son généreux adversaire, et en reçoit un coup mortel qui l'étend sur la terre; aussi-tôt l'inconnu le prend dans ses bras, aidé de Thaley, qui arrosoit son ami de larmes; le vainqueur s'abandonne à la douleur la plus vive: il faut, s'écrie-t-il avec des sanglots, que j'aye commis un pareil crime! moi verser le sang humain, détruire mon semblable! ah! milord, dit-il à Thaley, je partage votre désespoir, sir Thoward m'a contraint à me souiller de ce forfait, je devois plutôt me laisser percer le cœur; je ne survivrai pas à ce malheur.

Les domestiques de Thaley viennent, et ils emportent le corps de Thoward, tandis que milord et l'in-

connu, tous deux frappés d'un sombre chagrin, retournent à Londres dans la même voiture. Des paysans avoient été témoins du combat; tous déposèrent dans les informations en faveur de l'étranger.

Thaley, revenu de ses premiers momens de douleur, apprit enfin que celui qui avoit tué sir Thoward étoit un officier de naissance, du mérite le plus distingué et connu par sa bravoure; il s'étoit retiré du service, et menoit la vie d'un vrai Philosophe, c'est-à-dire, d'un homme, l'appui et l'honneur de l'humanité; il employoit la plus grande partie de son bien à soulager les pauvres; il fuyoit l'éclat, et s'enveloppoit de sa vertu; son nom étoit sir Windham. Thaley vole à sa demeure. A peine Windham l'a-t-il aperçu : — Ah! milord, je suivrai bientôt ma malheureuse victime au tombeau, je ne résiste point à cette image : moi, avoir ôté la vie à un homme! je devois avoir le courage de me refuser à une action aussi détestable : funeste préjugé, viendras-tu toujours tyranniser la raison!... est-ce ainsi que l'on sert sa Patrie?.... Comme la vertu est près du crime!

Cet honnête homme étoit accablé d'une sombre mélancolie. Thaley en plaignant le sort de son ami, étoit obligé d'avouer qu'il étoit coupable, qu'il avoit forcé sir Windham à en venir à ces extrémités; il se dissimuloit encore moins que Sir Thoward étoit l'auteur de tous ses égaremens; qu'il l'avoit entraîné à cette honteuse trahison, la tache de sa vie; que c'étoit lui en un mot qui avoit causé les malheurs de Fanni. A ce souvenir la mémoire de Thoward se montroit sous des cou-

leurs moins intéressantes, et s'effaçoit aux yeux de l'amitié.

Sir Windham instruit Milord des procédés cruels du lord Dirton à l'égard de l'infortuné James. Quel tableau pour Thaley ! son ame avoit repris toute sa pureté, toute sa sensibilité : sir Windham étoit une espèce de créature céleste qui venoit le tirer de la fange de la terre, de cette contagion du vice dont Thoward l'avoit infecté, et Thaley ne respire plus qu'après le moment qui lui rendra Fanni, la seule femme qui avoit régné dans le fond de son cœur.

Sir Windam entre avec le lord dans des détails qui augmentoient encore son impatience de la revoir. Cet homme estimable, en parcourant les différentes provinces de l'Angleterre, avoit été conduit par le hasard chez le ministre, où s'étoit réfugié Fanni et sa famille; il avoit appris de leur propre bouche leurs malheurs, et la perfidie de milord Thaley. Sir Windham cède avec plaisir à son empressement; ils prennent le chemin du village qu'habitoit le ministre.

Thaley s'occupoit déjà du bonheur de réparer ses injustices; ils arrivèrent enfin. Quel coup frappe Milord ! ils trouvent le ministre mort, et l'on ignoroit les lieux où James s'étoit retiré avec sa femme et ses enfans; on dit seulement qu'ils doivent languir dans la plus profonde misère... Et voilà mon ouvrage, s'écrie milord Thaley ! c'est moi qui suis la cause que ces infortunés ont peut-être cessé de vivre ! c'est moi qui suis l'assassin de la femme la plus adorable !... n'allons pas plus avant, mon généreux ami, je veux mourir ici, ici où Fanni a sans doute versé des larmes, m'a accusé...

Non, créature angélique, tu n'as pu m'aimer après tous mes forfaits; je suis un monstre odieux à mes propres regards.

Allons, milord, reprit sir Windham, n'en restons pas à ce peu de recherches: pourquoi nous défier du ciel? C'est lui qui vous a ouvert les yeux, il faut croire qu'il nous guide, qu'il remettra Fanni dans vos bras, pour que vous répariez tous les torts dont vous êtes coupable envers elle et ses parens: la vertu a sa récompense même sur la terre.

Il ranimoit ainsi le courage et l'espérance de milord. Ils poursuivent leur route, font par-tout des perquisitions.

Windham commençoit lui-même à désespérer du succès de leur voyage. Milord étoit plongé dans le plus grand abattement; ils étoient à cheval et sans domestiques; sir Windham rencontre un baronnet de sa connoissance, ils s'arrêtent quelques momens; Thaley marchoit toujours.

Un enfant à quelques pas du chemin pleuroit avec amertume; cette innocente créature paroissoit avoir six à sept ans; un air de propreté adoucissoit son extérieur de pauvreté, et le rendoit intéressant; ses larmes, ses graces naïves vont tout-à-coup émouvoir milord; il considèrent cet enfant, il s'attendrit, ses yeux ne sauroient s'en détacher: — Eh! qu'avez-vous, mon petit ami, pour vous affliger ainsi? — Hélas! monsieur, ma chère maman m'a dit qu'elle mourroit bientôt, elle m'a embrassé en pleurant, et..... maman est bien malheureuse, nous n'avons pas de quoi vivre... maman souffre, et mon grand papa est malade dans

son

son lit. (L'enfant tenoit ce discours si touchant au milieu des sanglots.—) Pauvre créature !... et votre père, mon cher ami ?... — Oh ! monsieur, je n'ai jamais vu mon papa : tout ce que je sais bien, c'est que c'est lui qui nous a tous rendus malheureux ; maman en parle toujours, elle dit qu'elle l'aime et qu'elle l'aimera jusqu'à la mort..... quoiqu'il lui ait causé bien des chagrins..... et tous les jours elle me fait prier Dieu pour lui : c'est bien mal à mon papa, ajoute l'enfant en redoublant ses larmes et ses sanglots.

Milord troublé, descend de cheval, et court à cet enfant qui, au lieu de fuir, lui tend les bras. — Mon petit ange, embrasse-moi : que tu es aimable !..... et qui sont tes parens ? — Ils labourent la terre. — Ta mère aussi ? — Elle est la première, monsieur, à travailler, quoiqu'elle n'en ait pas la force ; elle a aussi soin de mon grand papa : je voudrois bien être grand pour l'aider ! elle est si bonne, ma chère maman. — Et où demeurez-vous, mon cher enfant ? — Là bas, monsieur. (il lui montre la chaumière la plus misérable.) — Voudriez-vous me conduire chez votre chère maman ? — Oh, elle me gronderoit, monsieur, maman ne voit personne... (Mylord l'embrasse encore.) — Ne craignez rien, je ferai votre paix. L'enfant hésite, le regarde, et donne sa main ; milord la prend dans une des siennes, et de l'autre tenoit la bride de son cheval ; sir Windham le suivoit de loin.

Milord approche, il voit une malheureuse maison couverte de chaume, entourée d'une haie fort basse, et une femme qui, à quelques pas de la chaumière, étoit assise sur les bords d'un fossé avec un hoyau

dans la main, et comme accablée de fatigue et de mélancolie. L'enfant s'avance : —Maman, ne m'allez pas gronder, je vous en prie, si je vous amène un Monsieur qui veut absolument vous voir... Elle lève les yeux; Thaley tombe à ses pieds, s'écrie : ma chère Fanni!... Milord Thaley, dit à son tour Fanni! En effet, c'étoit elle-même; elle perd aussi tôt l'usage des sens; son enfant se jette dans ses bras; au même instant entre sir Windham. Thaley le premier revient à lui... —Ma chère Fanni, c'est vous! Ah mon ami, j'ai retrouvé la maîtresse de mon cœur : c'est vous, femme divine!... je suis à vos pieds... ouvrez les yeux, voyez votre amant, votre époux qui meurt de son repentir : ma chère Fanni, dans quel état t'ai-je plongée!...

Thaley étoit prosterné à ses pieds, les serroit contre sa bouche, les arrosoit de deux ruisseaux de larmes. Fanni sort de son évanouissement, et se laissant aller dans le sein du lord : — C'est vous, milord Thaley? — Oui, mon adorable Fanni, c'est ton époux, revenu de tous ses égaremens, qui accourt se rendre dans tes bras à la vertu, à la tendresse, qui répand son cœur à tes genoux, qui brûle de tout réparer, et de faire ton bonheur. — Milord, avez-vous embrassé votre fils, lui dit tendrement Fanni? Cher enfant courez dans les bras de votre père.... — Mon fils! ô Dieu, mon fils!... ici les larmes suffoquent milord; il caresse tour-à-tour Fanni et l'enfant; il les presse dans son sein. Oui, milord, votre fils, poursuit Fanni : c'est le fruit de notre malheureux amour; je l'ai élevé pour vous aimer, pour me survivre, pour vous parler de sa mère infor-

tunée : car quelques jours plus tard, vous ne m'eussiez jamais revue, j'étois dans le tombeau. Je lui aurois remis une lettre pour vous, et je me flattois... Elle ne peut achever, les pleurs lui coupent la parole, et milord la reprend dans ses bras. — Ah, ne me parle pas de mes crimes, j'en sens trop la punition, elle est au fond de mon ame! Quoi! c'est moi qui ai pu rendre malheureuse à ce point la plus charmante, la plus respectable, la plus adorable des femmes! ma chère ame, pourrai-je à force d'amour et d'actions honnêtes, te faire oublier ma barbarie, ma trahison, mon indigne trahison? (Il pleure sur ses mains qu'il porte à sa bouche.) Je ne ne m'excuserai point en te disant que Thoward m'avoit entraîné à cet excès d'horreurs; je veux te paroître aussi criminel que je le suis, pour devoir tout à ta générosité, à ta tendresse : pardonne-moi, pardonne à un homme qui va se faire honneur de porter le nom de ton mari, le nom du père de cet aimable enfant (et il serre l'enfant contre son cœur) et où est ton père? mon père? que je le voye! — Il est dans son lit, où le chagrin plus encore que la misère, le retient malade et expirant. — La misère, ah! ciel... mon cœur est prêt à me quitter..., ah, respectable Windham, que je suis coupable! quoi Fanni, vous êtes pauvres, et c'est moi qui vous ai réduits à ces extrémités!... et qu'est-ce que je vois? — Le pain qui soutient nos malheureux jours... un pain trempé de nos sueurs, de nos larmes. (C'étoit un pain grossier et noir). A ce spectacle, Thaley a peine à se soutenir; il lève les mains au ciel, des sanglots l'étouffent. — Quoi, chère et céleste créature, c'étoit là votre

nourriture !... tandis que moi... ah ! Dieux, Dieux! ah! j'en mourrai, je me fais horreur, je ne puis plus vivre. — Ah, milord, que ce repentir a de charmes pour votre Fanni ! vivez pour en être adoré, elle vous a toujours aimé, et pouvoit-elle vous haïr ? (Elle lui tend les bras.) — Oui, vous serez ma femme, ma souveraine. Londres a été témoin de mes égaremens, il le sera de la réparation ; je ne puis la rendre assez éclatante : oui, tu seras l'épouse de mon cœur ; (et il la serre dans ses bras) allons, que je tombe aux pieds de ton respectable père.

Fanni le prie d'attendre qu'elle l'ait prévenu ; elle craignoit que la présence subite de milord n'excitât une révolution funeste à ce vieillard languissant ; elle ne savoit comment témoigner sa reconnoissance à sir Windham ; milord l'avoit instruite en peu de mots de tout ce que ce digne ami avoit fait pour le ramener au sentiment et à l'honneur. Fanni vole à son père. — Mon tendre père, prenez courage ; bonnes nouvelles..... — Milord Thaley... Il est venu ; il reconnoît ses fautes, et... — Il seroit ton époux ?... ma fille, je goûterois avant que de mourir cette consolation !... Oui, respectable James, s'écrie milord en se précipitant dans les bras du vieillard, vous avez retrouvé l'époux de votre fille, votre fils, qui vient pleurer ses fautes dans votre sein, et qui donneroit sa vie pour les réparer. James pénétré de joie, de saisissement, ne peut que dire : ah, milord !... des larmes coulent de ses yeux, il veut se lever et balbutie des mots de respect... Restez, mon père, dit Thaley, c'est à moi à vous honorer, à vous respecter ; je vous ai offensé,

j'ai trahi la vertu, l'honneur, l'amour, tout, Fanni; je viens satisfaire à tout, vous demander pardon à vous, à votre chère fille, à l'humanité que j'ai outragée dans l'honnête James. Oui, vous serez mon père et votre fille mon épouse, l'unique maîtresse de mon ame. Il demande à Fanni où est sa mère? Hélas, reprend le vieillard, elle n'est plus!... elle adoroit sa fille. — Ah! je vous entends, voilà de mes coups! coupable et malheureux Thaley, pourras-tu expier tant de crimes? Ah! mon père!.... Ah! Fanni!...

Ces images ne peuvent se rendre; les cœurs sensibles se rempliront de cette situation que l'on ne sauroit représenter.

On parle de dîner. C'est alors que Thaley est pénétré de toute la misère de ces infortunés; à peine avoient-ils assez de ce pain noir, dont l'aspect seul avoit fait reculer milord d'effroi et de douleur; James expirant étoit encore un tableau qui eût remué les cœurs les plus endurcis. Chaque objet qui s'offroit aux yeux de Thaley dans cette triste demeure, étoit autant de traits mortels qui le frappoient; mais quand ses regards venoient à retomber sur cette femme qu'il idolâtroit, il voyoit la pauvreté et la souffrance même empreintes sur son visage pâle et défait, ses bras, qu'il avoit serrés dans les siens avec tant de tendresse, dépérissoient de maigreur; il étoit déchiré par les remords, par ces tourmens de l'ame, qui sont mille fois plus aigus que toutes les tortures; ma divine Fanni, s'écrioit-il à chaque instant, c'est moi qui vous ai précipitée dans cet abîme de maux!..., et vous

m'aimez encore ?..... Fanni lui répondoit en l'embrassant : Oui, milord, vous m'avez toujours été cher ; et vous m'auriez percé le cœur, que j'eusse baisé votre main.

S'il est un spectacle sur la terre qui puisse attacher les yeux de la divinité, n'en doutons pas, c'est le repentir sincère, c'est l'amour pur et honnête, ce triomphe du sentiment humain.

Milord apprit que les deux sœurs de Fanni avoient peu survécu à sa mère ; que ses frères, obligés par le malheur de s'arracher de la maison paternelle, servoient des fermiers ; qu'elle et son père, après la mort du ministre, tombés dans la plus cruelle indigence, étoient venus cultiver le petit champ où ils avoient construit une chaumière, et qui à peine leur fournissoit de quoi soutenir leur misérable vie. Fanni aimoit trop milord pour lui exposer de pareils détails ; ils avoient passé par la bouche de sir Windham.

Thaley fit transporter James dans son château, où bientôt ce vieillard reprit sa santé ; on prépara pour Fanni le plus bel appartement, et peu de jours après leur arrivée, Fanni, parée d'habits superbes, épousa milord Thaley. Il n'est pas besoin d'ajouter que sir Windham fut un des premiers qui assistèrent à cette fête. Quelle agréable surprise pour James, quand milord lui présenta ses deux fils habillés d'une façon conforme à leur nouvelle fortune ! Mon père, dit-il, j'ai voulu rendre toute notre famille heureuse ; les frères de Fanni doivent être les miens, et mon dessein est qu'ils partagent mon bonheur.

Le soir arrivé, Thaley ordonne à ses domestiques

qu'on le laisse seul avec son épouse. Il se jette à ses pieds : Enfin, ma divine Fanni, s'écrie-t-il, vous allez être dans le sein d'un époux qui ne respirera que pour vous faire oublier vos chagrins; me pardonnerez-vous mes torts, tous mes affreux procédés ? Adorable femme, les malheurs ne t'ont rien ôté de ta beauté, mes larmes lui rendront son éclat, c'est mon ouvrage que je vois, et tu m'en es plus chère; tu as été ma victime, sois tout ce que j'aime, avec ce tendre enfant, qui te demande la grace de son père; la lui accordes-tu, chère ame ? Fanni ne peut répondre que par ces pleurs délicieux, l'expression du sentiment, et elle tomba avec cette heureuse ivresse dans les bras de son mari. O charmante et pure volupté, voilà bien tes ineffables douceurs ! plaisir de l'amour, qu'êtes-vous sans ceux de la vertu ?

Sir Windham étoit prêt à se séparer de milord Thaley : Quoi, chevalier, lui dit milord, vous refuserez de recueillir le fruit de vos soins, et où trouverez-vous des objets qui vous flattent davantage ? Vous avez rapproché deux cœurs qui connoissent tout le prix de vos services; goûtez le plaisir de contempler vos bienfaits; vous m'avez rendu à la probité, à Fanni, au bonheur ! et puis-je être parfaitement heureux, si je ne vis dans le sein de l'amour et de l'amitié ! sir Windham embrasse milord Thaley, en laissant couler ces larmes qui échappent de l'ame. — Allons, mes chers enfans, j'accepte la proposition; vous consolerez ma vieillesse, en me faisant voir qu'il est encore sur la terre des ames sensibles et vertueuses. Ils viennent à Londres. Fanni se montre à la fois la

plus charmante et la plus estimable des femmes ; elle servit de modèle aux ladis, et prouva par sa beauté et par ses mœurs que les vertus et les graces naissent souvent au village plutôt qu'à la ville ; elle alloit tous les ans revoir cette malheureuse chaumière, où milord avec sir Windham l'avoient trouvée; là elle sembloit puiser de nouvelles forces d'honnêteté et de sentiment. L'image de la pauvreté nous ramène toujours à la modestie, à l'humanité, les uniques sources des vertus.

Thaley, méprisé, déshonoré, pénétré de chagrin, lorsqu'il étoit lié à la fille du lord Dorson, dut en quelque sorte une seconde existence à la fille du fermier. Le pur amour le conduisit à la pratique des devoirs d'homme, de citoyen et de sujet; il rentra dans le service qu'il avoit quitté, s'y distingua, et y obtint les premiers emplois. Le lord Dirton lui-même, avant que de mourir, fit une espèce de réparation publique à James et à Fanni; il déclara Thaley son héritier, et expira dans les bras de sa nièce. James parvint à une vieillesse avancée, une des récompenses du ciel ; et Fanni eut plusieurs enfans, qui méritèrent la tendresse de leurs parens, et l'estime de leurs concitoyens.

LUCIE ET MÉLANIE,

OU

LES DEUX SŒURS GÉNÉREUSES,

ANECDOTE HISTORIQUE.

La mort de Louis XII avoit en quelque sorte changé l'esprit de la nation. Un nouveau règne apporte presque toujours avec soi de nouvelles mœurs. Les cabales, les intrigues signalèrent l'avènement de François I.er au trône. L'état a long-tems gémi des suites funestes de la haine irréconciliable qui divisa la duchesse d'Angoulême, et le connétable de Bourbon; les Guise ne

furent pas moins animés contre les Montmorenci. Ces différens démêlés produisirent des mécontens. Les créatures de chaque parti furent sacrifiées aux intérêts opposés des chefs. Le marquis de Rumigni, allié aux premières maisons du royaume, dégoûté de la cour, avoit su prévenir les orages qui alloient s'y former. Fatigué d'être en butte à des révolutions continuelles, voulant jouir de la nature, de la vérité, de lui-même, il s'étoit retiré dans un de ses châteaux en Picardie. Il donnoit ses momens de loisir à la chasse, à la pêche, et aux plaisirs innocens de l'agriculture, s'occupant du soin de rendre ses vassaux heureux, et de leur faire aimer leur maître et la patrie, et fuyant d'ailleurs tout ce qui pouvoit lui rappeler le dangereux séjour où il avoit vécu. Cette espèce de philosophie, qui ne manquera pas d'étonner dans un courtisan jeune encore, n'empêchoit point le marquis de recevoir la meilleure compagnie de la province; il étoit resté veuf avec deux filles; une de ses parentes, qui demeuroit avec lui, leur servoit de mère, et veilloit à leur éducation.

Toutes deux avoient leurs caractères, leurs vertus, leurs attraits particuliers. Lucie étoit de ces beautés impérieuses qui subjuguent les cœurs bien plus qu'elles ne les touchent; cependant sous un air fier et dédaigneux, elle cachoit une ame noble et sensible. Mélanie attiroit les hommages, sans les forcer; on eut dit qu'elle ignoroit ses charmes; une douceur aimable étoit répandue dans toutes ses actions, ce qui lui prêtoit un pouvoir bien au-dessus de celui de la beauté, l'intérêt du sentiment. L'aînée, en un mot,

paroissoit commander qu'on l'aimât, et la cadette étoit adorée, lorsqu'on ne croyoit que l'estimer.

Ces deux sœurs étoit unies par une tendresse réciproque; elles se confioient jusqu'à ces bagatelles qui cessent de l'être pour des ames neuves, dont la sensibilité n'attend que le premier objet pour se déterminer. Il est inutile d'ajouter qu'elles étoient dans cet âge heureux, si aisé à s'enflammer, où l'amour est une nouvelle vie, une seconde existence. Leur père étoit dans l'intention de marier l'aînée; et plusieurs gentilshommes prétendoient à sa main, lorsque le comte d'Estival parut dans la societé du marquis de Rumigni.

Le comte étoit du petit nombre de ces hommes heureux qui n'ont à se plaindre que de la fortune; il avoit peu de bien: mais la nature l'avoit dédommagé, en lui donnant une naissance illustre, et le mérite personnel, revêtu de tous ces agrémens qui sont presque égaux au mérite même. Cette femme, la plus belle de son siècle, que l'idolâtrie eût prise pour la déesse des graces, et qui joignoit à la beauté une ame généreuse et sublime, Diane de Poitiers avoit distingué d'Estival dans la foule des courtisans qui l'entouroient; c'est annoncer le comte avantageusement et prévenir qu'il pouvoit sans témérité aspirer aux conquêtes les plus flatteuses.

Après un tel portrait, on ne doit donc pas être surpris que d'Estival sût plaire également aux deux sœurs. Voilà un nouveau jour qui vient les éclairer, de nouvelles impressions qui les agitent. La nature cède à l'amour. Toutes deux aiment en secret le

comte, et la dissimulation naît au même instant que la tendresse; Lucie et Mélanie se cherchent avec moins d'empressement; elles ont moins de riens à se communiquer; elles tombent dans la rêverie, et elles s'écartent l'une de l'autre pour rêver avec plus de liberté.

Mélanie fut la première à s'appercevoir que Lucie n'étoit plus la même à son égard: soit qu'elle fût éclairée par son extrême attachement pour sa sœur, ou plutôt par cette vive étincelle de jalousie qui s'allume avec l'amour. Ce dernier sentiment étoit encore resserré dans le cœur de Mélanie; elle sembloit fuir les occasions de s'interroger; elle ne pouvoit cependant se cacher que d'Estival étoit aimable, et elle commençoit à sentir qu'il y auroit un plaisir bien doux à lui faire partager les impressions qu'il excitoit; elle cherchoit sa présence, et la craignoit. Malgré tous les nuages qui s'élevoient de plus en plus dans son ame, son amitié pour Lucie la força de rompre un silence qu'elle eût voulu garder.

Ma sœur, dit Mélanie, je cède au mouvement qui m'emporte, et que je ne puis plus dompter. Il y a longtems que je combats, ma tendresse ne sauroit se taire.. Que vous ai-je fait, ma chère sœur? Vous ne me voyez point du même œil! Vous me repoussez! Je vous deviens étrangère! Vos secrets ne sont plus les miens, et les miens, vous ne cherchez plus à les pénétrer! Parlez, ma sœur, ma chère sœur, je vous en conjure au nom de notre amitié. Bannissez avec moi les détours; daignez m'apprendre mes torts. Aurois-je pu vous offenser, moi, qui ne crains rien tant que de vous déplaire?...

Si j'ai eu le malheur de commettre quelque faute contre ma chère Lucie, je lui demande un sincère pardon, je la réparerai...

Mélanie laissoit tomber quelques larmes sur les mains de sa sœur, qu'elle serroit contre sa bouche, et qu'elle baisoit. Lucie, quoi qu'occupée déjà de sa passion, éprouva que la nature avoit ses droits; elle fut étonnée des discours et de la tristesse de Mélanie.

Ma sœur, répliqua-t-elle, vous ne m'avez point offensée... je vous aime toujours... mais il y a des momens où l'on éprouve une espèce de mélancolie, dont on ne peut guère se rendre compte..... Soyez persuadée que je suis toujours la même pour vous... Comment, poursuit Mélanie, avez-vous des chagrins dont la cause ne vous soit pas connue?... Ma sœur, me permettrez-vous de parler? Parlez, lui dit Lucie, avec une sorte de curiosité et d'embarras. — Vous ne vous fâcherez pas? — Je vous le répète; vous pouvez vous expliquer librement. — Ma sœur, je vais vous donner les plus grandes preuves de sincérité et de tendresse; songez que vous me le permettez: je me trompe, peut-être..... Je crois m'appercevoir que depuis que le comte d'Esti... Que voulez-vous dire, interrompt brusquement Lucie troublée, et en rougissant? — Rien..... ma sœur, mais... le comte est aimable. — Il est aimable? Eh bien! reprend Lucie avec un air de dépit qui la trahissoit, qu'a de commun d'Estival dans tout ceci? N'allez-vous pas imaginer, mademoiselle, que... je l'aime?.... Oui, vous l'aimez, poursuit Mélanie en la regardant attentivement... et il vous aime, ajouta-t-elle, avec des pleurs qu'elle repoussoit. — Eh! quand

il m'aimeroit, quand je l'aimerois, répond l'aînée avec vivacité... Vous n'auriez assurément aucun tort ni l'un ni l'autre, continua la cadette... Le cœur... (Elle prononça ce dernier mot plus bas, suivi d'un long soupir). Vous me quittez, ma sœur?... Oui, s'écria Lucie, je vous quitte, et indignée de votre procédé. Prétendre que j'aime le comte! voilà une conversation tout-à-fait étrange!

Elle l'aime, s'écria Mélanie seule, et je n'en puis plus douter! jusqu'à ce moment fatal, j'avois cherché à fuir la vérité qui me frappoit les yeux. Me voilà donc rivale de Lucie, la rivale d'une sœur que j'aime, à qui je dois les sentimens les plus tendres!... Ah! d'Estival, pourquoi vous ai-je vu? Pourquoi êtes-vous venu troubler la paix de deux cœurs que l'amitié réunissoit encore plus que les nœuds du sang? Hélas! cette amitié faisoit notre bonheur; elle suffisoit à nos desirs; nous lui devions des plaisirs innocens, le premier des biens, la tranquillité, la tranquillité qui ne se fait goûter qu'à la vertu! Quels transports je ressens! C'est donc l'amour qui agite mon ame?... Et... je ne suis point aimée! non, je ne suis point aimée.

Mélanie alors laissa couler ses larmes. Ah, ma sœur, reprit-elle avec transport, que vous connoissez peu mon cœur! je le réduirai... je le briserai... Non... je ne serai point votre rivale; non, ma chère Lucie... je saurai vous immoler... ma vie.. Je suis bien à plaindre, eh! je n'ai personne à qui je puisse confier mon trouble!.. Malheureuse Mélanie! que l'amour change les cœurs!

D'Estival, quelques jours après, surprit Mélanie dans cette agitation qu'elle ne pouvoit cacher. — Oserois-je,

mademoiselle, vous demander la cause de ce chagrin subit où je vous vois plongée ? Me seroit-il permis de le partager ?... monsieur, lui répondit Mélanie avec une espèce de dureté, si j'avois des chagrins, ce ne seroit pas à vous que je les confierois...

Elle n'eut pas achevé ces mots, qu'elle sortit, et laissa le Comte dans l'étonnement. Il ne pouvoit pénétrer le motif d'un pareil procédé; il y fut d'autant plus sensible, que sa passion pour Mélanie augmentoit tous les jours. A chaque instant, il étoit prêt de se déclarer, de porter à la maîtresse de son cœur les hommages qu'il avoit d'abord adressés à Lucie. Celle-ci, comme l'aînée, devoit être mariée la première, et d'Estival recevoit incessamment des lettres de son père, qui le pressoit, lui ordonnoit de hâter un mariage où étoit en quelque sorte attaché le destin de sa maison. Il faut donc, se disoit le comte, que je me sacrifie à l'ambition de ma famille; aux volontés de mon père ? Quelle situation cruelle ! ô mon père, qu'exigez-vous ? Lucie a des vertus, des charmes : mais qui peut égaler Mélanie ? elle m'a fait connoître tout le pouvoir, toute la flamme de l'amour!... Je vous obéirai mon pere, je vous obéirai... oui, je serai l'époux de Lucie; mais ma mort ne tardera pas à suivre un hymen formé sous d'aussi malheureux auspices. J'aurai vécu pour satisfaire à mes devoirs, pour l'intérêt de ma famille, pour me soumettre aux ordres d'un père qui m'est cher... je mourrai pour la seule femme que je puisse aimer...

Mélanie, rendue à elle-même, n'étoit pas moins troublée; elle s'accusa d'avoir manqué aux bienséances, elle n'osoit dire à l'amour. Il y avoit des momens

où, cédant à sa foiblesse, elle auroit voulu que d'Estival lui eût redemandé d'où naissoit sa douleur; il y en avoit d'autres, où plus sévère, elle se faisoit un crime du moindre sentiment qui l'entraînoit en faveur du comte. Elle le cherchoit, l'évitoit, craignoit de le voir, et le regardoit cependant. C'étoit deux ames qui la tyrannisoient tour-à-tour. Enfin partagée entre son amant et sa sœur, succombant sous une passion qu'elle s'efforçoit inutilement de subjuguer, elle tomba malade, et sa maladie devint dangereuse.

Lucie, dans cet instant, sent réveiller toute sa tendresse: elle n'écoute plus que la voix du sang; elle vole au lit de Mélanie, la prend entre ses bras, l'arrose de ses pleurs. Qu'as-tu, ma chère Mélanie, lui dit-elle, avec ce ton de la sincérité et de l'effusion du cœur? C'est moi à mon tour, qui veux lire dans ton ame. Depuis quelques jours, tu es dévorée d'une profonde mélancolie! ta maladie a une cause que je ne puis deviner!... Parle-moi avec franchise; nous sommes seules; songe que c'est à ta chère Lucie, à ta tendre sœur, à ta meilleure amie, que ton ame va s'ouvrir. Ah! ma sœur, dit Mélanie en jetant un profond soupir, et fixant sur Lucie un regard mêlé de tendresse et de douleur, ma sœur... laissez-moi mourir. — Non, ma chère Mélanie, non, tu ne mourras point; mes jours sont attachés aux tiens... parle... ta situation me pénètre. — Vous voulez, ma sœur, que je vous confie mes maux... vous ne les guérirez pas! — Eh! pourquoi désespérer? Pourquoi ne pas tout attendre de mon amitié? — Votre amitié sera offensée. — Elle ne sauroit l'être. Encore une fois, ma chère Mélanie, ouvre-moi ton

cœur. — Ah! ma sœur, est-ce à vous que ce cœur se doit montrer? — Eh! qui peut te secourir, te consoler, t'aimer plus que ta sœur? — Vous me pressez? — Je t'en conjure avec des larmes. — Eh bien! s'écria Mélanie, en cherchant à se soulever sur son bras, ce cœur va se développer: vous le voulez... Apprenez, ma sœur, que j'aime... que j'adore... Qui, demande Lucie d'une voix tremblante? — Ce d'Estival... que vous aimez... qui, sans doute vous aime... Je ne veux point m'opposer à ce penchant, que ma raison approuve: je ne veux qu'une grace, je vous le répète; laissez-moi mourir, ma sœur; que personne au monde que vous seule ne soit instruit de ma foiblesse, de mon crime: car c'en est un de vous déchirer le cœur; je l'ai percé de mille coups de poignard, je le vois trop. Cachez surtout la cause de mes malheurs et des vôtres à d'Estival... Me le pardonnez-vous, ma chère Lucie? Vous avez un cœur; vous sentez que ma faute est involontaire... J'en suis punie... je vais rendre les derniers soupirs dans le sein de ma sœur; vivez pour aimer le comte... et pour en être aimée. Vous aimez d'Estival, répond Lucie avec un torrent de larmes? Ma sœur... elle court l'embrasser tendrement, s'arrache de ses bras avec une sombre douleur, y revole avec la même précipitation. C'est à vous, ma sœur, c'est à vous de vivre, poursuit Lucie à travers mille sanglots; s'il le faut... je vous sacrifierai... mon amour... Je n'épouserai point le comte. Non, sœur trop généreuse, lui dit Mélanie en lui tendant les bras, je n'abuserai point de votre tendresse, de votre pitié; je serois cruelle, barbare. C'est à vous que d'Estival est

destiné... c'est à vous à recevoir sa main... et c'est à moi d'expirer... mais Dieu ! qu'avez-vous ? La pâleur de la mort sur votre front !...

Mélanie sonna ; l'on emporte Lucie dans son appartement ; revenue à elle-même, sa générosité triomphe ; elle retourne avec empressement chez sa sœur. — Pardonnez à ma foiblesse, ma sœur ; mon courage s'est affermi ; je puis répondre de moi. Oui, sans doute, j'attacherois ma félicité à me voir l'épouse du Comte.... Mais quel seroit mon bonheur, s'il te coûtoit la vie ! Va, je sens que l'amitié dans mon cœur peut égaler l'amour.... Ma chère sœur, détourne tes yeux de mes larmes ; n'entends point les derniers soupirs d'une passion que je détruirai ; ne vois point ces affreux combats, ces déchiremens de mon ame, et revis pour être aimée de ta sœur, de ton amie.... — Ah ! ma sœur, plus vous me faites de sacrifices, et plus je dois m'armer contre vos bontés..... contre moi-même. Tant de vertu ne sert qu'à me rendre condamnable à mes propres regards. Oui, je vous en conjure, laissez moi mourir, et vivez pour me plaindre, pour m'aimer..... pour épouser.... Mélanie ne peut achever ; Lucie tombe en pleurant dans ses bras.

Elle ne quittoit point le chevet de sa sœur, qui de son côté persistoit à montrer autant de délicatesse et de grandeur d'ame. Y a-t-il, en effet, pour la foiblesse humaine un effort plus magnanime, plus victorieux que de s'arracher à une passion qui flatte, qui remplit le cœur, et de vouloir le bonheur d'autrui aux dépens du sien propre ? n'est-ce pas le comble de l'héroïsme ?

Ma sœur, dit, quelque tems après cet aveu si cruel,

Lucie à Mélanie, je me suis interrogée; j'ai essayé mon cœur : je crois qu'il pourra recevoir la loi que je lui imposerai. Vous promettre davantage, ce seroit vous tromper.... ce seroit m'abuser moi-même.... Ma chère Mélanie, je me sens pour votre bonheur, du moins j'ose le croire, je me sens la force de renoncer à d'Estival : oui, de ne point l'épouser, dirai je, de ne pas l'aimer? hélas! je l'adorerai en secret.... mais le voir dans les bras d'une autre ; qu'une autre en soit aimée.... soit son épouse.... que ma sœur.... non, je ne soutiendrois pointee spectacle. Mélanie aura-t-elle bien le courage.... de me faire ce sacrifice? (Et elle la regarde avec attendrissement). En doutez-vous, répond Mélanie? Oui, poursuit-elle, avec une noble assurance, je voudrai.... je veux que vous soyez son épouse, que vous fassiez son bonheur et le vôtre; c'est-là ma dernière résolution, et j'obligerai mon cœur même à y consentir.... Que je sois seule malheureuse, et que ma sœur jouisse d'un sort que méritent ses vertus.

Ces deux sœurs étoient un modèle de la plus rare et de la plus haute générosité. Mélanie touchée du procédé de Lucie, revint à la vie, ou plutôt elle eut la fermeté de s'arracher à la mort qui alloit la frapper. Sans remporter une victoire décidée, elle paroissoit triompher; et c'en étoit assez aux yeux de Lucie et aux siens propres, pour qu'elle n'eût rien à se reprocher. Cependant sa passion, loin de s'affoiblir, prenoit tous les jours de nouvelles forces ; elle fuyoit d'Estival : mais l'image de son amant étoit dans le fond de son ame; elle rejetoit toutes les occasions de se trouver

seule avec lui, avec cet homme qu'elle adoroit; elle ne put pourtant éviter ce tête-à-tête si dangereux pour un cœur qui ne dissimule rien de sa foiblesse. Le comte saisit ce moment si funeste à Mélanie. Où courez-vous, mademoiselle, (lui dit-il, en s'opposant à son passage et en se jetant à ses pieds)? Daignez m'écouter un instant, un seul instant.... Non, vous ne me quitterez pas; il n'est plus tems de vous le cacher; je vous adore, je vous aime avec fureur; je ne vis, je ne respire que pour vous. Des convenances, que dis-je, l'ordre d'un père m'avoit fait porter mes vœux à votre sœur: elle est aimable, respectable; ma famille auroit désiré notre union.... tout m'en faisoit une espèce de loi. Mais, belle Mélanie, je ne saurois me contraindre davantage; tous les jours je vous vois de nouveaux charmes; ce seroit tromper Lucie, puisqu'une nouvelle passion me domine; vous êtes l'unique objet de cette tendresse, que chaque moment enflamme.... parlez, divine Mélanie, décidez de mon sort. Il est tout décidé, monsieur, répond Mélanie en relevant d'Estival: vous avez offert votre main à ma sœur; vos soins l'ont touchée.... vous devez l'aimer.... C'est Lucie seule qui doit être votre épouse. Tout ce que je dois, tout ce que je puis, c'est d'être.... votre amie. N'oubliez point que je suis celle de ma sœur; et vous-même, monsieur.... Je vous ai tout dit. Après ce mot.... ne me parlez plus.... Pour moi, je me tairai, à condition que vous ensevelirez dans un profond silence ce que vous venez de me confier.... Et.... adieu, monsieur...., que je ne vous voie jamais.

D'Estival vouloit répondre: mais Mélanie étoit déjà

dans son appartement. Alors l'amante reparut toute entière : je puis enfin, s'écrie-t-elle, pleurer en liberté, exhaler mon ame dans mes larmes, m'abandonner à toute ma foiblesse, à tout mon amour ! Ici je n'offense point ma sœur ; je puis être à moi.... Quoi ! le comte m'aime.... je l'adore, et il faut que je l'arrache de mon cœur ! Il faut que je lui parle de Lucie.... de sa tendresse.... que je ne laisse échapper aucuns transports de la mienne, pas le moindre sentiment ; que je lui montre les froideurs de l'amitié.... si indifférente ! Ah ! malheureuse Mélanie ! quel fardeau pour moi que l'existence ! ..... Allons, mourons dans les pleurs, dans les sanglots : mais faisons voir qu'une femme peut se vaincre, qu'elle peut immoler l'amour à la nature, à l'amitié, à une générosité qui m'étonne et me flatte, quand j'expire sa victime... Oui, Lucie, oui, ma sœur.... dirai-je ma rivale ? tu l'emporteras ; tu sentiras mes maux, l'horreur de ma situation.... tu connois l'amour !

Mélanie employoit tous les momens à se combattre, à se terrasser. Implacable ennemie d'elle-même, elle repoussoit dans son cœur la plus foible étincelle qui s'élevoit ; elle cherchoit à l'y étouffer. D'Estival lui envoya plusieurs lettres, qu'elle s'obstina de refuser. Fatiguée enfin de ces assauts perpétuels, prête à succomber, plus éprise que jamais du comte, et plus que jamais attachée à sa sœur, elle rappelle ses forces, et disparoît de la maison paternelle. Sa fuite accable sa famille de la plus cruelle inquiétude ; Lucie inconsolable s'abandonne au désespoir ; les derniers coups lui sont portés ; elle reçoit cette lettre :

« Ma fuite, ma sœur, ne doit point vous surprendre.
» Plût au ciel que je pusse m'arracher à moi-même !
» J'ai pris un parti.... le seul qui me restoit. Je
» vous aime.... j'adore d'Estival. Je ne puis être son
» épouse, et c'est vous, c'est vous qui devez porter ce
» nom; j'ai donc fait choix du seul époux qu'il m'étoit
» permis de souhaiter, d'aimer. Je vais me consacrer
» à Dieu; il lira dans mon ame; il en aura pitié; il y
» ramènera le calme; nos cœurs sont son ouvrage : il
» changera le mien; il domptera cet amour malheu-
» reux que je traîne au pied des autels, qui au mo-
» ment où je vous écris, s'allume dans mes larmes,
» s'irrite par mon désespoir.... Dieu me consolera
» peut-être de la perte.... du plus aimable des
» hommes ! Qu'ai-je dit ? Soyez heureuse, ma chère
» sœur, et aimez-moi. Que le Comte même soit mon
» ami; je puis sans vous offenser, sans blesser votre
» délicatesse, contribuer à son bonheur et au vôtre;
» je vous donne mon bien à tous deux : il achèvera
» de vous mettre dans un état convenable à votre
» naissance et à votre rang. Je me flatte que mon
» père ne désavouera pas mes intentions. Ne vous in-
» formez pas de ma nouvelle demeure; il vous seroit
» impossible de la découvrir. J'ai déguisé mon nom,
» mon rang; j'ai employé tous les moyens pour me
» fortifier d'un rempart insurmontable contre vos sol-
» licitations, votre tendresse, contre celle de mon
» père, de qui je chérirai toujours les bontés.....
» contre moi même enfin dont je me défie plus que
» de tout autre. Je connois ma foiblesse, et j'ai voulu
» prévenir des retours humilians pour ma vertu; je

» mourrai du moins avec la satisfaction d'avoir rempli
» mes devoirs; et d'avoir ajouté à votre bonheur. Adieu,
» ma sœur, adieu au monde, aux passions, adieu pour
» jamais à .... non, je ne dois plus le nommer ».

Cet excès de générosité étoit pour Lucie un trait mortel; l'idée de causer le malheur éternel de sa sœur la jeta dans une espèce d'anéantissement. Elle en sort avec le cri de la douleur : — Non, ma chère Mélanie, je n'aurai pas moins de courage que toi! je ne formerai point ces nœuds.... ces nœuds que je dois haïr, que je dois rejeter, puisqu'ils te rendroient malheureuse; tu n'échapperas point à mes recherches; je découvrirai cette retraite qui te cache à ma tendresse, à mes larmes, je la découvrirai.... J'irai t'en arracher; je te ramènerai dans ces lieux, dans le sein de ta famille; tu verras d'Estival, tu l'aimeras!.... ah! s'il le faut, sois.... son épouse!.... c'est à moi de mourir. Le comte s'offrant alors à ses yeux : Monsieur, lui dit Lucie troublée, asseyez-vous, j'ai à vous parler... j'ai à vous parler.... J'aime à me flatter, Monsieur, que vous avez quelque goût pour moi; peut-être n'y suis-je pas insensible, et verrois-je avec plaisir notre union : mais je vous offenserois, je manquerois à la nature, à l'honneur, à moi, je vous manquerois à vous-même, si je ne vous laissois point voir mon affreuse situation... Vous n'ignorez pas combien j'aime ma sœur; elle a pour moi les mêmes sentimens : oui, sans doute, elle m'aime.... Ma sœur, Monsieur, (ajoute Lucie avec un torrent de larmes), vient de s'ensevelir pour jamais dans un couvent, que nous

ne pouvons découvrir; elle me presse de m'unir à vous. Ce n'est pas tout encore : apprenez, comte, que Mélanie vous aime. Cet aveu ne sauroit lui faire aucun tort, elle immole son bonheur, dirai-je au mien? Jugez de l'horrible état où je suis; mon cœur est déchiré.... la mort y entre de toutes parts.... Je pourrois me trouver heureuse de me voir votre épouse, de contribuer à votre fortune.... ô d'Estival!... mais, ma sœur... ma sœur... Ah! Dieu! — Ames adorables! ames célestes!.... Mélanie m'aime, s'écrie le comte! mon bonheur fait le comble de mes tourmens.... Non, je n'acheterai pas ma félicité aux dépens de celle de deux cœurs qui méritent les hommages les plus purs, je mourrai de douleur plutôt que de vous posséder à ce prix.... Quoi! Mélanie est malheureuse pour jamais, et c'est moi qui suis l'auteur de ses maux! et l'on ne pourra la retirer de cette prison où elle va mourir!...

D'Estival fit, ainsi que le marquis de Rumigni, toutes les perquisitions imaginables : elles furent inutiles. Le marquis accablé de tristesse ne laissa point ignorer sa situation au père du comte; il l'engagea par des lettres pressantes à venir auprès de lui pour hâter le mariage de Lucie avec d'Estival; il espéroit, écrivoit-il, que l'établissement de la seule fille qui lui restoit pourroit apporter quelque soulagement à sa douleur. Quoique la fortune du comte fût des plus bornées, il devenoit un parti intéressant par sa naissance et par les emplois considérables auxquels il lui étoit permis d'aspirer : son père se rend aux sollicitations du marquis; il arrive; il trouve son fils plongé dans une sombre mélancolie, le cœur dévoré d'une passion d'autant plus malheureuse,

reuse, que le devoir, la probité, la pitié même lui ordonnoient de la cacher. En effet, auroit-il pu, sans une cruauté inouie, ouvrir les yeux d'une fille estimable, qui l'adoroit, et qui se croyoit aimée? Lucie ignoroit à quel point Mélanie étoit chère à d'Estival; elle prenoit pour des témoignages de compassion, pour les larmes de l'humanité, les pleurs que l'amour faisoit répandre au comte sur le sort de Mélanie. Il alloit cependant désabuser Lucie, lui apprendre qu'elle avoit une rivale, lorsque son père s'offre à sa vue.

C'étoit un de ces militaires inflexibles qui pensent qu'il est aussi facile de lutter contre les passions, que de combattre les ennemis de l'Etat. Il avoit entièrement perdu le souvenir de l'amour: son sang ne s'enflammoit encore que pour l'honneur; il avoit donné dans ses lettres sa parole au marquis de Rumigni pour le mariage de son fils avec Lucie: il ne voyoit donc que sa promesse. En vain d'Estival lui découvre les blessures de son ame, les malheurs de Mélanie, sa tendresse pour cette fille infortunée; mon fils, lui répond-il, c'est assez me montrer votre foiblesse, je ne doute point que Mélanie n'ait sur vous un empire absolu; je plains sa destinée et la vôtre; j'ouvrirai même mon sein à vos larmes: mais qu'elles coulent aux yeux seuls d'un père; craignez que votre fermeté ne se démente; vous devez épouser Lucie, satisfaire à ma parole, à l'honneur, consoler le marquis, vous occuper en un mot du bonheur de votre famille, dont l'élévation est attachée à ce mariage..... vous devez m'obéir; marchez à l'autel, et ne paroissez devant

moi qu'avec le nom du gendre du marquis de Rumigni — Mais mon père... — J'en ai trop entendu. — L'amour... — L'amour ? qu'est-ce que l'amour comparé à l'honneur ? vous épouserez Lucie ou... vous n'êtes point mon fils. — Mon père, est-ce à vous à m'accabler ? Ah ! je suis votre fils ; je le sens au respect, à la tendresse qui m'inspirent pour vous : mais permettez du moins que j'essaye mon cœur à ce sacrifice affreux. — Point de retardement... d'Estival... ou tu me causeras la mort, ou tu céderas à la nécessité d'accomplir ma promesse, la tienne, ton devoir... Mon fils... tu vois mes larmes... — Ah ! mon père !... je vous obéirai.

Mélanie enfermée dans une sombre retraite, en étoit peut-être plus livrée aux orages qu'elle avoit voulu fuir. Elle avoit cru trouver dans un asyle sacré quelque apparence de repos, quelque consolation : hélas ! elle avoit emporté son cœur ; l'amour la poursuivoit, la persécutoit, la déchiroit jusqu'au pied des autels ; elle les embrassoit, les arrosoit de ses pleurs ; d'Estival étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qu'elle aimoit. En vain crioit-elle à Dieu, lui offroit-elle ses larmes ; ô Dieu, disoit-elle, ne m'abandonne pas ; épuise tes rigueurs sur moi ; il y a des momens où je suis prête de quitter ces lieux, de voler vers ceux qu'habite d'Estival... de lui parler de mon amour... de mourir à ses pieds... Que devient ma vertu, ce secours céleste que j'implore ? ô mon Dieu, mon Dieu, pardonne !... Non, ma sœur, non, je n'irai point troubler votre bonheur ; aimez d'Estival ; qu'il vous aime : que des nœuds chers et charmans vous enchaînent l'un à l'autre, pour moi

je sais quels liens me sont réservés; je porterai ce joug terrible.... je m'y soumettrai... O mon Dieu, c'est dans tes bras que je me jette, loin du monde, loin de moi-même!.... Image que je dois bannir, qui m'occupe plus que jamais... te retrouverai-je toujours entre le ciel et moi? Ah! malheureuse Mélanie!

Lucie n'éprouvoit pas moins de combats; elle rappelloit dans son cœur Mélanie, la repoussoit, avoit quelquefois une espèce d'effroi de son amour; elle ne pouvoit se dissimuler que sa sœur mouroit sa victime; elle la pleuroit: mais Lucie adoroit le comte, et bientôt tous ses vœux n'avoient plus d'autre objet que son mariage. Enfin le jour est fixé; tous deux sont conduits à l'eglise par leurs parens. Le père du comte l'entretenoit des avantages que lui procureroit cet établissement, de la joie qu'il alloit causer à toute sa famille. Quels avantages, répond d'Estival! vous l'ordonnez, mon père! je me traîne à la mort. — Lucie, mon fils, n'a-t-elle pas des charmes, des vertus? — Lucie a tout pour être adorée: mais... elle n'est point Mélanie, ajoute-t-il, avec un profond soupir. Il n'importe; vous allez connoître, mon père, combien je vous aime; je vais former ces nœuds, qui sont votre ouvrage; je m'immole pour vous. Mais après ce sacrifice, qu'il me soit permis de gémir sur mon sort, de le terminer!

Ils sont à l'autel. Lucie prononce ses sermens d'une voix défaillante, et la mort dans son cœur; elle est liée cependant pour jamais à tout ce qu'elle aime; on la laisse seule avec son amant, devenu son époux.

Frappée de l'idée horrible que son bonheur va coûter la liberté, la vie peut-être à sa sœur, elle s'abandonne au désespoir. D'Estival ne partage que trop sa douleur; il y avoit des momens où elle auroit voulu qu'il eût été moins touché de l'infortune de Mélanie. Mais que Lucie, malgré ses chagrins, étoit encore éloignée de prévoir les coups terribles qui la menaçoient! Elle ignoroit qu'elle avoit une rivale aimée, et que cette rivale étoit sa sœur.

La nouvelle du mariage de d'Estival et de Lucie pénètre jusque dans la solitude de Mélanie; il n'est point d'expressions qui rendent les divers transports qui l'agitèrent; c'est dans cette affreuse conjoncture qu'elle eut besoin de s'appuyer de toute sa vertu; elle court aux autels, s'y prosterne dans des torrens de larmes, dans ces sanglots, les accens de la profonde désolation. C'en est donc fait, dit-elle, mon malheur est décidé : le comte est l'époux de ma sœur; il est mon frère! il faut y renoncer... pour jamais... l'oublier!..... Eh! le puis-je ? Ah! cruel d'Estival, devois-tu former ces liens ? Sœur barbare, étoit-ce à toi de me porter ces coups ?.. Que dis-je, malheureuse ? où m'égare une trop funeste passion? Lucie, d'Estival, pardonnez-moi ces derniers transports ; ils vont expirer avec moi..... vous saurez où sera mon tombeau; vous y viendrez répandre des pleurs; ma cendre y sera sensible... Me refuseriez-vous cette consolation ? Mon Dieu, mon dieu, est-il sur la terre de plus cruelles épreuves ?

Cette infortunée ressentoit tout le bouleversement

des passions les plus violentes; c'étoit la haine, la vengeance, tous les poisons, tous les feux de la jalousie qui la dévoroient, et c'étoit toujours l'amour qui rentroit dans son cœur éperdu, ou plutôt il n'en sortoit jamais. Elle fait quelques pas pour abandonner sa retraite : elle y revient en pleurant; son ame est la proie de mille résolutions diverses; enfin elle s'arrête au noir projet de se délivrer d'une vie si déplorable, si agitée, elle fait choix de la mort la plus affreuse; la corde fatale est déjà entre ses mains. — Voilà le seul, le seul moyen de subjuguer un malheureux amour, qui n'étoit qu'une foiblesse, et qui aujourd'hui est un crime !... tout sur la terre m'a abandonnée, tout!... le ciel lui-même s'est déclaré contre moi. Hélas! je l'ai imploré avec des larmes, des sanglots, des cris, et il ne m'a point écoutée !... J'aime, je brûle plus que jamais!... Qui me débarrassera de ce fardeau insupportable de douleur? La mort. La mort ! qu'a ce mot qui doive m'épouvanter ? N'est-ce pas la fin de tout être? La mort est le repos de la vie, et qu'est-ce que l'existence, lorsqu'elle est éprouvée par de pareilles tortures ? Ma sœur.... mon amie, (ajoute-t-elle avec un sombre gémissement)... elle connoissoit mon cœur, toute ma sensibilité, tout mon désespoir... devoit-elle épouser d'Estival, quand je l'adorois... quand je lui immolois... Elle est donc sa femme!... Ah ! Dieu, Dieu... allons, hâtons-nous de finir des jours qui me sont en horreur... Que vais-je faire? M'ôter la vie... mais cette vie est elle mon bien? Je me trouve enfermée dans un cachot affreux. M'est-il permis d'en sortir! Qui m'y a plongée? Qui m'y retient

enchaînée? Un maître qui n'a point de compte à nous rendre de ses volontés, l'Etre Suprême, qui seul doit décider de mon sort. Sans doute il veut que mes larmes coulent, que mon sein soit déchiré, que j'expire dans les tourmens... (elle tombe à genoux en pleurant amèrement), ô mon Dieu, j'obéis donc à tes décrets incompréhensibles; je vivrai, je vivrai, je sécherai dans les pleurs, dans le désespoir.... mon existence sera une mort éternelle; je t'ai offensé en voulant hâter un moment préparé à tous les humains; hélas! ma vie te vengera assez... je serai assez punie... tu me laisses mon cœur!

Les douceurs d'un mariage désiré ne calmoient point la tristesse de Lucie. Malgré la force de son amour, elle ne se laissoit aller qu'en frémissant dans les bras de son mari; l'image de sa sœur l'y poursuivoit; le comte cherchoit par des égards sans nombre à la dédommager de cette tendresse qu'il sentoit trop que son cœur infidèle lui refusoit; il la plaignoit, l'estimoit: mais il n'aimoit en elle que la sœur de Mélanie. Quand il arrivoit à son épouse de prononcer ce nom, elle recevoit du comte des caresses plus vives; il devenoit plus sensible. Comment les yeux d'une femme, qui sont toujours éclairés par la jalousie, pouvoient-ils rester dans cet aveuglement?

D'Estival, pour obéir à son père, au devoir, à la probité, se contentoit de gémir en secret: mais l'ame, et sur-tout celle des malheureux, a besoin de s'épancher; nos larmes, versées dans le sein d'autrui, perdent de leur amertume. Le comte avoit à Paris un

ami intime, à qui jusqu'à ce moment il avoit confié ses moindres secrets. Pour soulager la contrainte qu'il s'étoit imposée, il avoit commencé une lettre adressée à cet ami, elle étoit à-peu-près conçue en ces termes : « Oui, mon ami, je suis marié, je suis riche, j'ai » l'espérance de parvenir aux plus brillans emplois, » et je suis le plus malheureux des hommes. Mon » épouse a tout pour être aimée : beauté, graces, no- » blesse, talens, vertus. Mais est-on le maître de son » cœur ? Ma femme a une rivale ; sa.... » cet écrit finissoit à ce mot interrompu. Lucie, par un de ces jeux cruels du hasard, entre dans le cabinet de son mari, y trouve cette lettre, qu'il avoit oubliée, la lit, et tombe évanouie à cette dernière ligne. C'est dans cette horrible situation que d'Estival la revoit ; il n'a pas de peine à connoître la cause de cet évanouissement ; la foudre même, si l'on peut le dire, l'avoit éclairé : la lettre étoit encore dans les mains de Lucie. Elle se relève en quelque sorte du sein de la mort.—Je ne suis point aimée !... j'ai une rivale... qu'on me préfère !... Ah ! comte, je me jette à vos genoux, je les embrasse, je les arrose de mes pleurs. Quelle est cette rivale ? Quelle est-elle ? Parlez. (Le comte égaré d'étonnement, de douleur, veut relever sa femme.) Non, je ne les quitterai point que vous ne me l'ayez nommée ; qu'elle est la barbare qui m'a osé enlever votre cœur, à moi, à moi qui vous adore ?... Ingrat ! qu'elle vienne percer, déchirer mon sein !... sa... (avec rapidité) ! ô ciel ! qu'entrevois-je ? Je me meurs... ces coups me seroient réservés ! ma sœur ?... (à ce nom, le comte tombe comme frappé du tonnerre aux

pieds de Lucie). Vous aimeriez ma sœur !... Oui, dit-il, d'une voix étouffée dans les larmes, voilà ce que je voulois vous cacher, à vous, à moi-même; oui, telle est mon affreuse destinée ! je sens tous le prix de vos charmes, de vos vertus; vous méritez les hommages dus à la femme la plus estimable, la plus adorable... mais... ma tendresse s'étoit décidée pour Mélanie, avant que j'eusse reçu votre main... J'aurois renfermé cette funeste passion dans un silence éternel; par une suite cruelle de mes malheurs, mon secret vous est connu; plaignez-moi; puis-je espérer que vous m'aimiez encore ?... Les ombres de la mort sur ton front, ma chère Lucie! vois ton époux qui meurt à tes pieds; il vaincra ces sentimens qui t'offensent; il t'aimera.

Lucie ne revient de cet évanouissement que pour dire, (en fixant un œil mourant sur d'Estival) : vous aimez ma sœur ! (et elle retombe).

Bientôt une fièvre ardente alarme pour ses jours; elle cache à tous les yeux, la cause de son mal; elle n'avoit pas la force de parler à son mari; elle ne faisoit que lui serrer la main tendrement, et lui lancer de ces regards pénétrans, qui, chargés de douleur et d'amour, portent le désespoir, la mort dans le cœur. Ah! c'est trop de générosité, s'écrioit d'Estival ! femme incomparable ! quoi ! je suis ton assassin, et tu crains encore de révéler mon crime à ton père, au mien, à tout l'univers ! ah ! qu'ils en soient instruits, qu'ils le sachent, que toute la terre m'accuse et me condamne ! (le marquis de Rumigni et le père du comte entrent

suivis d'un médecin), Monsieur, dit-il au marquis, et vous, mon père, il est inutile de rechercher les secours de l'art pour me découvrir le principe de la maladie de la comtesse : vous en voyez l'auteur. — Commen ! — Oui, c'est moi... qui lui ai enfoncé un poignard dans le sein. Apprenez, (poursuit-il en pleurant) dirai-je tous mes malheurs ? Oui : je suis le plus infortuné des hommes. J'aimois sa sœur, avant même que nous eussions été unis; je m'efforçois de réprimer ces transports ; ils ont éclaté aux yeux de Lucie, et c'est moi qui la fais mourir! Non, chère épouse, (il l'embrasse en gémissant) tu ne mourras point: tu vivras pour être aimée, pour être adorée de ton mari. Promets-moi de me pardonner, promets-moi de m'aimer.

Le marquis et le père du comte pleurent avec lui ; ils vont ensuite ouvrir leurs bras à Lucie, ils veulent la consoler, ils tentent tous les moyens d'adoucir cette sombre jalousie dont le poison dévorant consumoit ses jours; sa sœur, lui disent-ils, a choisi le parti de la retraite, et selon les apparences, ne paroîtra plus dans le monde ; pour elle, quelles espérances ne doit-elle pas concevoir ! Elle a de la beauté, de la vertu : elle prendra sur le cœur de son époux l'empire que Mélanie lui disputoit ; ses nobles procédés et le tems achèveront de lui ramener d'Estival. — Que de foibles remèdes contre le trait qui me déchire! C'est là qu'est mon mal, (en mettant la main sur son cœur) ; et ces maux ne se guérissent point... Non, je ne puis plus vivre ; je donnois des larmes au sort de ma sœur ; eh ! j'ignorois que je pleurois une rivale chérie !... il est

inutile de se flatter. Le comte ne changera point.... on ne dompte point l'amour, je le sens trop. Si je ne consultois que ma raison, peut-être me rappelleroit-elle à la vie : mais c'est ma tendresse qui m'entraîne au tombeau... Tout est décidé.

Il est impossible de donner une idée des divers mouvemens qui agitoient la malheureuse Lucie. Tantôt elle accabloit de reproches Mélanie, comme si elle eût été présente ; tantôt elle lui demandoit pardon de ses fureurs jalouses, et l'assuroit d'une amitié éternelle ; elle appelloit son mari dans ses bras, le repoussoit avec dépit, l'invitoit à l'aimer, le conjuroit de l'oublier, et toutes ces différentes scènes de douleurs finissoient par des torrens de larmes. Que les passions entraînent de maux ! eh ! de combien de vautours le cœur humain est la proie !

Les soins du comte, de son père, du marquis, leurs prières, leurs caresses, leur profonde affliction, rien ne peut rétablir Lucie, et lui rendre la santé ; toutes les ressources de la médecine furent sans effet ; les maladies de l'ame sont encore plus incurables que celles du corps, la comtesse sentit avec fermeté sa fin approcher ; c'est dans ces momens qu'elle déploya à la fois et l'excès de son amour, et toute sa générosité. Je vais mourir (dit-elle à son père, au père du comte, et à son époux qui entouroient son lit, et cherchoient à lui dérober leurs larmes, (ne me cachez point vos pleurs, ils me montrent votre sensibilité ; j'aime à me flatter encore que je vous suis chère.... ce sont les derniers pleurs... qu'une infortunée vous fera

répandre.... mon père... (elle l'embrasse avec un silence touchant) aimez votre fille, daignez quelquefois vous en ressouvenir pour la plaindre, consolez vous cependant de sa perte.. Il vous reste encore une fille!... Que Mélanie elle-même me plaigne, qu'elle me pardonne.... elle sait ce que c'est que l'amour... elle me pardonnera; j'emporte au tombeau cette espérance: (Lucie ranime sa voix, et se relevant sur un bras,) mon père, me permettrez-vous de donner au comte un foible témoignage de ma malheureuse tendresse? (le marquis, en la serrant fortement contre son cœur, ne peut que dire: ma fille...) Je vous laisse, comte, le bien dont je puis disposer... — Que parlez-vous de fortune. O ma chère Lucie! Vous vous occupez de mon bonheur! En peut-il être pour moi, pour votre malheureux époux, s'il vous perd? Tout lui seroit enlevé, tout... — Non... Comte... Méla... — N'achève pas; tant de vertu sublime me rend à toi, te porte toute entière dans mon cœur... mon adorable Lucie, tu y régneras à jamais, oui, tu en seras l'unique souveraine. Eh! quelle passion l'emporteroit sur un sentiment si légitime, si pur, si vif!... — Cher époux; (tendant à d'Estival une de ses mains qu'il presse dans les siennes, et qu'il couvre de baisers et de larmes;) voilà les momens les plus doux de ma vie, je sens tout le prix d'un effort si généreux... mais.... je connois l'amour... ma sœur... vous sera toujours chère. (Le comte veut parler.) Pardonnez, je vis encore... je vous aime... et ma cruelle jalousie me surmonte... il faut la vaincre, c'est peu de vous prier du consentement de mon père, d'accepter mon bien; cherchez à découvrir où s'est

retirée ma sœur... épousez-la... épousez ma rivale... je ne la hais point... Vivez pour être heureux, pour m'estimer, puisque je n'ai pu mériter votre tendresse; accordez du moins des larmes à ma cendre (et elle s'arrête à ce mot avec des pleurs) c'est l'unique récompense que j'ose vous demander d'un amour... qui me coûte la vie; adieu mon père, adieu, monsieur, (au père du comte) qui m'avez témoigné tant de bontés... c'en est donc fait, tous nos nœuds sont rompus.. approchez.. cher d'Estival... vous pleurez... (après un long soupir) Mélanie essuiera vos larmes.

Ce furent les derniers mots que prononça Lucie. Le marquis confirma la donation qu'elle avoit faite au comte.

D'Estival étoit tombé dans un accablement inexprimable. Il falloit que sa douleur fût bien vive, puisqu'il croyoit avoir oublié Mélanie, avoir cessé de l'aimer; ses yeux, toute son ame n'étoient attachés que sur le cercueil de son épouse: cette sombre image remplissoit tous ses sens; il s'accusoit de barbarie, il se nommoit son assassin, son bourreau; le marquis même étoit touché de son état. Ce père infortuné, en pleurant Lucie, espéroit qu'un jour Mélanie lui seroit rendue, qu'elle viendroit consoler sa vieillesse, soutenir ses derniers pas aux bornes de la vie. Un bruit sourd se répand que Mélanie a suivi sa sœur dans le tombeau. Le chagrin saisit ce malheureux père; il rend les derniers soupirs dans les bras du comte, en l'appellant son fils, et l'instituant son héritier. D'Estival frappé de tant de coups est prêt à succomber; son amour pour Mélanie, à cette

funeste nouvelle, s'étoit réveillé avec toute sa force. Il pleure sa femme, son amante; lui-même auroit eu peine à déterminer les transports qui l'agitoient. Son père le tenoit expirant dans son sein; il touche au moment d'exhaler une ame anéantie par tant d'infortunes.

La voie publique avoit appris à Mélanie la déplorable fin de sa sœur, avec toutes les circonstances qui rendoient cette mort encore plus touchante. Elle n'ignore point que les derniers soupirs de Lucie ont été partagés entr'elle et d'Estival; que cette femme généreuse s'élevant au-dessus de la nature, a pressé même son mari, lorsqu'elle ne seroit plus, d'épouser sa rivale. Cet effort de la plus haute vertu suffisoit pour plonger Mélanie dans l'accablement des douleurs.

Elle demeura quelques jours dans cet abattement léthargique : on ne lui entendit point proférer la moindre parole; elle ne versa pas une seule larme; enfin son désespoir s'échappe de ce sommeil de mort, une abondance de sanglots prévient sa voix. — Non, malheureuse Lucie, non, je ne vous céderai point en générosité; c'est moi .... c'est moi qui vous tue.... c'est moi qui vous vengerai..... je veux vivre.... pour m'occuper toujours de votre vertu..... de cette tendresse qui nous unissoit..... et que j'ai trahie, pour avoir le cœur percé de mille traits, déchiré d'éternels remords, pour être une victime continuelle.... que je vous immolerai; elle vous est due, sœur trop généreuse.... que je précipite dans le tombeau..... Ah! mes larmes passent-elles jusqu'à toi? il n'est pas possible que ma douleur te rappelle à la

vie ! Ah! je mourrois..... cent fois pour te rendre un seul jour d'existence, tu verrois..... combien je souffre encore plus que toi, tu verrois..... combien tu m'es chère..... Je quitterai, je quitterai ces lieux pour aller mourir sur ta tombe... Que j'y sois ensevelie à tes côtés.... que mon cœur soit près du tien.... Tu n'es plus.... je pourrois.... Ne crains point, ma chère Lucie, je connois mon cœur, ma foiblesse.... je saurai te prouver que ta sœur étoit digne de toi, Lucie.... je ferai plus... que de mourir. Mon Dieu (en se jettant à genoux) ne m'abandonne point; j'ai besoin de ton secours, d'un appui céleste, ô mon protecteur... mon seul et unique ami, prends pitié d'une infortunée qui se jette dans ton sein, qui te demande du courage, une ame nouvelle... pour remplir ses devoirs!

Elle prononce ce dernier mot de ce ton de fermeté qui décèle une décision irrévocable. La mort de son père, qu'elle apprit peu de tems après, vient lui porter de nouveaux coups; elle étoit expirante. On avoit craint, dans les premiers momens que s'étoit répandue la nouvelle de la triste fin de Lucie, que Mélanie n'eût le même sort : elle avoit passé pour morte pendant trois jours. Ce fut sans doute cette malheureuse erreur qui, adoptée par la parente de Mélanie, étoit parvenue jusqu'au marquis de Rumigni, et l'avoit entraîné au tombeau.

La situation du comte n'étoit pas moins cruelle. Son père avoit perdu toute sa rudesse; ce n'étoit plus qu'un vieillard sensible, agité de toutes les frayeurs pater-

nelles ; il pleuroit, il sanglotoit sur le sein de son fils accablé de la mort, et qui à peine entendoit ses gémissemens.

Un domestique acccourt. — Elle n'est point morte, Monsieur..... — Mélanie!... (d'Estival s'étoit élancé vers le domestique d'entre les bras de son père). — Elle vit, et l'on a même découvert le lieu de sa retraite ; on vous y conduira. — Mon ami.... je verrai.... (à son père) je verrai Mélanie.... je lui dirai... allons, mon père, que j'aille tomber à ses pieds ; je revis pour vous aimer.... pour l'adorer....

Le père veut retenir son fils mourant, le prie de différer de quelques jours, d'un seul jour, d'une heure : il est impossible de résister à l'impatience du comte ; on le porte dans une voiture, accompagné de son père.

C'en est fait : d'Estival ne voit plus le tombeau de la malheureuse Lucie ; plein de toute l'ivresse de l'espoir le plus séduisant, il ne voit que l'autel où vont se former les nœuds qui l'enchaîneront pour jamais à Mélanie ; son ame est déjà aux pieds de cette femme adorée ; il lui parle du cœur ; il lui répète tous les sermens d'une tendresse que chaque moment augmentera. D'Estival accusoit la lenteur des postillons ; il auroit été emporté par des chevaux aîlés, il se seroit plaint encore de leur retardement. On arrive enfin au couvent de Mélanie ; on demande à la voir : Mélanie fait prier le comte et son père de revenir dans trois jours ; quel siècle de tourmens pour d'Estival !

li redouble ses instances, répand des larmes: on s'obstine toujours à lui rendre la même réponse.

Le terme expiré, il vole avec son père à la grille: Mélanie paroît. O Dieu, s'écrie le comte! que veut dire cet habit? — Que je ne suis plus maîtresse de mon sort.... Que dites-vous, interrompent à la fois d'Estival et son père? — J'ai prononcé hier mes vœux. — Vos vœux! (et le comte se laisse aller dans les bras de son père) oui, c'en est fait, continue Mélanie avec la même fermeté, je suis enchaînée à Dieu.... pour jamais..... et je ne pouvois avoir d'autre époux. Vos vœux! répète d'Estival. — J'ai appris la fin déplorable de ma sœur, celle de mon père: j'ai fait mon devoir; je me suis liée aux autels, ma parente m'a favorisée dans mes projets. J'ai su enfin..... ah! mousieur, quels reproches n'ai-je point à me faire! j'ai su que ma sœur ne mouroit que pour moi, et je m'ensevelis pour elle à jamais dans ce tombeau. — Pour toujours.... vous m'êtes enlevée! — Il ne me convenoit point, monsieur, de porter le nom de votre femme, quand ce nom avoit coûté la vie à ma malheureuse sœur; je n'ai voulu vous voir, que lorsque j'aurois élevé entre nous une barrière insurmontable, éternelle. Jugez de mes efforts.... de mon tourment: je vous aimois.... je vous le dis sans rougir, parce que mon cœur ne peut plus être à vous, ni à moi-même.... je ne vous demande.... je ne vous demande que des sentimens d'amitié.... de compassion.... pleurons ensemble la triste Lucie, que nos larmes pénètrent jusqu'à sa cendre; hélas! nous lui devons ces pleurs.... Je confirme

firme avec plaisir le don qu'elle et mon père vous ont fait de notre bien.... plaignez nous... ressouvenez-vous de deux infortunées que l'amour a fait mourir... pour vous; car ma mort suivra bientôt celle de ma chère Lucie, et de mon malheureux père... Adieu, Monsieur... adieu d'Estival... surtout ne me revoyez jamais... Quoi! (s'écria le comte fondant en larmes) c'est Mélanie qui m'ordonne de ne la plus revoir! (il lui tend la main, Mélanie balance à la recevoir, et ne la reçoit point.) — Ne cherchons point à nous attendrir... séparons-nous... votre présence me rend coupable à mes yeux, aux yeux de ce Dieu... à qui seul j'appartiens... Il me punit, j'ai enfoncé le poignard dans le sein de Lucie... Encore une fois, ne nous voyons plus, et... adieu pour toujours.

Le comte l'arrête. Monsieur, dit Mélanie au père du comte, j'ose vous implorer contre lui!.. contre moi... d'Estival... (le regardant avec des yeux couverts de pleurs) laissez moi mourir... sans être plus criminelle. Non (et sa voix expire ici dans les sanglots) vous ne saurez point... vous ne saurez point tous les tourmens que vous m'avez causés. — Ma chère Mélanie! (en se jettant à ses pieds) — Que fais-je, ô ciel... Lucie... ô mon Dieu... partez, d'Estival... fuyez pour toujours.... oubliez moi... Ah, c'est trop donner a ma foiblesse! Adieu d'Estival... (au père) adieu Monsieur... (après un long regard) vous pleurerez bientôt ma mort.... (et elle se retire du parloir avec une espèce d'élan, comme pour s'arracher à elle-même.) Mélanie.... un mot.. un seul mot... daignez m'entendre... un moment.... s'écrie

le comte. Mélanie s'étoit dérobée pour jamais à leur vue. D'Estival tombe sans connoissance dans les bras de son père qui l'entraîne à sa voiture.

L'infortunée Mélanie avoit eu la force de quitter tout ce qu'elle aimoit encore ; car il étoit aisé de voir que de toutes les agitations qu'elle ressentoit, celle de l'amour étoit la plus violente ; elle avoit su se sauver de la présence du comte ; mais par une des fenêtres elle le suivoit ; elle lui parloit encore des yeux ; tous ses regards étoient portés, réunis sur d'Estival qu'elle auroit pu aimer, qu'elle auroit pu épouser, si une vertu sublime n'étoit pas venue s'opposer à la tendresse ; enfin quand le comte est dans la voiture, qu'elle ne le voit plus, quand la voiture s'est éloignée, qu'elle a disparu ; quand pour jamais d'Estival a quitté ces lieux, Mélanie tombe à terre comme frappée de la foudre ; elle y reste quelques momens privée de l'usage des sens, elle se relève, court à la fenêtre, et retombe encore à terre, noyée dans un torrent de larmes. — Je ne le verrai donc plus ! et c'est moi qui ai pu lui prononcer cet arrêt ! moi, moi, qui brûle encore ! Es-tu content, ô ciel ?.... ma sœur.... ai-je été assez cruelle, assez barbare ! Mon cœur s'est-il assez sacrifié, assez anéanti ?... J'aurois pu être unie au comte, et je meurs enchaînée à ces autels, à ces autels où je réclame des forces suffisantes pour me vaincre, où l'amour..... fait encore mon supplice ! d'Estival, il m'est défendu par l'honneur, par la religion, de te voir, de t'aimer, de songer seulement à toi ! la moindre pensée est un crime pour mon devoir !

ah! Dieu! Dieu! prends pitié de mes maux.... de mes foiblesses, de mes remords..... qui suis-je, misérable créature!... l'amour reviendra-t-il sans cesse dans un cœur.... qui ne doit plus être à lui?....

Envain Mélanie s'armoit de la vertu, de la piété pour combattre un souvenir qui s'élevoit sans cesse dans son ame, et y dominoit toujours avec plus de force; elle ne pouvoit oublier d'Estival; sa main même ne put se défendre de le dessiner d'après l'image qui n'étoit gravée que trop profondément dans son cœur. Elle prend le crayon, le repousse en accusant sa foiblesse et pleurant devant Dieu, le reprend, ramenée vingt fois de ce portrait aux autels et des autels à ce monument de sa passion, le rejette encore; enfin l'ouvrage est achevé au milieu des combats, des gémissemens, des orages successifs de religion et d'amour. Il n'y avoit pas de coup de crayon qui n'eût coûté à Mélanie un soupir, une larme, un remords. Oui, s'écrie-t-elle, voilà bien les traits... du plus cher des mortels... du plus fidèle des amans... Qu'ai-je dit! ô mon Dieu, pardonne, pardonne.... Mais t'offenserois-je en laissant couler mes pleurs sur une vaine image... Ah! puis-je en douter, mon Dieu? Oui, je t'offense, je trahis mes sermens, mon devoir l'honneur, le ciel... Non, je n'aurai point ce fatal portrait devant mes yeux; je ne le conserverai point pour nourrir une malheureuse tendresse... que je dois étouffer... il faut que je l'éloigne de mes regards, que je le détruise...

Elle veut exécuter cette généreuse résolution; sa

main tremble: elle le regarde encore, soupire, le porte dans son sein, contre son cœur même. Tous les jours elle promettoit à Dieu d'anéantir ce témoignage d'un sentiment qu'elle condamnoit, et à chaque moment elle revoyoit ce portrait, l'arrosoit de ses larmes, et lui adressoit ses plaintes, comme si elle eut parlé à d'Estival lui-même.

Mélanie mouroit dans ces assauts continuels que sa vertu rendoit plus difficiles à supporter: l'amour est peut être de toutes les passions celle qui conserve plus long-tems sa violence; la solitude ne sert qu'à ranimer ses feux, c'est dans la retraite et le silence que se forment et se développent ces grands mouvemens des ames sensibles; le recueillement du cloître ne sert qu'à les attendrir, à les enflammer davantage. L'imagination s'échauffe de concert avec le cœur pour nous rendre encore plus aimable et plus cher un objet qui nous est enlevé. Telle étoit la situation de Mélanie; on lui apporte une petite cassette : elle l'ouvre, et trouve cette lettre.

« Je vous ai obéi; je vous ai sacrifié mon bon-
» heur, mes jours; je ne vous ai plus revue; et je ne
» pouvois vivre sans vous voir. Lorsque vous rece-
« vrez ma lettre, j'aurai terminé mon sort.....
» Cesserois-je de vous aimer? Mon ame pourroit-elle
» perdre ce sentiment, ce sentiment unique qui la
» remplit? Le ciel ne s'offensera point de mon amour
» il n'en peut être un plus pur et plus digne de ce
» Dieu qui nous avoit créés l'un pour l'autre..... Je

» n'ai pu être à vous, et je ne pouvois être qu'à vous !
» J'ai causé les malheurs de votre famille : c'est
» moi qui ai précipité votre sœur et votre père dans
» le tombeau ; c'est moi qui vous ai immolés tous
» les trois .... Vous ne m'en avez que trop puni....
» je n'avois plus d'autre ressource que la mort ; elle
» est venue enfin finir ma déplorable destinée. J'at-
» tends de vous une grace ; conservez le seul pré-
» sent qu'il vous soit permis d'accepter, et le dernier
» que puisse vous faire ma tendresse.... Adieu....
» ma chère Mélanie.... faut-il mourir sans le nom
« de votre époux ?....

D'ESTIVAL.

L'infortunée Mélanie, égarée, confondue, abymée dans la douleur, reste quelque tems immobile, laisse ensuite tomber ses mains sur une boîte d'argent ; un mouvement involontaire, cette espèce d'ascendant qui semble emporter le malheureux au devant du trait qui le frappe, la sollicite, la presse de savoir ce que cette fatale boîte renferme ; ce billet s'offre à ses yeux :

« Voilà ce cœur qui vous a adorée, et qui n'a
» respiré que pour vous. Lui refuseriez-vous vos
» larmes ? »

Le cœur de d'Estival, s'écrie Mélanie! elle perd l'usage de la voix, des sens; on la transporte dans son lit, et elle expire peu de jours après, n'ayant pu prononcer que ces mots :

Ô D'ESTIVAL! Ô MON DIEU!

CLARI

CLARY,

OU

LE RETOUR A LA VERTU

RÉCOMPENSÉ,

HISTOIRE ANGLAISE.

APRÈS la vertu, cet objet immuable de nos hommages, ce qui doit produire le plus cette considération personnelle, le premier des honneurs, ce qui mérite davantage nos respects, l'estime publique, l'estime de soi-même, c'est le retour à cette même vertu, dont si peu d'hommes sur la terre ne s'écartent

point. Le repentir véritable, en exerçant notre sensibilité, rend, en quelque sorte, notre morale plus pure, plus dégagée de ces mouvemens de vanité, le partage ordinaire des cœurs qui ont resté constamment attachés à leurs devoirs. Osons le dire, l'amour-propre est bien près de la vertu, et il est son plus redoutable séducteur. Une ame qui aura été avertie de la foiblesse inséparable de la nature humaine, aura du courage sans orgueil, et sera modeste dans ses avantages. Le desir de réparer sa faute lui donnera un essor plus hardi, et l'idée de sa chûte l'empêchera de se trop applaudir de son élévation. D'ailleurs, la religion et la vraie sagesse ne s'accordent-elles point pour nous présenter le remords sincère comme un titre d'expiation aux yeux de l'Etre Suprême? Pourquoi serions-nous plus sévères que la divinité? N'oublions pas que la compassion et l'indulgence sont les principaux attributs de l'homme : sans ces deux sentimens, plus de vertu. Ecoutons la nature : elle nous mène comme par la main à la vérité ; c'est la nature qui nous crie de tenir toujours notre sein ouvert aux pleurs des infortunés : et quel être plus digne de notre commisération, de toutes les consolations, de toutes les tendresses de l'humanité, qu'une malheureuse créature, qui, reconnoissant ses erreurs, revient avec des larmes à cette vertu, le seul plaisir de l'ame, et conserve une éternelle douleur de s'en être éloignée ?

Ces réflexions qui paroîtront au premier coup-d'œil isolées, sont le fruit de la lecture de deux lettres que je me hâte de publier. J'ai imaginé qu'elles pourroient répandre de nouvelles lumières sur ce qu'on

appelle *mœurs*, et fixer nos idées par rapport à la vertu et au rang qu'elle doit occuper dans les esprits courageux qui savent subjuguer le préjugé, et se vouer à la vérité, cette étude si digne de l'homme, et celle qu'il néglige le plus.

Voici ces deux morceaux, tels qu'on me les a communiqués.

LETTRE

DU BARONET BORSTON

AU CHEVALIER DIGBY.

Tu es mon ami, chevalier : écoute bien, et décide du bonheur ou du malheur de ma vie ; songe que c'est mon ame que je t'envoie, et que c'est à la tienne à la conduire, à l'éclairer, à faire, en un mot, sa destinée. Chevalier, je suis amoureux, et amoureux, comme je ne l'ai jamais été. Moi-même je suis étonné de cet amour. Ne t'avise pas de m'aller condamner, avant que je t'aie instruit.

Tu sais que nous aimons, le lord Dorset et moi, à nous livrer à des promenades qui sont des espèces de voyages ; le lord prétend que cet amusement est aussi utile à l'esprit qu'à la santé ; il pense qu'on ne sauroit trop mettre sous ses yeux de nouveaux objets ; que par-là on fait, passe-moi le terme, des provisions qui

contribuent à amasser un fonds de philosophie, l'aliment éternel de tout être qui sait s'occuper noblement. On diroit que Dorset est entré dans les secrets de la nature ; rien ne lui échappe; il raisonnera une heure entière, et avec toute la profondeur du plus savant physicien, sur une fleur des champs, qu'un autre fouleroit aux pieds ; et il ramène toutes ses conversations au sentiment, c'est dire qu'il excite et entretient dans l'ame cette douceur, cet attendrissement qui semblent la préparer à recevoir les impressions de l'amour. Tu n'ignores pas que j'ai le cœur sensible et prompt à s'enflammer; tu n'ignores pas encore que j'ai été la victime de la passion la plus malheureuse. Miss Jenny a été aussi perfide qu'aimable : n'en parlons plus, chevalier, son empire est détruit : j'ai connu une autre souveraine ; non, toutes les femmes ne sont point fausses et hypocrites.

Je me promenois donc avec notre philosophe; nous nous trouvons insensiblement arrivés près d'une métairie dont l'aspect est délicieux : deux rangées de hêtres y conduisent. A quelques pas est un vallon émaillé de la plus riante verdure, et arrosé d'un ruisseau qui va se perdre sous des pommiers; plus loin on découvre des vergers, des prairies artificielles. Des troupeaux paissoient sur des côteaux voisins ; les rayons du soleil étinceloient à travers les rameaux de grands arbres qui paroissent orgueilleux de leur antiquité. Ils couronnent une montagne dont la situation avantageuse défend ce joli canton des vents du nord. Un hameau, agréable par la variété des bâtimens, forme le fond de ce charmant paysage.

Nous nous sentons, comme malgré nous, entraînés vers la métairie. On nous y reçoit avec cette candeur qui n'appartient qu'aux ames innocentes que la ville n'a point altérées ; le maître de la ferme est un vieillard honnête ; il nous fit tout l'accueil que lui permettoit sa respectable pauvreté : on nous offrit du lait, du beurre, des œufs frais ; nous acceptâmes son invitation avec reconnoissance. Dorset voulut lui donner de l'argent ; nous nous apperçûmes que cette proposition l'humilioit ; je fis présent à une de ses filles d'un petit anneau d'or de peu de valeur que j'avois au doigt.

A peine étions-nous sortis, qu'à quelques pas de-là nous rencontrons auprès d'une petite fontaine, une fille qui gardoit des moutons. Je crois, chevalier, aux passions rapides, à ces transports impérieux qui semblent décider du cœur pour la vie; je n'ai pas jeté un regard sur Clary, c'est ainsi que s'appeloit la jeune personne, que voilà mes sens troublés, remplis du plaisir de voir ce charmant objet : en effet, c'est peut-être la physionomie la plus animée, la plus intéressante, la plus faite pour être adorée : deux grands yeux noirs, une taille élégante, mille graces naturelles, la rose de la jeunesse, l'air sur-tout du sentiment et de la mélancolie, l'amour même ; voilà, mon cher, l'angélique créature qui vint m'enlever à cette détestable miss Jenny, dont le souvenir me poursuivoit par-tout. Ce qui va bien t'étonner, c'est que Clary lisoit : elle ne nous eut pas plutôt apperçus, qu'elle serra avec précipitation son livre dans sa poche. Je m'approchai le premier de cette aimable personne ; elle parla, mon étonnement augmenta : quoique ce qu'elle nous dit ne

fût que quelques paroles échappées comme à regret à la politesse, je n'eus pas besoin d'en entendre davantage pour sentir que Clary étoit au-dessus de l'état obscur où je la trouvois ensevelie. Le lord Dorset pensa comme moi.

Nous répétions son éloge. Nous n'eûmes point d'autre conversation le reste de la journée; la nuit ne servit qu'à fortifier les idées ou plutôt les sentimens que Clary m'avoit inspirés. J'aimois, et j'aimois déjà avec violence: je me cachai de Dorset. Le lendemain, il me trouva rêveur; il m'en demanda la raison; je cherchai des prétextes : l'amour a des secrets pour l'amitié : enfin l'après-dinée, je me sauvai en quelque sorte de Dorset, et je courus vîte à l'endroit où nous avions rencontré Clary.

Elle étoit dans la même situation que celle où nous l'avions vue la veille, occupée à lire, et il sembloit que la réflexion lui prêtoit de nouveaux charmes. Belle fille, lui dis-je, ne soyez point surprise de me revoir; (elle me parut embarrassée) : que ma présence ne vous trouble pas; vous inspirez un intérêt qui ramène toujours près de vous; je ne veux point vous parler de votre beauté; vous devez en connoître la puissance; mais me seroit-il permis de satisfaire ma curiosité? Par quel prodige habitez-vous ces lieux? Car vous ne sauriez cacher votre rang, et si j'en crois mon cœur, il en est peu qui soient dignes de vous. Clary rougit à ce compliment. — Mon rang, Monsieur, est celui où vous me voyez; assurément la fortune ne me doit rien. Heureuse si j'avois toujours vécu dans cet asyle ignoré!

c'est le séjour de la vertu ; et elle ajoute avec un soupir, il doit être celui du bonheur.

A ces mots, Clary laissa couler quelques larmes qu'elle s'efforçoit cependant de retenir. — Vous pleurez ! je n'ose attendre de vous des éclaircissemens sur votre sort ; mais soyez persuadée que de quelque façon que vous répondiez à mes sentimens, vous avez intéressé un homme qui vous sera attaché pour la vie.

Que te dirai-je, chevalier ? J'eus avec Clary une conversation qui ne finit qu'avec le jour ; c'est dans cet entretien qu'elle m'apprit son nom ; c'est dans cet entretien que je conçus la passion la plus décidée. Le livre que je surpris dans ses mains étoit la divine *Clarisse*, ce chef-d'œuvre de l'immortel *Richardson*. Clary cependant, en me laissant voir aisément qu'elle n'étoit pas faite pour l'espèce d'avilissement où elle paroissoit être, ne me donna aucune lumière sur son état véritable, ni sur sa naissance.

Je vois tous les jours la maîtresse de mon cœur, et tous les jours elle m'enchaînoit par de nouveaux nœuds. Tu me diras peut-être que j'étois un sot de traiter aussi dignement l'amour avec une gardeuse de troupeaux. Mon ami, tu n'as pas vu Clary, tu ne l'as pas entendue ; vas, il n'y a pas de majesté qui mérite plus de respect et de vénération. Je me hasardai à découvrir mes sentimens à cette adorable fille. Ecoute-la bien, c'est elle qui va parler ; ce qu'elle dit se grave trop dans le cœur, pour qu'on ne le retienne pas.

Il seroit inutile, Monsieur, de vous dissimuler que je serois sensible, si je pouvois l'être, à cette tendresse dont vous m'honorez ; j'aime à croire que l'estime et

l'honnêteté ont excité cet amour qui me flatte ; une ame qui s'annonce comme la vôtre, ne sauroit avoir d'autres sentimens. Mais, Monsieur, oubliez-moi ; puissai-je vous oublier ! Il ne m'est pas permis d'être à vous, à personne... Laissez-moi toute entière à cette douleur qui me suivra jusqu'au tombeau ; et si j'ai mérité quelqu'égard de vous, ne vous obstinez pas à vous éclairer sur le sort d'une infortunée que vous humilieriez, poursuivit-elle, avec un torrent de larmes, si vous saviez tous ses chagrins.

Vous humilier, respectable Clary, m'écriai-je ! dites que vous voulez vous refuser à mes respects, à mes hommages. Oui, je vous aime, vous m'avez inspiré la tendresse la plus vive et la plus pure. Chaque jour vous prête de nouveaux charmes. Parlez, à quel prix puis-je vous posséder ? Mais que je vous possède. Des chagrins, vous ! Ah ! divine Clary, êtes-vous faite pour payer ce tribut à l'humanité ? M'ôteriez-vous la douce idée de les réparer ?.... Non, répond Clary avec vivacité, vous ne pouvez, Monsieur, que les augmenter. Ne me forcez pas, je vous le demande en grace, à des aveux qui me coûteroient la vie; voudricz-vous être mon ennemi, mon bourreau ? — Qui ! moi, Clary ! je vous obéirai aveuglément. Non, je ne vous parlera jamais de mon amour, dussé-je en mourir... Ces mots furent accompagnés de larmes qui s'échappoient de mon cœur; elle parut sensible à ma situation.

Je la voyois tous les jours. Soumis à l'espèce de loi qu'elle m'avoit imposée, je gardois un profond silence ; je me contentois d'attacher mes yeux sur elle et de soupirer : souvent je la surprenois dans un trouble

qu'elle s'efforçoit de cacher. Chaque moment me la montroit plus digne de ma tendresse, de mon estime. Elle avoit un esprit droit et approfondi, qui cependant étoit encore bien au-dessous du sentiment dont elle étoit remplie; il n'est point d'ame plus délicate, plus noble, plus généreuse, plus bienfaisante. Je n'osois, parce que j'aimois véritablement, et qui aime véritablement craint de déplaire, je n'osois, dis-je, mettre dans ma confidence les bonnes gens chez qui elle demeuroit. Quelquefois Clary laissoit tomber ses regards sur moi, et ses beaux yeux se couvroient de larmes.

La contrainte à laquelle je m'étois asservi, ne tarda pas à bouleverser mon ame et ma santé: il falloit, ou parler de mon amour, ou me subjuguer moi-même. La victoire que je remportai fut suivie d'une maladie dangereuse qui me réduisit à toute extrémité: j'écrivis ma situation à Clary: elle vint avec la fille de son hôte, la même à qui j'avois donné cet anneau. Je ne crois pas qu'une divinité descendue des cieux, cause plus de ravissement à un mortel, que m'en fit goûter la visite de cette angélique personne. Quel spectacle, chevalier! Jamais elle ne s'étoit fait voir plus belle, plus intéressante, plus forte de ce charme qu'on ne peut exprimer et qui produit l'ivresse de l'amour. Elle ne m'aborda qu'avec des larmes: je ne pus lui dire que ces mots: Cruelle et chère amie, vous voyez votre ouvrage!

Votre situation, Monsieur, me répond elle, me pénètre, je ne vous le cache pas; j'acheterois aux dépens de mes jours le bonheur de vous rendre heureux; mais vous allez vous-même prononcer mon arrêt et le vôtre; vous allez juger si je sais aimer .....

et elle verse un torrent de pleurs; je vais immoler ma vanité, mon secret; oui, je vais me plonger dans l'amertume, dans la honte, dans l'opprobre, me souiller aux yeux de l'homme dont j'eusse le plus recherché l'estime. Que me demandez-vous? — Votre main, Clary; que je passe mes jours à vous adorer, à me remplir de mon bonheur. — Votre bonheur! ah Monsieur, il n'est pas en mon pouvoir de faire votre bonheur, ni le mien. Sachez donc tous mes malheurs; sachez..... ah! cruel, vous me percez le cœur; je me sacrifie; je meurs de douleur; oui, vous apprendrez tout; oui, vous lirez dans ce cœur... qui ne peut être à vous... et qui vous aime.

Les sanglots la suffoquent; je lui prends les mains. — Eh! quoi, ma divine amie, c'est moi qui vous causerois ce trouble? Ah! que plutôt j'expire mille fois! Non, je ne prétends pas vous arracher vos secrets; soyez la maîtresse de votre cœur, de votre liberté: Clary, s'il le faut, ne me voyez jamais: vous me plaindrez du moins; vous ne sauriez me refuser votre pitié. — Ma pitié! ah! respectacle Monsieur Borston, pourquoi m'aimez-vous? Pourquoi m'estimez-vous? Je perdrai tous ces sentimens: hélas! ils ne me sont pas dus. Eh bien, Monsieur...., je vaisvous parler..... Je vais vous parler.. Susanne, dit-elle, en regardant avec attendrissement la jeune fille qui l'accompagnoit, daigne m'aimer, mêler tes pleurs aux miens; je n'ai point de secrets pour son amitié. Elle se tourne ensuite de mon côté, et avec un gémissement douloureux: cher Monsieur, il faut donc vous satisfaire! Après cet aveu, c'est la dernière fois que je vous vois, que

je vous parle, que je vous expose une ame... qui est remplie de vous ; m'offrir votre amour, ce seroit m'offenser : y ajouter votre main, c'est alors un présent que je ne mérite pas, et dont je connois tout le prix.

Je ne rougis pas de ma naissance ; je dois la vie à de simples laboureurs dans le Comté de Devonshire ; ils avoient assez de bien pour me donner une éducation au-dessus de mon état, et peut-être cette marque de tendresse de leur part, m'a-t-elle été funeste. Notre vanité souvent se fortifie avec nos lumières. Mon père étoit déjà d'un âge avancé, lorsque je vins au monde ; ma mère et lui renaissoient, s'applaudissoient en moi, tout sembloit les assurer que je serois l'appui de leur vieillesse, la consolation de leurs derniers jours, l'honneur de leur mémoire..... Combien de fois m'ont ils élevée dans leurs bras, me serrant contre leur sein, et me disant avec des larmes.... ô notre chère fille ! chère enfant de notre amour ! nous te laissons peu de bien, mais notre exemple à suivre, celui d'une famille entière, qui, depuis deux cents ans, a comme nous, de père en fils, labouré ces champs : elle s'est fait honneur de manier la charrue, la vertu a été toujours son héritage. Clary, n'oublie jamais que cette vertu est préférable à tout : glorifie-toi d'une honnête indigence. Vis et meurs dans ce village, où tu seras ensevelie à nos côtés : garde-toi bien d'aller à Londres : ces habitans de la ville sont des corrupteurs ; ils te perdroient, chère enfant ; fais comme nous ; que Dieu soit toujours devant tes yeux....

Et... je l'ai abandonné, j'ai tout oublié, j'ai trahi

tout, l'honnêteté, le devoir, la nature... Que vous dirai-je, monsieur? Ces chers auteurs de mes jours, si vertueux, si tendres à mon égard, si respectables... j'ai fait leur déshonneur.

A ces derniers mots, elle fond en larmes, la tête baissée sur ses genoux. Ah! m'écriai-je, en serrant avec transport ses mains entre les miennes, il n'est pas possible qu'avec de tels sentimens vous ne soyez la plus estimable, la plus adorable des femmes : versez vos pleurs, votre ame dans mon sein, dans le sein de l'ami le plus fidèle, le plus attendri, qui partagera vos peines, qui s'en pénétrera.

Elle reprend, en relevant la tête et me montrant la douleur la plus intéressante : vous le voulez... vous allez tout savoir.

J'avois quelque beauté ; peut-être commençois je moi-même à ne pas l'ignorer; mais j'étois digne de ma famille: je respirois ce charme qui accompagne l'innocence, et dont la perte, hélas ! est irréparable; mon ame étoit une glace pure qui n'avoit encore reçu aucune altération: il est vrai que je laissois échapper une sensibilité qui devoit être la source de mes malheurs, de mes fautes; mon cœur s'ouvroit à toutes les impressions d'attendrissement, lorsque ma cruelle destinée amena dans nos cantons et offrit à mes yeux le plus aimable... le plus scélérat des hommes; il joignoit aux graces de la figure tous ces alentours qui sont autant de pièges pour notre sexe, la pompe du rang et de la richesse, le faste de l'extérieur, il réunissoit tous les moyens de séduction. Quel ennemi pour ma foiblesse! ma vertu et mon éducation me prêtoient

des armes ; je combattois, quelquefois je subjuguois ces sentimens qui cherchoient à me dominer. Je me disois, sans cesse, que je n'étois que la fille d'un fermier, et que je ne devois pas même permettre à mes yeux le moindre regard dont le lord Mévil fût l'objet... Le lord Mévil, m'écriai-je ! Clary, ce malheureux vous aura causé des chagrins ; je l'ai connu comme le fléau même de la vertu ; il vient enfin de recevoir la punition de ses crimes.... Comment, interrompt Clary troublée ?—Il vient d'être tué en duel dans un voyage d'Allemagne. Il n'est plus, poursuit Clary, en levant les mains au ciel ! elle s'arrête... puisse un heureux repentir lui avoir ouvert les yeux ! que la vengeance divine se borne à sa mort ! oui, Monsieur, continue-t-elle en gémissant : voilà l'auteur de tous mes maux, de mon désespoir éternel ; il s'introduit chez mes parens, j'ai oublié pour quel sujet, sans doute c'étoit pour ma ruine, il l'avoit méditée dès le premier moment qu'il m'avoit vue ; il revient plusieurs fois à la ferme, saisit l'occasion de m'adresser quelques paroles, dont le poison subtil s'insinue dans mon ame comme un feu rapide ; il m'écrit, et voilà l'origine de mes infortunes, de mes crimes ; je n'ai pas la force de rejeter cette lettre fatale ; elle achève de porter le coup mortel à ma vertu affoiblie : je perds de vue mon devoir, l'honnêteté ; je m'égare jusqu'à donner un rendez-vous au perfide Mévil C'est dans cette entrevue qu'il déploie tous les secrets de sa perfidie ; il se jette à mes pieds, les inonde de larmes, me jure qu'il sera mon époux ; il ajoute qu'il faut que je le suive à Londres ; que c'est-là que nous nous marierons ; il me

montre la perspective la plus brillante, les plaisirs, la fortune, la grandeur ; il exige enfin de mon amour, que mes parens ignorent son projet, et que je m'arrache de leur sein, sans leur confier notre départ. Je l'aimois, j'avois étouffé tous les sentimens de vertu ; il me restoit encore ceux de la nature ; je ne pouvois la trahir au point d'abandonner mon père et ma mère, sans leur apprendre du moins la cause de notre séparation. Mévil s'apperçoit que cette proposition me révolte, que l'amour va être vaincu ; il tire son épée avec fureur, veut se donner la mort. Je tremble pour ses jours ; je l'arrête. Ma coupable tendresse l'emporte. Je promets tout.

Quels combats, Monsieur, quels déchiremens j'éprouvai la veille de cet horrible départ ! jamais, (et là ses larmes redoublent), mes parens ne m'avoient plus attendrie, ne m'avoient plus aimée : je repoussois un torrent de pleurs qui vouloit s'échapper de mon cœur même : il étoit serré de la plus mortelle tristesse. Quitter des parens si dignes d'être adorés, si bienfaisans ! se refuser à la douceur de les consoler, de les soutenir aux bornes de la vie ! les trahir, les outrager leur donner la mort, quand j'étois dans leur sein ! Ma chère Clary, me disoit mon père, sens-tu combien tu es nécessaire à notre bonheur ? C'est pour toi seule que je cultive ces champs, que je les arrose de mes dernières sueurs. Ma fille.... c'est ma fosse que je creuse ; tu me fermeras bientôt les yeux. Ma mère, à ces mots, me pressoit en pleurant contre sa poitrine, et tendoit sa main à mon père. Je m'écrie en tombant dans leurs bras : ô mes tendres parens !

sachez... le lord entre, me surprend prête à tout découvrir; il me jette un regard. Je balance entre la nature et l'amour. Un trouble affreux me saisit. Je perds l'usage des sens. On me conduit à mon lit; et je me trouve le lendemain matin, dans une chaise de poste à côté du lord, et à vingt milles du comté de Devonshire. J'appris depuis, que Mévil avoit fait entrer, la nuit, ses domestiques dans ma chambre, et qu'ils m'avoient transportée évanouie encore à la voiture de leur maître.

Quel réveil, Monsieur! c'en étoit fait. Il n'étoit plus possible de retourner dans le sein paternel. La vertu fuyoit de mes yeux. Je ne voyois plus que ma passion, que le corrupteur de mon ame, qui se montroit à mes regards, sous des traits bien opposés. Nous arrivons à Londres. Je me bornai à pleurer mes parens, à chérir leur mémoire, et je me livrai enfin à la perfidie de mon ravisseur, sur la promesse d'un mariage qu'on éloignoit de jour en jour.

La fortune m'accabloit de ses dons. Tous les plaisirs, toutes les illusions les plus flatteuses, les plus séduisantes sembloient voler au-devant de moi. J'étois entourée d'une foule d'adorateurs, qui nourrissoient cette espèce d'ivresse où le lord cherchoit à me plonger; mais lorsque mes yeux se retiroient de dessus ces prestiges, lorsque je portois mes regards jusques dans mon cœur, quel spectacle s'y élevoit contre moi! j'y entendois gemir la nature affligée! Je voyois dans ce cœur déchiré l'image de mes infortunés parens, qui pleuroient la perte de leur fille arrachée d'entre leurs bras, leur fille déshonorée, qui me redemandoient à

moi-même avec tout l'attendrissement, tout le douloureux du cri paternel. Ah ! Monsieur, quelle horrible situation, et que la fortune dédommage peu de la tranquillité de l'innocence ! Quelquefois je voulois m'aller jeter aux pieds de ma famille ; le fracas d'un monde corrompu venoit détruire ces heureux mouvemens, et m'étourdir sur la douleur sourde qui me consumoit.

Un jour Mévil, avec une société nombreuse, me conduit au spectacle. L'assemblée étoit brillante. On avoit annoncé une pièce nouvelle ; j'en ai oublié le titre. Dans une des scènes de ce drame paroît un vieillard en cheveux blancs, un hoyau à la main, l'image de la pauvreté respectable, qui dit à une jeune personne parée et couverte de diamans : « Ah ! ma fille, » je vous vois des richesses ! où sont vos vertus » ? Je m'écrie ! « Ah ! mon père ! » et je m'évanouis. On m'a rapporté que ce cri frappa tous les spectateurs. J'ouvre les yeux, je me trouve à l'hôtel du lord, environnée de quelques uns de ses amis, qui s'efforçoient de me rappeller à la vie ; je m'échappe de leurs bras, et je vais tomber, échevelée et mourante, aux pieds de Mévil. Milord, lui dis-je, toute en larmes, je viens d'entendre au théâtre mon arrêt et mon devoir. Ayez pitié d'une malheureuse fille dont vous avez égaré les premiers pas. Pour prix de mon amour, je vous demande la réparation de mon honneur ; que je puisse revoir mes parens, soutenir leurs regards, m'honorer encore de leur pauvreté !... Que j'aille me cacher et mourir avec le nom de votre femme dans leur chaumière, dans cette chaumière, où je retrouverai mon berceau,

berceau, qui m'a vue vertueuse... innocente!... Mévil, ce ne sont, ni votre rang, ni vos biens que j'implore de votre générosité, de votre humanité; c'est, je le répète, le nom, le seul nom de votre épouse. Vous n'avez point à rougir de moi, ajoutai-je, en lui embrassant les genoux; qu'avec ce nom j'aie la consolation de pleurer un jour, un seul jour, dans le sein de mon père et de ma mère, et ensuite ensevelissez-moi dans quelque demeure obscure : jetez-moi dans un cachot, déchirez mon sein, donnez-moi la mort, je vous bénirai. Songez, milord, que c'est la promesse de me reconnoître pour votre femme, qui m'a séduite, qui m'a perdue. Voudriez-vous abuser de la foiblesse d'une infortunée qui n'a sur la terre de protecteur que vous ?

Les amis du perfide Mévil se retirent sans pouvoir retenir leurs larmes; il ne reste auprès de lui que ses domestiques. Alors toute la scélératesse du monstre se découvre et m'accable. La fureur étinceloit dans ses yeux. D'où vous vient cette audace, me dit-il ? Est-ce au théâtre que vous avez puisé ces sentimens singuliers? Je ne m'attendois pas à cette déclamation. Avez-vous pu imaginer que Clary devînt jamais Ladi Mévil ?...

Il veut poursuivre. Je me lève avec précipitation, et courant à un couteau qui étoit sur la cheminée : ceci, m'écriai-je, va me délivrer de mes maux. Mévil s'élance, m'arrache le couteau des mains, je tombe sur un siége, accablée du plus profond désespoir.

Non, barbare, lui dis-je, les joues inondées de deux ruisseaux de larmes, vous ne m'empêcherez pas

dem'arracher une vie que vous m'avez rendue odieuse. Vous m'avez ravi l'honneur, ce bien mille fois préférable à l'existence, monstre! et vous vous opposez à ma fin, à la fin de ma honte, de mes tourmens! Cruel... ramene-moi dans ces lieux témoins de mon innocence; rends-la moi cette innocence qui faisoit toute ma richesse; rends-moi à ces parens infortunés... dont hélas! je suis devenue l'opprobre... qu'ils reçoivent mon dernier soupir.... que je meure sur le sein paternel!... ils me pardonneront, ils me plaindront, du moins ils n'accuseront que toi, que toi qui m'as trompée... Ah! milord... avois-je mérité cette punition? ou, si je suis coupable, étoit-ce à vous à me punir?

Il s'approche en me tendant la main. — Lâche, n'ajoutez point à vos forfaits la trahison! montrez-vous mon assassin, le bourreau de ma famille entière... Eh quoi! votre barbarie va jusqu'à me refuser la mort?... Il n'y a pour moi d'autre asyle que le tombeau, et je ne puis m'y plonger, m'y anéantir!... le ciel ne prendra-t-il pas pitié d'une malheureuse qui n'a recours qu'à lui?

L'abondance de pleurs, les sanglots me coupent la voix: j'étois ensevelie dans ce qu'on peut appeller la stupidité des douleurs. Mévil se retire avec une espèce de confusion; il parle bas à une fille qui me servoit; cette créature, touchée de ma situation, tente tous les moyens de me consoler; elle me dit que milord a paru sensible, et qu'elle ne doute pas qu'il ne m'épouse. Le voile étoit déchiré. Je ne pouvois plus me faire illusion. La scélératesse de Mévil s'étoit montrée dans

toute son horreur. Betty, c'étoit le nom de cette fille, me conduit ou plutôt me traîne à mon appartement.

Là, je m'abandonne à une foule d'idées qui se détruisoient successivement. Il m'est aisé de mourir, me disois-je; la vie ne m'est-elle pas un fardeau insupportable? Mais n'ai-je pas assez offensé la religion, la vertu? Ai-je besoin de nouveaux crimes? Cesser d'être!... Je ne verrois plus mes chers parens! Ah! qu'ils recueillent mes larmes, mon ame!... que leur dernier baiser se fixe sur mes lèvres expirantes!

Enfin, après un flux et reflux d'agitations contraires, je m'arrête à un projet, je parois plus tranquille. Betty imagine que le sommeil va me surprendre: elle me quitte. Alors je me détermine à exécuter promptement le dessein que je venois de concevoir. O mère la plus tendre! ô père le plus respectable, disje, dans le fond de mon cœur! Vous daignerez me r'ouvrir vos bras; vous ne me refuserez pas du moins la consolation d'expirer à vos pieds, de les arroser de mes pleurs. Que votre malheureuse Clary meure avec votre bénédiction.

Aussitôt je reprends mes premiers habits, sur lesquels souvent j'allois verser des larmes. Hélas! disois-je, ils me rappellent mon heureux état d'obscurité; j'étois alors vertueuse... Je laisse à mon scélérat séducteur tous ses dons empoisonnés, toutes ses richesses; je ne garde qu'une petite bague de peu de valeur, dont un de mes parens m'avoit fait présent, et que j'avois dessein de vendre au sortir de Londres. J'aurois eu horreur de me réserver un seul shelling, qui eût

appartenu à Mévil. Avec quelle honte, quels mouvemens d'indignations je regardai ces robes éclatantes, tous ces diamans dont le perfide avoit paré mon déshonneur! il m'avoit semblé en quelque sorte que mes nouveaux vêtemens m'avoient rendu cette innocence, dont je pleurerai éternellement la perte.

J'avois examiné la situation de mon appartement; il étoit au premier étage. Une de mes fenêtres, à l'aide d'un drap découpé, facilita mon évasion. Avant que de quitter cet odieux séjour, j'avois pris la précaution de laisser sur la table une lettre adressée au lord: elle contenoit à-peu-près ces expressions, que ma douleur n'aura pas de peine à se rappeller.

« Ne voulant point me donner la mort, parce que je » crains encore ce ciel que j'ai offensé, et que je veux » exhaler mon dernier soupir dans le sein de ma famille, » j'ai pris le seul parti qui me convenoit, celui de vous » détester, de vous fuir pour jamais, comme mon » assassin, le ravisseur de l'unique bien que possédoit » une malheureuse fille, qui se voit aujourd'hui l'éter- » nelle victime de vos lâches trahisons. Perfide Mévil, » vous m'avez arrachée des bras paternels; vous » vous êtes joué des sermens les plus sacrés, vous » m'avez ôté mille fois plus que la vie, l'honneur; et » vous m'avez laissé pour prix de ma foiblesse, l'op- » probre, une tache ineffaçable... Barbare!... quelle » femme aimoit plus la vertu que moi!... et je l'ai ou- » tragée, je l'ai souillée cette vertu... que je ne puis » plus recouvrer. De quel œil vont me revoir mes » parens, des vieillards qui ont à m'opposer soixante

» années d'une vie irréprochable, lorsque comptant » à peine dix-sept ans, je suis devenue la honte de » ma famille, du lieu qui m'a vu naître, et que mon » déshonneur est au comble!... Ah! milord! je vais » mourir, car il ne m'est plus possible de vivre » après de pareils égaremens. C'est de mon lit de » mort que les cris de ma douleur, de mon désespoir » retentiront jusqu'à vous, iront vous accuser, vous » déchirer... peut-être le repentir s'élevera-t-il dans » votre ame, et me donnerez-vous des pleurs ? Mais » il ne sera plus tems, milord. Souvenez-vous que je » ne demandois à porter le nom de votre femme qu'un » seul instant, et j'eusse du moins expiré avec hon- » neur. Personne, personne sur la terre ne me pro- » tège, ne me soutient, ne vous présente mon inno- » cence outragée. Je vous abandonne à la vengeance » divine! Tremblez..... si le foible est écrasé sur la » terre, il a un défenseur dans le ciel : Dieu prendra » en main sa cause, et c'est à ses pieds même que » je porte mes larmes ».

» *P. S.* Vous trouverez dans mon appartement tous » vos perfides bienfaits. J'ai repris mes premiers vête- » mens, les seuls qui me conviennent; que n'ai-je, » hélas! pu reprendre avec eux mon premier état » d'honnêteté! je n'emporte que mon cœur, mon » cœur brisé par le remords, une honte éternelle, » et j'embrasserai avec joie une misère dont je n'aurai » point à rougir ».

Descendue dans la rue, je marche avec précipitation, craignant toujours de ne point m'éloigner assez

tôt de cette fatale demeure. J'étois tremblante, égarée dans les ténèbres, détournant sans cesse la tête, dans une agitation inexprimable, ne sachant trop où porter mes pas. J'entends du bruit. Je redouble de vîtesse. On me poursuit. Comment, me dit un gros homme que je reconnois pour être le chapelain du lord, et qui me saisit par le bras; à cette heure miss dans les rues! et où allez-vous? Ah! monsieur Wickman, m'écriai-je, sauvez-moi, au nom de Dieu; ne me forcez pas à rentrer dans cette abominable maison. Vous ne sauriez faire une œuvre plus digne de votre saint ministère; je quitte, j'abandonnne mylord et le crime pour jamais: je veux rentrer dans le sein de la vertu, dans le sein de mes parens: c'est à vous de m'appuyer dans mon projet: ne me refusez pas, je vous en conjure, votre secours. Ce misérable qui ne demeuroit pas à l'hôtel, me répond que je pouvois entrer en toute sûreté chez lui, quoique sa femme fût absente, et qu'il n'avoit pas besoin des sentimens de la religion pour me respecter, et m'être de quelqu'utilité. Il me donne la main, et me conduit dans une salle basse: je m'assieds, et là, en peu de mots, je lui raconte tous mes malheurs. Le croiriez-vous, monsieur? ce scélérat, dont je croyois avoir excité la pitié et le zèle charitable, profite de ces momens de douleur pour me tenir un langage bien opposé à l'esprit de son caractère. J'ouvre les yeux sur mon imprudence, il n'étoit plus tems de la réparer. Le monstre veut user de violence. J'ai recours aux remontrances, aux prières, aux pleurs, aux sanglots; je me jette aux pieds de cet indigne ministre des autels. Quoi! oublieriez-vous à ce point vos

devoirs, la religion, la nature, l'humanité; l'humanité qui vous présente mes larmes? Je me réfugie dans votre sein, comme dans le sein de Dieu même! j'ai regardé votre maison comme le temple de l'honneur, et vous abuseriez de la confiance d'une malheureuse fille, qui, après le ciel, implore en vous son ange tutélaire! Ah! Monsieur Wickman, n'ajoutez point aux crimes de milord: je suis assez coupable; soyez mon père et non mon assassin...

Cet homme impitoyable alloit employer la force. Je m'élance vers la fenêtre, je m'écrie: Personne ne viendra-t-il au secours d'une misérable fille? Wickman furieux me jette un mouchoir sur la bouche. On heurte à grands coups à sa porte; il ne l'ouvroit pas; on redouble; elle est enfoncée. Un jeune homme dont l'habillement annonçoit un militaire, entre l'épée à la main; je vais avec impétuosité tomber aux pieds de l'inconnu. —Ah! qui que vous soyez, daignez me défendre contre le plus méchant des hommes. L'étranger s'empresse de me relever, me fait asseoir à ses côtés: je lui apprends sans nul déguisement l'aventure, qui m'avoit exposée à la perfidie de Wickman. Respectable fille, me dit-il, confiez-vous à moi, prenez mon bras, je vous prouverai que les personnes de mon état savent honorer la vertu, tandis que ce vil scélérat, trahissant son caractère, n'aspiroit qu'à vous outrager; et toi, malheureux, ajoute-t-il, se tournant du côté de Wickman, ta bassesse te sauve de la punition. Je t'aurois déjà arraché la vie, si je ne craignois de me déshonorer. Allons, miss, suivez-moi.

Mon vengeur avoit vingt-cinq à vingt-six ans, la

figure intéressante ; la noblesse de son ame étoit peinte sur son visage. J'étois saisie de douleur, de crainte; je me livrai à la générosité de l'inconnu, résolue de terminer mon sort, si, comme le chapelain, il avoit la lâcheté de trahir ma confiance, et persuadée que l'Etre Suprême me pardonneroit ce dernier crime, en faveur du motif qui me feroit attenter sur mes jours.

Me voilà donc dans les rues de Londres, au milieu de la nuit, seule avec un jeune officier, en quelque sorte à sa discrétion. A peine avois-je la force de me soutenir : il s'apperçut que ma frayeur augmentoit à chaque pas : encore une fois miss, me dit-il, ne craignez rien ; reposez-vous sur ma probité, et croyez que ma jeunesse ne m'empêche point de connoître la pureté du sentiment, et le plaisir de remplir les devoirs de l'honnête homme.

A peine mon trouble me permettoit-il de l'entendre. Arrivé à la rue de Norfolk, il s'arrête à une petite porte, et appelle un domestique, qui vient ouvrir. Nous entrons dans un appartement d'une simplicité élégante. Il m'adresse la parole : je n'ai que deux chambres, celle-ci et une autre qui est au second étage. Vous prendrez ici quelque repos, et nous partirons à cheval, de grand matin. J'irai vous conduire chez ma mère, qui habite à six mille de Londres. Nous saurons vous dérober à la poursuite de cet indigne lord, et de-là, si vous me le permettez, je vous accompagnerai chez vos parens.

Je regardois mon protecteur, et je ne savois si, après la cruelle épreuve où je venois d'être exposée, je devois ajouter foi à des procédés si touchans. Il

me fit apporter à manger. J'appris qu'il se nommoit sir Brown, qu'il étoit fils unique, et qu'il servoit dans la marine; il passoit sous les fenêtres de l'appartement de ce misérable Wickman, lors qu'ayant entendu mes cris, il avoit volé à mon secours. Je ne lui répondois que par des larmes. Miss, poursuit-il, vous pleurez! croyez que je ressens vos chagrins; mais vous allez rentrer dans le sein de votre famille: vous oublierez ce détestable lord, et vous ferez encore le plaisir et la consolation de vos honnêtes parens.

Il me laisse seule dans cette chambre. Ma défiance revenoit toujours; j'ai soin de fermer les verroux; j'entasse des chaises et une table derrière la porte, et au lieu de me coucher, après avoir posé la lumière sur la cheminée, je reste dans un fauteuil, la tête appuyée sur les genoux, et accablée de mes malheurs.

Je vous ai déjà dit que, si l'officier avoit voulu imiter cet abominable Wickman, j'étois déterminée à me donner la mort. Je me lève, et me jetant à genoux, j'implore le ciel, de toute mon ame; ensuite, je reprends ma place avec plus d'assurance. Dieu lisoit dans mon cœur, il y voyoit la vérité du repentir; et combien sa protection n'éclate-t-elle pas dans les plus grands dangers, où l'espérance même nous abandonne! Le sommeil, malgré moi, me saisit au milieu des réflexions les plus lugubres; un songe affreux vint ajouter à ces noires impressions.

J'étois dans un souterrein éclairé d'une lampe funèbre, et j'allois tomber dans une fosse. J'apperçois un vieillard dont les cheveux blancs couvroient le visage; il accourt, en me disant: « Ce n'est pas à toi de

» mourir, c'est à moi que cette fosse est destinée : » voilà où ma fille m'a conduit ». Je reconnois mon père! je veux l'embrasser... « Retire-toi », poursuit-il, « ou si tu m'approches, étends ce linceul sur moi ». Je me trouve entre les mains un drap mortuaire ; il m'échappe un cri ; j'entends retentir de la terre jetée sur un cercueil, et une voix sépulchrale qui prononce ces mots : « C'est ici que nous t'attendons ». Je me réveille avec horreur. La lumière finissoit ; j'entends sir Brown qui m'appelle : Ouvrez, miss, il est temps de partir... Comment, miss, vous ne vous êtes pas couchée ? Eh quoi ! je vous ai inspiré de la défiance ! je me flattois que vous deviez être plus rassurée. Vous me pénétrez, poursuit-il d'un ton attendri ! vous pensez donc que tous les hommes sont aussi détestables que Mévil et Wickman ? Croyez, miss, qu'il y a des cœurs sensibles, et ce n'est pas à vous à me soupçonner. Ce sont là, répliquai-je, mon généreux défenseur, les nouveaux crimes du lord et de son digne domestique : ils m'ont fait juger par eux du reste des hommes, et je vois, avec autant de douleur que de reconnoissance, que je me suis trompée ; je vous en demande un sincère pardon : oui, je crois que vous sentez tout le prix d'une action honnête, et il n'en peut être une qui le soit davantage que de protéger une infortunée... qui veut retourner à la vertu.

On nous servit le thé, et nous étant mis en route à la pointe du jour, nous fûmes bientôt rendus à la maison de campagne où s'étoit retirée lady Brown.

Cette dame qui avoit été belle, conservoit encore cette dignité, ce charme si intéressant, qu'on peut

appeler la beauté de la vertu, et qui survit aux agrémens extérieurs; elle me reçut avec cet air de bienfaisance qui enhardit la timide infortune; son fils lui fit un détail de mes chagrins; je lui avouai ingénuement mes fautes; cette sincérité de ma part la toucha; elle daigna m'embrasser, ouvrir son sein à mes larmes; je passai plusieurs jours dans cette maison respectable, l'asyle et le refuge des malheureux.

Les bontés dont me combloient ladi Brown et son fils, me pénétroient de reconnoissance; mais elles n'empêchoient point que je ne fusse agitée de l'impatience de revoir mon père et ma mère; ma protectrice s'en aperçut la première; elle me tint ce discours, que je n'oublierai jamais.

Je serois désespérée, miss, de vous retenir ici plus long-temps. J'imagine que le lord Mévil, trompé dans ses perquisitions, aura renoncé au détestable projet de vous empêcher de vous rendre à votre famille; allez donc, ma chère enfant, vous jeter dans leurs bras; une ame livrée au repentir est ce qu'il y a de plus estimable après une ame qui n'a jamais succombé. L'imprudence a causé vos fautes : n'oubliez point que c'est l'imprudence qui a été la source des malheurs de la plupart des jeunes personnes de notre sexe. Ma chère Clary, poursuit-elle en m'embrassant, soyez bien assurée que la vertu n'est point une chimère; c'est une divinité à laquelle sacrifient ceux même qui n'y croient pas. Souvenez-vous que rien n'est au-dessus de l'honneur; la fortune, la grandeur ne peuvent réparer sa perte; il n'est que le remords qui le rende peut-être dans toute sa pureté, et vous m'en paroissez

pénétrée. Mévil est le seul criminel ; il a eu la lâcheté d'abuser de votre âge, de votre foiblesse ; le ciel vous vengera : que votre faute vous inspire une éternelle défiance de vous-même. Ne rougissez pas, ma fille, de reprendre les travaux de la campagne ; songez que c'est l'état primitif de tous les hommes, et celui sans doute qui est le plus honorable, le plus innocent ; qu'il ne coûte que de nobles sueurs, et non la dégradation de l'ame, le manège des bassesses. Tant que les premiers humains furent agriculteurs, ils furent honnêtes ; ils aimèrent la vertu ; l'intérêt les attendoit dans les villes, et depuis qu'ils ont retiré leur main de la charrue, ils ont cessé de pratiquer les devoirs de l'homme : ils en ont été punis, ils ne goûtent plus les plaisirs de la nature. Ma fille, ce n'est pas un laboureur qui vous a séduite, c'est un lord, un de nos pairs ! Ayez assez de courage pour vouloir servir d'exemple à vos compagnes ; qu'elles sachent que le même sort leur est réservé, si elles cèdent aux piéges que leur tendent ces dangereux séducteurs. Il ne faut point douter que vos larmes n'aient touché l'Etre Suprême, comment ne trouveroit-elles pas accès dans le cœur des hommes ? Ils vous pardonneront, que dis-je, ils vous aimeront : rien n'attendrit tant que le repentir sincère : donnez-nous de vos nouvelles, et rappellez-vous toujours que vous avez en moi et en mon fils des amis qui ne sauroient changer.

Je tombai en pleurant aux genoux de lady Brown, qui s'empressa de me relever, et m'embrassa encore avec toute l'effusion d'une tendre mère.

J'allois partir ; sir Brown fit retarder de quelques

jours mon voyage : je le surprenois souvent les yeux fixés sur moi et couverts de larmes ; il soupiroit, quelquefois il cherchoit l'occasion de me toucher la main, et la sienne étoit tremblante ; il vouloit me parler, et il ne pouvoit que répéter mon nom ; enfin après bien des délais, des prétextes, le moment de mon départ arrivé, sir Brown est le premier à hâter cet instant ; sa mère avoit eu la complaisance de m'acheter cette petite bague dont j'avois résolu de me défaire. Je quittai avec douleur ma bienfaitrice ; son fils s'étoit proposé de m'accompagner ; je le priai inutilement de s'épargner ce nouvel embarras ; il persista dans son dessein.

Il parla peu dans la route : une sombre tristesse le dévoroit ; il lui échappoit même de sourds gémissemens. Nous devions nous séparer à trois milles de mon village ; je remarquai qu'à mesure que nous approchions du terme, cette tristesse augmentoit. Il ne cessoit de me demander combien nous avions encore de chemin à faire. Enfin nous arrivons dans le hameau marqué pour notre séparation. Je remercie mon protecteur, je répands des larmes. Je laisse, lui dis-je, au ciel le soin de vous récompenser d'une si bonne action, et le ciel seul peut m'acquitter envers vous. Nous allons donc nous quitter, me répond-il. — Il est temps que je vole dans le sein de mon père et de ma mère, et que je meure à leurs pieds.

Nous nous disons adieu ; il me prend la main : je la sens arrosée de pleurs, il me regarde, avec un long soupir, et au moment qu'il m'alloit parler, il tombe sans connoissance ; je pousse un cri ; les gens de l'hôtellerie où nous étions accourent ; on le fait revenir

à lui; nous restons seuls; je lui témoignois la peine que me causoit cet accident. Miss, me dit-il, daignez vous asseoir et mécouter. Il continue, en tenant une de mes mains dans les siennes : je voulois m'imposer silence; mais je n'ai pu me vaincre. Nous nous voyons sans doute pour la dernière fois, qu'il me soit permis de parler.

L'humanité seule me fit voler à votre secours; votre situation m'inspira l'attendrissement le plus vif et le plus pur; je ne vous eus pas regardée, que je fus enflammé d'un violent amour. Vos malheurs, vos larmes, votre sincérité, tout vous embellit à mes yeux. Comment ne vous aurois-je pas respectée? Je vous adorois. C'est donc mon amour et non ma générosité qui a cherché à vous être utile; vous voyez par cet aveu, que je ne mérite, que je ne veux de vous aucune reconnoissance. Cette tendresse pour vous s'est toujours augmentée. Je m'enivrois du plaisir de vous voir, quand, par un dernier effort de probité, vous avez pu l'observer, j'ai tout-à-coup, après plusieurs délais, pressé votre départ, et en voici la raison : Miss, ma mère que j'aime tendrement a déterminé mon mariage avec une de mes parentes; si je retirois ma parole, cette mère si chère en seroit inconsolable; je m'immole donc à ses desirs; j'épouse une femme de son choix, quand un heureux hasard m'avoit fait trouver celle de mon cœur. Oui, chère Clary, j'aurois aspiré à réparer les torts de l'indigne Mévil, j'aurois récompensé en vous la vertu outragée; il n'y faut plus penser; je ne dois m'occuper que du soin d'étouffer cet amour; je ne vous demande pas même de réponse, et je pars

dans l'espérance que du moins vous daignerez me plaindre. Il n'a pas achevé ces mots, qu'il se lève avec précipitation, remonte sur son cheval et disparoît.

De pareils procédés, Monsieur, ne pouvoient qu'accroître ma reconnoissance. Quel fut mon étonnement, quand je trouvai dans ma poche un diamant, qui me parut être d'un prix considérable ! je n'hésitai pas sur mon devoir; je me fis apporter une plume et de l'encre, et j'écrivis une très-longue lettre au généreux sir Brown; je le priois de me conserver son amitié, et de reprendre un présent qui m'humilieroit à ses yeux et aux miens. J'ajoutois que, si les sentimens qui sont indépendans de l'amour, pouvoient le flatter, je goûtois un plaisir pur à les lui accorder tous sans réserve. Hélas ! Monsieur, me dit cette fille adorable avec un gémissement, je n'avois pas encore connu l'amour ! je finissois ma lettre, poursuit-elle, en le sollicitant de répondre à l'empressement de sa mère pour le mariage dont il m'avoit parlé, et je lui répétois qu'une infortunée telle que moi, devoit renoncer pour la vie au sentiment de la tendresse, et n'employer ses jours qu'à pleurer éternellement sa faute. J'eus soin de joindre le diamant à la lettre; une personne de confiance, que m'indiqua le ministre du lieu, fut chargée de remettre ce paquet à sir Brown lui-même.

J'approchois du séjour qui m'a vu naître: quelle foule de réflexions m'accabloient ! la honte, la joie, la douleur, toutes ces impressions différentes partageoient mon ame : je voyois des vieillards respectables, qui cédoient à mes pleurs, et me r'ouvroient leurs bras: je retournois dans l'asyle de la pauvreté et de l'innocence:

du moins j'y pourrois mourir, si je ne soutenois pas le fardeau de mes peines. Je demande à un inconnu, qui sortoit de notre village, des nouvelles de mes parens: ô Dieu! et c'est moi, c'est moi qui en suis cause, qu'ils avoient quitté leur de- meure, le lieu où ils sont nés, inconsolables de ma perte, pleurant ma vie sans doute bien plus cruelle pour eux, que ne l'auroit été ma mort. Ces chers parens! (et ici elle éclate en sanglots), je ne les ai plus vus! je n'ai pu savoir où ils s'étoient retirés! oh! ils seront expirés de désespoir: ils aimoient trop la religion, la vertu.

Je repris mon chemin en détournant souvent la tête, et regardant ce village que mes yeux ne pouvoient quitter: il y avoit des momens où je croyois distinguer notre maison couverte de chaume, et cette image me déchiroit le cœur Ah! cruel, cruel Mévil!...

Enfin, Monsieur, je vins en ce séjour; j'y suis employée aux plus bas emplois. Hélas! puis-je assez expier mes premières années! j'ai, dans mon infortune, une sorte de consolation; je n'ai que dix-huit ans, j'ai eu la force de ne pas attendre un âge où l'on ne peut se dire à soimême qu'on s'est arraché du vice: je vivrai..... je mourrai dans les larmes: peut-être que la sincérité et la vivacité de mon repentir me rendront moins criminelle aux yeux du souverain Juge que j'ai offensé: si du moins j'avois la douceur de pouvoir embrasser ces chers auteurs de ma vie, de laisser couler mes pleurs sur leurs rides respectables, de soutenir leur vieillesse!... Mais j'aurai causé leur mort! Oui, j'aurai causé leur mort: ils n'auront pu résister à mon déshonneur! que dis-je? eux-mêmes en auront été souillés.

souillés. Oui, c'est moi qui ai creusé leur fosse; je leur ai arraché la vie pour les récompenser de me l'avoir donnée, pour prix de tant de bienfaits! Mon songe, je n'en doute pas, n'est que trop véritable; c'est de leur fille, d'une fille qui leur étoit si chère, qu'ils ont reçu tous ces coups!... Ah! Monsieur.... ce fidèle récit vous dit mon devoir et le vôtre; je ne puis vous appartenir; je vous aime, c'est un nouveau malheur pour moi; rétablissez-vous donc : Soyez mon ami, mon protecteur, honorez-moi de vos conseils, plaignez-moi, mais renoncez pour jamais à un projet qui ne peut que nuire à tous deux; laissez-moi, Monsieur, pleurer d'avoir perdu l'honneur, et de ne pouvoir être à vous; je vous quitte; vous n'avez rien à me répondre... Allons, Susanne, retournons à la maison.

Je ne puis t'exprimer, Digby, les divers orages qui s'élevèrent dans mon cœur; je voyois Clary le jouet de la séduction, de la scélératesse, abandonnée à la foiblesse d'un âge aveuglé sur tout ce qui l'environne : je la voyois rendue à la vertu, au moment que ses charmes étoient dans leur plus brillant éclat. Une femme de dix-huit ans, qui sait repousser tout ce qui peut la flatter, qui a la force d'embrasser l'état le plus humiliant, la plus affreuse misère, qui meurt de son repentir; quel tableau, mon ami, et qu'il se grava profondément dans mon ame! j'écris à la souveraine de mon cœur: « Tout est décidé, j'ai tout pesé, vous » êtes touchée d'un vrai repentir, vous aimez la » vertu, vous m'aimez. Qui sent tout le prix de l'hon- » neur, l'a recouvré; ma raison même se décide pour

» vous; c'est vous dire que vous serez ma femme,
» et je n'en aurai jamais d'autre ».

Quelle réponse je reçois! « Oui, sans doute, je
» vous aime, et pour prix de ma tendresse, vous
» m'arrachez à mon bonheur, au seul qu'il me soit
» permis de goûter! c'étoit à l'amitié pure d'essuyer
» mes larmes, et vous m'enlevez cette consolation...
» Vous ne me verrez plus; je quitte la retraite que
» j'avois choisie... où je vous ai vu! c'en est fait,
» adieu pour jamais. Quoi, Monsieur, j'oserois être
» votre femme! moi! moi qui ne mérite pas d'être
» associée au sort du dernier des hommes! Non,
» mon deshonneur est pour moi, gardez votre hon-
» neur dans toute sa pureté. Allez, qui sait se re-
» pentir, sait mourir, et ce n'est pas dans ce monde-ci
» qu'il faut que nous soyons unis. Tout ce que je puis
» vous donner, ce sont mes regrets, mon estime,
» mon amour, un amour qui n'est pas digne du vôtre,
» mais un amour qui sait s'immoler. Ah! que n'ai-je
» pour vous que des sentimens de reconnoissance!
» soyez persuadé que cette démarche n'est l'ouvrage
» que de ma tendresse; il pourra m'en coûter la vie;
» mais qu'est-ce que ma vie? Pourquoi ne puis-je vous
» faire un sacrifice plus éclatant » ?

Je vole chez les hôtes de Clary, je les trouve dans les larmes; elle étoit disparue, apres leur avoir laissé quelques petits présens. Ces bonnes gens se récrioient sur ses excellentes qualités, sur la perte qu'ils avoient faite; ils me répétèrent vingt fois qu'un ange ne pouvoit pas avoir plus de candeur, plus de bienfaisance; le père, la mère, les enfans, tout regrettoit ma chère

Clary; je me faisois raconter les moindres circonstances qui avoient rapport à cette fille adorable; elle avoit beaucoup pleuré avant que de les quitter, et prononcé souvent mon nom. Tu imagines, chevalier, l'horrible état où j'étois : mon ame s'élançoit sur tous les chemins où Clary avoit pu passer; je fais des perquisitions, elles sont toutes sans effet : point de village aux environs que je ne parcoure; tu sens bien que Dorset étoit dans la confidence.

Un soir je m'écarte de ma route : j'étois seul, à cheval, accablé de fatigue, je descends au coin d'un bois; à quelques pas étoit une misérable chaumière, d'où s'échappoit une lueur; je ne sais quel sentiment me pousse à m'en approcher; j'entends une voix qui disoit comme avec peine : Quoi! mon père, ô père le plus cher! je vous coûte encore des larmes, et à vous aussi ma tendre mère! je vous ai offensés, chers parens, j'ai déshonoré votre vieillesse, il est juste que je meure : Hélas! j'aurois voulu en être l'appui et la consolation : me pardonnez-vous? — Oui, ma fille, embrasse-nous, et espère dans le ciel, qui te rendra la santé; c'est à nous à mourir; notre fosse est toute prête, elle est sous nos pieds. — O tendres parens! il est inutile de me rappeller à la vie; je meurs de repentir, et j'emporte une autre cause de mort, que vous saurez un jour : je ne vous demande qu'une grace. — Une grace, notre chère enfant! — Faites tenir cette lettre-ci, après ma mort, à son adresse : on vous dira où demeure le lord Dorset : ce Monsieur s'appelle Borston...

J'entre dans la cabane; je vois une femme expirante

dans le lit de la pauvreté même, tenant une lettre à sa main; un vieillard lui couvroit, en pleurant, le visage de ses cheveux blancs : une autre femme âgée lui serroit les mains dans les siennes, elle fondoit en larmes. Je m'élance, je prends la lettre : voici ce qu'elle contenoit.

« Homme respectable et bien différent des êtres de » votre sexe, je vous adresse mes derniers soupirs : » vous recevrez cette lettre, quand je ne serai plus, » je puis donc y répandre mon ame. Apprenez, cher » Monsieur Borston, que je meurs pour vous ; j'ai » voulu vous éviter, parce que je le devois, parce » que je ne pouvois partager votre cœur et votre nom. » Ma reconnoissance m'eût fait rejeter sir Brown, » s'il avoit été libre de m'offrir sa main, jugez de ce » que vous doit mon amour. Que vous m'avez fait » connoître combien de regrets entraîne après soi la » perte de l'honneur ! j'ai respecté le vôtre: je n'ai pu » survivre à la douleur de ne plus jouir de cet entre- » tien, où mon ame sembloit reprendre sa force, sa » pureté, son innocence: je vous donne en expirant, » la preuve de tendresse la plus vraie; j'ose vous prier » comme mon ami, comme mon seul ami, de verser » quelques-unes de vos bontés sur mes pauvres pa- » rens : c'est ici que j'immole mon amour-propre » au plaisir d'emporter dans le tombeau l'idée que » vous serez mon bienfaiteur dans des personnes » qui me sont aussi chères. Hélas ! j'ai fait leur infor- » tune ! le chagrin que leur causa, dirai-je, ma » faute, ah ! disons mon crime, les a mis hors d'état » de veiller à la conservation du petit bien qu'ils

» possédoient : ils ont rougi pour leur malheureuse fille, » eux qui n'ont jamais eu rien à se reprocher que de » m'avoir donné le jour. Ils sont venus habiter la » misérable cabane où j'expire ; c'est-là que je les ai » retrouvés, que je suis tombée à leurs pieds ; ils ont » daigné m'ouvrir leur sein ; j'ai goûté encore la dou- » ceur, avant que de mourir, de serrer contre mon » cœur ces chers auteurs de ma vie ; qu'ils vous rappel- » lent la malheureuse Clary, et croyez que mon ame » sera reconnoissante, et sentira tous les bienfaits » qu'ils vous devront. Adieu pour jamais, cher Mon- » sieur Borston. Au reste, la mort n'est-elle pas un » bonheur pour moi puisque j'ai perdu ce qui pouvoit » me rendre respectable aux yeux de l'homme qui » m'étoit le plus cher ? »

Je m'écrie : Ah, ma chère Clary ! Ces bonnes gens demeurent frappés d'étonnement : Clary ouvre les yeux, et tombe sans connoissance dans ses bras. Je ne puis, mon ami, te rendre cette situation : tu es sensible, ton ame s'en remplira. Je poursuis avec tous les transports de l'amour : Oui, ma chère Clary, vous serez ma femme : vous êtes déjà l'épouse de mon cœur : c'est la vertu même que je récompenserai en vous. Commettre des fautes, c'est le propre de l'humanité : s'élever au dessus de ses foiblesses par un repentir sincère, c'est mériter l'estime qui est due à la vertu la plus pure. Et vous, dis-je au vieillard et à sa femme qui étoient à mes pieds, vous serez mes père et mère, je serai votre fils, votre second enfant : je disputerai à Clary le plaisir de vous aimer et de consoler votre vieillesse.

Voilà donc, chevalier, où j'en suis. Ma vue a rendu la vie à Clary : elle s'obstine toujours à refuser ma main : je lui ai fait entendre que mes jours dépendoient de sa résignation à mes volontés : nous sommes chez le lord Dorset, où se prépare la nôce. Ces gens estimables descendent de père en fils d'excellens laboureurs, qui ont toujours été dans leur village des exemples d'honnêteté. Mon dessein est de passer ma vie à la campagne. J'ai assez vécu pour les autres, il est tems de vivre pour moi, d'avoir ma raison, d'écouter mon cœur, de lui céder. L'étude de la nature, celle de moi-même me tiendront lieu de ces sociétés fatiguantes qui ne peuvent supporter le fardeau de leur oisiveté, et cherchent à s'en débarrasser sur autrui; où l'on n'apprend que l'art de varier l'ennui et le dégoût de sa propre existence, où la complaisance servile et la perfidie ténébreuse prennent le nom d'esprit sociable et de politesse. Mon épouse sentira l'importance de ses devoirs; je suis bien sûr que, si elle devient mère, elle aimera son enfant, elle saura l'élever, et qu'elle me sera éternellement attachée : la reconnoissance, cette volupté des ames pures et sans orgueil, se joindra dans son cœur à l'amour. Il y a, je l'avouerai, des momens où je reprends mes chaînes, où je me soumets à la façon de penser du vulgaire; j'entends d'ici les clameurs de la ville; mais quand je rentre dans moi-même, que j'écoute la vérité, puis je douter que Clary ne soit pas rendue à la vertu? Pourquoi ne recevroit-elle point la récompense d'un retour si généreux? Le vrai repentir n'est-il pas la plus éclatante réparation? Et le premier des plaisirs n'est-il point celui d'être

juste et bienfaisant ? Parle, chevalier, que faut-il que je fasse ?

RÉPONSE

DU CHEVALIER DIGBY.

Epouser Clary, mon ami ; faire ce qu'un être au-dessus de l'espèce humaine feroit à ta place ; rendre à cette infortunée tout son honneur, en la couvrant du tien. Puisque tu es assuré qu'elle t'aime, qu'elle pleure sincèrement ses fautes, qu'elle ne cherche pas à te tromper, il faut la récompenser de son courage à s'être arrachée au vice, dans un âge où elle pouvoit lui prêter des charmes. Crois-moi, Clary, est une véritable honnête femme ; son ame n'a jamais été souillée ; c'est sur le perfide qui a séduit son innocence, que doit retomber le mépris public : voilà la créature réellement punissable et livrée à l'opprobre éternel. Tu parles de t'ensevelir avec ta femme et tes nouveaux parens à la campagne : prends-y garde ; crois-tu faire une mauvaise action ? Tu domptes le préjugé, tu le foules aux pieds : viens donc l'insulter à Londres, et montrer ton ame sublime dans tout son éclat : viens apprendre aux hommes qu'on sait s'élever au-dessus d'eux, en s'éloignant de leurs routes communes et battues par l'ignorance et l'imbécillité. Sens, mon ami, tout le bien que tu vas faire à l'humanité : d'abord tu paies la vertu par la vertu même ; tu remets

dans sa noblesse une ame qui se croyoit dégradée à ses propres yeux, parce qu'elle l'étoit aux regards de ce vulgaire, qui n'a jamais rien apprécié; tu fais plus, Borston, tu vas arracher par ce bel exemple, à la contagion du vice, une infinité de charmantes créatures qui verront que la vertu sur la terre a ses douceurs et son prix, et qui espéreront trouver des cœurs sages et nobles comme le tien. Goute bien ton bonheur, mon ami; il me tarde de vous serrer tous dans mes bras. Et ces bonnes gens! te pénètres-tu de la joie que tu leur fais éprouver? Tu leur rends leur fille, leur honneur; tu sèmes des fleurs sur leurs dernières traces. Va, Borston, malheur à l'ame qui ne sentira pas toute la noblesse de ton procédé, et qui ne partagera pas ta félicité; tu es bien plus mon héros que ces hommes à batailles, qui ne sont conduits que par une fausse gloire. Si Londres étoit assez imbécille pour te refuser les acclamations qui te sont dues, eh bien! mon ami, rentre dans ton cœur, il te dira que tu as fait une belle action; son suffrage te doit suffire; j'y ajoute le mien, celui de l'ami le plus tendre. Encore une fois, Borston, qu'est-ce qu'un être au-dessus de l'humanité feroit à ta place? ce que tu fais, et ce que j'admirerai toujours. Je trouve le lord Dorset bien plus grand, depuis qu'il t'a approuvé dans ton choix. Je t'attends, dépêche-toi, mon ami: cette malheureuse terre a besoin d'exemples; c'est toi qui seras le vrai philosophe. Je suis si las de lire des traités de morale, et de voir si peu de sagesse-pratique! que de maris tu vas confondre, qui sont liés à des femmes qui profanent le titre d'épouses! voilà celles que doit flétrir un mépris sans appel.

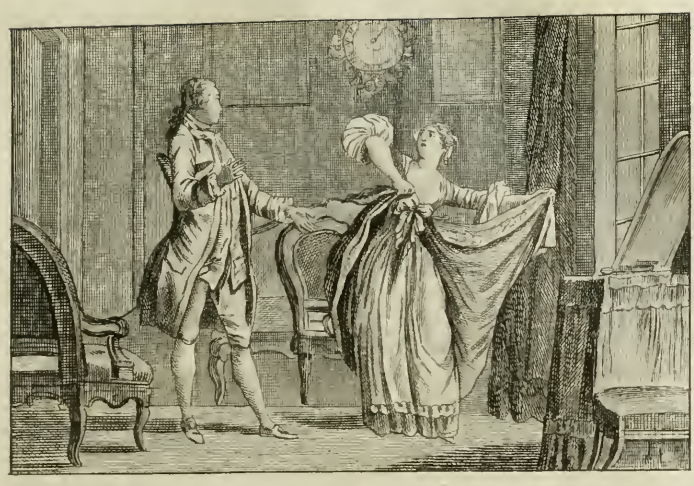
T'embarrasserois-tu

T'embarrasserois-tu des sots discours de nos pairs de la Grande-Bretagne ? Renvoie-les à leurs honnêtes moitiés, et Clary sera trop vengée ; je brûle de la voir. Adieu, sage courageux ; je ne sais trop ce que je t'écris, tant je suis enchanté de ton action de vigueur. La *Cotterie* te salue ; nous avons déjà bu une centaine de *tost* à la santé de ta femme. De tout mon cœur, ton ami,

DIGBY.

P. S. Le bruit de ton mariage se répand dans Londres : je remarque que d'abord on est surpris ; les honnêtes gens n'ont pas la force de décider leur jugement ; ils essaient leur façon de penser ; le jour de la raison n'éclaire que peu-à-peu ; viens donc, tu les détermineras. Le lord Hamson prétend qu'il donneroit mille de ces êtres, qu'on appelle *honnêtes femmes*, pour trouver une Clary. J'imagine que nos mauvais plaisans seront bientôt à bout... et combien tu gagneras à être vu d'un coup d'œil sérieux !

JULIE.



JULIE,

ANECDOTE HISTORIQUE.

Le système avoit entraîné la ruine de beaucoup de familles, qui sembloient, par leur condition ou par leur opulence, ne devoir point appréhender les suites de cette révolution singulière. M. de Gourville et sa femme furent du nombre des citoyens malheureux, qui, parmi nous, ont signalé cette époque si fatale aux intérêts et aux vertus de la nation; ils ne s'aperçurent que trop du changement rapide qui avoit influé jusques sur les esprits, de la nouvelle face qu'avoit pris la capitale, de la dégradation universelle des mœurs, née du bouleversement monstrueux des biens et des rangs; ils virent que jamais la richesse n'avoit

été plus insolente, et l'indigence plus humiliée et plus écrasée. L'avarice, en effet, s'étoit montrée à découvert et dans tous les transports convulsifs de sa hideuse cupidité (1); plus de frein, plus de pudeur; la passion de l'or s'étoit répandue de Paris dans le royaume entier, comme une contagion dévorante, et avoit

(1) Il n'y a point d'expressions qui puissent donner une idée des excès aussi inouis qu'extravagans, auxquels s'est porté l'intérêt dans des jours de vertige et d'abrutissement de la nation. On peut dire sans hyperbole, tant la nature parmi nous étoit pervertie, qu'un enfant auroit attenté aux jours de son père, si ce crime affreux lui eût facilité les moyens de posséder les richesses qu'il dévoroit dans la pensée. On a vu des gens de la première qualité se trainer à travers un égoût fangeux qui avoit son issue dans la maison de l'auteur du système, et pénétrer par cette route à son appartement; cet homme extraordinaire avoit souvent une attitude où se déployoit toute l'insolence de la fortune; il étoit comme un sultan arrogant qui voit son sérail prosterné à ses pieds, et n'attendant qu'un coup d'œil pour voler au-devant de ses desirs; il étoit en robe de chambre, penché nonchalament sur un sopha, et entouré de femmes de distinction qui s'énorgueillissoient de partager ses familiarités indécentes, tandis que d'autres femmes du même rang se disputoient la bassesse d'enlever aux femmes de madame L***! l'honneur de servir leur maîtresse dans les plus viles fonctions de la domesticité! Qu'on ne dise point que ces anecdotes si flétrissantes pour mes concitoyens sont grossies par l'abus de l'imagination. *Ce sont autant de faits dans l'exacte vérité.* Après de tels exemples trouveroit-on les vers de Virgile trop énergiques :

Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames ?

infecté tous les états; tout tendoit à l'ardeur de s'enrichir; c'étoit l'unique travail, l'unique émulation; la vertu, la décence, le sang, la nature n'avoient plus de droits. On eût dit que les Français avoient changé de religion, et que la fortune étoit devenue leur idole; aucune divinité du paganisme ne reçut plus d'hommages et ne fut entourée de plus de victimes. Cet événement a trahi, en quelque sorte, le secret de l'homme (1); il a prouvé jusqu'à quel excès l'intérêt pouvoit l'agiter et le corrompre; l'expérience de trois mois a détruit tous ces sophismes ingénieux qu'une philosophie complaisante avoit répétés depuis tant de siècles en faveur du cœur humain.

Au lieu de s'exhaler en déclamations inutiles, et de jouer le triste personnage de frondeurs, nos deux infortunés résolurent avec sagesse de fuir un tableau

(1) Bien des philosophes ont pris à tâche d'enfler notre panégyrique, et de nous mettre à la tête des créatures bienfaisantes; encore une fois, on renvoie ces fabricateurs de beaux romans à l'histoire de la rue Quincampoix; c'est-là qu'on a été à portée de recevoir sur la nature humaine des leçons de physique expérimentale qui valent bien tous ces rêves métaphysiques dont, grâces à l'abus de l'impression, le nombre s'est tant multiplié, sans que notre raison en ait retiré le moindre profit; c'est-là qu'on a pu surprendre l'homme dans sa véritable attitude, le contempler aux prises avec l'intérêt personnel qui n'est autre chose que l'avarice sous toutes ses modifications. Quel ressort peut donc donner à notre être une impulsion qui l'élève au-dessus de lui-même, et qui le fasse agir avec cette dignité qu'il ne tire pas de son essence? la religion. Il n'est point de vertu sans enthousiasme, et celui que produit la religion est sans contredit le premier.

affligeant pour la probité, et de se dérober aux regards insultans d'une nouvelle espèce d'hommes qui avoit paru tout-à-coup sortir de la terre.

M. de Gourville se retira donc avec sa famille dans un bourg voisin d'une ville de province éloignée. Là ils subsistoient des foibles débris de leur bien. Le mari s'étoit voué, sans en rougir, à l'espèce d'avilissement qu'un orgueil stupide et ingrat a jeté sur les habitans de la campagne; il ne dédaignoit pas de descendre à la grossièreté des travaux rustiques; l'agriculture est la première et la plus noble des occupations; ce genre de vie ne l'effrayoit point; avec de la vraie philosophie, et cette résignation éclairée que l'honnête homme doit opposer au jeu bisarre des événemens, on parvient, sans que les forces de l'ame en soient attaquées, à plier sous l'ascendant des circonstances. Notre sage ne souffroit pas pour lui-même, mais pour une épouse qui lui étoit chère; il craignoit avec quelque apparence de vérité, qu'elle n'eût de la peine à prendre l'esprit de sa situation, qualité nécessaire à quiconque veut tirer parti du songe de la vie, et que bien peu de gens possèdent; et puis ce sexe dont l'art de plaire semble être l'emploi principal, supporte avec moins de patience que nous le joug du malheur. L'infortune est une sorte d'humiliation pour la beauté. Il est vrai que Mme. de Gourville adoroit son époux, et à quelles épreuves ne se soumet pas l'amour! il porte souvent le courage et l'héroïsme plus loin que la vertu même et que la raison; la tendresse véritable ne connoît pas de bornes dans ses sacrifices. Cette femme estimable avoit su se combattre, dévorer ses larmes, les cacher

sur-tout aux regards de son mari; d'ailleurs le tems et les fonctions si importantes de mère, apportèrent quelque adoucissement à son chagrin, et l'accoutumèrent à l'humble médiocrité; elle s'étoit livrée toute entière à l'éducation d'un fils et d'une fille dont les premières années récompensoient déjà les soins paternels; ces deux enfans promettoient de marcher sur les traces de leurs parens. Julie, c'étoit le nom de la fille, annonçoit des agrémens enchanteurs que chaque jour développoit, et son frère faisoit espérer une ame forte et vertueuse, et un esprit moins brillant que solide.

Un homme de condition qui avoit connu M. de Gourville dans son opulence, fut amené par le hasard dans le bourg où demeuroit cette famille respectable: flatté d'avoir retrouvé ce solitaire oublié du monde, il lui offrit de se charger de la fortune de son fils, et de le placer dans le service. M. de Gourville étoit le plus tendre des pères; il se voyoit revivre, pour être plus heureux, dans son enfant. L'amour paternel a des douceurs qui sont encor plus senties dans la retraite que dans le fracas des villes; la nature nous y devient plus nécessaire; tout ce qui appartient à l'humanité y touche davantage, et les besoins du cœur moins répandus en acquièrent plus de force et de vivacité. Cependant M. de Gourville céda à la proposition; l'intérêt de son fils l'emporta: il s'immola lui-même pour ne s'occuper que de l'avancement de cet enfant chéri, qui enfin quitta le sein de ses parens, tout baigné de leurs larmes, et comblé de leurs caresses.

Julie alors réunit toutes leurs attentions; ils suivoient,

pour ainsi dire, d'un œil satisfait, le progrès de ses charmes et de ses vertus; une figure éblouissante, les grâces d'un esprit naturel, l'élégance et la noblesse de la taille, l'extrême sensibilité, des yeux à la fois vifs et attendrissans, le trait de la séduction, tous ces détails ravissans qui forment l'art de plaire et qui sont cent fois au-dessus de la beauté, ne donneroient encore qu'une foible idée des agrémens de Julie; adorée de son père et de sa mère, elle les aimoit de même.

On seroit tenté de croire que ce qu'on appelle la fortune est un génie ennemi, acharné à persécuter l'honnête homme, et à se rassasier du spectacle de ses douleurs et de ses tourmens. Elle se réveilla pour porter des coups encore plus accablans à M. de Gourville; il eut à essuyer un procès qui acheva de le ruiner, et qui le plongea dans les horreurs de l'adversité. Le mari et la femme supportèrent cette nouvelle catastrophe avec une constance héroïque; il sembloit que leur ame s'aggrandissoit à mesure que s'augmentoient leurs disgraces; la vertu et la religion les soutenoient, et ce double appui est inébranlable. Ce couple malheureux s'aimoit, s'estimoit et se consoloit mutuellement: mais quand ils venoient à jeter les yeux sur leur fille, ils n'envisageoient pour elle qu'un avenir affreux, ils la voyoient ne recueillant d'autre héritage que leur malheur obstiné, la honteuse victime, peut-être, de la misère; à cette image, ils détournoient avec effroi leurs regards, et cédoient à l'excès du désespoir.

Une parente de Mme. de Gourville, qui demeuroit à Paris, est instruite de leur déplorable situation; elle

leur écrit, et les presse de lui envoyer leur fille. Se séparer de Julie! la détacher de leur sein où elle entretient un souffle de vie prêt à s'exhaler! abandonner sa jeunesse à des soins étrangers, car quelle tendresse approche de celle d'un père et d'une mère? qui peut avoir leur vigilance, leurs précautions, leur sensibilité? qu'est-ce qu'une parente auprès de ceux dont on tient la naissance? et qui les soulagera dans leur pauvreté, quand leur fille ne sera plus avec eux? qui daignera prendre intérêt à leur sort misérable? de qui recevront-ils des caresses? (1) qui les assistera au lit de

(1) Les caresses sont l'aliment de la sensibilité; elles adoucissent les dégoûts de la vie, font supporter avec plus de courage à la plus grande partie des hommes, le malheur d'être; et sur-tout les caresses innocentes d'un enfant ont pour un père et une mère un charme qu'il n'est possible qu'à leur seule tendresse de sentir et d'exprimer. Un fait prouvera mieux que toutes ces réflexions, combien nous avons besoin d'être aimés.

Un homme respectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivoit dans un réduit obscur, victime de l'infortune et si indigent qu'il ne subsistoit que des aumônes de la paroisse : on lui remettoit par semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture; il en fit demander davantage; le curé lui écrit pour l'engager à passer chez lui; il vient. Le curé s'informe s'il vit seul; et avec qui, Monsieur, répond-il, voudriez-vous que je vécusse? je suis malheureux, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'a abandonné, tout le monde! Mais, Monsieur, continue le curé, si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous est nécessaire? l'autre paroît déconcerté; il avoue avec peine qu'il a un chien : le curé ne le laisse pas poursuivre; il lui fait observer qu'il n'est que le distributeur

mort ? ils expireront sans que leurs derniers regards s'attachent et meurent sur leur enfant. Telles étoient les diverses réflexions qui agitoient M. et Mme. de Gourville ; ils ne pouvoient absolument se résoudre à ce sacrifice. Le père représentoit à sa femme qu'il falloit aimer Julie pour elle même, que sa vertu et sa beauté lui procureroient à Paris un parti avantageux ; il s'appuyoit d'une infinité d'exemples, et en parlant ainsi, cet infortuné laissoit échapper des pleurs ; son cœur ne démentoit que trop des raisons qui ne pouvoient convaincre son épouse ; une mère est encore plus tendre qu'un père. Enfin après bien des combats, des gémissemens, des résolutions aussitôt détruites que formées, après plusieurs lettres toujours plus pressantes et plus vives de la part de cette parente, ils sont déterminés à envoyer Julie.

Ils touchent au moment de ce cruel départ ; ils serrent leur enfant dans leurs bras, n'ont que la force de la regarder sans pouvoir s'exprimer, et fondent en larmes. Non, chers auteurs de mes jours, je ne me séparerai point de vous, s'écrie Julie, je vous dois la vie, l'amour de la vertu ; c'est à moi de vous soutenir sous le fardeau de nos disgraces ; il n'est d'état vil que

---

du pain des pauvres, et que l'honnêteté exige absolument qu'il se défasse de son chien. Eh ! Monsieur, s'écrie en pleurant l'infortuné, si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera ? Le pasteur attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse et la lui donne en disant : prenez, Monsieur, ceci m'appartient.

Qu'on n'oublie jamais ces paroles si vraies, si touchantes de Sainte Thérése en parlant du démon : « Ce malheureux » qui n'aimera jamais ! »

celui qui entraîne avec soi le vice : je me soumettrai sans répugnance, à tout, à tout, pourvu que j'adoucisse les maux de mes tendres parens (et elle les embrasse avec transport). Faut-il labourer la terre, m'abaisser aux fonctions de domestique ? faut-il servir, ajoute-t-elle en pleurant avec plus d'amertume ? j'y vole, si je puis vous être de quelque secours. Je ne demande qu'à dérober à mes travaux un moment dans la journée pour venir vous voir, vous adorer, pleurer dans votre sein, pour vous dire que votre fille ne connoît d'autre bonheur que de vivre dans les lieux que vous habitez... je jouirai de votre présence ; nous serons malheureux ensemble. C'en est trop, ma fille, dit Mme. de Gourville, votre père et moi, nous vous aimons, plus que nous-mêmes; c'est cette tendresse, qui ne finira qu'avec nous, qui nous force de vous arracher de nos bras ; le ciel nous présente une occasion d'être moins infortunés : notre chère enfant ne partagera pas l'horreur de nos peines ; nous saurons qu'elle vivra auprès de ma parente, dans un état plus conforme à sa naissance : cette idée nous fera subir notre sort avec plus de résignation... nous serons heureux, quand nous serons instruits que vous nous aimez toujours. — Eh ! mère adorable ! interrompt Julie, pensez-vous que votre fille puisse jamais perdre un seul des sentimens qu'elle vous doit ? si je vous quitte, c'est pour me soumettre à vos volontés, c'est dans l'espérance que je vous serai utile, que je pourrai.... Oh ! tendres parens, quel bonheur, quel plaisir pour moi, si ma nouvelle situation me permettoit d'adoucir vos chagrins, d'essuyer vos pleurs,

d'acquitter ma tendresse, ma reconnoissance, mon amour !

L'instant de la séparation est arrivé; Mme. de Gourville prend alors un ton plus imposant: vous allez nous quitter, Julie ! ne perdez jamais de vue les leçons d'une mère, d'une amie qui vous portera toujours dans son cœur ; souvenez-vous que la vertu est préférable aux richesses, à la vie; que j'aimerois mieux, poursuit cette tendre mère avec un ruisseau de larmes, apprendre votre mort que votre déshonneur ; ma fille, nos jours ont un terme, et l'opprobre est éternel. Hélas! vous allez dans une ville où il est aisé de s'égarer, où tout respire la séduction: Paris est le séjour du crime, et ce qui le rend plus dangereux, il y cache sa difformité; on ne voit la profondeur du précipice que quand il n'est plus tems de s'en retirer : mais j'aime à croire que notre exemple vous sera toujours présent; embrassez-moi encore, chère enfant, embrassez votre père, et demandez-lui sa bénédiction.

Julie tombe aux genoux de M. de Gourville ; il étend sur sa tête une main tremblante, et ne peut proférer que quelques mots interrompus par ses pleurs ; ils conduisent leur fille au carosse de voiture, lui donnent encore les conseils les plus touchans, les baisers les plus tendres, la suivent long-tems des yeux ; enfin ils ont cessé de la voir, et ils se retirent pénétrés de la plus vive douleur.

Une vieille domestique nommé Marianne, avoit accompagné M. et Mme. de Gourville dans leur retraite; plus sensible que toutes ces sociétés perfides dont l'éducation et la fausse politesse ne font que

colorer l'ingratitude et l'inhumanité, cette fille qui annoblissoit son état, avoit porté la vertu jusqu'à immoler ses intérêts; et des sacrifices de cette espèce sont bien rares, sur-tout dans cette classe d'hommes. Marianne n'avoit pas hésité à partager la misère de ses maîtres, quoiqu'elle eut pu les quitter et trouver un autre service moins désavantageux. Envain M. et Mme. de Gourville la pressoient de chercher une nouvelle condition, en lui représentant que leur indigence ne leur permettoit pas même de la nourrir: eh bien, mes chers maîtres! répondoit en pleurant cette respectable domestique, j'employerai à travailler les momens où vous n'aurez pas besoin de moi; je prendrai sur mes heures de repos, et par ce moyen je me procurerai ma subsistance; il me faut si peu de chose pour vivre! du moins je vous verrai; je ne vous demande d'autre récompense que le plaisir de vous servir; non, je ne vous quitterai point; je veux mourir avec vous; hélas! que ne puis-je adoucir vos maux! je donnerois ma vie pour vous être de quelque utilité. M. et Mme. de Gourville pénétrés jusqu'aux larmes, embrassoient Marianne qui ne vouloit que leur baiser les mains; elle avoit vu naître Julie, et elle l'aimoit autant que si elle eût été sa fille: le sentiment ne connoît pas de distinction; malheur aux inhumains qui, dans une ame honnête et sensible, n'envisagent que le rang de domestique! Marianne n'étoit pas moins affligée que Mme. de Gourville du départ de sa jeune maîtresse; Paris lui inspiroit les mêmes alarmes; son peu de lumières ne l'empêchoit pas de sentir les périls auxquels Julie alloit être exposée; elle fut chargée de

l'accompagner jusqu'au terme de son voyage, et de la remettre dans les mains de cette parente, qui ne cessoit de solliciter son arrivée.

Marianne et sa pupille pleuroient beaucoup dans la route; ma chère Marianne, redisoit cent fois Julie, assure bien mes tendres parens qu'ils seront toujours présens à mon cœur, que leurs bontés et leurs sages leçons n'en sortiront jamais; si je m'arrache de leurs bras, c'est pour soulager le fardeau de leur adversité; Marianne, que je serois heureuse de leur témoigner ma tendresse! Mademoiselle, répliquoit en sanglottant Marianne, je ne suis qu'une pauvre domestique, mais permettez-moi de vous parler comme à mon enfant: Vous allez dans une ville où il n'y a ni mœurs ni religion: on n'a pas le tems d'y penser à Dieu; je m'en suis bien apperçue, quoique je sois une fille grossière; j'ai entendu tant de discours scandaleux, vu tant de mauvais exemples du vice, que je tremble pour ma chère fille... mademoiselle, vous me pardonnerez ce nom, mais je vous ai reçue dans mes bras lorsque vous vîntes au monde, et vous avez une mère si respectable! quels gens, ajoutoit Marianne avec un soupir! c'est l'honneur, la probité, la vertu même... comme ils vous aiment! Oh! ils mourroient de douleur, si vous tombiez dans la moindre faute!

Enfin elles arrivent à Paris chez Mme. de Subligni: on appelloit ainsi cette parente; Marianne s'en retourne baignée des larmes de Julie, et avec mille protestations de sa part qu'elle écrira souvent à son père et à sa mère, et qu'ils lui seront toujours plus chers.

Cette Mme. de Subligni étoit restée veuve, sans

enfans, avec un bien très-médiocre, qui suffisoit cependant à son entretien; elle aimoit le monde à la fureur, et toute la reconnoissance dont le monde pouvoit la payer, étoit de la supporter; d'une gaieté bruyante et sans esprit; ne sachant prendre le caractère ni de son âge, ni de sa situation; elle avoit passé quarante ans, c'est dire, si l'on veut sacrifier à l'exactitude historique, qu'elle touchoit à la cinquantaine, et on la voyoit toujours à la suite des femmes les plus jeunes et les plus dissipées; se jetant à corps perdu au-devant du plaisir qu'elle ne saisissoit jamais, et tourmentée de l'unique travail de promener son embonpoint bourgeois, et le sommeil de son existence; d'ailleurs sans nuls principes, ne suivant qu'un instinct machinal, qui lui tenoit lieu de raisonnement, incapable de concevoir une idée: telle étoit la femme avec qui Julie alloit demeurer.

Mme. de Gourville ne connoissoit, en quelque sorte, que de nom, sa parente; cette ignorance fut une faute irréparable que cette tendre mère eut à se reprocher jusqu'au dernier soupir. Marianne malgré sa simplicité peu éclairée, avoit eu le talent de juger Mme. de Subligni; ses rapports auroient dû alarmer sa maîtresse: mais les personnes vertueuses ont de la peine à se livrer à la défiance: c'est la raison qui les rend presque toujours étrangères dans le monde, et qui leur fait commettre des imprudences dont elles ne sont que trop punies.

Julie, si l'on peut le dire, reçut une nouvelle vie bien différente de la première: on ne lui offroit plus les charmes de la vertu et de la sagesse; on ne

l'entretenoit plus de ses devoirs ; elle étoit dans sa seizième année : que de piéges entourent cet âge ! qu'il est difficile de ne pas céder à des séductions de tout genre ; et que la nature, dans ces premiers moments où l'on commence de sentir l'attrait de l'existence, sert mal la raison et la vérité ! Julie voyoit fuir de ses yeux l'image honnête de son enfance, comme un songe léger qui bientôt ne laisse plus de traces dans la mémoire ; l'amour de soi-même avoit remplacé l'amour paternel, et ce n'est pas à Paris qu'on sait goûter le charme de ce dernier sentiment ; sa beauté étoit dans sa fleur ; elle n'avoit pas tardé à prendre ce ton aisé et superficiel qui n'est connu que dans la capitale, et qui fait le principal mérite de ce qu'on appelle l'esprit du jour. Répandue dans le monde, Julie crut enfin à toutes ses illusions. Par-tout c'étoit une répétition d'éloges toujours plus flatteurs et plus dangereux sur ses agrémens et ses divers talens de plaire. Ces expressions outrées, ces complimens enflés d'hyperboles sans goût, toutes ces phrases parasites, le protocole des *agréables* et des *élégans*, que l'on peut nommer les sots à la mode, retentissoient sans cesse à ses oreilles ; ce fade jargon, insupportable pour les gens sensés, à consulter la vanité, n'a rien que de naturel et de raisonnable : Julie parvint à n'être pas fâchée de l'entendre. De ce premier pas, elle marcha, sans s'effrayer et sans le prévoir, à sa perte ; elle s'énivra du poison de ces louanges imbécilles et perfides. Souvent elle se regardoit dans son miroir, et l'on imaginera aisément qu'elle se trouvoit encore plus belle qu'elle ne l'étoit aux yeux mêmes de ses adorateurs.

Que Julie avoit altéré cette innocence d'ame qu'elle avoit apportée du sein de sa famille ! quels progrès avoit déjà fait la séduction ! La fille des parens les plus estimables, qui devoient lui avoir appris à se glorifier d'une honorable pauvreté, gémissoit en secret, lorsqu'elle se voyoit dénuée d'ajustemens qui auroient ajouté à ses grâces.

Elle accompagnoit Mme. de Subligni aux spectacles, aux promenades : cette femme étoit entraînée dans une infinité de connoissances qui la mettoient de leurs parties : il est facile de deviner que le plaisir d'avoir Julie n'étoit pas la moindre raison du goût que l'on témoignoit pour sa parente ; les hommes sur-tout s'appercevoient lorsque la tante n'étoit point accompagnée de la nièce : et ils avoient soin d'en avertir Mme. de Subligni, qui vouloit absolument s'aveugler, et qui de la meilleure foi du monde, pensoit avoir quelque existence dans la société.

Comment Julie auroit-elle résisté à de si puissans ennemis, la jeunesse, la coquetterie et la beauté ? Rentrée dans son appartement, elle s'interrogeoit sur ses charmes ; elle se voyoit toujours plus aimable, et toujours plus humiliée par le défaut de parure que lui refusoit sa situation. Alloit-elle aux Tuileries, au Palais Royal, ses yeux cherchoient quelque personne de son sexe, élégamment ajustée. L'avoient-ils rencontrée : Qui est-elle, se demandoit Julie avec empressement ? C'est, sans doute, une femme du premier rang ; elle entendoit dire : c'est Mlle**, fille d'une naissance obscure : mais sa figure, ses grâces l'ont vengée des caprices du sort ; elle jouit d'un état brillant,

tient une très-bonne maison; toute la France va souper chez elle ; les femmes de qualité règlent leur goût sur le sien; c'est elle qui met en réputation une coëffure, une mode, un bel esprit, une actrice : elle est même considérée. Considérée, se disoit Julie, que cette façon de penser étonnoit! j'avois imaginé, jusqu'à présent, que c'étoit à la vertu seule qu'on accordoit de la considération; et les propos qu'on tenoit autour d'elle, ne tendoient qu'à mettre dans tout leur jour ces grands principes de la société: la vertu! oh! qu'est-ce que la vertu pour qu'on la considère! on ne doit avoir d'égards que pour ce qui plaît et est utile : et la vertu est si froide, si inutile! on vit si peu qu'on n'a point assez de tems à donner au plaisir ; en vérité, ne voilà-t-il pas un être bien intéressant qu'une honnête femme, qui sur-tout n'a pas de maison ? la richesse est l'ame universelle qui fait vivre, qui embellit tout ; une jolie figure ensevelie dans une cornette unie perd les trois quarts de ses charmes ; rien n'approche tant de la grisette subalterne! qu'importe que Mlle**. ait été l'héroïne de vingt histoires? si elle étoit moins aimable, on en parleroit moins; il n'y a que la laideur et la pauvreté dont on ne dise mot ; et puis, qu'est-ce que ce *préjugé* d'honnêteté dont les sots nous rebattent tant les oreilles? l'honnêteté... l'honnêteté est pour le peuple.

Ces discours empoisonnés se répétoient à Julie sous vingt expressions différentes, qui au fond ne signifioient que cet axiome établi dans l'esprit des *gens comme il faut :* « La richesse et le plaisir sont tout, » et la vertu rien, ou bien peu de chose. »

Julie

Julie ne pouvoit ouvrir les yeux, qu'elle ne vît de ces femmes qu'avoient perdues ces maximes dépravées ; peu à peu les sentimens que ses parens avoient tracés dans son ame, s'affoiblissoient, s'effaçoient : c'étoit un tableau dont chaque moment emportoit le coloris précieux. Elle auroit bien voulu suivre exactement les sages leçons dont l'avoient imbue les auteurs de ses jours : mais avoir seize ans, être citée pour ses grâces, pour sa beauté ; et loin d'avoir des diamans et un état, posséder à peine le nécessaire, afficher l'infortune, étiquette qui mortifie et blesse toujours la vanité, c'étoit pour ses forces une épreuve cruelle, et à laquelle son amour-propre ne pouvoit plus résister. Il y avoit des instans où il lui échappoit en secret des larmes de dépit. Qu'il en coûte d'être vertueux, lorsqu'on ne sait pas mettre un noble orgueil à faire le bien, et à se contenter de sa propre estime ! Il est bien étonnant que l'amour de soi-même soit si maladroit, et qu'il ne sache point se passer du secours d'autrui ! Quel est le prix de la vertu ? La vertu même.

Ces sentimens, gravés dans les ames pures et bien constituées, eussent paru à Julie une suite naturelle des excellens préceptes de sa famille, lorsqu'elle vivoit dans ce bourg, l'asyle d'une pauvreté respectable : mais Julie à Paris étoit si changée, qu'elle auroit traité de pédantisme tout ce qui l'eût rappellée à ces vertueux principes dont elle s'éloignoit à grands pas.

Les sociétés de Mme. de Subligni ne contribuoient pas peu à lui faire adopter cet esprit si contraire aux élémens de son éducation ; elle fit des connoissances,

et s'attacha entre autres à une Mme. de Sauval, qui entraîna dans le vice un cœur combattu et arrêté par ses premiers sentimens d'innocence.

Mme. de Sauval étoit de cette espèce de femmes, que sans les admettre, on reçoit par-tout et qui sont qualifiées de *bonne créature*, toute ronde, paroissant franche, parlant beaucoup, et disant peu de chose, flattée qu'on lui confiât des secrets, et empressée à répandre les siens dont on se soucioit peu : entrant dans les détails les plus minutieux, et couvrant tout cela d'un air d'intérêt et de sensibilité qu'elle savoit jouer assez à propos; il faut si peu d'esprit pour employer le manège de la finesse! du reste, accoutumée à traîner une réputation équivoque, aguerrie au scandale, endurcie sur le vaudeville, et parvenue, à force de faire du bruit, à ne laisser plus rien à dire à la médisance: une femme de ce caractère n'eut pas de peine à se lier étroitement avec l'imbécille Mme. de Subligni.

La nièce étoit enchantée de répandre les premiers mouvemens de son ame dans le sein d'une amie : car toutes les sociétés prennent aux regards de la jeunesse, les traits intéressans de l'amitié; la sensibilité à cet âge s'abandonne à l'inexpérience : le besoin d'aimer n'est pas une des moindres causes de ses fautes et de ses malheurs. On demandera peut-être pourquoi cette Mme. de Sauval ne se contentoit pas d'être flétrie par le mépris public, et vouloit faire partager sa honte et sa mauvaise réputation à une jeune personne qui étoit encore attachée à la vertu. Qu'on porte la lumière dans le cœur des méchans : on y découvrira, en frémissant, que leur détestable plaisir est d'étendre

le progrès du mal, et d'augmenter le nombre de leurs complices; ce sont des pestiférés qui avant que d'expirer, goûtent une joie infernale à communiquer leur venin, et à voir tomber des mourans à leurs côtés. L'intérêt, dont si peu d'ames savent repousser la bassesse, est encore un puissant motif qui arme la corruption vieillie dans le crime, contre l'innocence et la jeunesse; et comme on verra dans la suite, ce n'étoit pas la seule dépravation de mœurs qui sollicitoit Mme. de Sauval à préparer la chûte de Julie.

Elle saisissoit toutes les occasions d'égarer sa foible amie; sa coquetterie, son desir extrême de plaire, de briller, de fixer les yeux n'avoient point échappé à la vue pénétrante de cette femme, que sembloit humilier l'honnêteté, et qui aspiroit à s'en venger: c'étoit un génie corrupteur, impatient de hâter la perte de Julie; elle ne la quittoit presque point. Julie s'entendoit dire sans cesse: Eh bon Dieu! comme vous êtes faite! voilà une robe qui n'est pas supportable! ce linge est d'une grosseur indécente! les ajustemens sont notre nécessaire. Vous ne jouissez point des agrémens que vous a donnés la nature; vous les ensevelissez dans une simplicité maussade, au lieu de les faire sortir par une parure de goût! Oh! que ne suis-je à votre âge! je saurois bien tirer parti de mes charmes; et tout de suite, Mme. de Sauval se proposoit pour modèle; c'étoient des confidences dictées par un attachement désintéressé; elle avoit été jeune; elle avoit eu de ces agrémens qui sont au-dessus de la beauté, et elle s'étoit trouvée peu favorisée de la fortune; en s'applaudissant de sa *philosophie*, car c'est l'expression à la mode,

depuis le sot à talons rouges, jusqu'à la petite femmelette : elle avoit eu le courage, poursuivoit-elle, de vaincre le *préjugé* et de laisser parler. Lorsqu'on parvient à penser par soi-même, on sait faire peu de cas des jugemens du public ; d'ailleurs, il faut lui en imposer par quelque audace : avec le tems il s'accoutume à ces prétendus égaremens qu'il vous reproche d'abord, qu'il vous pardonne dans la suite et qu'il finit par oublier. C'est la pauvreté qui est l'objet d'un mépris éternel : oh ! voilà ce qu'on ne pardonne pas. Quelques marques de complaisance, continuoit l'intriguante, pour un honnête homme qui méritoit son estime, et qui étoit dans l'intention de l'épouser, avoient changé sa situation; de ce moment, elle s'étoit vu une existence, une maison, une société, des diamans, et elle avoit observé que les diamans étoient la magie de la beauté ; (à ce mot de diamans, un profond soupir de la part de Julie.) Je ne vous le cache pas, reprenoit Mme. de Sauval, à votre place, je me déciderois. Qu'attendez-vous de votre tante ? Gardez-vous de concevoir des espérances ; elle a peu de bien. Jolie comme vous êtes, et avec de la naissance, iriez-vous vous abaisser à l'emploi de femme-de-chambre ?

A ce mot de femme-de-chambre, Julie ne peut retenir un mouvement d'indignation, cette même Julie qui, lorsqu'elle étoit avec ses parens, auroit embrassé avec joie la condition la plus vile, s'il eût fallu ce sacrifice pour conserver la pureté de ses mœurs.

L'adroite panégyriste du vice ajouta : quand vous seriez dans l'état domestique, un prodige de vertu, personne n'y croiroit; et puis, je ne cesserai de vous le

répéter: le malheur est si désagréable, si avilissant! il entraîne de si cruelles mortifications! il vous rapetisse tant au-dessous des autres! N'allez pas au moins vous mettre dans la tête que les livres, et ces prétendus honnêtes gens, précepteurs du genre humain, disent un seul mot de vrai. Ma fille... je vous aime comme mon enfant: ouvrez les yeux, et ne voyez, n'écoutez que le monde; voilà le livre véritable, le seul qui soit nécessaire, et où vous trouverez le plan d'une conduite sûre. Apprenez qu'il n'y a que l'opulence et le plaisir qui soient recherchés, et tous les deux se donnent la main. Je sais à ce sujet les belles réflexions qu'on pourroit m'opposer: il y en a d'admirables! mais, encore une fois, je vous montre la vérité; ni vous ni moi n'aurons le privilège de corriger les hommes: il faut donc vivre avec eux tels qu'ils sont, et se borner à les faire servir d'instrumens à notre bien-être et à nos plaisirs; que ce soit là notre unique objet...

Comment, s'écrie Julie! je manquerois à ma famille, à l'honneur! — J'ai dit la même chose que vous, mon enfant; je me suis répandue dans les mêmes déclamations; moi, qui vous parle, j'ai eu aussi une famille, un honneur, des mœurs, oh! tout comme une autre! et... ils ont pensé me laisser mourir de faim! Ma chère Julie, à votre âge, on a l'ame d'un roman: mais il faut revenir à l'histoire de l'humanité et de l'expérience; on n'est pas toujours jeune, les années volent, le repentir marche à la suite du malheur, et il n'est plus tems de réparer sa sottise. Etre livrée aux regrets est en vérité une bien triste situation! Au reste, vous ne m'avez pas bien entendue:

dans toutes les démarches de la vie, il y a des arrangemens à prendre, des tournures à employer, une certaine façon d'échapper aux yeux, sans sacrifier la réalité, l'art des convenances... c'est un art qu'il vous est permis d'ignorer encore, et que l'usage du monde vous apprendra; laissez-vous conduire. Allez, on s'occupera de votre bonheur... embrassez-moi, ma bonne amie, et sur-tout un secret inviolable. Vous le voyez, je vous donne des preuves de tendresse... quand vous seriez ma propre fille, je ne vous parlerois pas avec plus de franchise et de zèle; abandonnez-vous à mes conseils. Je veux absolument que vous soyez la plus aimable et la plus heureuse des femmes.

Ces entretiens corrupteurs produisirent leur effet. Croiroit-on que, dans les sociétés distinguées, celles qui jouissent davantage d'une réputation saine et irréprochable, il se rencontre de ces femmes si pernicieuses pour la jeunesse? Parens qui vous faites une affaire importante de veiller à l'éducation de vos filles, craignez moins notre sexe que le leur; voilà où leur perte sera méditée; ce seront leurs compagnes, leurs amies qui détruiront le fruit de vos bons exemples et de vos sages préceptes; elles leur feront aimer le vice, et les entraîneront dans un désordre d'autant plus irréparable, qu'il n'aura point été prévu.

Julie d'abord reculoit au tableau que lui présentoit Mme. de Sauval; ensuite elle s'en approchoit, le trouvoit moins effrayant, gémissoit de son état borné, couroit à son miroir, s'occupoit de ses charmes, et retournoit auprès de sa perfide séductrice.

Mme. de Subligni n'avoit aucune crainte sur la liaison

de Julie avec cette femme ; elle s'obstinoit à promener dans le monde, qui ne daignoit pas y faire la moindre attention, son oisiveté, son ancien visage à la romaine, et son maintien monotone et fastidieux ; il est vrai que la présence d'une nièce jeune et charmante corrigeoit l'ennui de ce spectacle fatiguant, et en sa faveur, on oublioit les désagrémens de la tante.

Ce n'étoit pas sans dessein que la méprisable Sauval avoit semé ces conversations, recueillies avidement par une ame neuve, où la vertu n'avoit pas encore jeté de profondes racines. Nous avons laissé entrevoir la fin principale de cette trame si bien tissue : un homme de rang avoit vu Julie à la promenade : il en étoit devenu éperduement amoureux. On s'attend bien qu'il mit Mme. de Sauval dans ses intérêts, et qu'il n'eut pas de peine à se la concilier ; il avoit fait agir tous les ressorts qu'on emploie dans ce genre de médiation. Julie souvent demeuroit des journées entières avec cette femme : c'étoient incessamment les mêmes entretiens, les mêmes piéges ; tous les jours Julie plus foible, s'avançoit davantage vers sa perte.

Le hasard amène le marquis de Germeuil dans la société de Mme. de Sauval On devinera aisément quel étoit ce marquis de Germeuil, et qu'il n'y avoit jamais eu d'événement plus concerté que ce hasard. On se doute bien encore que c'étoit un de ces séducteurs à la mode qui possèdent tous les artifices du métier frivole et criminel de tromper un sexe sensible, en sachant lui plaire, et qui cachent sous des dehors attirans un cœur perfide, et un système de scélératesse. Germeuil étoit un des plus connus de cette espèce

d'hommes méprisables. Il avoit porté la honte et la désolation dans le sein d'une infinité de familles; des femmes de qualité, les actrices célèbres, les beautés du jour étoient sur la liste de ses conquêtes : le nom de Julie y manquoit, et la vanité du marquis étoit intéressée à remporter ce nouveau triomphe. Il reste seul quelques momens avec Julie ; il lui fait avec tous les transports les mieux étudiés, l'aveu de sa prétendue passion : car la punition de ces imposteurs est de ne point aimer; on ne lui répondit pas : mais ce silence ne servit qu'à rendre la jeune personne plus aimable, et à lui prêter de nouveaux charmes ; le marquis employa tous les secrets de son art : il réussit ; il parvint enfin à s'entendre dire de la bouche même de Julie qu'il ne lui étoit pas indifférent. C'étoit être beaucoup avancé dans une première entrevue ; l'adroit corrupteur ne poussa pas plus loin ses succès ; il savoit trop bien que ce n'est que par degrés qu'on affoiblit la vertu dans une ame étrangère encore aux impressions du vice, et sa victoire ne lui eût point paru complette, s'il n'avoit dû qu'à la surprise et à la force ce qu'il désiroit devoir au seul amour.

Julie cependant ne pouvoit éloigner de son cœur le souvenir de ses premières années, l'image de ses vertueux parens ; malgré sa foiblesse, elle détournoit la tête pour jeter des regards sur son berceau ; elle le voyoit entouré de l'honneur et d'exemples respectables ; elle sentoit que son innocence s'altéroit, qu'elle alloit céder à la tendresse d'un homme qu'elle aimoit déjà ; la coupable Sauval la trouvoit quelquefois versant des larmes, dans le dessein d'écrire à son père et à sa

mère : l'intriguante la rentraînoit bientôt dans le piége d'où elle vouloit se débarasser; elle lui faisoit valoir tous les avantages d'une conquête comme celle de Germeuil, lui répétoit incessamment qu'à son âge il ne falloit s'occuper que du plaisir ; elle intéressoit à la fois sa vanité et ses sens, et l'assuroit sur-tout que sa liaison seroit couverte des ombres d'un profond mystère.

La tante, sans le savoir, fortifioit de son imbécillité l'infernale adresse de son amie ; elle ne se doutoit pas du sujet qui ramenoit tous les jours chez elle le marquis ; et étoit de toutes les parties où l'on travailloit à la ruine de sa nièce, dont la perte étoit décidée.

On les invite à un souper brillant, dans une maison de campagne près de Paris : c'étoit un de ces réduits galans du vice où sont déployés tous ses enchantemens, et que l'on connoît parmi nous sous le nom de *petite maison ;* l'éclat de la richesse se réunissoit dans celle-ci à la délicatesse du goût; on n'y pouvoit faire un pas, qu'on ne ressentît une langueur secrète qui sollicitoit au plaisir. Quel piége pour la malheureuse Julie ! elle étoit dans une admiration, dans un étourdissement continuel ; jamais Germeuil n'avoit été plus aimable et plus dangereux; on sait faire disparoître à propos, pour quelques instans, Mme. de Subligni. La perfide Sauval avoit ourdi tous les fils du complot. Enfin trahie par la confiance, et par son propre cœur, après bien des combats, oubliant tout ce qu'elle se devoit à elle-même, la fille de l'infortuné et estimable M. de Gourville, est devenue la maîtresse du marquis de Germeuil.

Une voix secrète crioit sans cesse à Julie qu'elle avoit outragé ses parens, qu'elle s'étoit déshonorée : mais cette voix étoit bientôt étouffée par le fracas des illusions du monde, qui sembloient à l'envi prévenir même ses desirs. C'en étoit fait, il ne lui étoit plus possible de retourner sur ses pas ; d'ailleurs elle aimoit, elle se croyoit aimée ; elle ressembloit à ces malades qu'à frappés une accablante léthargie, qui n'ont que la force de r'ouvrir un instant les yeux, et les referment ensuite pour jamais.

Ceux de Mme. de Subligni furent forcés de se dessiller ; elle ne put se dissimuler sa honte et celle de sa nièce ; elle se trouva mal, pleura beaucoup, fit des menaces sans effet à Julie, représenta au marquis toute l'indécence de son procédé, l'accusa d'avoir séduit une jeune personne qu'elle regardoit comme sa fille. Germeuil promit qu'un prompt mariage répareroit tout. On le crut, le calme revint, et l'on ne parla plus que de s'amuser. C'étoient tous les jours de nouvelles parties, de nouvelles fêtes ; il y avoit cependant des momens où Mme. de Subligni vouloit se fâcher ; mais cette femme sans esprit, sans caractère, qui étoit la foiblesse même, s'appaisoit bientôt, et retomboit dans son impuissante condescendance ; elle eut seulement la précaution de recommander à Julie de tenir cette aventure aussi cachée qu'elle pouvoit l'être, et sur-tout de se taire sur sa famille, jusqu'à l'instant où un engagement sacré justifieroit cet attachement aux regards de son père et de sa mère.

Julie avoit oublié les auteurs de ses jours ; l'amour étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qui remplissoit son

ame; quelle funeste passion pour un jeune cœur, quand la convenance et l'honnêteté ne l'avouent point! Ce qui, peut-être, fait les délices de notre existence, le principe du vrai bonheur, des talens, des vertus, devient la source de nos imperfections, de nos fautes, et souvent de nos malheurs et de nos crimes : c'est un breuvage salutaire qui se convertit en un poison mortel.

Mme. de Subligni sollicitoit vainement le marquis de remplir sa promesse; elle vint à craindre que les parens de Julie ne fussent éclairés sur son horrible situation; elle prit le parti de leur écrire que sa nièce avoit succombé à une maladie de langueur, espérant que, lorsque Germeuil auroit tenu sa parole, elle auroit le plaisir de détruire une nouvelle si affligeante pour M. et Mme. de Gourville; vivant ignorés dans le recoin obscur d'une province aux limites du royaume, ils devoient en croire aveuglément le rapport de Mme. de Subligni. Ce qu'elle leur annonça mit le comble à leur infortune; ils versèrent leurs larmes dans le sein de Marianne, cette fidelle domestique qui étoit leur unique amie; le seul espoir de revoir leur fils retint leur dernier soupir; ils en recevoient des lettres pleines de tendresse; ces témoignages de sentiment les flattoient d'autant plus que le frère, bien différent de sa sœur, étoit l'exemple du militaire autant par sa conduite irréprochable, que par sa bravoure et les connoissances de son métier.

Mme. de Subligni, malgré sa lâche foiblesse, ne pouvoit repousser le chagrin dont elle étoit consumée; elle commença trop tard, sans doute, à s'appercevoir

que Germeuil lui en imposoit. Pour sa nièce, elle s'abandonnoit à tout l'excès de son égarement; sa tante la fatiguoit de représentations inutiles; é'étoit dans le sein de l'indigne Sauval qu'elle déposoit toute l'ivresse d'un amour criminel; elle y puisoit de nouveaux poisons, ce charme funeste qui l'avoit ravie à elle-même!

Il étoit tems que la malheureuse Subligni recueillît le prix de sa sotte fureur pour le monde, et de ses honteux ménagemens. Au sortir d'un de ces grands soupers, qualifiés si improprement du nom de soupers délicieux, elle se retira fort incommodée : sa maladie augmenta, devint sérieuse; Mme. de Subligni mourut enfin, après avoir fait quelques remontrances triviales à sa nièce, qui ne tarda pas à les oublier et à essuyer ses larmes.

C'est alors que Julie bannit la décence, le remords, le respect de soi-même, et se livra à tout le délire scandaleux qu'entraîne une semblable conduite. Germeuil disposant à son gré de sa conquête, et impatient de la proclamer pour satisfaire son amour-propre, promena sa maîtresse de spectacle en spectacle; elle fut suivie dans les jardins publics, appellée à toutes les fêtes; elle fit l'admiration des hommes, et le désespoir de ses rivales; son déshonneur, en un mot, comme son triomphe, fut complet; la richesse, le luxe, tous les plaisirs cherchoient à réveiller ses goûts; l'élégance et la mode accouroient lui payer leurs tributs; sa vie étoit une dissipation continuelle : à peine avoit-elle le tems de se demander ce qu'elle desiroit. Peut-être aussi n'étoit-elle pas fâchée de s'étourdir et de se fuir

elle-même ; nous pouvons mentir aux autres : mais il est une vérité cruelle qui vit en nous, et dont le cri nous afflige et nous persécute, lorsque nous cédons à de coupables impressions. Ce n'étoit pas la seule Sauval qui précipitoit Julie dans le vice : tout ce qui l'environnoit conspiroit à sa perte; elle n'entendoit que des conversations assaisonnées de flatteries ingénieuses, des grâces de l'esprit du jour, de ce que les sots ont appelé *le bon ton ;* dans tous ces entretiens aussi méprisables que frivoles, il ne se prononçoit pas un seul mot qui rappellât une malheureuse fille égarée, dans le chemin de la vertu. Croiroit-on que des gens de lettres même (1), des hommes qui par leur état et par leurs lumières devroient être les précepteurs du genre humain, furent les premiers à entretenir Julie dans cet abrutissement, et à consacrer tout haut par une bassesse révoltante, l'éloge de ses foiblesses criminelles.

(1) Ce seroit une calomnie outrageante pour les arts, si ce reproche s'étendoit sur tous les gens de lettres : mais on en a vus, à la honte non seulement de la littérature, mais de l'humanité, s'asseoir parmi les lâches parasites de ces filles méprisables qui ne sont connues que par leurs opprobres, les encourager au vice, faire tout haut devant elles l'apologie de leurs désordres ainsi que la satyre de l'honnêteté ; c'est par la *protection* flétrissante des courtisannes, que nos *petits poëtes* parviennent à faire du bruit ou à décorer leur misérable vanité des présens qu'ils ont arrachés au faste insolent de la fortune. Quand le talent s'énorgueillira-t-il d'une noble pauvreté ? quelle richesse est préférable à la satisfaction de soi-même ? et quel plus doux plaisir que celui de rendre un hommage libre à la vertu ?

Il arriva à Germeuil ce qui arrive aux amans de sa sorte; la vanité beaucoup plus que la tendresse l'avoit attaché à Julie; possesseur de ses charmes, il s'en dégoûta, la garda encore quelque tems par habitude, et la quitta pour une nouvelle conquête, qui n'avoit d'autre mérite que celui d'être plus décriée que la malheureuse victime de sa séduction.

Julie avoit aimé de bonne foi le marquis; elle ne croyoit ni à l'infidélité ni à l'inconstance: ce coup pensa être pour elle celui de la mort. La voilà désolée, pleurant Germeuil jusqu'à vouloir s'enfoncer dans une profonde retraite, prête enfin à r'ouvrir son cœur à ce remords que jusqu'alors elle s'étoit efforcée d'écarter: le malheur ramène à la vertu. Le bandeau est tombé: l'illusion s'est évanouie; elle reconnoît qu'elle n'a point été la femme du marquis, qu'elle ne la sera jamais: car il y avoit eu des momens où cette erreur l'avoit abusée; elle voit avec douleur qu'elle n'a été que sa vile maîtresse, qu'elle n'est qu'une fille déshonorée. Quelle image pour Mlle. de Gourville! La criminelle Sauval accourt, se sert de son pouvoir, de tout son esprit, ou plutôt de toute la basse scélératesse de son ame pour essuyer les larmes de son amie, et pour l'arracher sur-tout au desir estimable de retourner à la vertu; elle lui parle de sa beauté: que ce moyen a d'empire sur le cœur d'une femme! elle arme contre le repentir, l'amour-propre alarmé, et replonge enfin sa docile élève dans ce sommeil coupable dont elle vouloit sortir.

Elles vont au spectacle; Mme. de Sauval fait appercevoir à sa pupile une de ces créatures livrées au mépris

public, couverte de pierreries. Voilà, lui dit-elle, une petite effrontée bien impudente ! Observez-vous qu'elle s'est placée là tout exprès pour vous insulter, pour vous écraser de ses diamans.

Ces entretiens répétés de Mme. de Sauval, rendent Julie à toute la bassesse de son faux orgueil ; l'intriguante lui présenta Dorival, et lui fit entendre qu'il falloit absolument se venger de Germeuil et des femmes hardies qui oseroient afficher plus d'éclat qu'elle, et combattre de rivalité.

Dorival étoit du nombre de ces favoris insolens de la fortune qui nagent dans un fleuve d'or, et qui pensent que tout s'acquiert avec cet or ; il acheta, en effet, à très-haut prix le mérite d'être le vengeur de Julie. La corruptrice Sauval présida à l'arrangement ; Julie fut surchargée de diamans, et tout s'éclipsa devant elle.

L'empire du mauvais exemple et l'abus des passions mal dirigées s'étoient portés au plus haut dégré de corruption ; Julie n'avoit plus rien à désirer ; sa faim, si l'on peut le dire, pour la parure et le faste étoit rassasiée; l'ennui, cette rouille qui s'attache aux richesses et à tout ce qui tient à l'éclat et à la fausse félicité, commençoit à porter son noir poison dans son ame; tout l'importunoit, la fatiguoit: juste punition des plaisirs mensongers, le partage d'une société dissolue! C'est alors que cette voix qui n'avoit cessé de murmurer dans le fond de son cœur, devintplus articulée, plus forte; Julie parvint à s'interroger, et elle se demandoit en vain ce qu'étoit devenue cette Julie élevée dans le sein de l'honnêteté et de l'innocence;

souvent elle se surprenoit, laissant couler des pleurs ; l'instant approchoit où elle alloit sortir de cette léthargie du vice, et sentir tous les regrets qui suivent la perte de la vertu. Une occasion singulière hâta cette heureuse révolution.

Elle se trouve en grande loge à l'opéra ; sa beauté remportoit tous les applaudissemens de la salle ; la confusion des femmes, que leur secret dépit trahissoit, ajoutoit à son triomphe ; son orgueil s'épanouissoit dans toute son arrogance : elle entend à ses côtés, dans une loge voisine, deux jeunes gens tenir cette conversation : qu'en penses-tu, disoit l'un ? n'est-ce pas un prodige de grâces ? que ne suis-je ce M. Dorival ! car ces sortes de filles ne s'obtiennent qu'à prix d'argent. Ces sortes de filles : quelle expression pour les oreilles de Mlle. de Gourville ! Sans contredit, répondoit l'autre, je n'en vois point ici de plus aimable : c'est la beauté même ! ah ! mon ami, faut-il que le vice défigure tant de charmes ! qu'il est malheureux de ne pouvoir aimer véritablement de pareilles femmes ! Il n'est point de tendresse sans honnêteté : qui pourroit avoir le front d'offrir sa main à une telle personne ? la fille la plus pauvre, la plus abjecte qui a conservé son honneur, ne lui seroit-elle pas préférable ? qu'elle est à plaindre de ne pas rougir de l'attention qu'elle excite ! prendroit-elle une frivole curiosité pour de la considération ?

Ces propos, et d'autres qu'il est inutile de rappeler, portèrent dans le cœur de la malheureuse Julie autant de traits assassins. Ce qui sur-tout l'avoit blessée vivement, c'étoient les paroles du second interlocuteur, d'autant

d'autant plus cruelles pour sa sensibilité, qu'elle n'avoit pu s'empêcher d'éprouver en sa faveur cet intérêt qui nous affecte quelquefois malgré nous-mêmes, et nous fait desirer de plaire à l'objet d'une heureuse prévention.

Julie va se renfermer chez elle, et donner un libre cours à ses larmes; c'est alors qu'elle contemple avec effroi l'énormité de ses égaremens, et la profondeur de l'abyme où l'ont jetée sa jeunesse et l'ivresse des passions! elle éclate en sanglots, elle s'écrie : j'ai entendu mon arrêt! un coup de foudre m'a ouvert les yeux; quelles horreurs m'environnent! je suis donc dans la classe de ces filles sans pudeur, qui font à la fois l'amusement et le mépris du public! cette parure recherchée, ces diamans, tout ce vain éclat ne peuvent en imposer sur le déshonneur qui m'avilit à mes propres yeux! la dernière des femmes a plus de droit que moi à l'estime de ces hommes que tous les jours je vois à mes genoux! ils viennent m'apporter leurs adorations, et je suis l'objet de leur dédain, le dégoût des sentimens vertueux! Que ce jeune inconnu m'a percé le cœur! faut-il que ce soit lui qui m'ait fait remarquer à quel point je suis humiliée? sa physionomie m'avoit tant prévenue! personne sur la terre, non, personne ne peut m'aimer, m'estimer, me plaindre. O mes chers parens! je vous ai déshonorés! je suis votre opprobre, moi, qui avois reçu de vous une réputation sans tache! Vous êtes dans l'infortune! ah! c'est votre fille, c'est votre coupable fille qui connoît, qui ressent le malheur véritable. J'ai perdu un bien qu'il ne m'est plus possible de recouvrer; j'ai

offensé, j'ai souillé la pureté de ma naissance, de mes mœurs; j'ai dégradé la noblesse de l'ame; peut-être, en ce moment, pleurez-vous ma mort? Hélas! si vous saviez que je respire, ô mère si tendre! ô père si respectable! c'est sur ma vie que vous verseriez des pleurs. O mon frère, existes-tu pour partager ma honte? dans cet avilissement, reconnoîtrois-tu bien ta sœur? mais je n'ai plus de parens! je ne tiens plus à rien.... dans l'univers! Quelle pensée! je suis une infortunée, une criminelle que tout doit rejeter, que tout doit punir; la terre, le ciel même, tout est intéressé à mon châtiment.

Mme. de Sauval à la suite de ces réflexions accablantes, s'offrit enfin aux regards de Julie, sous les traits ignominieux qui la caractérisoient; épouvantée des crimes de cette femme, elle rompit avec elle, et les reproches les plus durs et les plus mérités accompagnèrent cette rupture éclatante.

Julie vouloit absolument écrire à M. et à Mme. de Gourville; la plume lui tomboit des mains. Annoncer son repentir à ses parens, c'étoit leur apprendre ses égaremens criminels, tandis qu'ils la croyoient dans le cercueil. Eh! se disoit Julie, ne vaut-il pas mieux pour ma famille et pour moi qu'elle me compte au rang des morts? que ne suis-je en effet dans le tombeau! ce n'est que là, dans le centre de la terre, que je puis me sauver de la honte qui me poursuit.

Cette infortunée aspiroit à s'arracher à tous ces liens corrupteurs qui l'attachoient au vice, et la force lui manquoit. Il faut un courage supérieur pour se rendre à la vertu, lorsqu'on a eu le malheur de

l'abandonner; on la voit de loin comme un port désiré : mais pour y atteindre, il seroit nécessaire de tenter des efforts, de les redoubler; et l'on demeure en pleine mer, exposé à la tempête : souvent on périt en soupirant après le rivage.

Combien de mes lecteurs reconnoîtront ici leur foiblesse! que de femmes, surtout, qui se trouvent dans la triste situation de la fille de M. de Gourville, et qui tiennent en ce moment cet écrit dans leurs mains, gémiront avec Julie de manquer de fermeté! puissent les larmes que je leur fais répandre, échauffer le sentiment heureux qui les sollicite en faveur d'un retour à la vertu!

La santé de Julie souffroit de ce trouble intérieur; ses charmes s'altéroient; cette gaieté aimable qui ajoutoit tant à ses grâces s'évanouissoit; une sombre mélancolie faisoit mourir tous ses agrémens. Son amant, ses adorateurs, et ce peuple-là est nombreux autour d'une jolie femme, s'obstinoient en vain à lui demander la raison d'un changement si extraordinaire : elle étoit bien éloignée d'en découvrir la cause. Julie avoit assez de connoissance de la société pour savoir que, si elle eût révélé ce qui se passoit dans son cœur, on l'auroit traitée de femme qui *joue la dignité :* ce qui lui auroit attiré un ridicule ineffaçable, bien loin de lui gagner la compassion et l'estime; et Julie n'étoit point assez près de l'élan sublime du repentir, pour oser lutter contre le ridicule : le braver est le commencement de la vertu; ce noble effort n'appartient qu'à des ames vigoureuses; et d'où naissent la plupart des erreurs et des crimes? de la foiblesse. Guérissez

ce mal attaché au cœur humain; vous le rendrez susceptible des plus grandes actions, et vous l'éleverez au comble de l'héroïsme.

Un de nos étourdis titrés, qui environnoient Julie, entre chez elle avec cet air familier et insolent qu'il a plu aux sots d'appeler *le bon air*. Eh bien, reine! lui crie-t-il du seuil de la porte, a-t-on toujours de ces vapeurs noires... qui gâtent en vérité tous vos charmes? et de quoi diable vous avisez-vous avec cette mine agaçante et ce petit nez retroussé de vouloir nous parler raison? car, depuis quelque tems, vous ne vous apperce vez pas que vous nous prêchez morale, sur mon honneur. Vos sermons, je n'en doute point, seroient très-beaux, admirables; vous avez de l'esprit comme un ange : mais, croyez-moi, tenez-vous-en à l'art de plaire, c'est votre lot; un de vos regards nous touchera plus que ces réflexions qui visent au sublime. Ah, parbleu! puisque vous aimez tant le *raisonner*, on a le moyen de vous faire sa cour.

Toute la réponse de Julie à ces absurdités, étoit un sombre silence interrompu par quelques soupirs. Demandez-moi vîte, continue Delcourt, c'étoit le nom du fat, ce que le desir de vous être agréable m'a fait imaginer; on peut être indifférente, insensible: mais il faut nécessairement qu'une jolie femme ait de la curiosité; je vous mets à la torture, je le vois: or vous saurez donc, belle Julie, que j'ai dans mon régiment un philosophe de la première classe; il n'a pas vingt ans, et c'est un Caton, un exemple de sagesse, parlant comme un livre; cependant il y a tout lieu de penser que vous lui avez tourné la tête; je ne sais

où il vous a vue: mais il brûle, sans doute, de tomber à vos genoux, et moi, je vous l'amène poings et mains liés; jugez si l'on peut aimer avec plus de délicatesse: car je vous aime à la folie; je m'immole, et je sers mes rivaux; j'enchaîne la philosophie à votre char..... je l'attends ici pour vous le présenter.

Delcourt n'avoit pas achevé qu'on le demande; il sort, et revient aussitôt suivi d'un jeune officier qui ne ressembloit point au courtisan; la modestie respiroit dans tout son extérieur; sa figure noble étoit encore plus intéressante par des marques de tristesse qu'il laissoit échapper malgré lui. Voilà, charmante, reprend Delcourt, M. Daumal que je vous présente comme un de mes bons amis; c'est un sage, au moins, quoique je ne lui croie pas un cœur invulnérable..... Quel trait a frappé Julie! elle reconnoît ce même jeune homme qui, au spectacle, a tenu ce propos dont l'impression si sensible est restée dans son ame; elle cherche à se remettre de son trouble; elle voudroit se venger, et montrer à Daumal une froideur repoussante; elle ne peut que céder à des mouvemens qu'elle n'avoit pas jusqu'alors ressentis; Julie enfin se sent dominée par un doux attendrissement plus impérieux peut-être que la flamme impétueuse de l'amour. L'officier partageoit son émotion: il l'aborda avec cette timidité, hommage si flatteur pour un sexe dont la délicatesse ne laisse rien échapper de ce qui peut assurer son triomphe. La conversation fut vague et indéterminée, telle que sont ces entretiens privés d'intérêt et de vie, assemblage de mots vuides de sens,

qui suffisent à la société pour faire circuler son ennui, et qui n'ont qu'un agrément de convention.

La liaison de Julie et de Daumal prenoit chaque jour de nouvelles forces. Malgré les efforts de l'amour-propre qui n'oublie guères ses ressentimens, Julie, dans le fond de son cœur, avoit pardonné à l'officier, et elle-même s'en étonnoit. Ils ne s'étoient point encore trouvés seuls. La malheureuse fille de M. de Gourville n'avoit pas manqué d'observer que Daumal faisoit entrer adroitement dans tous ses discours l'éloge de la vertu ; c'étoit adresser à l'infortunée Julie un reproche assez direct sur ses égaremens. Rendue à elle-même, que de larmes elle versoit ! Et elle ne pouvoit haïr la main qui lui perçoit ainsi le cœur. Quelle étrange situation!

Julie, un jour, se livroit plus que jamais à ces réflexions désolantes qui lui présentoient l'excès de ses fautes, et laissoient dans son ame le tourment secret du remords ; elle entendoit les gémissemens de sa famille ; elle voyoit couler ses pleurs : elle avoit horreur d'elle-même : c'est dans ces affreux momens que Daumal s'offre à sa vue. Elle est déconcertée, et n'ose lever les yeux ; un frissonnement la saisit ; Daumal s'apperçoit de son agitation : il veut se retirer. Non, Monsieur, lui dit Julie : restez, restez ; votre présence..... adoucira peut-être le poison répandu sur ma vie ; et, en prononçant ces mots, elle craignoit de regarder Daumal, qui n'éprouvoit pas un moindre embarras ; l'un et l'autre demeurent quelque tems sans parler. Daumal sort le premier de ce silence, la plus vive expression du sentiment :—Quoi, mademoiselle ! seroit-il possible

que vous eussiez des chagrins, et qu'il fût en mon pouvoir de les adoucir? mon trouble vous instruit assez de ce qui se passe dans mon cœur. Il y a long-tems que je brûle de trouver une occasion où il me soit permis d'épancher mon ame : elle n'est remplie que de vous seule; vous avez excité en moi un intérêt si tendre, si respectueux, si délicat! C'est l'attachement le plus touchant, le plus pur qui m'anime... Monsieur, interrompt Julie d'un ton attendri, vous avez bien changé de façon de penser à mon égard! vous ne m'annonciez pas de tels sentimens.... — Comment, mademoiselle! — Quand vous me vîtes au spectacle, les réflexions dont vous fîtes part à votre ami... Daumal ne la laisse pas achever, et se jette à ses pieds. Je vois, s'écrie-t-il, je vois, mademoiselle, que vous m'avez entendu : je n'irai point vous en imposer par un vil mensonge; oui, mademoiselle, j'ai tout dit contre vous : regardez-moi comme le plus coupable des hommes; mais, lisez dans mon cœur : votre premier regard suffit pour assurer votre empire sur moi. Jamais je n'avois été frappé de tant de charmes; tout m'arrachoit en vous l'hommage le plus éclatant; je me suis indigné contre le sort, de ce qu'à cet assemblage de perfections, il n'a pas joint... vous pleurez, mademoiselle! — Oui, Monsieur, je sens que je ne possède rien. J'ai perdu la vertu. Je l'ai connue, Monsieur, et la douleur, la honte, l'opprobre seront attachés à ma vie pour toujours! Ah! que vous avez eu bien raison de me mépriser, de me haïr! moi-même je m'abhorre . . . — Vous mépriser, vous haïr, mademoiselle! puisque vous êtes capable d'ouvrir les yeux sur vos

égaremens... — Dites, Monsieur, sur mes crimes, eh! je ne pourrai les expier! — Non, mademoiselle, non, vous n'avez point à craindre le mépris; votre ame s'ouvre au repentir: c'en est assez pour que vous méritiez l'estime. — L'estime, Monsieur! jamais, je ne recouvrerai un bien si précieux; hélas! autrefois on ne me l'eut pas refusée. — Soyez assurée qu'on vous estimera, si vous avez la force de céder aux mouvemens heureux qui, dans cet instant, vous agitent.... Mais, me pardonnerez-vous, mademoiselle, de vous interroger? Comment, par quelle fatalité, par quelle funeste circonstance, avec une ame aussi noble, aussi sensible, avez vous... l'adorable Julie étoit faite pour être un modèle de vertu. — Sans doute, j'aime la vertu, j'en sens tout le prix; je n'avois qu'à marcher sur mes premières traces; je me suis égarée; le monde, la jeunesse, l'exemple, une amie, une indigne amie, tout m'a séduite, m'a précipitée dans un enchaînement d'erreurs continuelles... qui me coûteront la vie. Il y a long-tems, Monsieur, que je gémis en secret sur mon sort, qu'un faux éclat, que la société, que tout m'importune, hors votre présence qui m'est devenue nécessaire, quoiqu'elle semble me reprocher mes fautes; reprochez-les moi, Monsieur, ne ménagez point ma sensibilité; montrez-moi combien je suis coupable; ne me cachez pas le degré de bassesse où je suis descendue; vous ne sauriez me punir assez, me déchirer assez le cœur; mes larmes, mes larmes, ne toucheront ni le ciel, ni les hommes: c'en est fait, ma honte est éternelle.. je suis avilie à tous les yeux, à mes propres regards! — Encore une fois, mademoiselle, un retour

généreux à la vertu nous rend l'estime publique, l'estime de nous-mêmes... Vous n'êtes pas la seule que la séduction et le mauvais exemple aient égarée! plus d'une famille pleure encore sur les désordres de jeunes personnes que leur naissance et leur éducation paroissoient devoir attacher pour jamais à l'honnêteté.

A ces dernières paroles, Julie regarde Daumal, et laisse échapper un profond soupir. — Eh! Monsieur, c'est-là le trait mortel qui m'assassine! j'ai une famille... une famille respectable, et j'ai fait son déshonneur! mes parens... — Il faut, mademoiselle, les revoir, aller tomber à leurs pieds, rentrer dans le sein de la vertu; vous lui prêterez des charmes; vous la ferez aimer. — Quoi! vous croyez que mon désespoir, que mes remords vifs et sincères pourroient obtenir mon pardon de ces vertueux parens que j'ai couverts d'opprobre? — N'en doutez pas, mademoiselle; et quels cœurs de si nobles sentimens ne vous gagneroient-ils point? Ah! si ma sœur pensoit comme vous... — Vous avez une sœur? — Qui fait tous mes malheurs, mademoiselle, dont les coupables égaremens me conduisent au tombeau; elle y a précipité ma mère; elle va y plonger un vieillard infortuné, mon père, qui pleuroit sa mort, qui depuis, sans pouvoir découvrir le lieu qu'elle habite, a su qu'elle vivoit, et qu'elle vivoit pour nous déshonorer; elle m'a forcé, ajouta Daumal en fondant en larmes, elle m'a forcé de changer de nom... — Daumal n'est point votre nom? juste ciel! — Non, mademoiselle. — Et... vous vous appellez?... .... — Gourville. — Ah! mon frère! et Julie tombe sans connoissance.

Daumal demeura frappé de la foudre. Julie r'ouvre les yeux, et se jetant aux genoux de son frère : oui, mon frère, vous voyez cette sœur malheureuse, cette sœur criminelle, la fille de M. de Gourville, qui n'a plus que la mort à désirer, dont le dernier soupir sera pour vous, pour la vertu : je foule aux pieds ces témoignages de ma honte! (elle arrache ses diamans, son collier, toutes ses parures, et les rejette loin d'elle.) Mon frère, je ne mérite plus que vous me donniez le nom de votre sœur : mais si vous ne m'aimez pas, si vous ne m'estimez pas, du moins vous me plaindrez.... Je cours embrasser l'état le plus vil... je ne pourrai y retrouver mon honneur; oui, je l'ai perdu, poursuit-elle suffoquée par les sanglots ! je l'ai perdu ! Daumal en la serrant dans ses bras, et gémissant avec elle, n'a que la force de dire : ah, ma sœur!— Quoi, tu m'appelles encore ta sœur, frère trop généreux ! Voilà où m'ont amenée ma faiblesse, l'amour de la fortune et de quelques agrémens qui me sont devenus odieux : ils sont la source de tous mes malheurs, de ma perte! Mais parle, ces chers parens... hélas! je frémis à leur nom seul ; je les vois toujours s'élever contre moi... Quoi! j'ai causé la mort de ma mère ! Mon frère, laisse moi expirer à tes pieds; je ne puis plus supporter la vie ; je ne suis digne ni du jour, ni de toi ; je veux, je veux mourir, ici, à tes genoux, dans mes larmes... laisse-moi. Daumal en la relevant et la regardant avec attendrissement: —Le repentir, je vous l'ai dit, peut réparer les fautes; viens, que je te conduise au lit de mort de notre malheureux père. — Que dis-tu? — Il touche au dernier moment ; ils ont appris...

ce que nous devons oublier; ma mère en est morte de douleur, et mon père est venu à Paris pour s'informer... pour mourir dans tes bras, ma sœur; ne te livre point au désespoir : il te verra encore ; il te pardonnera , il t'aime.

Tous deux se tenoient embrassés en pleurant avec amertume ; ils vouloient se parler, et les sanglots leur ôtoient l'usage de la parole ; enfin Julie reprend la voix : tu verras, mon frère, que j'étois faite pour mériter de t'appartenir..... Pourquoi suis je entrée dans cette funeste ville ? Malheureuse parente ! ne puis-je te rendre tes perfides bienfaits, et retourner à cette indigence qui m'honoroit !

Julie quitte Daumal , renvoie ses diamans à ses séducteurs , congédie ses domestiques, fait vendre ses meubles, prend l'habillement le plus simple , et court à son frère. — J'ai quelqu'argent : mon père en auroit-il besoin ? Que me proposez-vous, répart Daumal avec indignation ? faites distribuer cet argent aux pauvres ; puisse-t il expier !..—Arrête , mon frère, ne suis-je pas assez humiliée ?... Ta délicatesse n'est que trop juste ; j'ai craint que mon père... Tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, réplique Daumal en élevant la voix, je la vendrai pour mon père : mais vous l'offenseriez... — N'achève pas; ne me dis rien ; je sais... ce que je suis, une créature malheureuse, dégradée des droits de l'humanité, dévouée au mépris, le rebut de la nature entière, une infortunée... qui ne mourra point assez tôt ; mon frère, n'enfonce pas le poignard dans mon cœur ; j'ai encore peu de jours à

vivre... mais de quel œil me verra mon père ? — Avec tendresse; comme sa fille.

Daumal fit part à sa sœur de tous les détails qui le regardoient; son père avoit appris par des voies indirectes qu'elle vivoit, et qu'elle démentoit sa naissance et son éducation; il flottoit encore dans l'incertitude; il étoit venu à Paris, où le chagrin consumoit ses jours, pour être éclairci sur le sort de Julie, et pour la ramener à ses principes d'honnêteté, si elle avoit eu le malheur de s'en écarter.

Un ecclésiastique accourt. — Je vous ai enfin trouvée, mademoiselle. Daignez me suivre, vous et monsieur votre frère; il n'y a point de tems à perdre; vous ne sauriez faire une meilleure action : vous rétablirez le calme dans une ame agitée : Daumal et sa sœur paroissoient hésiter; l'ecclésiastique les presse : ils cèdent; il les conduit dans une voiture : ils descendent à l'extrémité d'un faubourg, montent par une allée obscure et étroite à un cinquième étage, entrent dans une espèce de grenier où tout présentoit le tableau de la misère; une voix mourante sort du fond d'un lit qui annonçoit les horreurs de la pauvreté : — Ah! mademoiselle que j'ai de grâces à rendre à Dieu, puisqu'avant que d'expirer, je puis vous demander pardon de tous mes crimes! Voilà, Monsieur, poursuit la personne expirante, en se tournant du côté de l'ecclésiastique, et d'une voix étouffée par les sanglots, voilà la vertu même, que j'ai corrompue, que j'ai entraînée à sa ruine par mes sollicitations... Mme. de Sauval, s'écrie Julie! dans quel état! — Oui, mademoiselle, je suis cette misérable qui vous ai poussée dans le

désordre, qui vous ai précipitée dans l'abyme du vice ; j'en ai déjà reçu un châtiment, qui n'est, peut-être, que l'avant-coureur d'un supplice éternel. Vous voyez mon affreuse indigence : c'est le fruit de cinquante ans de souillures et d'intrigues criminelles, et je vais dans le moment, rendre compte de ces cinquante ans au Juge suprême. Il n'y aura pas dans toute ma vie, un jour, un seul jour qui ne dépose contre moi. (Elle s'efforce de ranimer sa voix éteinte.) J'ai su, mademoiselle, que vous aviez retrouvé monsieur votre frère ; que vous étiez rendue à la vertu, à ce Dieu qui me frappe, et auquel je vous ai arrachée ; votre repentir le désarmera : mais ; moi, malheureuse ! que dois-je attendre de sa miséricorde ? Non, je n'ai point de grâce à espérer ; c'est pour jamais, pour jamais que je suis rejetée ! je ne contemple... qu'une éternité de tourmens !

A ces mots, elle laisse tomber sa tête sur ses mains, et verse un torrent de larmes. Le charitable ecclésiastique cherche à la consoler ; il lui peint un Dieu clément, infini dans ses bontés, toujours prêt d'ouvrir son sein paternel au repentir. Mme. de Sauval l'écoutoit avec attention, baisoit avec transport le crucifix ; puis reprenant toute la fureur du désespoir, le repoussoit en s'écriant : il est impossible qu'il me pardonne ! j'entends ma condamnation éternelle retentir à mes oreilles ! je vois la fosse qui s'ouvre... qui m'engloutit ! ils m'entraînent..... ils m'entraînent.... où me cacher ? où fuir ?

Cette malheureuse femme, toute pâle, tremblante, égarée, qui n'étoit plus qu'un squelette vivant, s'élance

vers Julie. Aussitôt emportée par la compassion, oubliant son aversion pour une misère dégoûtante, n'envisageant plus que l'infortune dans la perfide amie qui avoit causé sa ruine, Julie lui tend les bras, l'arrose de ses pleurs. Ne le voyez-vous pas, crioit Mme. de Sauval épouvantée? — Reprenez vos esprits, madame, reconnoissez-moi; croyez que je suis sensible à vos peines, que je ferai tout au monde pour les adoucir. — Ah! c'est vous, mademoiselle, c'est vous que j'ai voulu perdre avec moi! je suis coupable de tous vos égaremens; Dieu va m'en punir..... pour toujours! Elle s'adresse à Daumal : Monsieur, je le déclare ici : je suis la seule criminelle; j'ai mis tout en usage pour détruire les sentimens vertueux de mademoiselle votre sœur, pour l'enlever à sa famille, à l'honneur, à la religion, dont je sens aujourd'hui tout le pouvoir. — Ne parlons point de nos fautes, interrompt Julie en pleurant; ne songeons qu'à appaiser la colère du ciel. Hélas! si j'avois été aussi vertueuse que vous le dites, je ne me fusse jamais écartée du chemin que m'avoit tracé une famille irréprochable. Elle se jette ensuite à genoux avec précipitation : ô mon Dieu! j'implore ici notre pardon pour toutes deux; nous t'avons offensé : daigne entendre nos cris; qu'ils montent jusqu'à toi. Joignez-vous à ma prière, Madame; le ciel aura pitié de nous : nos remords le fléchiront.

L'ecclésiastique et Daumal étoient restés immobiles d'étonnement. En effet c'étoit un spectacle bien digne d'attacher et d'intéresser, qu'une jeune personne, qui, dans tout l'éclat de la beauté, pénétrée de repentir,

noyée dans les pleurs, dans l'abaissement le plus profond, s'adressoit au ciel avec cette onction si peu sentie des ames mondaines. Daumal veut relever sa sœur. — Non, mon frère, je ne saurois inonder assez la terre de mes larmes ; n'aurois-je pas dû avoir la force de résister, de combattre, d'empêcher même cette infortunée de courir à sa perte ? C'étoit à moi de soutenir sa foiblesse ; votre sœur, la fille de M. de Gourville étoit faite pour servir d'exemple, et pour rappeler à la vertu ceux qui s'en éloignoient.

Mme. de Sauval retombe dans ses terreurs ; les traits d'une mort hideuse sillonnoient déjà son visage ; son agitation augmente ; ses cheveux se hérissent ; elle s'écrie encore : sauvez-moi, sauvez-moi. L'ecclésiastique répand sur elle de l'eau-bénite. — Je brûle... la flamme me dévore... ô mon Dieu ! tu m'as condamnée... je tombe... je roule dans un abyme... secourez-moi.

Elle expire enfin en poussant des hurlemens, et devient un objet d'épouvante, que Julie et Daumal, frappés de consternation, s'empressent de fuir.

O Dieu, disoit Daumal ! quelle est la fin du crime ! la foiblesse, la terreur, le désespoir assiègent ses derniers instans ! Quelle différence de la vertu, qui toujours calme, toujours sûre d'elle-même, rend son ame sans effort, sans agitation, comme un dépôt que le ciel lui a confié ! C'est à cette épreuve, ma sœur, vous en êtes le témoin, qu'il faut attendre ces prétendus heureux, dont on nous vante le bonheur, et qui souvent excitent bien mal à propos notre envie. Quel être sensé désireroit cinquante ans d'une vie noyée dans l'opulence et les plaisirs, que devroit terminer une pareille

mort? et quand il n'y auroit pour les vicieux d'autre supplice que le trouble éternel attaché à leur existence, qui ne préféreroit à leur situation, la tranquille conscience d'une vertueuse pauvreté ?

Ils arrivent à la demeure de M. de Gourville. Une petite chambre précédoit la pièce où étoit le vieillard. Daumal entre; Julie veut le suivre, il l'arrête : — Ma sœur, attendez ici quelques instans. — Quoi ! retarder le moment de voler aux pieds de mon père ! — Vous le verrez, ma sœur : mais vous concevez... épargnez-moi la peine de vous le dire; cette entrevue, ma sœur... exige des ménagemens.

Des ménagemens, se dit Julie seule ! et voilà donc où mes fautes m'ont conduite ! un enfant être obligé de reculer l'instant de se montrer aux regards paternels ! craindre de les offenser ! ah ! misérable Julie, reçois-tu assez de blessures ?

La porte s'ouvre : quelle est la personne qui sort, et que reconnoît cette infortunée, en poussant un cri, et en voulant se cacher le visage ? Marianne, Marianne qui plus estimable, plus attachée que jamais à M. de Gourville, vouloit mourir à son service, qui avoit vu Julie vertueuse : — C'est vous, mademoiselle ! et seroit-il vrai ?... Julie tombe sur un siège, accablée de sa situation. Avoir à rougir, être couverte de confusion à l'aspect d'une domestique : quel supplice ! c'étoit Marianne qui jouoit le rôle de la fille de M. de Gourville, et Julie étoit, en ce moment, au dessous de la créature la plus abjecte. Oui, Marianne, répond-t-elle en baissant la tête dans son sein, et en pleurant amèrement, c'est moi.... c'est moi qui n'ose vous regarder;

regarder ; que votre présence m'humilie ! Marianne... Vous ne vous êtes point égarée, et votre malheureuse maîtresse... elle n'a pas la force de poursuivre. Marianne se jette en versant un torrent de larmes, au cou de Julie. — Mademoiselle... mademoiselle, pardonnez-moi ce mouvement ; vous nous avez causé bien du chagrin ! Hélas ! madame en est morte, en prononçant votre nom, en demandant au ciel à revoir, à embrasser encore sa chère enfant ; elle vous plaignoit... c'est cette madame de Subligni qui a tout fait. Oh ! je m'en doutois bien, que le séjour de Paris, et cette tante vous seroient préjudiciables : mais, ma chère maîtresse, ajouta-t-elle en la serrant contre son sein avec transport, ne vous abandonnez pas à la douleur. Vous êtes bien repentante, n'est-il pas vrai ? — Ah ! Marianne, Marianne, qu'est-ce que le repentir au prix d'une vie irréprochable ? Il faut que je meure, que je me cache dans les entrailles de la terre... — Calmez ce désespoir, mademoiselle, Monsieur vous reverra avec plaisir, il vous pardonnera ; il est si bon ! Dieu n'est-il pas miséricordieux ? Il ne faut plus songer qu'à consoler monsieur votre père, qui est toujours dans l'infortune ; il est au lit : vous le trouverez plus malade encore de douleur que de vieillesse. Mon cher maître ! que ne puis-je conserver sa vie aux dépens de la mienne !

Et les larmes de Marianne se confondent avec celles de Julie.

A peine Daumal a-t-il paru dans la chambre de son père : — Eh bien ! mon fils, as-tu des nouvelles à me donner ? Elle me fait mourir ! n'auroit-on pas cherché

par un faux rapport à me percer le cœur? ma fille auroit-elle à ce point outragé sa famille ? Tu ne me réponds pas! tu pleures! — Tout est véritable. — Elle vit, s'écrie M. de Gourville ! et ma fille nous a déshonorés! ah! que je ne la voie jamais, Daumal... mon fils, et sait-elle combien elle me coûte de pleurs? — Elle sait que vous êtes le père le plus respectable, le plus sensible, le plus digne d'être aimé, qu'elle est la plus coupable des filles : mais, mon père, le remords nous ramène Julie. Elle reconnoît, elle pleure ses fautes, et ne demande qu'à mourir de repentir après vous avoir vu. — Non, Daumal, je te l'ai dit : que je ne la voie jamais... et elle sent toute l'énormité de sa détestable conduite? — Elle en est pénétrée, mon père. — Elle doit l'être. Avoir reçu une éducation aussi sage, être élevée dans le sein de la mère la plus vertueuse, et passer tout-à-coup à une telle dépravation!..... S'est-elle informée de moi? hélas! mon sort doit peu l'intéresser. — Ce n'est que vous, mon père, qui l'attachez encore à la vie; je vous le répète : elle meurt de son repentir, et c'est à vos genoux qu'elle voudroit expirer. — Ah! Daumal, c'est à moi de finir une carrière de douleurs... Ne me dis-tu pas qu'elle est bien repentante? mon fils, Dieu pardonne : si je croyois qu'il eût éclairé cette malheureuse fille..... la foiblesse de son âge, le mauvais exemple l'auront entraînée au vice plus encore que son cœur; elle étoit née pour aimer la vertu, et ne s'en jamais écarter. Mon fils, et où est cette fille... qui m'étoit si chère? A vos pieds, mon père, s'écrie Julie qui avoit entendu ces dernières paroles, et en

ouvrant la porte avec vivacité et allant se précipiter au-devant du lit, à vos pieds, le visage prosterné contre terre, accablée de ses fautes; elles sont énormes! implorant votre clémence comme celle de Dieu même, n'aspirant qu'à mourir en votre présence... Ma fille, dit M. de Gourville en lui tendant les bras! ma fille! c'est toi!... — Moi-même, qui me suis rendue indigne de ce nom, qui vous ai couvert d'opprobres, qui ai manqué à l'honneur, à la terre, au ciel, qui ai porté le coup mortel au sein de ma mère: je sais... que ma vie est irréparable; il ne me reste plus qu'à m'ensevelir dans la retraite la plus obscure: mais avant que d'entrer dans le tombeau, j'ai souhaité vous voir, vous adorer encore, vous dire qu'au milieu de mes égaremens vous n'êtes jamais sortis de mon cœur, ni vous, ni une mère infortunée... Mon père! mon père! je vous demande à Dieu et à vous un éternel pardon... mon père, ne me le refusez pas; que j'expire avec cette consolation.

Julie étoit toujours à genoux, arrosant la terre de ses larmes; M. de Gourville n'ayant pas la force de parler, lui tend avec bonté une de ses mains; elle la presse contre sa bouche, et la mouille de ses pleurs; toute la réponse du vieillard est de se soulever et de serrer Julie entre ses bras; ce silence si touchant, si expressif, n'est interrompu que par des sanglots; Daumal et Marianne y mêlent les leurs; le vieillard enfin s'écrie: ma fille... oublions tout; puisse Dieu te pardonner, comme je te pardonne! Julie ne peut que dire: ô mon père! vous ne me rejetez pas de votre sein!.., je mourrai donc avec le nom de votre fille!

La douleur et la joie produisirent sur M. de Gourville des effets également dangereux pour sa santé. Julie ne quittoit point le chevet de son lit ; la source de ses pleurs étoit intarissable : son père pleuroit avec elle, et la reprenoit sans cesse dans ses bras. Tu m'es rendue, lui disoit-il ! tu recevras mon dernier soupir ! — O mon père ! c'est moi qui touche à la fin d'une vie, que je ne saurois expier ! Vous ne mourrez point, mon père, vous vivrez pour m'accorder quelques regrets. Je me flatte que mes derniers instans vous feront oublier.... ah ! le souvenir de mes honteux égaremens me survivra ; tout l'excés de mes remords ne me sauvera pas d'une mémoire à jamais flétrie.

Le vieillard, toujours plus dominé par l'amour paternel, s'efforçoit de consoler Julie en lui parlant de sa tendresse, et de la bonté sans limites de l'Etre Suprême ; enfin il approche de cet écueil redoutable où tout ce qui existe, va se briser et s'anéantir. Daumal et sa sœur s'abandonnent à tout l'emportement de la désolation. Mes enfans, leur dit M. de Gourville, soyons chrétiens, regardons le ciel ; c'est là que nous serons dédommagés des vains songes de la terre ; la mort n'est rien ; c'est notre destinée future qui nous doit occuper ; je remets la mienne entre les mains de mon Dieu ; il me fait mourir content, puisque j'ai retrouvé ma fille, et qu'elle pleure sincèrement ses erreurs. Julie, connois, sens tout le prix de la vertu : voilà la source des vrais plaisirs ! tu l'éprouveras ; tu verras que toutes les illusions du monde ne valent pas le bonheur d'être bien avec soi-même, et c'est Dieu seul qui nous procure cette félicité. O mon Dieu !

continue le vieillard expirant, en versant de douces larmes, mon cher bienfaiteur, achève ton ouvrage; ne lui retire pas ta grâce si puissante, si consolante! daigne protéger mes enfans, qu'ils retrouvent en toi leur soutien! Hélas! je les laisse malheureux sur la terre.

De tems en tems, il pressoit Julie et Daumal contre son cœur; il levoit les yeux au ciel. Mon Dieu! reprenoit-il, j'ai recours à ta clémence; pardonne, ô mon Dieu! pardonne; misérable créature que je suis! j'attends tout de ta bonté.

Jamais M. de Gourville ne déploya plus la dignité de l'homme; jamais il ne fut plus sensible, plus reconnoissant, et n'eut un front plus serein; c'étoit lui qui consoloit, qui exhortoit ceux qui l'entouroient; il reçut les secours de l'église avec cette ferveur qui part d'une ame nourrie de vertu et de religion; et après avoir donné sa bénédiction à son fils et à sa fille, et leur avoir recommandé la fidèle Marianne, il mourut dans leurs bras, comme s'il tomboit dans ceux du repos; c'étoit un fruit sain qui ayant acquis son degré de maturité, s'étoit détaché sans effort; sa candeur, l'innocence de sa vie, la pureté de ses mœurs, sembloient respirer encore sur son visage; quel spectacle pour les gens du monde! et quelle mort à opposer à celle de cette malheureuse Sauval! ô vertu, tu n'es donc pas une chimère! et quand on ne retireroit d'autre avantage de soixante-dix ans qui t'ont été consacrés, que d'avoir le droit de mourir ainsi, ne devroit-on point te préférer à tout ce que les plaisirs nous offrent de plus flatteur?

Daumal éprouva un violent désespoir ; Marianne expiroit dans les sanglots : mais la désolation de Julie ne sauroit s'exprimer ; elle se précipitoit, les cheveux épars, en se frappant la poitrine, sur le corps de son père ; elle l'embrassoit ; elle poussoit des hurlemens. Mon père, s'écrioit-elle ! ô mon père ! c'est moi qui ai avancé la fin de ta carrière infortunée ! c'est ta fille qui t'immole, mon père ! ce crime me manquoit ! Non, disoit-elle à son frère et à Marianne qui vouloient l'arracher à cette situation, vous ne me séparerez point du plus chéri des pères ; je veux être ensevelie dans le même cercueil ; et que ferois-je sur la terre ? je ne puis plus soutenir le fardeau de l'existence ; le tombeau est mon unique asyle... mon frère, ne m'ôte pas la consolation d'exhaler le soupir qui me reste, à côté de l'auteur de nos jours.

On rendit les derniers devoirs à M. de Gourville. Julie, malgré Daumal et toutes ses représentations, courut se vouer à une clôture éternelle ; elle fit choix de cet ordre rigide où l'on est obligé de coucher dans sa bière ; elle prit l'habillement le plus grossier, ne vivant que de pain et d'eau, ou plutôt de ses larmes, et quand elle avoit rempli les plus humiliantes fonctions, on la trouvoit au pied des autels, implorant avec des cris, la clémence divine.

Marianne la suivit au couvent où elle s'attacha en qualité de sœur converse. Mademoiselle, lui dit cette domestique si estimable, je comptois mourir au service de vos chers parens : le ciel nous les a enlevés ; je n'ai plus d'autre maître à servir que Dieu ; il n'empêchera

point que je ne vous chérisse jusqu'au dernier soupir. Ah, Marianne! répondoit Julie avec des gémissemens, tu n'as pas à désarmer un juge irrité : c'est dans le sein d'un père tendre que tu te jettes ; il ne me pardonnera jamais... Marianne, je l'ai trop offensé!

Ces deux femmes, exemple de la dévotion la plus vraie et la plus vive, étoient émules l'une de l'autre, pour les austérités et les autres pratiques de la vie religieuse ; Julie redisoit sans cesse : des conventions purement terrestres, m'avoient élevée au-dessus de Marianne ; la vertu l'a faite ma maîtresse et mon modèle ; que je serois heureuse d'être son égale!

Daumal voyoit souvent sa sœur; elle lui avouoit que son bonheur avoit commencé du moment qu'elle s'étoit retirée dans le cloître. Mon frère, lui disoit-elle, il y a bien peu de tems que je vis ; je trouvois dans la société une mort continuelle; quelle fausse joie! que ces plaisirs qui m'ont tant abusée, sont foibles et languissans au prix de cette ivresse pure et délicieuse dont se remplit une ame pénétrée de Dieu! Croiriez-vous, ajoutoit-elle, que je dors dans mon cercueil avec plus de satisfaction que dans ces lits que me préparoit la mollesse ? c'est-là que j'embrasse l'image ravissante d'un maître bienfaisant qui a daigné me rappeller à lui. Lorsque j'étois livrée à mon aveuglement, je ne pouvois imaginer que Mme. de la Vallière éloignée d'une cour enchanteresse, oubliée du plus puissant des monarques, soumise à toutes les rigueurs de la pénitence, ne fût pas la plus malheureuse des femmes: ah! mon frère, que je me trompois! la sœur Louise

de la Miséricorde (1) jouissoit du bonheur suprême ; eh ! quels rois de la terre valent celui du ciel ? J'ai été dans le fracas du monde, surprise et persécutée par une conscience indomptable, dont la voix sourde se faisoit entendre au milieu de mes égaremens ; un trouble secret et invincible empoisonnoit pour moi ces momens de tumulte qu'on appelle des fêtes ; mon ame incessamment me découvroit de nouveaux besoins, et s'élançoit vers quelque objet qui pût fixer et calmer ses desirs vagues et inquiets, et cet objet si attendu, si souhaité, fuyoit comme un ombre impalpable que l'on poursuit, et qu'il est impossible de saisir. Daumal, ici je commence et j'achève la journée dans les douceurs d'une félicité pure, qui, sans doute, est un avant-goût de la félicité céleste ; tous les jours sont beaux à mes yeux : ils m'élèvent à l'idée consolante de l'immortalité. Je me jette toute entière dans le sein de la bonté divine, j'espère que mes larmes, un repentir sincère, mon amour, mon tendre amour pour le plus grand, pour le meilleur des êtres répareront mes désordres passés, puissé-je mourir, mon frère, dans cette confiance ! O mon Dieu, poursuivoit-

(1) C'est le nom de religion que prit Mme. la duchesse de la Vallière en quittant le monde pour entrer aux Carmélites. On auroit bien désiré que cette pénitente si respectable fût moins connue ; qu'on auroit goûté de plaisir à s'étendre sur son éloge ! Quelle ame en effet ! quelle piété onctueuse et aimable ! Mme. de la Vallière porta dans toutes ses vertus le charme de la sensibilité ; sa dévotion fut un amour délicat et épuré qui ne pouvoit avoir d'autre objet qu'un Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite d'être aimé ainsi.

elle !

elle ! faut-il que mon père ait été la victime d'une fille trop coupable ? oui, c'est moi qui lui ai causé la mort ; je brûle de le rejoindre. N'en doutons point : ce Dieu si juste l'aura récompensé de ses vertus, de ses souffrances, du pardon généreux qu'il a bien voulu m'accorder.

Tels étoient les discours et la nouvelle vie de la sœur de Daumal. Quel pouvoir n'a pas l'exemple ! et qu'il est nécessaire à la nature humaine qu'elle ait devant les yeux des images imposantes qui l'échauffent et l'élèvent à la perfection ! On vint un jour avertir Julie qu'on demandoit à lui parler ; elle fit des questions au sujet de la personne qui désiroit la voir : on ne put lui donner que de foibles éclaircissemens : c'étoit un inconnu qui avoit refusé absolument de dire son nom, et l'objet de sa visite ; on avoit seulement observé qu'il étoit jeune, que son extérieur étoit des plus simples, et qu'il paroissoit dans l'abattement. Julie hésita d'abord si elle se rendroit à sa demande, un mouvement subit la détermina ; c'est peut-être, dit-elle, quelque infortuné qui a besoin de consolation ; si je ne puis l'obliger, du moins je puis essuyer ses larmes, et lui faire sentir les douceurs d'une religion consolante. Elle court au parloir. Qui s'offre à ses regards, pâle, défiguré ? le marquis de Germeuil, scélérat aux yeux du ciel et de cette vérité qu'on ne sauroit abuser, et envisagé par le monde comme un homme à la mode, comme un modèle de noblesse et d'agrément. Vous, monsieur, s'écrie Julie, en reculant de crainte ! votre perfidie vient-elle me poursuivre jusqu'en ces lieux ? Je viens, reprit le marquis, vous

admirer, vous demander pardon d'une conduite trop criminelle, et répandre à vos pieds une ame qui vous doit son changement, et qui brûle de vous imiter. Oui, je suis l'auteur de vos égaremens; je vous ai entraînée dans le vice; j'ai employé l'art infâme des séducteurs; j'ai commis tous les crimes. Vous n'êtes pas la seule dont j'aie causé les malheurs et les désordres; il n'y a point d'excès où je ne me sois porté; content d'avoir aux yeux des hommes le masque de la probité, je ne croyois ni au ciel ni à la vertu; votre exemple a été pour moi un coup de lumière; je me suis contemplé dans toute l'horreur de mes fautes, et je cours m'enfoncer dans une retraite religieuse, et y pleurer à jamais une vie qu'il me sera impossible d'expier. Je donne tout mon bien à mes parens. J'ai voulu vous voir, avant que de dire un éternel adieu au monde, et vous apprendre enfin une conversion qui est votre ouvrage. O mon Dieu, dit Julie, en levant les yeux au ciel, tu me combles de tes bienfaits! Quoi! monsieur, ajoute-t-elle en s'adressant à Germeuil, vous reconnoissez vos erreurs! que je vous vois avec plaisir rempli de ces sentimens! j'approuve fort cette espèce d'abjuration que vous faites de la société; mais, si vous m'en croyez, au lieu d'aller vous ensevelir dans un cloître, osez rester au milieu de ce monde, pour lui présenter un exemple éternel de vertu et de religion : vous êtes connu; moi, je n'étois qu'une infortunée, sans un nom éclatant, peu favorisée de la fortune, hors d'état d'offrir une image frappante, et de répandre le bien; je n'avois d'autre parti à prendre que celui de la retraite: pour vous, monsieur, je vous le redis, soyez pour

le monde un objet d'instruction. Vous parlez de vous désaisir de vos richesses ; eh ! monsieur, ne comptez-vous pour rien l'avantage de secourir les pauvres, de donner du pain à une famille expirante de misère ? Allez, monsieur, allez Germeuil, connoissez l'esprit de la religion : édifiez, ajoutez sur-tout la bienfaisance à la prière, et croyez que l'Etre suprême à ce prix répandra sur vous ses bontés.

Germeuil étoit dans une sorte d'extase ; il croyoit entendre Dieu lui-même ; il court embrasser le genre de vie que lui avoit prescrit Julie. Il revenoit quelquefois la voir, et réchauffer son zèle dans ses pieux entretiens. Des austérités volontaires qu'il s'étoit imposées, le conduisirent au tombeau ; avant que d'expirer, il envoya à Julie une lettre qu'elle porta toujours sur son cœur ; jamais la religion ne s'étoit exprimée avec plus d'onction et d'énergie.

Julie durant vingt-cinq années, eut la force de persister dans sa ferveur, d'autant plus admirable, que d'une sévérité excessive pour elle-même, cette digne religieuse n'avoit pour les autres que de la douceur et de l'indulgence. Voilà bien le caractère de la véritable dévotion : la piété fausse se fait reconnoître à sa férocité intolérable, et à son peu de ménagement pour les foiblesses d'autrui. On ne voyoit point dans Julie cet orgueil qui souvent s'attache à la vertu, et lui ôte de sa noblesse et de sa pureté ; elle pratiquoit l'humilité qu'annonçoit son extérieur ; son plus grand sacrifice étoit de soutenir les regards de Marianne, et elle en cherchoit avidement les occasions pour se confondre et s'anéantir davantage. Au bout de ces vingt-cinq ans

d'une pénitence éclatante, elle se ressouvenoit encore de ses fautes, et en gémissoit profondément. Enfin elle arriva à ce terme où tout s'évanouit autour de nous, hors la vérité qui vient nous présenter, d'une main qu'on ne sauroit repousser, le flambeau de la mort. Julie demanda à être couchée sur la cendre ; ce fut Marianne qu'elle chargea de l'étendre sur ce lit d'humiliation ; toute l'assemblée fondoit en larmes ; on n'entendoit que des sanglots; la seule Julie montra cette fermeté qui n'appartient qu'à la religion, et que ne donne point la sagesse mondaine. Elle expira, en tendant la main à Marianne, et en priant Dieu de lui pardonner ses erreurs, et de conserver les jours de son frère. Daumal ne put se consoler de cette perte, et pleura sa sœur jusqu'au dernier soupir. Pour Marianne, accablée de douleur, elle ne tarda guères à suivre sa maîtresse au tombeau, et fit une fin aussi sublime : c'est-à-dire que cette fin fut exempte également et de faste et de foiblesse, et que Marianne mourut comme doivent mourir les vrais chrétiens.

IANAI

NANCY,

HISTOIRE ANGLAISE.

Des maladies cruelles qui affligent l'esprit humain, l'imprudence et la jalousie sont peut-être les plus dangereuses et en même tems les plus difficiles à guérir; elles nous font chérir l'aveuglement où elles nous plongent, et fuir, en quelque sorte, tout ce qui pourroit nous éclairer. Quoique l'une et l'autre se montrent sous des formes différentes, elles produisent souvent de semblables effets. La jalousie toujours près de la défiance, s'y livre sans réserve, et prépare elle-même les poisons qui la dévorent: l'imprudence, au contraire,

ne conçoit nul soupçon ; elle court à sa perte sans la moindre crainte, et n'envisage l'abyme que lorsqu'elle s'y est précipitée. Que de tableaux cependant qui nous offrent les suites funestes de ces deux sources d'égaremens et de malheurs ! Puisse l'aventure suivante n'être point lue sans fruit par les personnes qu'il est encore possible de ramener à la raison ! qu'elles s'instruisent en s'attendrissant, et que leurs larmes ne soient pas perdues pour leur sagesse et leur bonheur !

Nancy touchoit à sa seizième année, âge où se développent ordinairement dans son sexe les agrémens extérieurs. La jeune miss ne pouvoit désirer plus de beauté : elle frappoit tous les yeux. Sir Herstord son père, qui n'avoit dû son établissement qu'aux grâces de la cour, venoit de mourir subitement, ne laissant qu'un revenu de cent guinées à sa femme et à sa fille. Elles furent donc obligées de se renfermer dans les bornes resserrées de leur nouvelle condition : mais elles ne surent point en prendre l'esprit ; elles n'adoptèrent point cette sagesse de réflexion, cet éloignement du grand monde, ce goût pour la retraite, cette sévérité de mœurs qui conviennent à l'état médiocre, et lui procurent des plaisirs inconnus à l'éclat et à la richesse ; elles ignoroient sur-tout cette réserve qu'on peut appeler la dignité de l'indigence, et qui la met à l'abri de la morgue et des outrages de la fortune. L'ame de Nancy n'étoit déjà que trop altérée par les mauvais principes de ce qu'on nomme si improprement une bonne éducation. Tout promettoit dans cette jeune personne le caractère d'une lady accomplie, cette politesse insultante, ces caprices bizarres et

inhumains, ces travers révoltans, ces étourderies apprêtées, cette foule de ridicules qui distinguent parmi nous une femme de rang, et qui, à la honte de nos compatriotes, la rendent aimable à leurs regards, en la faisant mésestimer. Nancy cependant annonçoit des vertus et une honnêteté qui balançoient beaucoup ses imperfections.

Sa mère ne tarda pas à revenir de cet égarement qui n'étoit qu'un reste d'ivresse de leur situation passée; elle ouvrit les yeux; elle apprécia ses sociétés; elle vit que les nombreuses visites qu'elle recevoit, n'étoient fondées que sur cette joie intérieure et cruelle que goûtent la plupart des hommes à mettre en opposition leur bonheur avec les disgraces d'autrui; elle sentit que le malheur inspire presque toujours aux heureux qui l'approchent, une familiarité offensante; que ce prétendu intérêt qu'on prend aux infortunés, tient à la froideur du mépris, et qu'il n'y a qu'un pas de la bonté compatissante à l'insolence de la protection; elle n'eut pas de peine encore à se convaincre que les charmes de sa fille augmentoient cette foule de connoissances aussi dangereuses qu'oisives; et en effet, qui peut douter que les vues de ces séducteurs à la mode, sur une personne aimable, disgraciée de la fortune, ne soient audacieuses et criminelles? Une des plus grandes mortifications qu'essuie l'adversité, est de se voir privée de cette sorte de considération, qui flatte tant la foiblesse de notre orgueil; on n'aime point à multiplier le nombre de ses supérieurs, et un malheureux ne trouve que des maîtres dans tout ce qui l'environne.

Nancy étoit bien éloignée de penser comme sa

mère ; c'étoit sous un autre point de vue que les objets s'offroient à ses yeux. L'avenir lui présentoit sans cesse un mariage éclatant qui l'éleveroit au faîte de la fortune et des grandeurs ; voilà sur quelle image ses espérances revenoient toujours. Rien n'arrêtoit l'essor de sa vanité ; il n'y avoit point, selon sa façon de voir, dans les trois royaumes, de baronet, de lord qui n'accourût soupirer à ses pieds ; milord duc l'avoit beaucoup regardée au spectacle, et d'après ces regards, elle s'étoit abandonnée à tout le délire de l'amour-propre.

La mère alarmée des périls évidens auxquels sa fille couroit se livrer, crut qu'il étoit tems d'avoir avec elle une conversation sérieuse.

Nancy, lui dit-elle un jour, vous commencez à me donner des craintes.... Ma fille, écoutez-moi. Ce n'est point la sévérité maternelle qui va vous parler : c'est la douceur, la tendresse de l'amitié la plus pure, la plus vraie. Oui, ma fille, c'est votre amie, votre unique amie qui vous presse contre son sein, qui vous baigne de ses larmes : elles coulent de mon cœur ; le vôtre y seroit-il insensible ? Je vais vous montrer le précipice horrible où vous vous jetez. J'ai commis une faute énorme, Nancy : je la reconnois aujourd'hui, et je veux la réparer. J'ai pu oublier que notre situation étoit des plus bornées, que vous aviez quelques agrémens qui augmentent tous les jours : mais ces agrémens sont un bien foible avantage, s'ils sont séparés de la vertu.... — De la vertu !.... — Ne m'interrompez point, ma fille. On ne sauroit prendre trop de précautions pour conserver cette pureté de vertu dont la moindre imprudence entraîne souvent la

ruine. Nancy!, apprenez que lorsqu'on n'est point heureux, et qu'on se livre à la dissipation et à la société, il est rare que cette société vous respecte; l'insulte est toujours près du dédain, et il ne faut point se le dissimuler: que la sensibilité humaine ne nous en impose point: on méprise les infortunés. Voilà, ma fille, le sentiment que nous faisons naître: il se masque sous les dehors menteurs de la politesse: mais ayons le courage de l'approfondir et de nous éclairer; osons nous dire que nous sommes malheureuses, qu'à ce titre nous tenons peu au monde, qu'il n'y auroit que l'avilissement du vice qui pourroit nous y donner de l'existence. Eh! quelle existence, ma chère Nancy! Recueillons nos forces, sachons nous suffire à nous-mêmes, et supporter la solitude. Nous partirons demain pour la campagne; nous irons nous ensevelir dans une retraite où tu apprendras tout ce qui peut former une conduite sage, et à l'abri du reproche; par cette retraite prudente, nous mériterons l'estime de ce monde, qui peut-etre seroit bientôt porté à nous la refuser, et nous interromprons le cours de ces visites, dont tôt ou tard tu serois la victime.

Nancy, dans le premier instant, avoit embrassé avec joie le projet de sa mère: rendue à la réflexion ou plutôt aux suggestions trompeuses de la vanité, elle se réfroidit. Traîner une vie monotone! posséder tant de charmes, et n'en avoir pas un témoin! ne recevoir nul éloge! n'être belle, en un mot, que pour les grossiers habitans de la campagne, c'étoit une réforme à laquelle on eût préféré la mort. Où sa mère appercevoit des dangers, des erreurs, une perte

certaine, elle n'envisageoit que des plaisirs permis, une coquetterie légère dont ne s'offensoit point la vertu, l'art innocent de plaire qui enchaîne sans captiver, qui répand des fleurs sur l'esprit, et ne va jamais jusqu'à la liberté du cœur.

Nancy déterminée à ne point quitter la ville, employa donc auprès de sa mère les caresses, les prières, les larmes. De toutes les foiblesses, la foiblesse maternelle est peut-être celle qui sait le moins résister: Nancy l'emporta. Elles restèrent à Londres, continuèrent d'y recevoir de nombreuses visites, et la malheureuse mère vit avec douleur sa fille entourée d'une foule d'adorateurs qui ne cherchoient qu'à l'égarer et à flatter sa vanité.

Slightman étoit un des premiers parmi les *Beaux* qui assistoient à son thé; il se crevoit aux courses de chevaux, faisoit parler de lui par ses paris exorbitans, possédoit l'heureuse magie de se multiplier et de se reproduire à la fois et le même jour aux spectacles de Drury-lane, de Hay-market, à Hyde-park, à Wauxhall, à Ranelagh; il savoit jurer avec élégance, et *boxer* (1) avec grâce; un des plus grand héros de taverne, chasseur à toute outrance, et le coryphée des libertins de Marybone, il avoit voyagé avec beaucoup de fruit, ayant rapporté très-exactement tous les ridicules de nos voisins; quelquefois il buvoit comme un Allemand, et mêloit à la fierté bretone la gravité espagnole; il ne manquoit pas de détonner avec goût

(1) Façon de se battre des Anglais, qui se donnent des coups de tête dans l'estomac.

les allegro d'Handel ; c'étoit le patron décidé des virtuoses: en un mot Slightman, depuis que Dieu crée des baronets, étoit, dans cette espèce d'hommes, une des plus jolies et des plus absurdes créatures qui eussent figuré sur ce globe. Il n'est pas difficile d'imaginer qu'un tel individu étoit très-assuré de plaire, et tout, en effet, contribuoit à l'entretenir dans cette flatteuse opinion; vingt folles des plus qualifiées avoient été sur le point d'aller pour lui à la chapelle de la *Flotte* ; (2) suivi d'une réputation si éblouissante, comment n'auroit-il pas espéré de fixer les regards de Nancy? Il avoit déjà consigné son nom dans ses tablettes de bonnes fortunes ; il ne faisoit que d'entrer en possession de son titre et de ses biens ; il déploya toutes les galanteries parasites d'un amant déclaré. Nancy, que son caractère portoit à sacrifier la nature et la vérité, aux airs, à la mode, et à la folle manie de paroître estimer tout ce que l'Angleterre avoit de plus extravagant, ne manqua pas de distinguer le baronet de ses rivaux : elle se crut aimée: bien convaincue que cet amant aspiroit à devenir son époux, elle souffroit ses assiduités avec un plaisir qui la trahissoit. Il fallut cependant que Slightman s'expliquât ; il faisoit voir tous les transports de l'amour, et ne laissoit jamais échapper le moindre mot de mariage; le peu de raisonnement et de force qu'il supposoit à cette malheureuse famille, encourageoit la scélératesse du séduc-

(2) C'étoit dans cette chapelle que l'on contractoit aisément des mariages, avant la promulgation de l'acte qui a défendu ces engagemens si contraires aux loix, et aux intérêts des familles.

teur; il forme un projet qui lui paroît admirable, prétexte un voyage de peu de jours dans la *contrée* (1), et envoie cette lettre à Nancy.

« J'imagine, ma charmante, que vous ne doutez » pas de mon amour, et que nous devons nous épar- » gner ces préliminaires qui ne font que traîner après » eux l'ennui et l'insipidité. Vous avez trop de déli- » catesse, et vous êtes trop intéressée à faire éclater le » triomphe de vos charmes, pour ne pas sentir le prix » de votre conquête. Vous n'avez point d'égale, di- » vine Nancy, et me conviendroit-il de craindre des » rivaux ? On n'aime point comme j'aime. Votre es- » prit, qui vous prête à mes yeux de nouvelles grâces, » s'est débarrassé, sans doute, du joug des préjugés ; » une créature céleste auroit-elle la façon de penser » du vil peuple ? Pourquoi sont faites les loix ? Pour » garotter ces ames serviles qui ne demandent pas » mieux que de se charger de chaînes, et qui n'ayant » point la force d'avoir un sentiment à elles, se traî- » nent humblement sur les pas qu'on leur a tracés, et » n'existent, en quelque sorte, que sur la foi d'autrui. » Ecartons loin de nous cette *routine* d'opinions qu'il » faut abandonner à ces automates humains ; osons » penser par nous-mêmes ; examinons enfin ces pré- » tendus liens respectables qu'a tissus la main mal- » adroite des hommes grossiers, pour nous surprendre » et nous captiver. Le bonheur, ma Nancy, peut-il

(1) On appelle *contrée* la campagne qui est aux environs de Londres.

» être où n'est point la liberté ? Etes-vous faite pour » retenir le cœur par des nœuds qu'a formés la bizarrerie de l'usage, tyran bien digne de l'hébété vulgaire qui s'y soumet ? C'est à votre beauté, c'est à » l'amour seul à vous établir ma souveraine ; c'est » aussi de lui seul que vous devez emprunter votre » pouvoir : il est au-dessus des loix et de l'habitude ; les » sermens que prononce le cœur, ne sont-ils pas les » plus forts, et les plus sacrés ? Mais nous seroit-il » possible à nous qui sommes si éclairés, si délicats, » de goûter les plaisirs de la tendresse, quand ils seroient confondus avec les devoirs? Cette image en » vérité, me fait peur Soyons libres, ma chère, comme » l'air que nous respirons. Pouvant faire la suprême » félicité l'un de l'autre, il seroit ridicule, absurde, » inoui, d'imaginer que l'un de nous voulût recourir » à une séparation; et si ce bonheur avoit un terme, » ce qui est de toute impossibilité, puisque tous les » jours je découvre et j'adore en vous de nouveaux » charmes, le mariage.... Quel mot ! non, non, » vous ne cesserez jamais d'être la maîtresse de mon » ame ; régnez par l'amour seul : cet empire-là n'a » point de fin.

» Après vous avoir parlé d'une tendresse qui ne sauroit s'éteindre qu'avec ma vie, vous parlerai-je de » la fortune ? Votre sort seroit celui de la femme la » plus chère et la plus respectée ; si la mort venoit » m'arracher de vos bras, tous mes biens seroient à » vous.

» Encore une fois, ne consultons point l'usage et la » coutume, ces précepteurs des sots ; n'écoutez que

» la raison, la nature, votre cœur ; le cœur ne peut » nous égarer ; croyez-en mes lumières ; cédons au » sentiment. Au moment que je vous écris, je suis, en » pensée, prosterné à vos genoux : décidez donc de » mon sort ; je vous sauve les détails d'un consente- » ment formel. A mon retour de la campagne, j'irai » recevoir mon arrêt à vos pieds. Si vous ne me dé- » fendez point de vous voir, vous aurez prononcé » mon bonheur ; alors je ne vis que pour être votre » amant, que pour vous adorer, pour vous idolâtrer » le reste de mes jours : si votre présence m'est in- » terdite... quel coup de foudre ! ô ciel ! faudroit-il » renoncer à vous pour jamais !

Votre fidèle amant, etc.

» *P. S.* Nous prendrions des arrangemens qui vous » délivreroient des remontrances triviales de votre » chère et honorée mère. Dans ces sortes d'affaires, » il faut bien se garder de consulter les parens : ce » sont de bonnes gens auxquelles il faut laisser le licol » du préjugé. Vous m'entendez, ma chère ; ma foi ! » l'amour a plus d'esprit qu'eux tous, et nous lui obéi- » rons ; n'est-il pas vrai ? dites donc que oui. »

Nancy n'avoit pas achevé cette lettre, qu'elle avoit couru en fureur donner ordre que la porte fut fermée à l'impudent Slightman. Les travers de cette jeune personne n'empêchoient point qu'elle ne fut affermie dans la vertu : mais elle se contentoit de n'avoir rien à se reprocher ; forte de cet aveu intérieur, elle se croyoit autorisée à ne suivre que ses premières idées. Sa

mère essayoit envain de lui ouvrir les yeux sur ses imprudences, et de la traiter même durement: Nancy se servoit des armes qu'elle avoit employées, c'est-à-dire, qu'elle savoit ramener sa mère à sa foiblesse, et reprendre son empire. Sa vanité indiscrète s'applaudit de la lettre du baronet; elle en parla avec orgueil aux femmes de sa société; elle exposa à leurs regards Slightman, tel qu'un ennemi vaincu, enchaîné à son char, et dont la défaite relevoit l'éclat de ses charmes; elle regardoit cet acte d'amour-propre comme un témoignage authentique de sa sagesse, et une réponse imposante à quiconque auroit l'audace de blâmer la légèreté et l'étourderie de sa conduite: mais la sûreté de la conscience suffit-elle au triomphe de la vertu? le jugement public ajoute au sien, et ce n'est pas assez d'être innocent pour soi-même, il faut l'être encore pour les autres.

Une telle aventure auroit dû servir d'éternelle leçon à Nancy, elle n'en eut que plus de hauteur; elle marchoit d'imprudences en imprudences, et fut exposée à des soupçons qu'elle n'avoit point mérités; elle permettoit qu'on lui écrivît, sans réfléchir sur les suites funestes qu'a souvent une lettre pour les personnes de son sexe; on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir donné des rendez-vous: toutes les apparences la condamnoient, tandis que le peu d'attention aux conséquences étoit le seul tort qu'elle eût à se reprocher; les conseils, les menaces, les pleurs de sa mère ne produisoient que des effets bientôt détruits; le caractère de Nancy ne pouvoit changer; la vanité ainsi que l'étourderie la dominoient, et ces deux défauts pour lesquels le

monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvéniens du vice.

Les spectacles étoient au nombre des amusemens de Nancy : attirée par une pièce nouvelle au théâtre de Hay-market, elle attachoit les regards de l'assemblée ; jamais l'art n'avoit mieux servi ses grâces naturelles ; elle étoit citée comme un modèle de goût pour ses ajustemens ; elle corrigeoit même les modes françaises ; sa parure, ce jour là, étoit de cette élégance qui relève la beauté bien plus que l'éclat de la richesse. Un jeune homme sur-tout ressentit le pouvoir des charmes de Nancy ; il se nommoit Bentley ; il revenoit du Levant, et étoit capitaine d'un vaisseau que son père lui avoit acheté. On a observé qu'un seul instant suffisoit pour donner naissance aux grandes passions. Bentley a aussitôt oublié le spectacle, et tout ce qui l'environne ; il n'éprouve plus d'autre intérêt que celui de l'amour, car il étoit déjà éperdument amoureux ; il ne cesse de regarder Nancy ; toute son ame est fixée avec ses yeux sur cet unique objet ; il brûle de savoir le nom, l'état, la demeure de son aimable inconnue ; ce qu'il apprend l'enflame davantage, et pique même sa vanité ; on lui dit que Nancy étoit du petit nombre de ces femmes séduisantes, qui, satisfaites de remporter des conquêtes, savent concilier la sagesse et le talent de plaire ; coquettes peut-être plus dangereuses que ces beautés complaisantes que le vice avilit. Cependant moins livrée au tourbillon de ses connoissances et à la dissipation, Nancy paroissoit ouvrir l'oreille aux représentations de sa mère ; l'une et l'autre étoient devenues plus difficiles dans le choix de leurs sociétés.

Bentley eut donc quelque peine à se ménager une entrevue : conduit par la probité autant que par l'amour, il prend le parti d'écrire à la mère de la jeune miss ; il détailloit dans cette lettre les éclaircissemens nécessaires au but qu'il se proposoit, et il demandoit avec instance d'être admis au rang des heureux qui faisoient leur cour à sa fille dans l'intention de briguer sa main. On fit des informations : elles furent favorables à Bentley ; il obtint enfin cette permission désirée. Il vole chez Nancy, trouve la mère seule ; des vues d'établissement, un mariage prochain furent le sujet de la conversation : on répondit en peu de mots au nouvel amant, que l'on étoit très-sensible à sa proposition, mais que Nancy dénuée des avantages de la richesse, ne pouvoit accepter pour son époux qu'une personne qui seroit libre de contracter un prompt engagement. Bentley dépendoit des volontés d'un père, et la mère de Nancy étoit trop sage et trop éclairée sur les devoirs de l'honnêteté, pour profiter de la foiblesse d'un jeune homme amoureux ; elle ne se cachoit pas que les parens avoient d'autres yeux que leurs enfans, et que souvent dans une alliance ils consultoient plus les convenances, et les rapports de fortune, que ceux d'humeurs et de sympathie ; elle ajouta que Bentley ne devoit se représenter à ses regards qu'appuyé du consentement de son père. Le jeune homme étoit déconcerté ; il ne savoit trop que répondre ; il connoissoit l'inflexibilité de sa famille : inaccessible à toutes les séductions de l'amour, elle n'envisageoit et n'estimoit que l'opulence ; jamais son père ne choisiroit pour sa bru qu'une fille riche, qui

auroit encore par son économie le talent d'accumuler des biens ; et Nancy n'avoit que de la beauté et des vertus qu'on cherchoit à calomnier. Elle entre dans l'appartement ; Bentley fut frappé de ses charmes. Il promit tout ; l'un et l'autre se plurent ; et Bentley se retira enchanté de sa maîtresse.

Nancy seule avec sa mère laissa éclater sa joie. Elle se voyoit déjà un époux digne d'être aimé, et qui lui donneroit un rang et de la fortune. Les chimères les plus brillantes sourioient à son imagination : Dans quel éclat sa beauté alloit se montrer ! comme les autres femmes seroient humiliées ! et quel plaisir d'en triompher ! C'est ainsi qu'une jeune personne, à la veille d'un établissement, s'abandonne a toute l'effervescence de l'amour-propre exalté ; elle craindroit d'être arrachée à des songes si agréables, et la vérité ne vient l'en retirer que lorsqu'il n'est plus tems de profiter du réveil.

La mère de Nancy eut avec elle une conversation qui auroit dû la mettre à l'abri des piéges où elle étoit prête à tomber. Ma fille, lui dit cette mère vertueuse et sensée, je vois avec douleur que vous cédez sans peine à toutes les illusions qui peuvent vous flatter ; il n'y aura que de grands malheurs qui vous corrigeront, et le repentir sera inutile. Vous regardez Bentley comme un mari que votre heureuse destinée vous envoie. Ouvrez les yeux, ma chère Nancy : nous ne sommes point riches, et la beauté, ni même la vertu, ne forment des mariages : c'est la fortune qui lie les époux. Le père de Bentley ne souffrira jamais que son

fils reçoive votre main. Et pourquoi, répond Nancy, ne se rendroit-il pas aux sollicitations de son fils ? Je suppose que j'inspire à Bentley une tendresse à l'épreuve des évènemens et de la bizarrerie de sa famille : n'a-t-on point vu...—Eh ma fille, voilà ce qui égare les jeunes personnes de notre sexe ! Vous m'allez dire, je m'y attends bien, qu'on a vu miss Harigton devenir l'épouse d'un vice-roi d'Irlande, le lord Starley élever au rang de lady la fille de son secrétaire, milord duc de Pembrock se marier avec miss Belly ; vous vous arrêtez à des exceptions si rares : mais considérez seulement dans le quartier de Westminster le nombre de victimes de l'inexpérience et de la sotte vanité, qui toutes sont tombées dans la misère et dans l'avilissement. Il n'y a pas une de ces jeunes infortunées qui n'ait été assurée dans le fond de son cœur, qu'elle seroit la femme d'un de nos premiers lords. Encore une fois Nancy, nous sommes dans une situation qui rend votre établissement difficile ; nous ne pouvons recevoir les visites de Bentley qu'à une seule condition : que son père entre dans ses vues, qu'il lui donne son consentement, et je serai la première à favoriser le penchant, qui déjà vous égare... Ma fille, craignez que votre cœur ne vous perde ; l'amour pour notre sexe est la source de bien des peines, et souvent de fautes irréparables. Au nom de l'amitié, je ne veux point me prévaloir de l'autorité maternelle, ma chère Nancy, ne te livre point à des espérances trop flatteuses ; écoute la verité : elle te parle par ma bouche, cette vérité que la jeunesse s'efforce de repousser. Crois en mes larmes, elles ne sauroient te tromper ;

prends garde aux commencemens d'une passion qu'aujourd'hui il sera facile de vaincre.

Nancy fut touchée de ces conseils donnés avec tendresse ; elle embrassa plusieurs fois sa mère, mêla ses pleurs aux siens : mais, ce qui lui arrivoit toujours, son caractère reprit son ascendant ; elle se rejeta dans le sein des mensonges que lui présentoit son imagination. Faut-il que l'esprit humain soit amoureux de l'erreur ? il court obstinément au-devant de ses prestiges ; c'est ce malheureux insecte qui retourne incessamment à la flamme qui le dévore.

Bentley amoureux, changea de façon de voir et de juger. Il se flatta qu'il viendroit à bout d'obtenir l'aveu de son père, lui, qui jusqu'alors l'avoit regardé comme le plus inflexible des hommes ; il espéra même que le tems ameneroit quelque occasion favorable où il lui seroit permis de risquer une explication : dans l'attente de ce moment, il crut ne pas compromettre son honneur, en employant l'artifice et le mensonge. Jusqu'à quel point la passion peut-elle nous dégrader, et que l'amour nous fait tomber dans de honteux égaremens ! Bentley se remontra chez la mère de Nancy, assuré, disoit-il, du consentement paternel ; il ne borna point ses visites ; chaque instant ajoutoit à la vivacité de sa tendresse, et il avoit inspiré toute l'ardeur qui l'enflammoit.

Nancy cependant avoit de la peine à calmer les alarmes de sa mère, qui fatiguée enfin des délais et des prétextes supposés, déclara hautement qu'il falloit que Bentley se hâtât d'épouser sa fille, ou qu'il renonçât absolument à leur société. Cette décision qu'il étoit impossible

impossible d'éluder, fut un coup mortel pour le malheureux amant : il avoua tout à sa maîtresse, qui lui pardonna, en faveur du motif, l'imposture dont il s'étoit appuyé ; elle fut même sa complice, en cherchant à rendre sa mère le jouet d'une espérance qui ne l'aveugloit plus ; leurs ruses furent inutiles : de nouvelles plaintes, des ordres plus précis que les premiers de ne reparoître que pour marcher à l'autel, mirent Bentley au désespoir ; subjugué par sa situation autant que par des sentimens qu'il n'étoit plus maître de contraindre, il court à son père, tombe à ses pieds, les inonde de pleurs : — Mon père ! vous me voyez à vos genoux dans l'attitude d'un homme qui vous demanderoit la vie : oui, c'est la vie que je viens vous demander ; j'ai commis une faute, qu'il n'est plus en ma disposition de réparer ; mon père, j'ai osé engager mon cœur, sans vous consulter... Vous seriez marié, interrompt le vieillard, d'un ton brusque et emporté ? — Non, je n'ai point contracté ces nœuds sacrés : mais, mon père, je brûle de les ajouter à ceux dont l'amour me tient enchaîné pour jamais.... j'aime un modèle de beauté, de vertu, d'enchantement... — Elle est riche ? — Eh ! mon père, voilà le foible avantage qui lui manque, je venois... Le père indigné, repousse son fils : — Vouloir s'associer à une fille sans bien ! en concevoir seulement l'idée ! sortez de ma présence ; vous n'êtes pas digne de moi ! — Mon père !... — Si vous étiez mon fils, vous auriez des sentimens plus relevés. Ignorez-vous, insensé, qu'il n'y a que l'opulence qui donne de la considération ? Les talens, le mérite, les grâces ne sont rien sans la richesse... Tes livres ne t'ont pas

appris cela, imbécille. Crois-en l'expérience, le monde : ce sont-là les maîtres qui nous enseignent la vérité ; et où en serois-tu, si je me fusse laissé gâter la tête par des romans ? Je n'avois pas un schelling ; ta mère étoit laide, et d'une naissance obscure : mais elle avoit du bien ; je m'étudiai à lui plaire, et devenu riche en l'épousant, je devins heureux. Le bonheur augmente à proportion de la fortune. — Ah ! mon père, vous n'avez donc pas connu le bonheur ! il est si doux d'être le bienfaiteur de l'objet qu'on aime ! j'aurois tant de plaisir à venger Nancy des injustices du sort !... — Je ne prétends point vous flatter dans votre égarement ; vous me connoissez. Je vous déshérite, si vous retournez une seule fois chez cette femme; m'entendez-vous ? Je ne vous laisserai d'autre bien que ma malédiction ; ne vous remontrez à mes yeux que bien déterminé à ne plus me parler de cet amour romanesque, et à l'oublier.

Bentley balbutia encore quelques mots étouffés dans les larmes : le vieillard inexorable sort, et l'abandonne sans pitié à son désespoir.

Quels assauts pour l'ame de l'infortuné Bentley ! il ne songe pas même à combattre une passion qui lui est chère, et qui, tous les jours prend de nouvelles forces : mais comment reverra-t-il Nancy, après l'arrêt foudroyant porté par un père inflexible ? pourra-t-il bien soutenir sa présence ? Et que dira-t il à cette mère impatiente de conclure un mariage auquel les deux amans doivent renoncer ?

Il succomba sous la douleur, et essuya une violente maladie ; un de ses amis étoit chargé de donner de ses

nouvelles à Nancy, sans lui découvrir le principe du mal. Ses premiers momens de convalescence furent employés à saisir une occasion de la revoir : la fille et la mère le trouvèrent plongé dans un accablement dont ils ne soupçonnoient point la cause; quelquefois il levoit les yeux au ciel, les baissoit vers la terre, les fixoit ensuite sur Nancy, et laissoit échapper des larmes; il ne venoit plus aux heures accoutumées : un trouble continuel sembloit le poursuivre. Lorsqu'on l'interrogeoit sur l'engagement qu'il ne se pressoit point de former, alors son visage s'altéroit, il ne répondoit que par des expressions vagues et mal articulées; Nancy elle-même partageoit cet embarras ; une profonde mélancolie avoit fait évanouir sa gaieté; ce n'étoit plus la même vivacité, les mêmes agrémens.

Sa mère, alarmée sur son état, lassée de promesses qui n'étoient suivies d'aucun effet, trouve le moyen de cacher sa démarche à sa fille, et se rend un matin chez le père de Bentley. Introduite dans son appartement, elle lui demande un moment d'entretien secret. Le vieillard écarte ses domestiques ; elle est frappée de l'air d'opulence qui respiroit dans cette maison, et en conçoit un fâcheux augure pour le sujet de sa visite. Par quelle fatalité la richesse en impose-t-elle, surtout à l'infortune? C'est cette timidité qui redouble l'insolence de l'homme opulent, et qui feroit croire que sa situation est un des premiers avantages de la nature. Si le malheureux étoit bien convaincu qu'il y a de la grandeur à supporter l'indigence sans s'avilir, il montreroit plus de dignité, et ce seroit le riche que sa vue déconcerteroit. La mère de Nancy ne

connut pas cette fermeté dont elle auroit dû s'armer ; elle prend un maintien embarrassé, et d'une voix incertaine : Monsieur, dit-elle au vieillard dont l'arrogance augmentoit à mesure qu'elle montroit moins d'assurance ; je suis la mère d'une personne que monsieur votre fils recherche en mariage ; il prétend que c'est de votre consentement... — Ne seroit-ce pas par hasard d'une miss Nancy dont il s'agiroit ? — D'elle-même, Monsieur ; son honnêteté, mes leçons, mes exemples, notre rang... — Arrêtez, Madame, mon fils est un vil imposteur, qui ne se dérobera point à la punition qu'il mérite ; bien loin d'approuver sa sottise, je lui ai défendu expressément de voir votre fille : elle n'est pas faite pour lui, et je suis étonné que vous ayez pu imaginer qu'un tel mariage seroit de mon goût ; la fortune a mis entre nous tant de distance ! que votre fille soit sage, on pourra bien lui rendre service, et l'établir : mais si elle s'obstinoit à vouloir être ma bru, nous saurions vous faire repentir l'une et l'autre.

La malheureuse femme piquée d'un discours aussi outrageant, veut répondre, et elle ne peut que verser un torrent de pleurs, et perd l'usage des sens. Revenue de son évanouissement, elle se trouve seule dans la chambre, et se hâte de sortir le cœur percé d'un trait mortel. Arrivée à sa maison, elle cherche des yeux sa fille : on lui remet de sa part cette lettre :

« Nayant pas la force de vous parler, ni même de » soutenir votre présence, j'ai pris le parti de vous » écrire. Le sombre chagrin qui me dévore depuis » quelques mois, et qu'il ne m'est plus possible de

» supporter, mes yeux chargés d'un nuage éternel de
» larmes, tous les signes d'une mort prochaine que
» j'attends avec impatience, devroient m'épargner
» la cruelle nécessité de vous découvrir... que vais-je
» dire? qu'allez-vous entendre? ne voyez-vous pas que
» la plus respectable, la plus tendre des mères est
» offensée? Oui, j'ai manqué au ciel, à vous, à moi,
» à moi-même : apprenez donc, ma mère, si je suis
» digne encore de prononcer ce nom qui faisoit tout
» mon bonheur, lorsque j'étois innocente, apprenez
» que je suis parvenue au comble des égaremens.
» Bentley m'a trop aimée! il vous a trompée, en vous
» faisant accroire qu'il avoit la permission de son père
» de me rechercher : bien loin de l'obtenir, il lui a
» été défendu d'y jamais songer, de me voir, de con-
» server seulement le souvenir de la malheureuse
» Nancy; je ne vous ai point révélé cette cruelle dé-
» fense; je l'ai même engagé à feindre, à trahir la
» vérité, à vous faire espérer ce consentement, qui
» nous sera toujours refusé! c'est moi qui repoussois
» les remords de Bentley. Combien de fois a-t-il été
» sur le point de tomber à vos genoux, et de s'accuser
» d'un mensonge dont l'amour étoit l'unique motif!
» Ma mère, vous avez aimé; mon père vous étoit
» cher : vous sentez donc que c'est malgré nous que
» nous sommes coupables, et je le suis mille fois plus
» que Bentley. Ne deviez-vous pas avoir toute ma
» confiance? Vous étiez ma meilleure amie; j'ai ce-
» pendant outragé la tendresse maternelle, l'amitié,
» les loix; reprochez-moi tous les crimes; je les ai
» commis, en cachant à ma tendre mère une démarche,

» dont je ne serai peut-être que trop punie. Vous » devez m'entendre; c'est prosternée à vos pieds, et » au milieu des sanglots les plus amers, que je vais » laisser échapper ce mot: Ma mère, Bentley est » mon époux... »

Ils sont mariés, s'écrie cette mère infortunée en retombant dans l'évanouissement dont elle étoit à peine sortie! Oui, nous sommes liés par des nœuds éternels, que votre bénédiction ne servira qu'à rendre plus sacrés et plus indissolubles : Nancy et Bentley arrivés sur ces entrefaites, et tombés à genoux, prononcent ces dernières paroles en arrosant la terre de leurs larmes. Nancy couvroit de ses baisers les mains de sa mère, les serroit entre les siennes; cette malheureuse femme r'ouvre les yeux en jetant un cri. Eh! ma mère! ne nous pardonnez-vous pas, lui dit Nancy? Bentley ajoute: nous l'implorons ce pardon, comme la seule consolation qui puisse nous retenir à la vie. Songez, madame, que vous êtes ma mère, que je m'honorerai de porter le nom de votre fils. Hélas! seriez-vous aussi inexorable que mon père?... Je n'ai plus de père! — Comment avez-vous pu pousser la dissimulation à ce point! Ah! Monsieur, méritois je de pareils procédés? et vous, ma fille, vous avez osé contracter un engagement clandestin, au mépris de l'autorité maternelle, de la confiance!... elle m'étoit bien due, fille ingrate; et à ce mot, des torrens de larmes recommencent à couler. Elle reprend, s'adressant à Bentley : savez-vous, Monsieur, que je viens de voir votre père, qu'il a enfoncé le poignard dans mon sein, en

me déclarant avec une dureté outrageante, qui m'a bien fait sentir notre situation, que ma fille ne devoit pas penser à recevoir l'offre de votre main? et c'est en ce moment où j'expire, accablée d'humiliation et de douleur, que vous achevez de m'assassiner!.... Eh, malheureux, qu'allez-vous devenir? Elle les embrasse tour-à tour en pleurant avec plus d'amertume; elle continue: vous êtes mes enfans, oui, vous êtes mes enfans; je le sens à la peine que vous me causez! quel sera votre sort? obligés de vous contraindre, de vous voir furtivement; vous, redoutant sans cesse la fureur d'un père incapable de retour, et que l'opulence a rendu intraitable, et vous, ma fille, forcée de cacher que vous êtes femme, que vous êtes mère!... J'ai peu de tems à vivre, et je mourrai assurée que vous serez tous deux malheureux.

Depuis ce moment, elle traîna une langueur qui consumoit ses jours. Elle vouloit faire des reproches à sa fille, et la tendresse maternelle l'emportoit. Chaque fois qu'elle revoyoit Bentley, qui ne leur rendoit visite que la nuit, comme un coupable qui craint d'être découvert, c'étoient autant de crises mortelles qu'elle ressentoit. Elle s'écrioit sans cesse: ma fille, voilà où t'ont conduite tes imprudences, une foiblesse impardonnable! ce n'est pas la vertu qui éprouveroit ces craintes! étois-je faite pour n'oser avouer mon gendre?

Cette mère digne de compassion ne put résister à tant de chagrin; elle tomba malade: sa maladie, malgré les soins de sa fille, devint dangereuse. Des affaires avoient obligé Bentley de s'éloigner pour quelques jours; sa belle-mère le demanda inutilement. C'en est

fait, dit elle à Nancy qui redoubloit ses attentions : tous les secours que vous me donnez ne font que retarder de quelques instans une fin qui sera celle de mes maux. Nancy, c'est vous qui me faites mourir ! mais je ne veux point vous reprocher ma mort ; je dois plutôt vous rendre grâces : vous m'épargnez la douleur d'être témoin des infortunes qui vous sont réservées ; j'entrevois pour vous un enchaînement de disgraces !... vos imprudences, votre peu de confiance dans les avis de la plus tendre des mères vous auront amenée à ce terme affreux ; vous vous ressouviendrez de moi, ma fille ! il ne sera plus tems. Un mariage formé sous de si funestes auspices, ne peut que vous précipiter dans un gouffre de malheurs inévitables. Fasse le ciel que mes pressentimens ne soient que de vaines alarmes ! je vous vois persécutée par un beau-père, toujours plus furieux : les gens riches ne connoissent point la nature ; puissiez-vous le fléchir ! puisse votre mari ne pas démentir ses premiers sentimens ! que vos enfans, Nancy, ne vous imitent point !

Nancy, en cet endroit, penche la tête sur une des mains de sa mère, et la mouille de pleurs. Vous m'aimez, poursuit sa mère en lui tendant les bras, je n'en ai jamais douté : mais votre caractère fait ma perte, et il fera la vôtre ; cette affreuse image hâte le moment qui va nous séparer ; je le sens s'approcher..... Ma fille, jamais vous n'avez été plus chère à mon cœur, et... je ne verrai donc point Bentley ! je ne reverrai point mon gendre ! assurez-le que je meurs, en lui pardonnant ainsi qu'à vous... en vous aimant tous deux ; Nancy, n'oubliez point une mère...

Elle ne peut continuer; son dernier regard s'attache sur sa fille qui la voit enfin expirer, et qui elle-même est prête de suivre sa mère au tombeau; on veut la retirer de la chambre, et lui dérober un spectacle si touchant: elle résiste à toutes les sollicitations; elle retourne sans cesse au lit funèbre embrasser sa mère; elle lui parle, comme si elle pouvoit encore l'entendre: — Pour prix de tant de soins, d'un amour que je méritois si peu, je vous arrache la vie! c'est votre fille qui vous perce le sein! voilà le fruit de mon indocilité, de mes nombreuses indiscrétions, disons, de mes égaremens criminels. Eh! ma mort pourroit-elle les expier? Ne me suis-je pas attiré tous les malheurs dont vous m'avez menacée? Si un vieillard opiniâtre alloit être instruit de notre mariage, nous poursuivre, forcer son fils!... si Bentley cessoit de m'aimer!.... et de quoi m'occupé-je, quand je devrois souhaiter de perdre une existence qui ne peut que m'être odieuse? j'ai causé la mort à ma mère: qu'on m'ensevelisse à ses côtés; jamais, non jamais je ne m'en séparerai; je l'accompagnerai dans la tombe; son sein s'ouvrira encore aux larmes de sa fille! (Bentley vient à paroître.) Approchez, contemplez l'effet d'un malheureux penchant; c'est vous qui me privez de ma mère! sans vous, sans votre fatale tendresse, elle vivroit encore; je ne l'eusse point offensée; vous êtes venu traverser notre bonheur, m'enlever à tous mes devoirs; me faire oublier les droits de la nature, ceux de l'amour, de la raison, de la vertu... pardonne, cher époux, pardonne, je suis la seule criminelle; c'étoit à moi d'ouvrir les yeux, de me rendre justice, de sçavoir que l'infortune doit

rester isolée, et ne point former des nœuds.... les romprois-tu, Bentley? Jamais, répond le mari, en courant se jeter à ses pieds; j'atteste ici la mémoire de ta mère, le ciel même, que tu me seras toujours plus chère. — Bentley, elle est morte en appellant son fils; elle désiroit expirer dans ton sein.... nous ne la verrons plus!

La douleur de Bentley égaloit celle de sa femme; son mariage avoit conservé cependant tout le charme de l'amour, et de quels adoucissemens cette passion n'est-elle pas la source? quel soulagement! quelle consolation pour deux personnes qui s'aiment, de pouvoir confondre leurs larmes, de gémir ensemble, de se communiquer leur chagrin! ces sortes de satisfactions sont étrangères au bonheur; la nature auroit-elle réservé pour les infortunés des plaisirs dont la jouissance est interdite aux gens heureux?

La tendresse des deux époux devenoit tous les jours plus vive: mais Bentley se voyoit obligé d'envelopper des ombres du mystère, un engagement que le ciel avoit consacré; cette réserve empoisonnoit ses jours d'une sombre mélancolie qu'il s'efforçoit de repousser; il craignoit que sa femme ne s'en aperçût. Né vertueux et exact à remplir ses devoirs, il étoit déchiré par un reproche intérieur: l'autorité paternelle auroit du sceller ces nœuds auxquels il sembloit attacher tout le bonheur de sa vie; cette faute dont il ne se dissimuloit point l'importance, le suivoit par tout; souvent il abordoit son père dans la résolution de se précipiter à ses pieds, et de lui tout déclarer, et il se retiroit sans avoir prononcé un seul mot qui eût nécessairement amené

cet entretien. Enfin il se détermine à faire la confidence de sa situation à un de ses oncles qui l'aimoit beaucoup; cet honnête parent se nommoit Bercley; il avoit déjà demandé à son neveu, la raison du chagrin où il le voyoit plongé. Bercley jouissoit d'un état médiocre, étoit sensible, et malgré son peu de fortune, estimé du père de Bentley. Le jeune homme saisit l'occasion qui se présentoit, pour lui ouvrir son cœur, et se décharger, en quelque sorte, du fardeau qui lui pesoit tant; il lui fit part de son aventure, jusqu'aux moindres détails; dans ce récit Bentley répandit toute son ame, la douleur de s'être lié à l'insçu de son père, l'amour invariable dont il étoit pénétré pour Nancy, son désir extrême de porter aux genoux paternels son repentir et ses larmes; et il faisoit un portrait de son épouse qui paraissoit exempt de flatterie; il finissoit par rappeller à son oncle sa conduite passée, qui jusqu'à ce moment avoit été irréprochable. Il demandoit pour toute grâce que sa femme fût présentée à son père, qu'il leur fût permis d'embrasser ses pieds, et qu'il leur accordât son consentement et sa bénédiction, ce qu'ils préféreroient à toutes les richesses. Bercley eut la patience d'entendre Bentley avec cet intérêt, le partage des cœurs compatissants; il usa d'abord de l'autorité que lui donnoit son titre, pour reprocher à son neveu une démarche dont les loix et les droits du sang étoient blessés; ensuite il se radoucit, et lui promit de l'aider de tout son crédit auprès de son père.

Bentley s'abandonna aux séductions de l'espérance; il fit même partager à Nancy l'espece d'enchantement

qui l'abusoit sur les justes craintes qu'il auroit dû concevoir.

L'oncle tint parole : il ne tarda point à voir son frère; il lui parla adroitement de son fils, et employa toute la force du sentiment pour le toucher en faveur de cet infortuné : le vieillard fut insensible; il opposa à tout ce que Bercley put dire, une indignation froide et réfléchie, et il reçut d'autant plus mal ses sollicitations, qu'il n'ignoroit point les travers auxquels s'etoit livrée Nancy; il l'avoit vue aux promenades, aux spectacles; il sçavoit que l'Angleterre retentissoit encore de ses *santés*; son air de coquetterie, la foule de ses adorateurs, l'aventure du baronet, toutes les circonstances de ses diverses étourderies, rien n'étoit échappé à la connaissance du père de Bentley; d'ailleurs ayant vécu, difficile conséquemment à émouvoir, croyant peu à la vertu, et sur-tout à celle des femmes, il ne vit dans son fils qu'un insensé, le jouet des artifices d'une coquette adroite. Il prend la plume avec un flegme plus cruel que la colère, et adresse ce peu de mots à Bentley :

« Si vous n'aviez eu qu'un moment d'égarement « pour une femme qu'il étoit aisé de connoître, et » que cette faute vous eût entraîné dans quelques » dettes, j'eusse satisfait vos créanciers, et peut-être » vous aurois-je pardonné. Vous vous êtes marié sans » mon aveu; vous avez offensé les loix de la nature, » la religion : je ne vous pardonnerai jamais. Je vous » donne pour héritage à vous, à votre femme et à » vos enfans ma malédiction éternelle : c'est là tout ce

» que vous devez espérer de moi. Gardez-vous de vous
» montrer jamais à mes yeux ; et oubliez que vous êtes
» mon fils, comme j'ai déjà oublié que j'étois votre
» père. »

Cette lettre frappa Bentley du coup le plus accablant ; il osa pourtant se flatter que le tems ameneroit une réconciliation qu'il lui étoit alors impossible d'obtenir ; il loua un appartement garni pour son épouse, et deux mois après il entreprit un second voyage pour les échelles du Levant.

Bentley s'étoit répandu dans beaucoup de sociétés ; il n'avoit pas eu le tems de se connoître, d'entrer dans son cœur : la réflexion le livra tout entier à lui-même ; il sentit le trait déchirant de la jalousie. A peine eut-il quitté sa femme, que cette passion sourde jusqu'alors dans son ame, y fit entendre sa voix, et manifesta son ravage ; il se rappella les propos désavantageux qui s'étoient tenus contre Nancy ; les connoissances qu'il avoit recherchées, lorsqu'il étoit à Londres, se montrèrent sous un aspect qui l'alarmoit : il savoit que son épouse étoit vive, enjouée, aimant la dissipation, le monde, les louanges, et il conçut des soupçons. Il faut avouer que l'imprudente Nancy sembloit tout mettre en usage pour les justifier ; les pensées solides qu'avoit produites la mort de sa mère, s'étoient évanouies avec son chagrin, et elle étoit retournée à son caractère léger et inconséquent. Cette troupe d'oisifs dont l'unique emploi est de chercher à séduire les femmes, revenoit à sa toilette. En un mot sa conduite avoit repris une forme peut-être encore moins

circonspecte qu'avant son mariage : aujourd'hui au bal, demain à l'opéra ; portée de fêtes, en fêtes de plaisirs en plaisirs ; se retirant fort tard ; quelquefois demeurant plusieurs nuits sans reparoître chez elle : c'est ainsi que Nancy vivoit pendant l'absence de son mari. Ces indiscrétions excitèrent la mauvaise humeur des gens qui lui louoient son appartement. D'abord ils la prirent pour une de ces femmes qui n'ont d'autre état que le plaisir; ils imaginèrent que Bentley étoit disparu sous le prétexte d'un voyage, et qu'il leur en avoit imposé, afin que Nancy fût mieux traitée et plus considérée. Cette défiance les conduisit à la recherche des preuves : ils découvrirent que celle qu'ils soupçonnoient si injustement, étoit liée à Bentley par des nœuds légitimes, qu'elle fréquentoit des femmes d'une réputation intacte et à l'abri des moindres traits de la médisance. La conduite de Nancy n'en étoit pas moins condamnable : toutes les apparences l'accusoient; ses voisins en pensoient et en parloient mal : ils se plaignirent qu'elle troubloit leur repos; l'hôtesse ne put retenir son extrême envie de lui faire des représentations. Le peuple semble, en quelque sorte, consolé de son rang inférieur, quand il croit avoir acquis le droit de juger les personnes qui sont au-dessus de lui, et de leur donner des avis : c'est alors qu'il se rétablit dans cette égalité primitive dont la bizarrerie, et peut-être l'injustice des conventions l'ont fait descendre, et il abuse presque toujours de cet avantage. Il est vrai que Nancy s'étoit attiré cette mortification, que son amour-propre eut de la peine à supporter; son hôtesse lui remontra dans les termes les plus respectueux, qu'elle étoit une

jeune dame; que, tandis que son mari étoit allé voyager, elle avoit trop de facilité à recevoir des visites; elle la pria d'observer que le monde aimoit à causer, qu'il falloit enfin qu'elle eût la complaisance pour ses voisins et pour elle-même de prêter moins au scandale que peu de chose excite; elle termina cette espèce d'exhortation, assaisonnée de toutes les trivialités populaires, par supplier madame Bentley de lui pardonner sa liberté.

On doit s'attendre que ce discours fut très-mal reçu de Nancy: fière d'une vertu qu'elle conservoit au milieu de ce tourbillon de légèreté et de coquetterie, elle eût rejeté les conseils du sage le plus accrédité; cette sorte de leçon de la part d'une *femme du peuple*, étoit une humiliation impardonnable, un outrage sanglant pour la sensibilité de Nancy: aussi sa réponse fut-elle accompagnée d'indignation et de mépris: elle s'embarrassoit fort peu des discours de ceux qui ne la connoissoient point; elle n'établissoit pas la justice qu'on lui devoit sur les jugemens de la *populace* et de la *vile canaille*, et elle avoit la bonté d'avertir pour son propre intérêt cette femme inconsidérée de ne pas donner cours par son bavardage à de stupides calomnies; elle mêla même le ton de la menace à l'aigreur de l'expression.

Nancy n'eut pas achevé de parler, qu'elle se leva brusquement, et tournant le dos à l'hôtesse, lui ordonna avec hauteur de se retirer. Après avoir cédé aux mouvemens de l'orgueil et du dépit, elle auroit dû écouter la voix de la raison; l'aveuglement et l'impétuosité des passions ont un terme dans les ames

éclairées. Nancy, malgré son esprit et sa vertu, attacha de la vanité à rejeter les conseils de l'hôtesse, et à lui faire voir un dédain insolent; elle se jeta même encore plus avant dans la dissipation.

Bentley, satisfait de son voyage, revint au bout de dix mois; il revola avec transport dans les bras de sa femme; tous ses soupçons se dissipèrent; il ne connoissoit plus que les douceurs de l'amour, quand on lui vint annoncer le congé de son appartement. Aussitôt il veut savoir de son épouse quelles raisons pouvoient lui attirer un tel procédé, ayant été exact dans le paiement des loyers. Nancy ne donne que des réponses vagues et embarrassées; il court, fait des interrogations pressantes à l'hôtesse dont l'honnêteté combattit d'abord la mauvaise humeur; elle refuse d'éclairer Bentley sur la vraie cause de son mécontentement; il s'apperçoit de son agitation; la jalousie rentre dans son cœur; il prie, menace, conjure cette femme; elle balance quelques momens, veut feindre avec maladresse, et avoue enfin que madame voyoit trop de monde, que souvent elle restoit tard en ville, que le repos et la régularité étoient bannis de la maison depuis.... n'achevez pas, femme cruelle, s'écrie Bentley, vous m'en avez dit assez... et c'est ainsi qu'on supporte mon absence! voilà le prix de tant d'amour! ah! mon père, mon père, vous êtes bien vengé! écoutez-moi..... écoutez-moi..... Non, vous ne m'avez pas encore tout dit, on me trompe; on m'outrage; parlez; n'est-il pas vrai?... ne craignez point de me montrer mon malheur, l'abyme ouvert pour m'engloutir... et que ferois-je de la vie? elle m'est en horreur,

horreur, Nancy m'a oublié, m'a trahi, m'a déshonoré. Il court au devant de cette femme : — Enfoncez-moi le poignard dans le sein ; vous m'avez causé un tourment mille fois plus horrible que la mort! Ah! barbare, vous m'avez ôté mon repos, mon bonheur... Il la quittte avec préci pitation, revient après quelques minutes, lui demande pardon de son emportement: — Ayez pitié d'un malheureux qui vous supplie de ne lui rien cacher : révélez-moi jusqu'aux plus légères circonstances ; vous me rendrez un serviceessentiel, c'est l'honneur que vous me sauverez... je prendrai des mesures...

Cette femme s'apperçut qu'elle avoit trop parlé; elle cherche à rassurer ce misérable époux, en lui disant que la conduite de Nancy n'étoit à condamner que sur les apparences, qu'il n'y avoit de reproche à lui faire que par rapport à cet air de dissipation attaché à toutes les jeunes personnes qui figurent dans le monde.

Cette réparation où il entroit peu d'adresse, ne détruisit point les soupçons de Bentley ; les traits les plus foibles de cet entretien l'avoient blessé profondément, et s'étoient arrêtés dans son cœur; il tomba tout à coup dans une sombre rêverie dont il ne sortit que pour engager l'hôtesse à veiller sur les moindres démarches de son épouse ; il la pria de lui laisser encore l'appartement le terme d'une année; il ajouta qu'il étoit de la plus grande importance, pour sa tranquillité et son honneur, d'éclaircir les doutes qui le déchiroient ; il projetoit un nouveau voyage qui ne seroit pas long ; et il ne laissa point ignorer, que sur le compte qui lui seroit rendu à son retour, il se détermineroit pour le

parti qu'il devoit prendre ; les raisons les mieux présentées, les sollicitations les plus vives, la promesse même d'une récompense honnête entrèrent dans le discours de Bentley : combien nous sommes ingénieux pour découvrir des vérités qui souvent nous sont funestes ; on diroit qu'un ascendant invincible entraîne l'homme au-devant du malheur. D'un autre côté, quoiqu'il y ait tout à la fois de la méchanceté et une imprudence criminelle à prêter l'oreille aux soupçons d'un mari, il arrive tous les jours qu'on regarde cette indiscrétion comme une preuve d'honnêteté et d'attachement. D'ailleurs il est dans la nature des gens du peuple d'aimer à se rendre nécessaires; l'idée qu'on peut avoir besoin d'eux les énorgueillit, et leur inspire le désir de dominer, un des premiers mouvemens du cœur humain : ces motifs, sans compter le ressort si puissant de l'intérêt, engagèrent l'hôtesse à se rendre à la proposition de Bentley, et à lui promettre la plus exacte fidélité.

Bentley aimoit éperdument sa femme; cette jalousie impétueuse qu'il faisoit éclater hors de sa présence, étoit un orage bientôt calmé et dissipé par un seul regard de Nancy ; du moins savoit-il se contraindre, quand il la voyoit ; il craignoit qu'une explication ne lui coûtât des pleurs, et une larme de son épouse le perçoit d'un trait assassin ; d'autres raisons encore l'engageoient à se taire ; il n'avoit que peu de jours à rester à Londres, et il ne vouloit s'occuper que du soin de plaire à une femme dont les défauts augmentoient peut-être les charmes : la vivacité de la coquetterie ajoute aux agrémens naturels, et l'orgueil n'est pas

moins intéressé que l'amour à captiver un cœur qu'on craint de laisser échapper. Bentley avoit la force de ne point parler : mais les diverses agitations qu'il ressentoit se peignoient sur sa physionomie ; il gémissoit profondément ; quelquefois il pressoit Nancy contre son cœur, et versoit des larmes dont elle lui demandoit envain la cause ; enfin il touche au moment de son départ. Après avoir prodigué toutes les expressions de tendresse, il s'arrête à quelques légeres remontrances. Ma chere Nancy, lui dit-il avec douceur, je suis informé que mon pere a les yeux incessamment ouverts sur notre conduite ; sa façon de penser dépend de toi ; ma fortune est dans tes mains ; il se réglera sur les impressions que le monde prendra en ta faveur, ou qui te seront contraires ; s'il n'a rien à te reprocher, comme je n'en doute point, non, je n'en doute point, poursuit il en regardant sa femme attentivement, mon père me rend alors son amitié, et je n'aurai plus besoin d'aller chercher des richesses qui m'ôtent le plaisir de vivre près de tout ce que j'aime ; nous serons unis dès cet instant pour ne plus nous séparer.

Ces dernières paroles étoient accompagnées d'un trouble que Bentley n'étoit plus maître de dissimuler. Que voulez-vous dire, interrompt Nancy ? voilà déjà plusieurs fois que vos entretiens reviennent sur ma conduite. Auriez-vous des soupçons ? En achevant ces mots, elle examine son mari dont l'embarras augmentoit : — Oui, vous doutez..... vous doutez de mon cœur..... Bentley se jette à ses pieds : — Tous mes tourments te sont connus. Il y a plus de deux mois que les furies me déchirent. Nancy, aurois-tu cessé de

m'aimer? aurois-tu trahi l'époux, l'amant le plus sensible ? Non cela ne se peut.

Il lui fait part des plaintes de l'hôtesse. Nancy n'eut pas de peine à se justifier. Elle étoit innocente; elle étoit belle; des pleurs couloient de ses yeux; son époux l'adoroit : — Est-ce Bentley qui me soupçonne, qui m'accuse ? Ne peut-on voir la société et conserver sa vertu ? faut il aller s'ensevelir dans un desert ? je suis prête d'y courir. — Je crois..... Je suis assuré que tu m'aimes... Eh ! pourrois-tu ne pas m'aimer, ma divine Nancy ? je ne respire que pour toi seule; c'est pour toi que je m'arrache au plaisir de passer ma vie à tes pieds, que je m'expose à d'éternels dangers, que peut-être je risque de ne plus te revoir..... ne plus te revoir!.. écartons cette horible image ; livrons-nous au doux pressentiment qui m'anime; je reverrai ma Nancy attachée à des devoirs sacrés, m'aimant toujours, le modèle des épouses..... Femme adorable, ce n'est point assez d'être vertueuse à ses propres regards, il faut qu'une ame pure se décèle aux yeux d'autrui; c'est un ruisseau dont il ne suffit pas que les eaux soient salutaires: elles doivent encore réunir la clarté à leurs qualités bienfaisantes. Nancy, une conscience irréprochable ne se contente point de son seul témoignage.

Bentley fut bientôt rassuré; il promit de fermer l'oreille à des propos injurieux : l'un et l'autre s'accordérent à regarder l'hôtesse comme un vil organe de calomnie. Les serments d'un amour éternel, les caresses les plus tendres scellerent les adieux des deux époux; Bentley partit enfin, plus épris que jamais, bien persuadé qu'il étoit guéri pour la vie de ces soupçons

jaloux qui avoient fait son supplice, et plein de l'impatience de revoler dans les bras d'une femme chérie, dont il ne se sépareroit plus.

Nancy, veuve, pour ainsi dire, une seconde fois, se trouva enceinte; elle eut le malheur de faire une chûte; et elle accoucha avant terme : l'enfant qu'elle mit au monde ne souffrit poit de cet accident. Il étoit de toute nécessité qu'elle changeât de façon de vivre; les veilles et les bals furent interrompus. Livrée à elle-même, la mélancolie s'empara de son ame : le dernier entretien de son mari y étoit resté gravé profondément; elle le voyoit susceptible de toutes les fureurs de la jalousie, et facile à céder aux plus injustes défiances; la naissance de son nouvel enfant l'alarmoit; les circonstances n'étoient pas favorables à la vérité; cependant son penchant, qu'elle ne pouvoit subjuguer, la ramenoit toujours à des démarches inconséquentes : on en verra bientôt un trop malheureux exemple.

Elle se rencontra par hasard au spectacle, à côté d'une dame qu'elle voyoit pour la première fois; elles se lièrent de conversation, se plurent mutuellement, et conçurent un extrême désir de se connoître. La dame fit les premières avances : elle vint chez Nancy, qui, à son tour, sans se procurer aucune autre information que celle de la demeure de l'inconnue, s'empressa de lui rendre visite.

L'épouse de Bentley, avec de l'esprit et de la vertu, éclairée par sa propre expérience sur les sentimens inquiets de son mari, pouvoit-elle commettre une imprudence aussi grossière ? ne savoit-elle pas quelle infinité de dangers est attachée aux liaisons; qu'une

seule formée indiscrètement suffit pour imprimer une tache flétrissante à la vie la plus irréprochable; que le public ne juge que sur les apparences, et que cherchant rarement à se désabuser, il aime mieux condamner qu'absoudre? Tel est le degré de la malice humaine! c'est toujours à regret qu'elle donne des éloges, et elle goûte à longs traits le plaisir de déprimer et de médire. L'envie seroit-il un vice adhérent à notre nature? ou le défaut de réflexion qu'entraîne nécessairement l'abus de la société, nous empêcheroit-il de sentir jusqu'à quel point nous sommes injustes et méchans?

Cette nouvelle connoissance de Nancy s'appelloit lady Belton; elle étoit veuve d'un officier mort à la Caroline; cette femme, belle encore, et dont l'artifice surpassoit de beaucoup les agrémens, avoit imaginé de corriger sa mauvaise fortune, sans compromettre, s'il étoit possible, sa réputation. Quelque soin pourtant qu'elle prît de les cacher, ses intrigues commençoient à faire du bruit; on recherchoit la source de cette aisance qu'elle avoit la mal-adresse d'afficher; on n'ignoroit point que son mari l'avoit laissée sans bien, et il n'est personne qui ne doive à la société un compte qu'elle se fait même rendre assez durement: l'air de mystère l'offense, et elle se venge souvent, en jugeant mal des moyens qu'on veut dérober à sa curiosité. Ce n'est pas qu'elle se méprît dans sa façon de penser sur lady Belton; on n'avoit d'ailleurs que des doutes; et c'est assez pour éloigner une femme sensible à l'honneur: rien ne pouvoit excuser Nancy aux yeux les plus indulgens.

Elles passoient des journées ensemble ! Nancy, comme il arrive à la plupart des jeunes personnes qui sont toutes de feu dans les premiers momens d'une liaison, n'avoit pas manqué d'accorder une confiance sans réserve à son amie. Lady Belton bien différente, à qui les années avoient donné de la dissimulation et de l'adresse, s'étoit acquittée par de fausses confidences : il n'appartient qu'à l'honnêteté et à la vertu d'avoir cette franchise et cette effusion d'ame dont le vice sait presque toujours tirer avantage. Elle connut aisément que Nancy aimoit le monde, la dissipation, la parure, et elle forma le détestable projet de sa ruine. La maison de lady Belton étoit à peu de distance du parc de St. James ; Nancy, par une suite de sa malheureuse destinée, se trouva placée près d'une des fenêtres ; une compagnie de gardes à cheval vint à passer dans la rue ; elle crut qu'ils annonçoient la présence des princes de la famille royale : elle courut à la fenêtre ; quelqu'un détourna la tête pour regarder de ce côté, et laissa, après avoir considéré sur-tout Nancy, échapper un signe d'indignation. Quelle aventure mortifiante pour une femme estimable! elle avoit cru démêler les traits du père de son mari, et elle ne s'étoit point trompée. C'étoit en effet lui-même. Il n'hésitoit plus sur le déshonneur de son fils, puisqu'il voyoit sa bru en société avec lady Belton dont il pensoit beaucoup de mal. Nancy fut pénétrée de douleur : elle ne pouvoit approfondir la cause de cette espèce d'insulte : ses yeux ne furent pas long-tems à se dessiller. Lady Belton la presse de venir souper chez elle avec un de ses parens, nouvellement arrivé des îles

anglaises : elle a la foiblesse d'accepter l'invitation. Ce prétendu parent, qu'on nommoit le chevalier Blomstock, ne tarda point à laisser voir que Nancy l'intéressoit vivement ; il se récria sur sa beauté, et sur le bonheur du mortel qui seroit aimé d'une pareille femme ; Nancy crut d'abord que c'étoient des propos de simple galanterie : elle se contenta de répondre en rougissant. Les complimens devinrent plus animés ; elle s'apperçut que lady Belton traitoit Blomstock avec des attentions et un respect qu'on ne témoigne pas ordinairement à des parens ou à des égaux. Les transports de l'étranger augmentent : l'épouse de Bentley prend alors le ton qui lui convenoit : elle oppose cette hauteur de la vertu qui souvent étonne et déconcerte l'audace. Le chevalier cependant loin de se rebuter, annonçoit de la hardiesse dans ses désirs ; Nancy se lève, en lançant un regard de colère à son indigne amie : madame, votre parent ignore-t-il qui je suis ? laissez-moi sortir et vous quitterpour jamais... Aussitôt elle fait un mouvement pour se retirer. Lady Belton veut l'arrêter par le bras. —Il est inutile, madame, devous efforcer de me retenir ; mes yeux sont ouverts ; je vois trop avec qui je suis. Avec l'homme d'Angleterre qui vous aime le plus, s'écrie le chevalier en se précipitant à ses pieds ; connoissez-moi, madame, ce n'est point Blomstock qui attend à vos genoux l'arrêt de sa destinée : c'est le lord P***... Le lord P***, interrompt Nancy, en poussant un cri ! quoi ! mylord, c'est vous qui jouissez de la réputation du plus honnête homme, et qui osez en venir à ces extrémités avec une femme qui méritoit quelque considération ! mylord, relevez-vous, et

souffrez que j'aille expirer loin de vos yeux.... un tel affront... Nancy n'en peut dire davantage ; elle tombe sur un siége, étouffée dans les sanglots et dans les larmes ; mylord étoit toujours à ses pieds—C'est mon pardon qu'en ce moment j'implore. Je voudrois réparer ma faute aux dépens de mes jours mêmes. Divine Nancy, croyez que je sais respecter la vertu.. Ce n'est pas là ce qu'on m'avoit dit ; on nous a joués tous les deux. Il s'adresse à lady Belton : Je trouverai le moyen de vous punir ; et vous, madame, poursuit-il, se tournant vers la femme de Bentley, permettez que je vous donne la main, et que je vous ramène chez vous : hâtons-nous de quitter cette odieuse maison.

Nancy, égarée de douleur, mourante, ne sachant où elle portoit ses pas, se laissa conduire par le lord qui lui découvrit toutes les particularités du complot de l'infâme Belton ; elle avoit peint son amie sous les traits d'une femme dont la conquête étoit facile ; mylord P*** en étoit depuis long-tems éperdument amoureux, et cette Belton lui avoit fait accroire qu'en une seule entrevue il seroit amant heureux : Nancy apprit dans cette conversation quelle étoit cette lady, qu'elle avoit causé la ruine de plusieurs jeunes personnes ; c'étoit chez elle que les premiers de Londres venoient concerter la perte de l'innocence et de la beauté. Madame, dit mylord, en prenant congé de Nancy, je vous ai révélé un sentiment que je ne vous promets pas d'étouffer ; hélas ! laissez-moi le plaisir de le conserver au fond de mon cœur ; c'est le seul bonheur que je goûterai : mais il ne vous offensera point, je vous

en donne ma parole. Non, jamais mon amour n'éclatera : il n'y aura que mon estime et mon respect pour votre vertu qui se feront voir; si vous ou votre mari aviez besoin des grâces de la cour, parlez, je puis vous y rendre service, et je saisirai l'occasion avec transport. Adieu, madame; je n'ignore point ce que mon devoir et le vôtre m'imposent. Je me bannis pour toujours de votre présence, et vous ne m'en serez pas moins chère. Ne craignez plus d'être exposée aux piéges de lady Belton.

Nancy ne revenoit point de son trouble : rendue un peu au calme, elle éprouva un nouveau saisissement; elle frémit à l'aspect du péril qu'elle avoit couru. Voilà donc, s'écrie-t-elle, l'abyme où m'avoient fait tomber mes indiscrétions, mes imprudences, mon fol amour pour la société ! j'ai touché au moment du déshonneur, de l'opprobre, moi l'épouse de Bentley, qui l'aime si tendrement, qui suis mère !... Son cœur se déchiroit à ces mots, et elle éprouvoit une espèce d'anéantissement. Elle reprend : est-il possible qu'il existe des monstres semblables à cette lady Belton? abuser à ce point de ma franchise, de l'amitié ! et de quel front aurois-je pu aborder mon mari ? la terre auroit-elle eu des gouffres assez profonds pour me cacher? il ne m'auroit jamais revue; j'eusse expiré de mille morts. Malheureux enfant ! quelle auroit été ta destinée? une femme peut-elle vivre et avoir à rougir ? C'en est fait : je ne verrai plus ce monde abominable; je renonce à toute société... la cause de cette marque d'indignation de mon beau-père est découverte; il m'a vue avec cette détestable lady; il me juge

coupable ! tel est le fruit des liaisons faites imprudemment ! malheureuse ! comment me justifier auprès de ce vieillard qui me hait, qui me méprise ?..... et si Bentley alloit me soupçonner, croire que je lui ai manqué !

Cette femme si digne de pitié, ne pouvoit supporter le souvenir de sa faute ; sa conduite changea entièrement ; son appartement étoit devenu une retraite isolée ; son fils attachoit tous ses soins. Elle l'alaitoit, et il prenoit des forces au point qu'on ne pouvoit plus distinguer qu'il étoit né avant terme ; chaque regard que sa mère arrêtoit sur lui, étoit chargé de larmes. Elle attendoit son mari avec impatience, et elle craignoit en même-tems de le revoir. Après bien des projets et des irrésolutions, elle se détermina à lui cacher l'âge de son enfant : il avoit six mois quand son père revint de son voyage.

Nancy reçut son époux avec des transports de joie et de tendresse, mêlés d'un embarras qu'elle ne pouvoit dissimuler. Bentley s'en aperçoit : — Qu'as-tu ? ma chère Nancy ? qui peut troubler notre bonheur ? je ne te vois point cette sérénité qui accompagne les plaisirs purs et innocens ! un secret frémissement t'agite ! tu sembles repousser mes embrassemens ! tu fuis mes regards !... tu me caches des larmes !... Nancy !... Nancy !... elle tombe en pleurant dans le sein de son époux dont le cœur alloit se r'ouvrir aux fureurs de la jalousie : les caresses d'une belle femme éloignent la défiance et les soupçons. Bentley donne ensuite mille baisers à l'enfant : la vue de cette touchante créature l'attendrit, le charme ; il désire plus que ja-

mais une réconciliation avec son père ; ayant appris à son retour qu'il étoit dangereusement malade, il conçut le projet d'aller se jeter à ses genoux, et il promit à sa femme qu'il reviendroit souper.

Bentley, au milieu de ses caresses, avoit demandé l'âge de son fils : sa femme s'étoit empressée d'éluder la question ; en sortant, il apperçoit l'hôtesse qui lui fait signe d'approcher. Il avoit promis à son épouse de ne plus reparler à cette femme, et d'éviter même les occasions de la voir. Un mouvement de jalousie s'empare de lui : il ne se souvient plus de la parole donnée à Nancy ; il cède au désir curieux qui le presse ; il entre dans la chambre de l'hôtesse. Elle court fermer la porte avec précaution; une inquiétude dévorante saisit Bentley ; cette femme revient à lui d'un air mystérieux ; elle commence par lui rappeller le soin dont il l'avoit chargée : nouveaux coups de poignard pour un cœur enflammé de jalousie ; elle ajoute que c'étoit contre son gré qu'elle avoit accepté une commission si délicate, que c'étoit par ses sollicitations, ses prières, par son ordre exprès qu'elle avoit entrepris de l'éclairer. Bentley souffroit mille supplices. Parlez donc, lui dit-il, parlez ; arrachez-moi le cœur.... Ma femme.. ma femme.. — Je suis fâchée, monsieur, de ce que je vais vous révéler : mais vous êtes un galant homme. — Poursuivez ; suis-je outragé ? — Mon honneur me défend de vous cacher la moindre circonstance. — Instruisez-moi, instruisez-moi de tout.. — Votre fils.. — Eh bien .... mon fils.. — J'ai bien du regret de vous causer ce chagrin.. il n'est point venu à terme. Un coup de tonnerre avoit écrasé Bentley ; il

tombe sur une chaise, en levant les mains au ciel, et sans avoir la force de s'exprimer. J'ai voulu, continue l'hôtesse, examiner de près cet enfant, et madame m'en a toujours écartée avec une hauteur insultante. — Bentley reste quelques momens dans l'accablement; il relève la tête, et prononce ces mots d'un ton ténébreux : il ne seroit point mon fils ! il se promène avec fureur dans la chambre. — Craignez de m'approcher ; je ne me connois point.. je vous ferois ressentir... vous avez fait, barbare, le tourment de ma vie... Cet enfant ne seroit point mon fils!.. et voilà pourquoi on ne m'a jamais répondu sur l'âge de cette odieuse créature ! et encore on est accouru avec des caresses..des caresses perfides, le porter dans mon sein, ce monument de mon opprobre... de ton infidélité, de ton ingratitude ?...Ah ! tu vas expirer de ma main, femme trop coupable ! je vais t'immoler toi, toi, et ce fruit exécrable de ta trahison, de ton crime atroce... tous deux....je m'enivrerai de votre sang ; je me rassasierai de ce spectacle. Il fait quelques pas pour retourner à l'appartement de son épouse : l'hôtesse s'efforce de le retenir; il rentre, et retombe mourant et noyé dans les larmes. Tu pleures, malheureux ? tu n'as point la force de te venger !... et on a bien eu celle de te couvrir d'ignominie.. Après un moment, il reprend : laissons, abandonnons cette victime à la honte, aux remords, aux remords qui prendront ma défense... qui serviront ma rage.... qui sans cesse lui présenteront et son crime... et mon amour...Allons trouver mon père ; il saura tous mes maux ; je suis assez puni; il me pardonnera ; il

me rendra sa tendresse..... et celle de Nancy!... Voilà des effets de sa malédiction !

Il tourne ses pas, dans ce désordre, vers la demeure de son père : il apperçoit de l'agitation ; il monte avec empressement. Quel objet pour les regards de Bentley ! son père étendu sur le lit de mort, et entouré de sa famille ; il venoit de rendre les derniers soupirs. Mon père, s'écrie Bentley ! oui, répond un de ses frères, c'est votre mariage insensé qui a précipité sa fin ; ses dernières paroles ont été pour vous donner des preuves de sa colère. — Mon père est mort avec des sentimens de haine contre son malheureux fils ! — Il vous a déshérité. — Que me parlez-vous de bien, d'héritage ? Je venois... je venois embrasser les genoux paternels, redemander sa tendresse, mourir à ses pieds....Frères dénaturés, je ne veux rien de vous, disputez-vous la fortune de mon père ; souffrez seulement que j'expire ici, dans cette maison qui m'a vû naître, où j'étois heureux.... Ah mon père !

Il court à son lit ; Bercley, cet oncle à qui il avoit été toujours cher, l'arrête, le prend dans ses bras, lui parle avec bonté, s'efforce de le consoler. On lit le testament ; Bentley, loin d'en entendre un mot, n'étoit rempli que du rapport cruel dont l'hôtesse lui avoit percé le cœur ; il se voyoit le jouet d'une femme méprisable qui l'avoit enlevé à sa famille, à sa fortune, à son honneur ; il touchoit le linceul qui pour jamais alloit envelopper celui à qui il devoit la vie, qui l'avoit élevé, et qu'il avoit offensé par un engagement ignominieux. De quels traits à la fois il étoit frappé ! il ne

sortit de sa léthargie mortelle que lorsqu'on eut cessé de lire. Bercley imagina que l'accablement où il voyoit son neveu étoit produit par ce qu'il venoit d'apprendre; son père ne lui laissoit qu'une guinée pour sa légitime : cet honnête parent l'entraîne dans la chambre voisine. Mon ami, lui dit-il, ne t'afflige pas, j'ai peu de chose ; mais si tu avois quelque besoin, tout ce que j'ai est à toi. — Eh ! mon oncle, je n'ai besoin que de mourir ! ce n'est pas l'héritage de mon père que je regrette : je vous l'ai dit, c'est sa tendresse, il me l'auroit rendue ; il auroit eu pitié de ma situation ; je lui eusse confié tous mes chagrins. — La conduite de votre femme... — La conduite de ma femme.. — N'a fait que l'irriter de jour en jour; son déshonneur est public. — Que dites-vous ? — Tout Londres l'a vue liée de société avec une femme perdue de réputation, et... mon cher neveu, il ne faut rien vous cacher. — Non... ne me cachez rien... ne me cachez rien... que je sache... que je meure mille fois. — Cette intrigante qu'on nomme lady Belton, et qui a raconté elle-même l'aventure, prétend qu'il s'est donné chez elle des rendez-vous, que le lord P***... — N'achevez pas, mon oncle, je sais tout, je vois tout.. je ne suis plus surpris que cet enfant odieux... et je l'ai tenu dans mon sein ! en voilà assez... en voilà assez !

Un torrent de larmes lui coupe la parole; il reprend avec fureur : tous mes malheurs vous sont connus ; oui, j'ai désobéi à mon père ; j'ai formé, sans son aveu, des nœuds qui me lient à la perfidie, au crime ; j'ai tout fait pour une femme que j'adorois, que j'idolâtrois ; je n'imaginois d'autre bonheur que d'atta-

cher ses regards, d'être à ses pieds.... elle mourra : j'anéantirai les deux témoignages de mon opprobre... Ah ! mon oncle, avois-je mérité ces coups ?—Ecoutez-moi, Bentley : ne retournez point auprès de Nancy, et acceptez un appartement dans ma maison ; je prendrai des mesures avec votre femme, et je l'engagerai à solliciter elle-même une séparation...—Une séparation ! ce n'est pas là ce qui me vengera : il faut que le poison le plus violent coule dans ses veines..., que ce soit moi-même qui lui présente le breuvage de mort...Elle ne seroit pas assez punie ! c'est son cœur, c'est ce cœur que j'adorois, où je veux enfoncer mille poignards, que je veux déchirer de mes propres mains....

Bentley n'a pas prononcé ces paroles, qu'il tombe sans connoissance dans les bras de son parent. Il revient à la vie pour dire d'une voix touchante : mais mon oncle, si elle n'étoit point coupable !... vous la verrez ; vous ne pourrez croire qu'on puisse être aussi criminelle avec tant de charmes ; sa tendresse étoit si naïve, si ingénue !... Vous me dites que le lord P***... ah, il n'est que trop vrai ; elle ne m'aimoit point ; elle en aimoit un autre..... un autre avoit le cœur de Nancy !

Cette idée replongeoit le malheureux Bentley dans l'accablement. Il faut l'oublier, s'écrioit-il après quelques momens de silence ; eh ! comment l'oublier ? son image est là, dans mon cœur, qui me déchire... allez, mon oncle, je me repose de tout sur votre amitié, sur votre compassion ; décidez de son sort, du mien : une séparation, ma mort, tout ce que vous voudrez...

Il

Il court après Bercley : — Elle mérite tous les supplices ; elle n'éprouvera point les tourmens qu'elle me fait souffrir : mais en perdant le nom de mon épouse, qu'il lui reste assez de fortune pour vivre à l'abri de l'indigence.... Mon oncle, adoucissez-le plus que vous pourrez le coup que nous allons lui porter. Dites-lui... que je l'aimois.. Ah ! faut-il qu'elle m'ait trahi ? vous ne me verrez plus ! je vais expirer ! comment soutenir de pareils revers ?

Bercley entraîne son neveu chez lui : il passoit de la profonde douleur à tout l'emportement du désespoir ; il pressoit son oncle d'aller voir sa femme ; il le conjuroit de rester. Jamais la nature humaine luttant contre le malheur, et livrée à tous ses assauts, n'avoit offert un spectacle plus déplorable.

Nancy étoit loin de prévoir son affreuse destinée ; elle attendoit son mari avec toute la sécurité de la vertu, et la vive impatience de l'amour ; elle s'étoit donné elle-même la peine de parer son fils, dans le dessein de procurer à Bentley un spectacle agréable. En effet, est-il pour les regards paternels un objet plus flatteur, plus intéressant qu'un jeune enfant qui paroissant distinguer l'auteur de ses jours, lui sourit avec cette naiveté, la grâce du premier âge, lui tend ses bras innocens pour le caresser, et semble lui témoigner sa reconnoissance ? Nancy se disoit : que j'aurai de plaisir à voir Bentley embrasser ce cher enfant, et le trouver aimable ! elle avoit même orné de fleurs la chambre où ils devoient souper ; elle comptoit les heures, les moments, les minutes. Son ame, en quelque

sorte, s'élançoit au-devant de son époux; elle s'imaginoit l'entendre, le voir.

Bentley, après avoir roulé dans sa tête une infinité de projets différens, prend la résolution d'écrire à Nancy; il commence vingt lettres qu'il met en morceaux: enfin il y en a une d'achevée au milieu de tous les orages des passions, et Bentley en charge un exprès, avec ordre de la remettre dans les mains propres de son épouse.

L'agitation de Nancy augmentoit: elle ne savoit sur quelle crainte se fixer; les instans s'écouloient; son mari n'arrivoit point. On heurte: elle vole à la porte, tendant les bras à Bentley, qu'elle croyoit apercevoir, et qu'elle cherche encore des yeux, quand elle est assurée du contraire: un domestique lui rend une lettre de la part de son époux, et se retire aussitôt, en ajoutant qu'on n'attendoit point de réponse. Nancy n'écoutoit rien; ses mains s'étoient jetées avec précipitation sur cet écrit; elle ouvre, saisie de trouble, et lit ces mots:

« Par où commencerai-je, femme indigne de mon » amour? par t'envoyer toutes les malédictions qu'une » juste fureur puisse imaginer. Que tous les supplices, » l'enfer, que l'enfer entre dans ton cœur! le mien, » barbare, est ouvert à toutes les furies; tu le déchires » comme un vautour acharné sur sa proie. Repais-toi » de mes tourments; bois mes larmes: tu as outragé, » tu as assassiné l'homme qui t'adoroit le plus. Tout » est découvert: la véritable naissance de ton enfant, » de cet enfant odieux! tes liaisons avec cette infâme

» Belton, ta perfidie, ton amour... ton amour! ah! » femme criminelle, c'est donc le lord P*** qui a » donné le jour à cette détestable créature, que tu » m'as fait embrasser! monstre de trahison! ajouter « l'outrage à l'infidélité, à l'imposture! se rire de ma » crédulité, m'accabler de fausses caresses!.... je » voulois, malheureuse, aller t'arracher une vie » souillée de tant de crimes : mais la mort seroit pour » toi une grâce que je ne t'accorderai point : non, je » ne te l'accorderai point. Que ta honte et ta douleur » soient éternelles! vis pour mourir continuellement; » aie toujours devant les yeux l'image d'un époux.... » Ingrate! combien tu lui étois cher! combien il » t'aimoit! ah, Nancy, Nancy!.... n'espère point de » pitié de moi; renonce à porter le nom de ma femme, » ce nom que tu as tant déshonoré. Va, quelques » maux que tu souffres, tu seras moins à plaindre » qu'un infortuné qui ne tient plus à rien dans l'univers. » Que n'ai je la force de t'arracher de mon cœur! » cruelle! tous mes efforts sont vains, je le sens trop! » tu y seras jusqu'à mon dernier soupir.... Tu ne me » reverras plus. Adieu, adieu, je t'abandonne à tes » remords, si tu en es encore susceptible ».

Nancy demeure immobile, accablée, confondue; elle ne prononce pas un mot : c'est le silence effrayant de la grande douleur; le sommeil fuit de ses yeux, et elle ne devoit plus le goûter; elle avoit ses regards sans cesse attachés sur son enfant qui étoit auprès d'elle. De tems en tems il lui échappoit de ces larmes brûlantes qui sillonnent les joues, et semblent y graver les

traits de la mort ; pour comble de tourment, elle ignoroit ce qu'étoit devenu Bentley, et quand elle auroit pu le voir, auroit-elle espéré de faire éclater son innocence? elle refusa toute espèce de nourriture; lorsqu'on vouloit l'approcher, elle faisoit signe de la main qu'on l'abandonnât à elle-même; ce ravage subit dans ses sens est suivi d'une fièvre violente qu'elle communique à son fils.

Il y avoit plus de huit jours que Bentley étoit éloigné de ces deux créatures si malheureuses. Son parent avoit engagé un de ses amis à l'emmener à sa campagne située environ à quarante mille de Londres. Pendant ce voyage, Bercley s'étoit chargé de faire accepter à Nancy la séparation convenue avec son neveu.

Il se rend chez elle dans ce dessein, demande à lui parler, dit même le sujet qui l'amène. Vous n'exécuterez point ce projet barbare, s'écrie l'hôtesse éplorée en se jetant à ses pieds, et lui tendant les bras ; monsieur, ayez l'humanité de faire avertir monsieur Bentley; qu'il vienne, qu'il accoure : vous sauverez les jours de cette pauvre dame ! peut-être n'a-t-elle plus qu'un instant à vivre. Ah! monsieur, c'est la meilleure action que vous puissiez faire ; que son mari l'entende : elle est en état de se justifier; oui, elle est innocente. C'est moi, malheureuse, qui par de coupables indiscrétions, ai causé tous ses maux ! je suis pénétrée de son sort. C'est la vertu même, poursuit-elle en fondant en larmes, et je l'ai soupçonnée ! je l'ai accusée ! Vous la verrez, monsieur; vous allez avoir le cœur déchiré: mais.... madame (en entrant dans la chambre, et

s'adressant à Nancy) prenez courage ; voici l'oncle de monsieur Bentley.

Cette infortunée étoit expirante dans son lit, serrant contre son sein son enfant mourant : elle lève la tête, et comme si elle revenoit à la vie : — Monsieur Bentley.... où est-il ? — Je suis son oncle, madame, et je venois....

Il ne peut achever ; il est saisi de compassion, et a de la peine à retenir ses pleurs ; il s'assied à ses côtés ; enfin ménageant la situation de cette femme si à plaindre, il l'instruit de ce qui a pu exciter la jalousie de son neveu ; il lui parle de son enfant, de lady Belton, du lord P*** : Nancy ranime sa voix éteinte, interrompue par des sanglots, et se justifie aux yeux de Bercley d'une façon si touchante, si évidente, que lui-même il promet d'être son médiateur auprès de son mari ; il ressent le plus vif attendrissement : il pleure avec elle.

Nancy termine cette conversation en disant à Bercley d'un ton pénétrant : je meurs moins mécontente, monsieur ; car Dieu m'exauce : j'approche du terme de mes malheurs, puisque j'ai pu vous convaincre de mon innocence, et que vous prendrez la peine de me protéger auprès de monsieur votre neveu : laissez-moi le nommer encore mon époux ; du moins vous défendrez ma mémoire.... Si je pouvois le voir avant que de quitter la vie, je lui demanderois grâce pour ce misérable enfant.... qui lui rappelleroit quelquefois sa mère.... monsieur, je ne suis point coupable ; je n'ai commis que des imprudences.

Là ses sanglots éclatent; elle est suffoquée par une abondance de larmes; elle embrasse avec transport son fils: quels nouveaux coups la frappent! — Que vois-je? monsieur, secourez-moi, secourez-moi..... mon fils.... il expire.... cher enfant!...

Elle se précipite sur lui avec des cris, colle sa bouche sur sa bouche glacée; on diroit que cette malheureuse mère veut lui donner son ame; elle déploie toutes les fureurs de l'amour maternel. Bercley ne peut soutenir ce tableau de désolation; il sort en versant un torrent de larmes, et en recommandant fortement Nancy à l'hôtesse; il ajoute qu'il court chercher son neveu à la campagne, et le ramener dans le sein de son épouse.

Nancy étoit tombée dans un évanouissement qui alarma pour ses jours; l'hôtesse profite de la circonstance pour lui retirer cet enfant dont l'aspect ne pouvoit qu'irriter sa douleur. — Vous ne m'enleverez point mon enfant; vous ne m'enleverez point mon enfant! il restera à mes côtés.... dans mon sein, jusqu'au moment qui nous réunira tous deux. Elle le couvre de baisers et de pleurs; elle continue: il n'est donc plus! il n'est plus!... il est heureux! il a peu vécu; je vais bientôt le rejoindre..... mais je ne vois point ce généreux parent de mon mari... hélas! tout m'abandonne, tout! Il n'y a que vous, dit-elle à l'hôtesse, en lui présentant la main, vous seule sur la terre, qui aurez la complaisance de me rendre les derniers devoirs.... Ayez soin, je vous prie, que l'on mette après ma mort mon enfant dans mon cercueil..... qu'on le mette dans mes bras.... — Ah! madame,

écartez ces idées affligeantes ; espérez tout du ciel : monsieur Bentley va venir ; son oncle qui est si touché de votre état, ne vous a quittée que pour l'aller chercher ; consolez-vous : on vous rendra justice. — Il n'est plus tems. C'est de Dieu seul que j'attends cette justice, que les hommes m'ont refusée.... Je ne verrai plus mon mari.... Non, je ne le verrai plus ; son oncle ne lui dira point tout ce qu'il m'a fait souffrir.... O mon Dieu, ai-je bien mérité tant d'infortunes ? Je veux lui écrire.... qu'on lui porte vîte ma lettre.... Ah ! s'il pouvoit arriver avant que je meure.... si je pouvois encore lui dire combien il m'est cher

L'hôtesse soutenoit dans ses bras cette femme si malheureuse, qui vingt fois quittoit la plume, et la reprenoit en levant les yeux au ciel, et les reportant sur le papier imbibé de ses larmes. Enfin, après bien des efforts, cet écrit est achevé, et envoyé à Bercley pour être remis à son neveu. Cette lettre étoit conçue en ces termes :

« J'ai tout appris. Les apparences ont été contre » moi, et c'est tout ce que j'ai à me reprocher. Votre » oncle vous confiera des détails qui ne vous laisse- » ront rien à désirer pour ma justification. Je ne veux, » je ne puis vous parler que de mon amour ; je ne » vous ai jamais offensé, non, jamais. Je vous ai tou- » jours aimé, et vous me faites mourir Je vous par- » donne. Je vous aimerai jusque dans le tombeau. » Mes malheurs sont au comble. L'innocente créa- » ture dont la naissance m'a été si funeste, a cessé de » vivre ; je ne suis plus mère, Bentley ! je n'embrasse

» plus qu'un cadavre, une misérable victime de mes » imprudences, de mes indiscrétions et de votre » injuste jalousie.... Mais ce n'est pas vous que je » dois accuser; j'ai tout fait; je suis la seule coupable; » ma mort vengera celle de ma mère; elle ne m'avoit » que trop prédit ces coups qui m'assassinent aujour- » d'hui! Hélas! je n'ai ouvert les yeux que lorsqu'ils » vont être fermés pour jamais. La force m'aban- » donne... je vous supplie, je vous conjure de vous » hâter de me voir; que vous puissiez du moins goûter » la satisfaction de m'entendre attester mon inno- » cence; qu'elle éclate dans mon dernier soupir.... » Venez, cher et malheureux époux! me seroit-il » défendu de proférer un nom si cher? il arrête mon » ame expirante; accourez sceller notre réconcilia- » tion sur mes lèvres, tandis qu'elles sont susceptibles » de sentiment... Bentley, cher Bentley! je ne vous » verrois point! le frisson de la mort me glace..... » Toute ma vie fuit de mes yeux, se replie comme un » voile; je vais donc m'enfoncer dans l'éternité! renaî- » trai je? reverrai-je mon époux? Adieu, adieu pour » toujours.... vous viendrez; je n'existerai plus. Quel » mot! laissez couler vos larmes sur mes tristes restes. » Nommez-moi encore votre épouse; dites-moi que » vous me pardonnez, que vous m'aimez; Bentley, » mettez votre main sur mon cœur: il sentira encore » ce témoignage de tendresse. Bentley, vous me regret- » terez.... J'expire avec cette idée consolante ».

Bercley avoit prié cet ami qui retenoit son neveu à la campagne, d'avoir les yeux sur lui, et d'éclairer ses

moindres démarches. Il trompe la précaution de ses surveillans, leur échappe, et court trouver le lord P*** dont le château étoit voisin de cette terre : arrivé chez ce seigneur, il demande à lui parler ; il n'attend pas la réponse ; il l'apperçoit qui se promenoit seul dans son parc ; il précipite sa marche de ce côté ; à peine est-il à portée de se faire entendre : — Mylord je suis gentilhomme ; je suis un homme ; vous m'avez offensé, et il me faut une réparation ; et aussitôt il met l'épée à la main. Le lord répond tranquillement : il est juste, monsieur, de vous donner satisfaction, si j'ai le malheur d'avoir quelque tort avec vous : mais vous me voyez sans défense ; souffrez que j'appelle un de mes gens : il m'apportera des armes.

En même-tems le lord P*** fait signe à un domestique qui passoit, de venir à lui ; le serviteur reçoit l'ordre, et l'exécute fidèlement ; son maître a soin de le renvoyer. Présentement, monsieur, dit-il à Bentley, cette épée nous rend égaux : mais avant que de nous couper la gorge, ayez la bonté de m'apprendre la nature de vos plaintes, et votre nom : des Anglais ne se battent pas comme nos étourdis de voisins. — Mon nom ? vous le saurez quand je vous percerai le cœur, ou que votre fer sera dans mon sein : vous m'avez arraché mon repos, mon honneur, l'amour d'une femme que j'adorois : — Ne seriez-vous pas monsieur Bentley ? — Eh ! vous l'avez trop outragé pour ne pas le connoître ! O ciel, qu'allions-nous faire, s'écrie le lord ! monsieur, ma réputation est établie ; si je me sentois coupable en la moindre chose, vous seriez déjà satisfait : mais je vois ce qui a pu vous irriter : les infâmes

discours de lady Belton ont été jusqu'à vos oreilles; c'est la plus odieuse calomnie; votre épouse est la vertu même, et si vous ne daignez pas ajouter foi à ce que vous dit un des plus francs gentilshommes de l'Angleterre, vous en croirez cet écrit.

Le lord tire de sa poche une lettre de lady Belton très-circonstanciée : il la remet à Bentley, en lui prescrivant de la lire en sa présence. Cette lettre étoit la justification la plus authentique pour Nancy : lady Belton avouoit que, pour se venger de l'épouse de Bentley, qui l'avoit traitée avec hauteur, elle avoit fait insinuer à son beau-père que sa bru étoit aimée du lord P***, et qu'elle répondoit à son amour; elle ajoutoit qu'elle regardoit Nancy comme la plus respectable des femmes, et elle finissoit sa lettre, en priant le lord de publier son aveu, qui étoit une bien foible réparation du mal qu'elle avoit produit.

Un ministre digne de son état, s'étoit rendu le maître de cette ame souillée de crimes : il y avoit fait naître le remords, et cette lettre étoit la première bonne action qu'avoit opérée un heureux changement.

Elle n'est point coupable, s'écrie Bentley en jetant son épée! — Jamais vertu ne fut plus affermie.... Je vous ai parlé avec franchise; j'avois vu plusieurs fois votre femme au Parc; elle m'inspira une passion des plus violentes; ce monstre de Belton me l'annonça sous des traits bien peu ressemblans : je conçus des desseins; votre digne épouse fit succéder le respect et l'admiration à des sentimens qui l'offensoient : je n'ai point cessé de l'aimer : mais je lui ai promis de ne

point la voir, et de ne laisser éclater que mon estime, ma vénération, et j'ai tenu ma parole. L'époux de Nancy est fait pour être l'ami du lord P***. — Ah! mylord, qu'ai-je fait? Il y a plus de huit jours, huit siècles que je ne l'ai vue, qu'elle meurt victime de mes soupçons, de ma jalousie, de ma cruelle jalousie, que mon enfant... mylord je vous quitte, en vous demandant votre amitié; la mienne vous est bien due: vous me rendez la vie, mon bonheur, tout..... Allez vîte, reprend le lord; volez au secours de cette infortunée; puissiez-vous réparer vos injustices!

Bercley avoit découvert l'endroit où étoit son neveu; il atteignoit l'avenue du château, quand il apperçoit Bentley qui accourt à lui: — Qu'avons nous fait? Nancy n'est point coupable; je sais tout: elle est digne de porter le nom de mon épouse, et ce cher enfant!... — Vous l'avez perdu, répond Bercley; Nancy elle-même est expirante, et elle n'a rien à se reprocher; courez, courez la rappeller au jour; voici une lettre qu'elle m'a fait parvenir pour vous.

Bentley dévore des yeux cet écrit, ne dit pas un mot à son oncle, court prendre des chevaux de poste, et en moins de six heures arrive, ou plutôt vole à la demeure de sa femme; à peine entré dans son appartement: — Où est-elle? où est ma chère Nancy, ma chère épouse? que je la voie! que je tombe à ses pieds! qu'elle m'accorde mon pardon! il se précipite sur le corps de Nancy. Comment s'offre-t-elle à sa vue? touchant à sa dernière heure; tenant son enfant d'une main défaillante; n'entendant plus: il l'appelle, la presse contre son sein avec le cri de l'amour et de la douleur:

Nancy! ma chère Nancy! il pleure sur elle, sur son fils; elle r'ouvre les yeux, ne peut balbutier que ces mots, en serrant la main à son mari, et lui lançant un long regard: c'est vous Bentley! voilà votre enfant! et aussitôt elle expire, en laissant retomber sa tête dans le sein de son époux. Bentley jette un cri épouvantable. Jamais il n'y eut d'image plus touchante et plus terrible des effets de l'amour et du désespoir; il tenoit sa femme étroitement embrassée; il poussoit des hurlemens; on l'arrache avec effort de ce triste séjour, mais privé de la raison, agité de convulsions effrayantes; enfin son oncle ne pouvant le garder chez lui, est obligé de le renfermer à Bedlam, (1) parmi ce vil troupeau de malheureux condamnés à traîner le poids d'une existence dégradée, et qui prouvent à combien d'abaissement et d'humiliation notre nature est assujettie. Quelquefois Bentley plongé dans une stupide rêverie, avoit les yeux fixés vers la terre qu'il arrosoit d'un ruisseau de larmes; il demeuroit des heures entières dans cette mélancolie profonde: il en sortoit tout à coup pour courir les cheveux épars, l'œil égaré, menaçant de poignarder tout ce qu'il rencontroit, quoiqu'il n'eût point d'armes, et appellant à grands cris son épouse; ensuite il retomboit dans un anéantissement qui approchoit de la mort. D'autrefois on eût dit

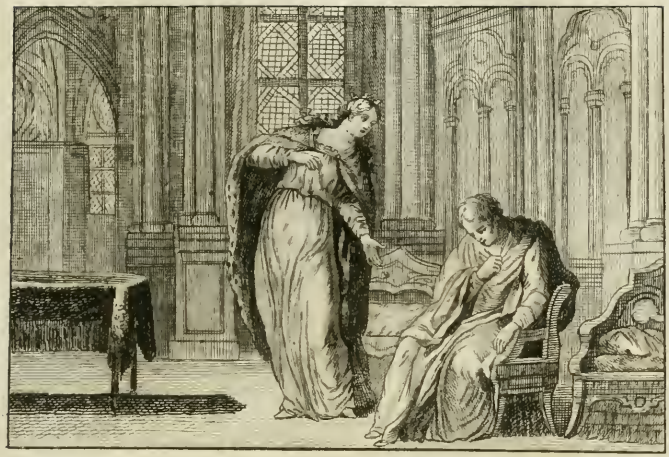
(1) Nommé aussi *Bethlem*, vaste et bel édifice, l'équivalent de nos Petites Maisons, et que les bourgeois de Londres ont fait bâtir, où l'on enferme les insensés des deux sexes; cet hôpital a de gros revenus, et est très-bien administré.

qu'il étoit revenu de son égarement : il paroissoit tranquille, et alloit demander d'un ton touchant à la première personne qui se trouvoit sur son passage, des nouvelles de Nancy : elle ne m'aime plus, disoit-il ! elle ne m'aime plus ! je lui ai causé trop de chagrin ! jamais cependant elle ne m'a été plus chère : ah ! je vous en conjure; parlez-lui en ma faveur ; qu'elle me pardonne mes injustices, que j'expire à ses pieds. Il y avoit des momens où il croyoit la voir ; il s'abandonnoit avec transport à son illusion, étendoit les bras : Ma chère Nancy, accours, accours dans le sein de ton époux ! je te vois ! je te possède ! je suis le plus heureux des hommes ! bientôt perdant cette erreur consolante pour se pénétrer d'un spectacle déchirant : —Elle se meurt ! du secours ; Nancy, r'ouvre les yeux.... c'est pour la dernière fois que je t'embrasse ! Nancy, Nancy, écoute-moi ; non, tu n'es point coupable; c'est moi qui suis un barbare, un monstre qu'il faut anéantir. Alors il s'arrachoit les cheveux, se meurtrissoit la poitrine de coups redoublés, se déchiroit tout le corps avec ses ongles, se précipitoit le front contre la terre, et se rouloit dans les flots de son sang. Etoit-il enseveli dans une sorte de léthargie volontaire où il aimoit à s'enfoncer, il s'obstinoit à ne point répondre aux questions pressantes qu'on pouvoit lui faire : qu'on vint à proférer seulement le nom de Nancy, aussitôt il levoit la tête : — Nancy !... où est-elle ? que je la voie !

Il vécut plus de deux ans dans cet état déplorable; Bercley le visitoit souvent : à peine cet infortuné l'appercevoit-il : — Avez-vous vu Nancy ? son oncle croyoit le rappeler à la raison en ne lui parlant que de son

épouse, et peut-être ces entretiens irritoient son mal. Peu de tems avant que de mourir, il avoit formé quelques traits à peine ébauchés sur un des murs de sa chambre, comme s'il eût eu dessein de faire le portrait de sa femme: ses yeux se tournoient toujours de ce côté; il y portoit même ses lèvres en pleurant. Sur la fin de ses jours, il refusa constamment de parler, quoiqu'on employât le moyen dont on s'étoit servi avec succès, en lui nommant Nancy; il repoussa les divers remèdes qu'on lui présentoit, et il expira enfin, ses derniers regards attachés sur ces traits qu'il avoit esquissés, et prononçant d'une voix défaillante le nom de son épouse.

Batilde..



BATILDE,

OU

L'HÉROISME DE L'AMOUR,

ANECDOTE HISTORIQUE.

La puissance des maires (1) étoit devenue presque égale à celle des rois. Archambaud (2) maire du palais de Neustrie, avoit succédé dans cette place auprès de

(1) La dignité de maire du Palais a commencé sous Caribert, roi de Paris. Cet officier de la couronne étoit d'abord ce qu'est aujourd'hui le Grand-Maitre de la maison du roi : il ne commandoit que dans le palais et aux domestiques ; il devint ensuite ministre, commandant des armées, chef,

Clovis II, à Æga, (3) dont la mémoire étoit chère aux Français. Archambaud marchoit sur les traces de son prédécesseur : même amour pour son maître et pour l'Etat, même désintéressement; il réunissoit les agrémens de l'extérieur à tous les talens qu'exigeoit son emploi ; on lui reprochoit seulement un faste et une pompe qui ne doivent entourer que le trône; il sembloit en quelque sorte être le monarque : Clovis n'en avoit que le nom. C'est sous ce règne qu'a commencé cette décadence funeste qui fut bientôt suivie de l'extinction totale de la race des Mérovingiens. Une légère observation suffira pour caractériser la mollesse et l'indolence de ce prince qu'on peut mettre à la tête des rois fainéans: il est le premier de nos souverains qui

---

prince, enfin roi de la nation. Ce fut Clotaire II qui prépara cette révolution si fatale à la postérité. Il consentit de donner à vie cette charge si importante, qui, dans son origine, n'étoit remplie que pour un tems. Les maires avoient favorisé son usurpation sur la malheureuse famille de Thiéri ; elle fut vengée. Les descendans de Clotaire furent à leur tour précipités du trône, par les enfans de ces mêmes hommes qu'ils avoient fait asseoir presqu'à leurs côtés. Pasquier dit à ce sujet, avec cette énergie qui lui est propre : *Dieu en fit une punition à la royale.*

(2) Erchinoalde, Erchevalde ou Archambaud ; il gouverna (dit l'abbé Velly) plus en souverain qu'en ministre.

(3) Ce maire, selon le même auteur, fut un modèle de sagesse et de fidélité ; Dagobert, au lit de la mort, lui avoit recommandé sa femme et son fils; il mérita cette marque de confiance de son souverain, et ce qui n'est pas moins digne d'éloges, il fit rendre à différens particuliers ce que le fisc avoit usurpé sur eux.

se soit fait traîner dans un char (1) attelé par des bœufs; cette voiture n'avoit jusqu'alors servi qu'à nos reines.

Archambaud avoit un domestique nombreux. Parmi ses esclaves, il étoit aisé de distinguer une jeune personne que, dans les tems du paganisme, on eût adorée comme une des grâces; sa modestie prêtoit un nouvel éclat à sa beauté, elle inspiroit à la fois l'amour et le respect; on auroit dit que la nature avoit formé exprès son front pour être orné du bandeau royal, un mélange de vivacité et de langueur animoit ses regards intéressans; l'attrait même de la séduction respiroit sur sa bouche; la noblesse, la douceur, la sensibilité, la vertu brilloient sur son visage; des cheveux d'une couleur agréable relevoient la blancheur de sa peau, et en tombant négligemment sur ses épaules, faisoient admirer davantage sa taille élégante et majestueuse; Batilde enfin joignoit à tant de charmes le premier peut-être de tous; elle atteignoit à peine sa quinzième année. Des pirates danois, dans une de leurs irruptions en Angleterre, l'avoient enlevée au sortir du berceau, et emmené captive avec son père. Ces esclaves exposés en vente selon l'usage, avoient été achetés par un des officiers d'Archambaud pour être employés au service de son maître. Edmond étoit chargé du soin des jardins, et Batilde, devenue plus grande, versoit à boire à table.

Emma, du même sexe et du même âge à peu près que Batilde, et réduite comme elle à la condition

(1) C'étoit une espèce de chariot qu'on appeloit une *Basterne*, et que tiroient des bœufs.

d'esclave, recherchoit son amitié. Ces deux jeunes personnes se trouvoient souvent ensemble dans le palais, dans les jardins; elles se confioient ces riens si importans, si touchans pour deux cœurs qui demandent à se développer et à s'attacher. Cependant depuis quelques jours, elles étoient devenues plus réservées, elles avoient moins de secrets à se communiquer. Emma soupiroit, et les mêmes soupirs échappoient à son amie; elles se regardoient, baissoient les yeux, et sembloient craindre de s'interroger. Emma rompit la première ce silence qui commençoit à lui peser. — Qu'as-tu ma chère Batilde? — Je pourrois te faire la même demande... qu'est devenue ta gaieté? — Je ne suis point triste... c'est toi qui me parois sombre, mélancolique. — Moi! mélancolique!... Je ne le suis point... — Notre esclavage cependant n'est pas insupportable... Archambaud... — Archambaud?.... — Est un maître bienfaisant.... je le sers avec plaisirs; ne penses-tu pas comme moi? — Il est vrai qu'Archambaud.... il a pour nous des bontés.... Adieu, Emma, je cours me rendre auprès de mon père.

Batilde se trouve seule, en est flattée, et s'étonne de ce sentiment.

Edmond la surprend dans ce trouble qu'elle vouloit se cacher à elle-même. Ma chère fille, lui dit-il avec toute la vivacité de l'amour paternel, tu as des chagrins? je ne te vois plus cette sérénité qui me rendoit la servitude moins odieuse!.. Ah! Batilde, c'est à moi de sentir les horreurs de cette situation. Si tu savois.... à qui tu dois le jour! (et il lui échappe un profond

gémissement)... je suis esclave! moi! .... Allons, il faut subir mon sort. Au lieu de m'affliger, console-moi, rappelle-moi ta mère.... ta mére.... A ce mot Edmond laisse couler des larmes. — Vous pleurez, mon père! — C'est toi qui m'arraches ces pleurs. — Je n'ai point d'autres chagrins que les vôtres; esclave presque en naissant, je dois être accoutumée à cet état.... qui toujours humilie.... vous n'avez jamais daigné m'instruire de ma naissance, de votre rang... vous êtes mon père, (ajoute Batilde en l'embrassant) ce nom me suffit, et je suis votre fille, la fille la plus soumise, la plus tendre; c'est vous dire que je respecte votre silence...—Eh! qu'importe le passé? Batilde... nous sommes dans les fers... nous servons : voilà l'image affreuse qui est sous nos yeux! mes malheurs ont avancé le terme de ma vie; toi seule, ma chère fille, as retenu jusqu'à ce jour, mon dernier soupir; oui, c'est pour toi seule que j'ai eu le courage de vivre, de supporter l'esclavage; ah, que ne peut l'amour paternel! mais je sens... que bientôt tu n'auras plus de père... et je te laisserai sans parens... sans appui.... dans la servitude.... ma fille... je ne puis te dire qu'un seul mot : songe que la vertu est le premier bien, le premier rang, que Batilde ne doit pas se permettre la moindre foiblesse, un soupir dont la vertu ne seroit point l'objet..... Tu te troubles, ma fille! — Non, mon père... je ne serai point indigne de vous; qui que vous soyez, vous êtes pour moi le plus respectable des mortels : vous êtes vertueux, et vous savez souffrir... mon père... je vous imiterai... votre fille du moins.... pourra mourir. Mais de quels

coups vous me frappez ! la mort vous enleveroit-elle de mes bras ? Ah ! vivez pour la malheureuse Batilde, pour en être aimé. . . . soutenez-moi, mon père, par vos conseils, par vos exemples. . . Edmond la presse contre son sein, et Batilde va remplir ses fonctions domestiques.

Archambaud donnoit souvent des fêtes magnifiques, où il invitoit les principaux chefs de la noblesse française ; c'étoient autant de jours de triomphe pour la beauté de la jeune esclave ; un murmure flatteur prévenoit son arrivée dans la salle du festin ; sa présence attachoit tous les yeux, et sur-tout ceux de Ranulphe, seigneur Austrasien, envoyé par Sigebert auprès de Clovis. Archambaud le distinguoit parmi les étrangers qu'il admettoit à sa familiarité ; il l'honoroit même de sa confiance. Seigneur, lui dit Ranulphe, un jour qu'ils se promenoient écartés de la foule des courtisans, me seroit-il permis de vous demander pourquoi au faîte de la grandeur, l'égal en quelque sorte de Clovis, vous paroissez ne point jouir de votre bonheur ? Que reste-t-il à désirer à votre ambition ? — L'ambition, Ranulphe, ne suffit pas pour rendre heureux. . . votre cœur na-t-il jamais connu d'autres sentimens ? Ranulphe demeura quelques momens sans répondre. — Seigneur, je sais que la gloire, l'estime publique, l'amitié peuvent partager nos vœux. — Ranulphe, vous ne parlez point de l'amour ? — L'amour ! .... l'amour.... (Ranulphe est troublé, il continue cependant) Si Archambaud aime, Archambaud est aimé, qui pourroit lui résister ?... Ou vous ne vous êtes pas expliqué, Seigneur. — Je me suis tu jusqu'à présent, et je

mourrai plutôt que de rompre le silence : je ne m'appuierai point de mon autorité. . jugez si je dois aimer ; si je dois brûler ; l'objet de cette ardeur, qui me coûtera la vie, est cette charmante esclave... Batilde, interrompt Ranulphe avec vivacité ? — Elle-même : j'en ai fait présent à ma femme, Plectrude l'aime comme sa propre fille, et moi, je lui suis attaché par un amour, qu'il m'est impossible de vaincre. Je ne me cache pas tout ce que la raison, le devoir sont en droit de m'opposer contre un semblable penchant; je ne me dissimule point que ma foiblesse est criminelle ; que mon épouse seule mérite toute ma tendresse. Je connois mon égarement, Ranulphe, et je n'ai pas la force de m'en retirer. L'image de Batilde, sa candeur, sa beauté, ses grâces, voilà ce qui m'occupe, ce qui remplit mon cœur. J'ai conçu plusieurs fois le projet de lui parler ; je la vois : et le respect, la crainte me ferment la bouche ; une jeune fille, une esclave fait trembler le maire du palais de Neustrie. Lorsqu'elle me verse à boire, sa rougeur, son embarras me charment ; mes regards cherchent les siens, et elle détourne la vue en soupirant. Depuis quelque tems elle m'approche avec plus de timidité. . Non, je ne serai point son maître pour abuser de sa situation; j'ignore leur rang; Edmond persiste à me faire un secret de sa destinée... quels qu'ils soient, ils me servent, et je dois les protéger, je dois révérer davantage les vertus de Batilde ; tout ce que l'honneur permet à mon amour, c'est de briser leurs fers, de les affranchir ; ils ne seront enchaînés ici que par mes bienfaits... Je pense, Ranulphe, que vous m'approuvez ? — Je re-

connois, Seigneur, le digne successeur d'Æga : mais jetez un voile sur le motif qui vous anime; épargnez à Plectrude le chagrin d'avoir une rivale; que la générosité seule paroisse vous avoir inspiré dans l'affranchissement de vos deux esclaves; sur-tout, seigneur, efforcez-vous de repousser une passion... Archambaud le regardant d'un œil inquiet. — Ranulphe.... il y a quelques instans que vous étiez moins sévère ?

Ils se quittent tous deux déconcertés, tous deux jaloux, et éperdument amoureux de Batilde.

Emma se retrouve avec son amie. — Nous sommes seules, ma chère Batilde ! Ah ! que mon cœur étoit impatient de s'épancher dans le tien ! j'ai besoin de tes conseils, de ton amitié, de ta compassion; il faut que mon ame toute entière se découvre à tes regards (elle court l'embrasser, et portant les yeux de tous côtés) Batilde, il n'y a que toi qui m'en tendes.... plains ton amie; et elle répand des larmes. Batilde lui témoigne tout l'intérêt dont son ame douce et tendre étoit susceptible : elle cherche à la consoler; Emma répond : je suis enfin éclairée sur la cause du trouble qui m'agite; j'ai pénétré dans les replis de mon cœur, et j'y ai surpris un sentiment bien différent du sentiment pur et innocent qui m'unit à ma chère Batilde!... C'est de l'amour que je ressens, et j'en serai la malheureuse victime ! ..... Alors ses pleurs redoublent. De l'amour, dit Batilde avec une espèce d'agitation ! —Le plus violent... le plus coupable, je manque à la vertu, à la reconnoissance, à tout. Plectrude me comble de bienfaits; c'est elle qui m'a tirée d'un esclavage odieux pour m'attacher à sa personne,

pour me faire en quelque sorte chérir ma servitude, que dis-je, elle m'élève au rang de son amie, me confie ses pensées les plus secrètes, et j'ose aimer..(Emma regarde Batilde, dont la curiosité impatiente paroît voler au-devant de ce qu'elle va apprendre.) Le croiriez-vous, vertueuse amie? C'est son époux, mon maître.... Archambaud que j'aime.... Vous aimez Archambaud, s'écrie Batilde!.... avec transport, reprend Emma, d'autant plus vivement que je m'efforce de renfermer dans mon sein cette passion, qui fait tous mes tourmens... et il vous aime, demande Batilde d'une voix tremblante?.. — Tout m'engage à me flatter qu'il m'aimeroit... Vous me quittez, Batilde! vous m'abandonnez! j'avoue que cet aveu offense votre sagesse : mais ayez pitié d'une amie... Soutenez-moi... elle ne m'entend plus! elle me fuit! hélas! la vertu doit-elle avoir cette sévérité? N'est-ce pas le premier de ses devoirs de secourir l'humanité malheureuse, et une semblable passion n'est-elle pas l'excès du malheur? Ah! Batilde, Batilde, peut-être n'aurez-vous pas toujours cette insensibilité? Il viendra un tems où vous pourrez connoître par votre propre cœur, tout ce que souffre le mien! cruelle amie...je serai vengée.

Archambaud plus épris chaque jour de son esclave, observa qu'elle l'évitoit avec soin; elle montroit encore plus de réserve et de circonspection dans toutes les circonstances qui l'approchoient de son maître : Archambaud entroit-il chez Plectrude, Batilde trouvoit les occasions de s'éloigner; aucun de ses mouvemens n'échappoit à la vue pénétrante d'un amant. Il

rencontre Ranulphe près de l'appartement de Batilde et de son père ; il avoit déjà des soupçons ; il ne doute plus que ce ne soit l'amour qui amène en cet endroit le seigneur austrasien, qu'il ne soit aimé de Batilde. Archambaud d'abord eut écouté toute la fureur de la ja- lousie : il se ressouvient de son rang ; il retourne sur ses pas, en s'écriant dans le fond de son cœur : mes malheurs ne sont que trop assurés ; Batilde aime, me dédaigne, et c'est Ranulphe qu'on me préfère ! c'est Ranulphe qui est aimé !.. je parlois de les affranchir ! ah ! qu'ils soient au rang de mes plus vils esclaves; qu'ils rampent dans les travaux les plus humilians... éloignons Batilde de ma vue ; éloignons-la.... pour jamais.... Eloigner Batilde de mes yeux, lorsqu'elle règne avec tant d'empire sur mon cœur, lorsque son image y est gravée si profondément ! laisser passer un jour, un jour entier sans goûter le plaisir de la voir, de l'adorer en secret ! l'affliger ! appesantir le joug de sa servitude ! faire couler ses larmes.... les larmes de Batilde !.. ai-je pu seulement en concevoir la pensée ? Et quand elle seroit aimée de Ranulphe ; quand elle l'aimeroit ! ai-je oublié qu'on ne peut imposer des loix à son cœur ? Est-ce à moi de vouloir tyranniser celui de Batilde, moi, qui ne suis pas maître d'ôter à la tendresse un seul de mes sentimens ; elle me préfère Ranulphe ! et cette préférence doit-elle me surprendre ? est-ce la grandeur qui fait aimer ? une esclave n'a-t-elle pas à mes regards plus de charmes que n'en auroient toutes les souveraines de la terre ?... Je vais les rendre libres. Peut-être la reconnoissance produira-t-elle ce que n'a pu inspirer

l'amour ; Batilde a de la vertu ; la vertu est généreuse, elle sera sensible à mes bienfaits.

Archambaud ordonne qu'on fasse venir Edmond ; il paroît. —Edmond, je vous affranchis, vous et votre fille... vous pleurez!... — Ah! seigneur, pardonnez si je ne réponds pas en ce moment à l'excès de vos bontés. Je croyois que l'esclavage étoit le comble des malheurs : j'éprouve qu'il en est de plus cruels.... Nous ne pourrons profiter de votre générosité (ajoute-t-il en versant un torrent de larmes) ma fille.... — Batilde... eh bien ? — Seigneur... elle est expirante! — Batilde !... — Elle n'a plus selon les apparences, que quelques heures à vivre... Archambaud est prêt à perdre l'usage des sens ; un de ses esclaves le soutient ; il se relève de cet accablement. — Il faut que je la voie... que je voie Batilde... Edmond, conduisez-moi à son appartement.... allons.... (et en marchant il lui demande) et d'où vient ce mal subit ? — Il y a quelque tems, seigneur, qu'elle est dévorée d'un sombre chagrin. Archambaud s'écrie dans son ame : Ah ! elle aime, elle aime Ranulphe ! j'ai employé tout, poursuit Edmond, sollicitations, prières, menaces, plaintes; rien n'a pu la déterminer à me découvrir la cause de cette mélancolie, qui aujourd'hui la précipite au tombeau ; ce matin elle a beaucoup pleuré, elle est tombée ensuite sans connoissance dans mes bras... Oui, seigneur, l'unique consolation qui me restoit dans l'univers va m'être enlevée.... Ma chère fille!... Archambaud embrasse Edmond avec un profond gémissement. — Sans doute... il est affreux d'être privé de Batilde !

Ils arrivent à son appartement; Plectrude, suivie de ses esclaves, étoit accourue à son secours; elle la tenoit renversée sur son sein; Emma vouloit lui prendre une de ses mains, et il sembloit que Batilde repoussoit Emma. Quelle image pour les cœurs sensibles, pour un amant ! un voile détaché, des cheveux blonds épars, le front de la beauté même couvert des ombres de la mort, ces yeux enchanteurs, dont Archambaud avoit tant éprouvé le pouvoir, fermés à la lumière, de longues paupières noires, couchées sur un teint que la pâleur rendoit encore plus intéressant! Archambaud s'élance vers Batilde en s'écriant : Batilde...à ce cri elle fait un mouvement, r'ouvre les yeux, jette ses regards sur Archambaud, sur Emma, la repousse encore, et retombe dans les bras de Plectrude. Batilde, quelques instans après, tend la main à son père qui fondoit en pleurs; puis se tournant vers Archambaud, elle lui dit avec un long soupir : c'est vous, seigneur ! et elle baisse aussitôt la tête du côté de Plectrude, avec un mouvement de désespoir. Archambaud est obligé de se rendre aux ordres de Clovis qui l'attend ; il revient plusieurs fois sur ses pas pour recommander Batilde avec instance, et avant que de sortir il approche d'elle en tremblant, et lui dit tout bas : vous serez satisfaite; son père et Plectrude étoient alors éloignés.

Le roi dans son entretien avec Archambaud fait entrer à chaque instant l'éloge de Batilde; le Ministre rempli de sa douleur, goûte une espèce d'adoucissement à pouvoir pleurer en liberté devant son maître, il lui parle avec transport des attraits, des vertus de

Batilde, lui apprend qu'il l'a affranchie elle et son père. Clovis avoit été frappé de ses charmes; il l'avoit vue dans plusieurs occasions; il se hâte de congédier Archambaud, lui fait part de ses volontés, et ajoute : Archambaud, après l'Etat, Batilde doit être le premier objet de vos soins.

Plusieurs jours se passent dans les craintes, dans les larmes. Depuis Archambaud et Plectrude jusqu'au dernier des esclaves, tout adoroit Batilde; tous les cœurs étoient pénétrés de sa modestie, de sa beauté, et sur-tout de sa bienfaisance; il n'y avoit point de malheureux qui ne courut l'implorer, et quand elle étoit forcée de refuser, ses refus mêmes avoient un charme qui leur prêtoit la douceur du bienfait; c'étoit par ses mains que Plectrude répandoit ses libéralités; Batilde sollicitoit sans cesse sa compassion, et souvent elle s'étoit privée de ses effets les plus nécessaires pour soulager les pauvres.

Archambaud et sa femme ne quittoient point Batilde. Enfin elle revient à la vie; toutes les alarmes sont dissipées; sa beauté a repris son éclat; il lui restoit cependant un air de langueur, qui peut-être la rendoit encore plus séduisante- Les premières paroles qu'elle prononce sont pour remercier ses bienfaiteurs de son affranchissement. Non, madame, dit-elle à Plectrude, en lui baisant la main, Batilde ne perdra jamais le souvenir de vos bontés; elle sera toujours votre esclave; et elle regarde Archambaud, soupire, et continue d'une voix embarrassée : mais, madame.... permettez que je sois employée à votre service seul... je ne sortirai d'auprès de vous, que

pour aller consoler la vieillesse de mon père; il a mes sentimens: il vous restera toujours attaché par les liens de la reconnoissance. Plectrude l'embrasse. — Batilde, vous n'êtes plus mon esclave : vous êtes mon amie ; vous, et Emma que j'affranchis aussi, vous me ferez supporter l'ennui, le poids de la grandeur; c'est dans le sein de toutes deux que ma confiance se plaira à s'épancher. Ma fille, vous ne connoissez pas les peines qui empoisonnent les foibles plaisirs que procurent la fortune et le rang! votre amitié ne m'est que trop nécessaire. Mais je vous parle d'Emma, je m' apperçois que vous êtes moins liées : d'où vient ce refroidissement? Emma cependant vous aime avec tendresse; elle vous en a donné des preuves dans votre maladie, — Emma m'est chère, Madame... — Je veux que vous soyez toujours amies. Emma paroît ; Plectrude poursuit : embrassez-vous. Emma court dans les bras de Batilde, qui obéit, et repousse ses larmes; elle se trouve enfin seule avec son père. — Qu'avez-vous fait ma fille? Nous sommes libres, et nous sommes encore dans ces lieux! tout nous retrace ici notre esclavage; tout nous parle de la flétrissure, de la servitude, nous montre nos fers à peine brisés ; et Batilde semble les regretter! le nom de maître n'offense point ses oreilles! elle ose me faire partager sa honte, me prêter la bassesse de ses sentimens, flatter Plectrude et Archambaud de l'espoir que la reconnoissance m'enchaînera auprès d'eux ! Ah !... j'ai perdu ma fille ! ma fille eût été la première à presser notre départ; ma fille eût préféré la retraite la plus obscure, une chaumière, une caverne, une caverne, l'asyle de la liberté, à ce

palais brillant, où retentit encore le bruit de nos chaines! va ; rampe ; sers ; connois des maîtres ; j'irai moi seul mourir, loin d'un séjour qui m'est odieux, loin d'une fille... indigne de sa naissance! Ah! lâche Batilde, est-ce à ces traits que te reconnoîtroit ta mère? Qu'elle est heureuse de n'être plus! —O mon père, est-ce vous qui me percez ainsi le cœur? Et depuis quand avez-vous découvert en moi des sentimens qui ne répondent point à la noblesse des vôtres? J'avois cru que nous pouvions, sans rougir, augmenter le nombre des heureux qui vivent auprès d'Archambaud et de Plectrude. Eh! quelles sont nos ressources? Sans bien, comment soutiendrez-vous vos jours? — Je déchirerai le sein de la terre ; je l'arroserai de mes sueurs, de mes larmes; j'en arracherai assez d'alimens pour entretenir notre vie malheureuse. Nous ne serons point esclaves ; (il embrasse sa fille avec une sombre fureur) nous serons libres! Je te l'ai déjà dit ; je m'apperçois qu'une sombre inquiétude te dévore : voilà l'origine de ta maladie... Ma fille... Ranulphe est toujours sur tes pas?—Ranulphe? mon père!—Tu ne sais point... tu ne dois aimer que la liberté, la vertu, l'honneur... ton rang.....je t'apprendrai un jour quels sont tes droits, tes devoirs ; supporte l'infortune ; profite du bienfait d'Archambaud, et fuyons de ce palais. — Je suis prête à vous obéir ; mon père, je vous suivrai. Oui... je vous suivrai...nous nous séparerons pour jamais d'Archambaud....

A ces derniers mots, Batilde laisse échaper un torrent de larmes, et son père va tout préparer pour leur départ.

Archambaud cependant livré à ses réflexions, ne pouvoit se résoudre au sacrifice qu'exigeoit sa générosité. Il faut, se disoit-il, que je détruise... que j'anéantisse... un penchant qui fait le charme de ma vie; que je porte Batilde dans le sein d'un autre; que Ranulphe en soit le possesseur! et je serai témoin de la joie de mon rival! Encore, si Batilde n'avoit point aimé, qu'elle eût été indifférente, qu'elle eût accablé tous les hommes de sa haine!... mais, c'est moi seul qu'on déteste; elle ne peut dissimuler sa tendresse pour Ranulphe; elle me refuse jusqu'aux sentimens de la reconnoissance, de la compassion; elle dédaigne de voir les tourmens qu'elle cause. Eh! où m'égarentmes vœux? Batilde est vertueuse, il lui est permis d'aimer Ranulphe; Ranulphe peut disposer de son cœur, de sa main... mais, moi, je suis lié à une épouse, que je dois respecter, adorer. Si Plectrude lisoit dans mon ame!... efforçons-nous de lui déguiser mon crime; ayons la force d'aimer Batilde..... pour elle-même; soyons assez maître de nous pour faire son bonheur; qu'elle soit heureuse, et qu'au faîte de l'élévation, je sois... le plus malheureux des mortels.

Archambaud étoit agité par tous les orages de l'amour, de la jalousie, du désespoir. Pour un moment où la vertu triomphoit, il y en avoit mille autres où elle étoit subjuguée. Il fait demander un entretien secret à Ranulphe, qui vient, et trouve le maire égaré de douleur. — Dans quel état vous vois-je, seigneur! —Ranulphe, vous devez reconnoître les effets de l'amour! Ayez cette noble franchise qui convient à tous deux; songez que c'est à votre ami que vous ouvrirez votre

votre ame... vous aimez Batilde ? — Seigneur... — N'hésitez point à me l'avouer. — Seigneur.... Il est vrai... que je l'adore.... Vous l'aimez, s'écrie Archambaud ! ah Dieu....pardonnez-moi, Ranulphe, ce mouvement involontaire : il ajoute d'une voix étouffée par la crainte.... et....elle vous aime? — Je l'ignore, Seigneur: mais tout l'instruit de ma passion. Archambaud en versant des pleurs, et se laissant aller sur un siége : — Ranulphe, elle vous aime, je n'en puis plus douter : mais je me combattrai, je me dompterai... je me dompterai. Vous savez que je viens de l'affranchir; vous aspirez à l'épouser? — Batilde, Seigneur, est trop vertueuse pour recevoir un autre hommage. — Sans doute, c'est la vertu même, et je l'offense par une ardeur coupable : ah ! présentez-moi bien mes devoirs, mes erreurs; dites-moi.... que je ne peux l'aimer... — Vous avez daigné m'honorer de votre confiance, Seigneur; votre rival vous plaint, vous chérit, répand des larmes avec vous...s'il le faut, je vous sacrifierai... mon amour. — Non, Ranulphe, non, épousez Batilde; moi-même.....moi même, je lui parlerai en votre faveur; vous connoîtrez votre ami. — Je ne sais point de quels parens elle tient la vie, mais Batilde... — Elle ne peut être que d'une naissance illustre...Ranulphe, ses vertus, ses charmes ne sont-ils point audessus des titres les plus brillans? Batilde est faite pour régner sur votre cœur, sur l'univers entier; quelle reine est égale à Batilde? N'appercevez point mon trouble, mon désespoir ! Allez ! vous serez content; dussé-je en mourir, je veux faire la félicité de tous deux.... je la ferai...

laissez-moi.... laissez-moi; je voudrois me cacher à moi-même ce désordre affreux de ma raison, de tous mes sens. (Ranulphe se retire) Eh bien ! me suis-je assez immolé ? J'ai promis...mille fois plus que de m'arracher la vie; il est donc vrai ! il l'aime !....il en est aimé ! il ne m'est plus possible d'en douter ! malheureux Archambaud ! le foible soulagement de l'incertitude t'est même refusé. Ah ! cœurs ulcérés et jaloux de ma grandeur, cessez de me porter envie; si vos regards pénétroient dans mon ame, que vous jouiriez de ma peine !

Batilde rencontre Emma, et se jette dans ses bras en pleurant. — Ma chère Emma... je vais vous quitter ! — Que dites-vous ? — Mon père depuis notre affranchissement a formé la résolution de s'éloigner de ces lieux; il m'emmène avec lui ; j'abandonne..... pour jamais Plectrude.. Archambaud... Archambaud.. dont les bienfaits.... Emma, que je suis à plaindre ! — Et sont-ils informés du dessein d'Edmond ? — Je crois qu'ils l'ignorent encore. — Ils ne vous laisseront point partir. — Emma, il faut que je suive mon père ; je le dois... des sanglots interrompent Batilde. — Plectrude ne le souffrira point ! Batilde, où trouverez-vous des cœurs qui vous soient plus attachés ? Ce ne sont point des maîtres : ce sont des amis tendres... Je ne vous parle pas du chagrin que me causeroit notre séparation; votre sagesse.....Ma sagesse, reprend Batilde en regardant Emma et en soupirant. — Elle m'est nécessaire; c'est de vous seule que j'attends du secours contre moi-même. Aidez-moi à me guérir d'une passion qui me rend criminelle à mes propres

yeux. — Et il paroît toujours vous aimer? — Je veux rejeter tout ce qui nourrit un tel attachement.... Que vous êtes heureuse, ma chère Batilde! vous ne connoissez point l'amour. — Je ne le connois pas!... Batilde s'arrête à ce mot, elle continue. — Emma..., ce départ me fera mourir; dites à mon ancien maître... il le sera toujours...Emma....mes fers ne sont point brisés...

Elle alloit poursuivre, quand un esclave effrayé vient au-devant d'elle. — Hâtez-vous de me suivre; votre père est expirant. — Mon père! — Edmond! — Un sanglier pressé par des chasseurs, s'est jeté sur lui, et l'a blessé mortellement. Emma soutient Batilde qui avoit perdu connoissance. A peine est-elle revenue de son évanouissement, qu'elle s'efforce de marcher appuyée sur l'esclave; elle arrive et trouve Edmond baigné dans son sang; elle ne peut que s'écrier: ô mon père! et elle tombe à ses pieds. — Reprends tes sens, ma fille, profitons du peu d'instans que j'ai à vivre; tu pleureras ma mort. Ecoute-moi, tandis que mon cœur peut encore s'épancher dans le tien; mon ame ne s'est arrêtée que pour toi seule, que pour les intérêts de ma chère Batilde... Je ne te cacherai point ma situation, ma fille: je vais mourir; nous allons être séparés pour toujours; recueille les derniers sentimens du père le plus tendre, Ton rang, ta famille te sont encore inconnus: ce secret te sera révélé; je vais le confier à la discrétion d'Archambaud; c'est dans ses mains, ma fille, que je te laisse...— Mon père... — Je connois Archambaud; sa probité m'assure qu'il sera ton appui; qu'il me remplacera; il

n'abusera point du malheur. Tu resteras auprès de Plectrude, puisque le Ciel veut que tu habites toujours ces lieux, le monument de notre infortune, de notre ignominie; peut-être est-ce un de ses bienfaits; ce que tu apprendras pourroit t'inspirer de l'orgueil, et ce palais te rappellera sans cesse nos disgraces, tes fers. Quels que soient tes destins, Batilde, souviens-toi que la vertu est la première dignité. Tous les titres se confondent, s'éclipsent; ma fille.... tu l'as éprouvé: mais nos ravisseurs n'ont pu nous ôter la noblesse de l'ame; nous l'avons conservé, ce bien précieux, sous le joug de l'humiliation, dans les horreurs de la pauvreté. Cette élévation, cette fierté du cœur que rien ne sauroit abattre, voilà l'héritage que tes pères t'ont transmis : mérite de le posséder. Songe sur-tout que ces foiblesses attachées à ton sexe ne sont pas faites pour Batilde; peu d'hommes sur la terre sont en droit de porter le nom de ton époux; cet aveu te suffit. Commande à ton ame d'écarter ces mouvemens qu'il faut abandonner aux ames vulgaires... promets-moi de ne pas aimer Ranulphe. —Ranulphe... Je vous l'ai dit, mon père... il m'est indifférent... odieux. — C'est assez te parler de tes devoirs, ma chère fille; j'emporte au tombeau la douce idée que tu seras digne de moi; embrasse ton malheureux père... va, laisse-moi pour quelques momens; j'attends ici Archambaud.... tu reviendras... tu recevras mes derniers soupirs.

Emma avoit suivi de loin son amie; elle la prend dans ses bras, et mêle ses larmes aux siennes. Batilde étoit plongée dans l'accablement de la douleur.

Archambaud s'étoit rendu auprès d'Edmond. — Seigneur, pardonnez, si je vous ai prié de venir me voir. — Edmond, vous n'êtes plus mon esclave ; vous êtes un homme libre, et quand vous n'auriez à mes regards que le titre de malheureux, je prendrois plaisir à vous marquer de la déférence... vous êtes le père de Batilde. (ce fut avec un soupir que le maire du palais prononça ce nom.) Votre état me touche, poursuit il; j'emploierai tout pour hâter votre guérison; Edmond..... vous m'êtes cher. — Je suis sensible, Seigneur, à ces témoignages de bonté : mais ne parlez point de me guérir ; le songe de la vie est fini pour moi ; j'ai désiré votre présence pour vous communiquer des secrets importans. — Vous pouvez me les confier ; c'est dans le sein de l'honneur et de l'amitié que vous les répandrez. — Je ne doute point, Seigneur, de votre probité, et je ne veux point d'autre garant entre nous; votre amitié m'eût honoré : mais vous ne m'avez vu.... qu'un vil esclave.... vous ne saviez pas quelles mains portoient vos fers. — J'aurois cru offenser l'humanité, si j'eusse voulu déployer avec vous l'autorité de maître ; malgré mon extrême envie d'être éclairé sur votre sort... sur celui de votre fille, j'ai respecté votre silence... Le père de Batilde ne peut être que d'une naissance élevée! — Seigneur, je suis né dans ce rang auquel cédent tous les autres.... Vous voyez... vous voyez le plus malheureux des hommes, et un des premiers rois de l'Angleterre. — Qu'entends-je, Seigneur? O ciel! et pourquoi m'avez-vous privé du plaisir de vous offrir mes hommages?.... Batilde est la fille d'un roi! — Du monarque le plus

infortuné. Apprenez mes horribles revers, et jugez si je les ai supportés avec courage.

Edmond se soulève, s'appuie sur un bras, et continue ainsi en rappellant ses forces.

Oui, Seigneur, le trône a été mon berceau. Mon aïeul est Ethelbert, roi de Kent; je suis ce malheureux Ermenfred... — Le frère d'Ercombert! — Lui-même que ce frère dénaturé a contraint d'abandonner ses Etats; au mépris de mes droits, ma couronne a passé sur sa tête; la victoire s'est obstinée à favoriser l'injustice et l'usurpation; tout m'a trahi; tout s'est rangé du parti d'Ercombert! J'ai vu, Seigneur, j'ai vu égorger sous mes propres yeux, ma femme... deux enfans, héritiers de mon sceptre, et qui sans doute auroient vengé leur père! La seule Batilde me restoit; un esclave, qui nous étoit dévoué, la dérobe aux recherches de nos persécuteurs. Mes partisans.... je n'en avois plus, j'étois malheureux; un souverain dans la disgrace ne diffère guères du dernier des infortunés. Je me sauve dans les montagnes d'Ecosse, emportant ma fille dans mes bras; un antre nous sert d'asyle! les premiers regards de Batilde s'ouvrent sur le tableau effrayant de l'adversité; c'est dans l'opprobre et les souffrances mêmes de la misère qu'est élevée la fille des rois. Combien de fois ai-je pleuré sur son sort, quand j'opposois au mien une inflexibilité opiniâtre!... L'amour paternel et la soif de la vengeance étoient les deux passions qui soutenoient mes jours, qui m'enflammoient; je n'ai pu satisfaire l'une, et je n'ai contenté l'autre que foiblement... Ma fille a été esclave; vous avez fait tomber ses fers: mais, elle n'est pas reine, et

j'expire sans cette espérance ; je ne lui laisse que la vie, et l'exemple de la vertu malheureuse et inébranlable. Ce n'étoit pas assez d'avoir perdu le trône, ma famille, l'espoir de remonter au rang de mes pères, et de punir un frère coupable : j'étois réservé à de nouveaux coups. Il sembloit que la fortune insatiable de mes peines, de mes humiliations, voulût encore me disputer cet antre que je partageois avec des bêtes féroces, moins cruelles qu'Ercombert. Des brigands descendent sur ces bords, nous arrachent de cette demeure sauvage, moi et ma fille, nous traînent enchaînés sur leur vaisseau, et nous exposent en vente comme les plus vils des humains ; un de vos officiers nous achète... nous servons !... (à ce mot des larmes échappent à Edmond) Au moment que vous nous affranchissez, j'apprends que l'usurpateur a cessé de vivre, que la brigue et l'ardeur de regner divisent ses fils ; j'allois avec ma fille, réveiller la foi, le zèle endormis dans le cœur de mes sujets, éprouver s'il étoit possible qu'il me fût resté des amis !... et je meurs ! le ciel se déclare contre moi ; il s'oppose au bonheur de Batilde ! Je lui ai toujours caché ses parens, sa naissance : je craignois que quelque indiscrétion ne l'exposât à la fureur vigilante de mon frère et de ses enfans ; c'est à votre prudence à décider quand il sera tems de lui révéler ce grand secret.—Seigneur, avez-vous si peu connu Archambaud, que vous ayez balancé un instant à lui découvrir qui vous étiez ? Vous esclaves ! vous faits pour être l'objet de mes soins respectueux !... c'est à Batilde à commander..... — Vous savez, Archambaud, que des intérêts politiques

lioient Clovis avec le perfide Ercombert. Je croyois avoir tout à craindre en mettant la Cour de Neustrie dans ma confidence; j'ai mieux aimé m'abaisser, ramper dans la servitude; vous voyez combien ma fille m'est chère : il s'agissoit de conserver ses jours... elle vit; daignez prendre mes sentimens pour elle. — Seigneur, rien n'égalera mon respect... ma tendresse... et qui n'adoreroit Batilde ? Archambaud étoit prêt à se trahir; il reprend : sa vertu... — Sa vertu, si vous ne l'appuyez, ne suffit point pour la préserver des piéges de son cœur et de sa jeunesse, et son époux ne peut être qu'un souverain ou quelqu'un qui soit presque l'égal d'un monarque, qui comme vous ait le droit de s'asseoir sur les premiers degrés du trône; (Archambaud ne peut retenir un soupir) qu'elle soit l'amie, la fille de la généreuse Plectrude; empêchez sur-tout que Ranulphe... —Il ne l'épousera point, Seigneur... Personne... Batilde sera traitée avec tous les égards qui lui sont dus.... n'en doutez point. Mais, permettez que je vous quitte; je veux qu'on vous transporte dans mon appartement... — Je vous rends grâces, Archambaud, de vos attentions; elles éclaireroient un mystère qui doit n'être su que de vous... Je puis mourir ici. Qu'ai-je besoin en ce moment de l'éclat des grandeurs ? Hélas ! quarante ans d'adversité ne m'ont-ils pas appris que je suis un homme, et que le choix des lieux importe peu à nos derniers soupirs ? Réservez vos bontés pour ma fille... qu'elle vienne fermer mes yeux.

Archambaud se sépare d'Edmond en lui cachant sa douleur; il rencontre sur son passage plusieurs de ses

esclaves, il ne peut s'empêcher de leur dire : je veux que tout ici considère Batilde, la respecte.... lui soit soumis ; après Plectrude.... elle est faite pour vous donner des loix..... (Batilde s'offre à ses regards ; elle alloit chez son père.) Oui, poursuit le maire du palais, tout dans ces lieux... Madame... vous obéira, et suivra mon exemple ; votre situation me pénètre... Batilde... croyez qu'Archambaud sent tous vos malheurs, et... qu'il voudroit les réparer.

Il la quitte, et s'accuse bientôt en secret d'en avoir trop dit. Batilde de son côté, malgré son désespoir, avoit été frappée du trouble et du discours d'Archambaud ; elle n'en démêloit point le sens ; toutes ces idées ont bientôt fait place au spectacle cruel qui l'accable ; elle trouve Edmond expirant, qui n'a que la force de lui tendre la main, qui tombe ensuite dans ses bras, et meurt sans pouvoir lui parler.

Plectrude cherchoit à consoler Batilde, et lui servoit de mère ; Archambaud avoit confié à sa femme le secret de la naissance de la fille d'Edmond. Il couvroit de ce prétexte aux yeux de Plectrude, tous les sentimens qu'il laissoit échapper en faveur de Batilde. Sa passion augmentoit, quoiqu'il fit sur lui-même des efforts prodigieux pour l'étouffer et la détruire. Ranulphe voulut lui rappeller sa promesse : Archambaud ne lui dissimula point que tout étoit changé, qu'il devoit pour jamais renoncer à ses prétentions sur Batilde, et il ajouta que des raisons qu'il rendroit un jour publiques, s'opposoient à ce mariage. Ranulphe, dans ce refus du maire du palais, ne vit d'autres motifs que ceux de la jalousie, et résolut de s'en venger. Il

écrivit plusieurs lettres à Batilde, qui les renvoya avec hauteur.

Elle étoit toujours auprès de Plectrude, fuyant même les occasions de parler à son époux ; la mort d'Edmond avoit approfondi les progrès de sa mélancolie ; l'image de ce père infortuné ne sortoit point de son cœur; la seule Emma recevoit ses larmes. Toutes deux étoient les objets de l'amitié de leur ancienne maîtresse. Une maladie de langueur attaque les jours de la bienfaisante Plectrude ; elle expire enfin en recommandant Batilde et Emma à son mari.

Cette mort apporta avec soi des changemens inattendus, qui donnoient une nouvelle face à la situation du maire du palais. Il consacra ses premiers momens à des regrets légitimes. En effet Plectrude les méritoit; alliée par sa mère à la famille royale, elle réunissoit à la plus haute naissance, des agrémens, de la vertu, une douceur infinie qui l'avoit fait tendrement aimer de son époux. Mais la nouvelle passion qui l'occupoit, ne tarda pas à triompher de sa douleur profonde ; le tems du deuil n'étoit pas expiré, que son cœur s'étoit déjà r'ouvert à des sentimens qui repoussoient, et alloient bientôt détruire l'image de sa femme. Galsonte, sœur de Plectrude, prit sa place dans le palais du maire; elle voulut bien se charger de l'administration domestique ; Batilde et Emma jouirent auprès d'elle des mêmes avantages et de la même considération elles retrouvèrent dans Galsonte l'amie qu'elles avoient perdue.

Toutes les illusions de l'amour vinrent éblouir les yeux d'Emma; elle voyoit sa tendresse exempte de

crime et de reproche, justifiée par la mort de Plectrude; elle se voyoit aimée d'Archambaud, élevée en un mot au rang de son épouse; c'étoit le séduisant tableau que sans cesse elle se représentoit. Ma chère Batilde, disoit-elle, je puis m'abandonner sans remords au penchant qui me domine..... plus que jamais; je puis aimer Archambaud... je ne doute pas qu'il ne partage mes sentimens. Vous n'en doutez pas, interrompt Batilde avec vivacité? — Je me suis même aperçue qu'il cherchoit à me parler en secret... Tu ne crains point que je démente cette vertu, que ton exemple fortifie; (Batilde soupire) mais il m'est permis de me livrer à des espérances qui concilient mon amour et mon devoir; ma famille étoit distinguée dans la Thuringe, ma patrie; l'humiliation de l'esclave n'existe plus, et d'ailleurs que sont les rangs, les grandeurs aux yeux de l'amour? N'avons-nous pas vu un monarque, Cherebert, (1) épouser les filles d'un ouvrier en laine? Venerande, première femme de Gontran, étoit née dans la servitude, et d'un père domestique et serf du roi. La sagesse ne s'oppose plus aux idées flatteuses que je pourrois concevoir... Mais que vois-je? La pâleur sur ton visage!... Batilde se trouve mal, et perd l'usage des sens : Emma s'empresse de la secourir : ce n'est rien, lui dit Batilde revenue de son évanouissement; vos secours!..ah! ne me rappellez point à la vie; ce ne sera pour moi qu'un tissu

(1) Cherebert, roi de France, fils de Clotaire I, épousa Miroflede, et Marcouefve, filles d'un ouvrier en laine, ensuite Teudegilde, fille d'un Berger.

éternel de chagrins. — Vous pleurez, Batilde! — Je pleure.... Emma.... c'est une suite de ce mal qui m'a saisie!... je suis si malheureuse! ... Emma... je vous quitte... j'ai besoin de repos... elle ajoute, en se retirant: il ne sera jamais dans mon cœur!

Enfin Archambaud a résolu d'écouter un amour qui n'a plus que de foibles obstacles à combattre; la bienséance est satisfaite; un an s'est écoulé depuis la mort de Plectrude. Il s'étoit arrêté d'abord au projet d'employer Emma pour déclarer sa passion à Batilde; et c'étoit la vraie cause de toutes ces marques particulieres de bienveillance qui avoit abusé la malheureuse Emma; il forme le dessein de n'avoir d'autre interprète de sa tendresse que lui-même. Qui en parlera mieux que moi, se dit-il, avant que de tenter cette démarche? Qui pourroit dire avec autant de flamme à Batilde... tout ce qu'elle m'a inspiré? Je vais donc lui faire un aveu... trop long-tems différé; je vais lui offrir et mon cœur et ma main, lui apprendre qui elle est, les volontés de son père; qu'après Clovis, Archambaud seul peut oser prétendre à devenir son époux. Aurois-je encore à craindre Ranulphe? La fille des rois s'oublieroit-elle au point de sacrifier à son amour?... Quelle erreur va m'échapper! Et n'ai-je pas regardé Batilde comme une fille obscure, comme une esclave, destinée par sa naissance à porter des fers? Et ne l'ai-je pas adorée? N'a-t-elle pas été ma souveraine?... Où m'égare un penchant... qui me rendra peut-être le plus malheureux des hommes? Si j'allois essuyer un refus, augmenter le triomphe de mon rival, lui faire voir par le mépris de mes vœux,

combien il est aimé, ajouter la honte aux tourments qui m'accablent!..... Mais l'autorité est dans mes mains: je traînerai Batilde au pied des autels; je l'obligerai à m'accepter pour son époux. Oui, elle sera ma femme; les loix, la religion, la mettront dans mes bras; je relève Batilde à sa place; si Edmond vivoit, Edmond seroit le premier à presser cette alliance; je serai... le persécuteur de Batilde, son plus cruel ennemi, son détestable ravisseur, plus barbare cent fois que les pirates qui l'avoient enlevée et chargée de chaînes; eh! pourquoi ai-je rompu ses fers? Quelle est ma générosité?... Batilde verra mes larmes, mon désespoir; elle lira dans mon cœur; je l'emporterai sur Ranulphe... Ranulphe aimeroit-il comme moi? Ah! Batilde, il n'y a que mon amour qui puisse mériter vos regards. Qui sur la terre adore plus qu'Archambaud vos grâces, vos vertus? Qui sent davantage le bonheur de vous plaire, de vous idolâtrer? Il vous falloit une couronne; vous ne serez pas reine: mais l'épouse d'Archambaud ne connoîtra au-dessus d'elle que l'épouse de Clovis; votre père vous étoit cher; la vertu est le premier sentiment qui vous anime: je vais vous révéler le secret de votre famille; vous en serez digne.

Archambaud impatient de répandre une ame qui ne pouvoit plus se captiver, court chez Galsonte; il y trouve Batilde, qui à son approche veut se retirer. — Arrêtez, Madame, il est tems de parler, de vous instruire de ce que je ne dois plus vous cacher: sçachez... le maire est forcé de rester à ce mot; les ordres de Clovis l'appellent en ce moment au palais; il y vole dans

l'espérance de revenir se précipiter aux pieds de Batilde, et de lui tout déclarer.

Archambaud, lui dit le roi, je vous ai envoyé chercher pour une affaire, qui peut-être m'intéresse autant que celle de l'État, et elle ne lui est point indifférente. il s'agit du choix d'une reine que je veux donner à mes sujets; la prudence et le zèle ont toujours dicté vos avis, et jamais je n'ai eu plus besoin de vos lumières. Si je ne consultois que l'amour, je serois bientôt décidé; il y a long-tems que mon cœur s'est déterminé: mais je suis roi; j'aime mon peuple; et il faut accorder l'amant et le souverain. Connoissez la situation de mon ame: j'aime depuis deux ans, j'aime un objet, que tout condamne aux regards superbes du monarque; il réunit la beauté, la vertu, la jeunesse, toutes les grâces; c'est une femme accomplie: mais elle a été esclave; j'ignore qui elle peut être, et selon les apparences, sa condition ne sauroit jamais l'approcher du trône.. Archambaud se trouble, pâlit, tremble. Clovis continue: cette femme que j'adore, qui me coûtera la vie, si mon rang me force à lui immoler mon bonheur, tous mes vœux, c'est votre ancienne esclave Batilde... Batilde, s'écrie Archambaud! — Oui, répond le roi, Batilde elle-même... je ne puis vivre sans la posséder. Je sais tout ce que vous m'allez opposer. Je ne m'appuierai point de l'exemple de quelques-uns de mes prédécesseurs: Archambaud, je me traite avec sévérité... mais Batilde est tout ce que je vois, tout ce que j'aime; Ranulphe m'a parlé avec transport de ses charmes, de ses vertus, de son esprit; la nature l'a nommée reine, le trône lui appartient. M'arrêterai je

à des conventions qui ne sont point des loix ? Hélas ! Archambaud, je sens que je l'adore, que je mourrai, si Batilde n'est point mon épouse, et cependant je suis roi, je règne sur les Français, et je ne veux rien perdre de ce respect qui m'est dû, de cette considération personnelle qui me flatte autant que l'éclat du diadême ; je veux mériter l'honneur d'appartenir au grand Clovis ; vous êtes un ministre éclairé ; vous êtes mon ami ; que l'un et l'autre prononcent sur mes devoirs, sur mon bonheur ; songez que Clovis est le plus tendre, le plus passionné des amans : mais n'oubliez point qu'il est roi ; allez, j'attends tout de la décision de votre amitié et de votre sagesse, et revenez promptement me déterminer sur l'action la plus importante de ma vie.

On n'essaiera point d'exprimer les divers mouvemens qui agitèrent le maire du palais ; jamais le cœur humain ne fut déchiré par une situation plus cruelle, plus terrible.

Le malheureux amant de Batilde revient, livré au plus violent désespoir, parcourt ses appartemens avec une sombre fureur, y répand une consternation générale ; ses esclaves intimidés s'écartent à son aspect ; il va s'enfermer dans un cabinet solitaire, et là, il exhale enfin des transports que la présence du roi avoit trop long-tems retenus ; il s'écrie, après un long silence : est-ce un songe ? l'ai-je bien entendu ? Clovis..... Clovis aime Batilde ! il veut l'épouser, au moment que j'allois à ses pieds !.. il ne l'épousera point. Mon maître, l'État me sont chers, mais Batilde n'est pas un bien qu'on puisse céder ; c'est moi qui serai son mari, son

amant... content de l'adorer... le secret d'Edmond restera enseveli dans mon cœur... Et j'aime le roi, mon devoir, Batilde, quand d'un mot, d'un seul mot je suis libre de l'élever au trône, de faire le bonheur de Clovis, celui de la Neustrie, de rendre tout un peuple heureux, en lui donnant une reine, le modèle des vertus! je balance! j'écoute mon amour! Archambaud l'emporte sur le maire du palais! (il se leve avec précipitation) Archambaud sera vaincu, Batilde..... vous régnerez; j'attacherai moi-même le bandeau royal sur votre front; vous saurez un jour que... je mourrai pour vous... ah! c'est vous immoler mille fois plus que ma vie... Batilde... ingrate, ce Ranulphe que tu me préférois, seroit-il capable d'une pareille action? J'arrache mon cœur même, je ne me remplis que de toi, de toi seule.... (Archambaud retombe sur son siége, la tête appuyée sur les deux mains, et en pleurant; un instant après il se lève avec violence) non, il n'est pas possible.... Roi, peuple, que me demandez-vous? Ah! demandez mes jours, tout mon sang: mais vous sacrifier... tout ce que j'aime... Tout ce que j'aime! .... ! ah! si je l'aimois, hésiterois-je à la porter sur le trône? N'est-ce pas une place due à ses charmes, à sa condition, à son mérite personnel? Je trahis son père, la vérité, l'honneur, l'État, le monde entier qui a besoin d'admirer la vertu assise au premier rang. Puis-je offrir une couronne à Batilde? Quel plaisir pour mon ame sensible d'entendre dire de tous côtés: « Archambaud » est digne de notre reconnoissance, de notre amour; » c'est à son choix que nous sommes redevables d'une reine

» reine que nous chérissons, que nous adorons; elle » essuie les larmes de l'infortuné; elle ranime le pau- » vre; c'est un ange de bienfaisance envoyé par le » ciel pour consoler cette terre malheureuse; après » Dieu, c'est Batilde que nous nommons dans nos » prières. »... J'entendrai ces acclamations. Si je ne » puis goûter la félicité puplique, du moins elle sera mon ouvrage; sachons servir l'État, être sa victime, et remplir mon devoir.

Il retourne auprès de Clovis. — Votre choix, seigneur, est fixé : Batilde mérite votre cœur, votre main; elle est votre égale; son père étoit fils de roi, roi lui-même, le frère d'Ercombert. Edmond étoit instruit que des raisons d'état unissoient l'usurpateur et la cour de Neustrie; il craignoit qu'une injuste politique ne vous obligeât de seconder la fureur de son frère : c'est ce qui engageoit ce malheureux prince à nous cacher son sort; il m'a tout révélé en mourant; je balançois à découvrir son secret aux regards de mon maître: mais Seigneur, vous aimez Batilde; vous la protégerez; vous la vengerez de la fortune; qu'elle partage le trône avec vous.... souffrez que je me retire. — Vous me quitteriez, Archambaud, quand Clovis et l'Empire vont vous devoir tout leur bonheur! De quelle joie je ressens l'ivresse! Quoi! je puis épouser Batilde! Batilde régnera sur la Neustrie, comme elle règne sur mon cœur! Ah! tous mes sujets auront mes sentimens, mes transports; tout l'univers comme moi adorera Batilde. Archambaud, comment pourrai-je acquitter un tel bienfait? Soyez mon ami..... allez, faites tout préparer pour un hymenée dont je

ne saurois trop tôt hâter l'heureux instant; que Batilde apprenne par vous son élévation. — Seigneur.. permettez..— Archambaud, c'est à vous de la prévenir sur ses nouveaux destins; vous en êtes l'auteur: vous devez recueillir le fruit de vos bienfaits, goûter le prix de la reconnoissance. Volez, ne différez point. Je compte par les tourmens les plus cruels, le momens où Batilde n'est point reine.

Archambaud vouloit répondre: les courtisans entrent chez le monarque; il renvoie son ministre en lui disant: ayez soin que mes ordres soient promptement exécutés.

Il sembloit que la fortune prît plaisir à créer des situations singulières qui fussent autant d'épreuves toujours plus cruelles pour Archambaud. Ce n'étoit point assez qu'il domptât sa passion, qu'il s'anéantît: il falloit qu'il apprît lui-même à Batilde le changement de sa destinée, qu'il la mît dans les bras de Clovis.

Batilde et Emma furent bientôt informées des mouvemens de désespoir auxquels Archambaud s'étoit abandonné de retour dans son palais; le bruit en étoit parvenu jusqu'aux oreilles de Galsonte; tout partageoit ses alarmes; on craignoit que le maire n'eût essuyé une disgrace: on n'imagine point qu'il puisse être d'autres malheurs pour ces infortunés qu'un esclavage pompeux attache au service des cours, et qui méritent si peu notre envie.

Ce jour, s'écrie Archambaud livré à lui-même, ce jour va offrir au monde un spectacle, que peut-être il n'a point encore vu. Qu'est-ce que la vertu, la générosité peuvent exiger de plus du cœur humain?

J'adore, j'idolâtre Batilde ; Batilde est tout pour moi ! En me taisant sur sa naissance, je possédois ses charmes; je devenois son époux... et moi-même, par un mot, j'enfonce dans mon cœur mille coups de poignards ! j'immole mon amour....pour jamais ! je ne m'occupe que de la gloire de Batilde, du bonheur de l'Empire ! et c'est moi.. c'est moi qui dois lui annoncer qu'il faut qu'elle rende un autre heureux, qu'elle épouse un autre, tandis... N'ai-je point dans les combats appris à mourir ? Ah ! je n'y pouvois trouver une mort aussi affreuse !... ô mon maître, ô Neustrie, êtes-vous contens ? Quel sacrifice reste-t-il encore à vous faire ?

Il va, suivi d'un nombre de courtisans, à l'appartement de Batilde, et rappelant toutes les forces de son ame pour cacher le trouble qui l'agitoit : j'ai fait peu, madame, en brisant vos fers : votre beauté, votre vertu, votre condition méritoient un prix plus éclatant, je viens vous le présenter.

Un mouvement général de curiosité s'empare de l'assemblée.

Archambaud s'adressant à ses esclaves : — Obéissez. Ils sortent et rentrent quelques momens après, en remettant au maire un coffre d'une matière précieuse. Il l'ouvre. Voici, madame, poursuit-il, le bandeau des rois; souffrez que je l'attache sur votre front; ce sceptre doit être embelli par vos mains. (se tournant vers les spectateurs interdits) Vous voyez une souveraine, votre reine, la reine de Neustrie, l'épouse de Clovis, et le premier je lui rends hommage.

Il se prosterne devant Batilde. Que faites-vous,

Seigneur, s'écrie-t-elle ? — Mon devoir, madame... c'est à vous de faire le vôtre. Le roi depuis long tems vous aime; aujourd'hui il vous offre sa main, et elle vous est due. Je puis révéler le secret que votre père m'a confié en mourant; ses vœux sont remplis; Clovis couronne en vous la petite fille d'Ethelbert, la fille d'Ermenfred. . Songez qu'il n'est pour Batilde d'autre époux qu'un monarque.

Batilde repond, en faisant quelques pas vers Archambaud, qui se retiroit : ah ! Seigneur, souffrez... la douleur lui coupe la voix; le maire fixe sur elle un regard attendri, soupire. — Clovis seul est digne de votre amour. A ces dernières paroles il quitte l'assemblée accablée d'étonnement, et se précipite vers un cabinet dont il ferme la porte sur lui.

Galsonte et Emma enchantées de l'élévation de Batilde, répandent dans son sein toute leur joie, la félicitent sur sa grandeur; des larmes, la désolation même est la seule réponse de la princesse; elle tombe évanouie dans leurs bras.

On ne sauroit décrire l'état horrible où se trouvoit le maire, les déchiremens qu'il éprouvoit, tous les orages qui bouleversoient son ame; il expiroit dans les sanglots, dans les cris; il se jetoit en pleurant sur un siége, se relevoit avec toute la fureur du désespoir, marchoit précipitamment, s'arrêtoit, demeuroit immobile comme un homme frappé de la foudre, ne prononçoit que le nom de Batilde.

On vient lui annoncer que Batilde éplorée veut absolument lui parler; il ne doute point que Ranulphe ne soit l'objet qui fait couler ses pleurs : il paroît

devant elle, prie Galsonte et Emma de s'éloigner. Ah! Seigneur, dit Batilde, embellie de tous les charmes de la douleur, écoutez-moi... de grâce... un mot... un seul mot... Je ne puis... je ne dois rien entendre, réplique le maire d'une voix étouffée..... il faut vaincre... toutes ses passions, n'être enflammée que d'une seule, que de la noble ardeur de faire voir la vertu sur le trône, de contribuer au bonheur, à la gloire du roi, à la félicité de l'Etat, d'exposer aux yeux de l'univers un exemple éclatant des hautes vertus qui doivent former l'ame d'une souveraine, de s'immoler toute entière aux devoirs, à la majesté... La Neustrie a besoin d'une reine.... soyez-la, madame.... ce nom vous dit tout.... remplissez votre brillante destinée; et (il ajoute d'un ton pénétré) laissez mourir.... Il ne peut achever. Clovis avec toute sa cour venoit au-devant de Batilde. Ce prince avoit déposé la fierté du monarque, pour goûter le plaisir d'exprimer les transports de l'amant le plus tendre. Batilde ne répondoit que par des pleurs, qui ne servoient qu'à la rendre encoreplus belle. Ces marques de douleur étoient regardées par le roi, comme les témoignages d'une pudeur aimable. Elle ne sortoit de cet accablement que pour chercher les yeux du maire, qui tenoit les siens baissés, et ressentoit en secret mille supplices. Batilde est portée au temple expirante. Archambaud veut se défendre d'assister à la cérémonie : il est forcé d'obéir au roi, et de conduire lui-même Batilde à l'autel; elle tourne encore ses beaux yeux couverts de larmes sur Archambaud. Les sermens sont prononcés... Batilde enfin est

l'épouse de Clovis, et prête à rendre les derniers soupirs; et le maire retourne à son palais loin du spectacle d'une fête qui lui offroit celui de sa mort; il ordonne qu'on le laisse seul; en vain Galsonte et Emma consternées, lui prodiguent leurs soins : Archambaud reste plongé dans un affreux accablement dont on ne pouvoit soupçonner la cause.

Batilde sur le trône eut bientôt pris l'ame d'une reine, ou plutôt ses vertus tirées de l'obscurité, parurent à leur place, et se montrèrent dans tout leur jour; la Neustrie ne cessoit de répéter son éloge, et de joindre dans ses acclamations le nom de Batilde à celui d'Archambaud. Elle étoit un modele de bonté, de bienfaisance, de religion, la mere des pauvres, l'appui du malheureux, la protectrice déclarée de l'humanité souffrante. Cependant la satisfaction de faire le bien, ce plaisir si pur, qui accompagne la pratique des vertus, n'empêchoit point que cette princesse ne fût consumée d'une secrète mélancolie; elle portoit cette sombre tristesse jusques dans les bras de son époux.

Le chagrin qui dévoroit Archambaud, s'irritoit du silence obstiné qu'il opposoit à toutes les demandes pressantes de Galsonte et d'Emma; elles le conjuroient vainement de leur dévoiler le motif caché de cette langueur mortelle; la douleur et l'inquiétude d'Emma égaloient son amour.

La maladie d'Archambaud augmente : le roi en est informé : il aimoit tendrement le maire; l'Empire partage les alarmes de son maître, et craint de se voir enlever Archambaud, si nécessaire au gouvernement.

Clovis se rend auprès de lui, court à son lit, l'embrasse. — Qu'avez-vous, mon cher Archambaud ? Ce n'est point votre roi, c'est votre ami qui vient vous témoigner tout l'intérêt qu'il prend à votre situation; quelle est votre maladie? Je donnerois la moitié de mon Empire pour vous conserver.—O mon roi, je n'ai point mérité cet excès de faveur. La cause de mon mal m'est inconnue... mais... je sens que bientôt.... mon tombeau va s'ouvrir. — Ah ! vivez pour Clovis, pour l'Etat... pour la reine!...—Pour la reine !.... (et Archambaud ne peut retenir un gémissement profond) — Elle est inconsolable de cet évènement malheureux; elle n'oubliera jamais ce qu'elle vous doit. Sa reconnoissance..... Sa reconnoissance..... Seigneur.... J'ai servi l'empire et mon souverain... Batilde est faite pour être adorée de mon maître, pour recevoir les hommages respectueux de la terre entière... Tout reconnoît le pouvoir de sa vertu.... de sa beauté.... Clovis est le plus heureux des rois.

Le prince redouble ses témoignages d'amitié, de tendresse; on reparle de Batilde : à ce nom, Archambaud sembloit revenir à la vie.

La visite du roi et sur-tout ce qu'il avoit dit au maire de la part de la reine, arrêtèrent en quelque sorte son dernier soupir. Quoi, s'écrioit-il, Batilde daigne s'intéresser à la conservation de mes jours!.. Eh ! qui peut l'inspirer? La reconnoissance... la reconnoissance !... ah ! que c'est un foible retour pour cette ardeur... qui me fait mourir ! la reconnoissance est-elle l'amour?... Mais où vais-je m'égarer !... Batilde

n'est plus mon esclave... expirons sans laisser éclater le moindre sentiment contraire au respect que je lui dois.

Ranulphe, que la jalousie avoit rendu l'ennemi irréconciliable d'Archambaud, ose se présenter chez lui; il le trouve luttant contre la maladie, s'efforçant de se vaincre, et de repousser la mort qui l'entraînoit au tombeau. Grand homme, lui dit Ranulphe, que ma visite ne vous étonne point : jouissez de votre triomphe. J'ai été votre rival, votre ennemi, et je viens vous admirer. — M'admirer ! ah ! Ranulphe, ce sentiment ne m'est point dû. Vous savez mon secret, ma foiblesse : je ne vous ai rien caché... ne m'admirez point, et plaignez-moi... Ma situation arracheroit de la pitié des cœurs les moins sensibles ! — C'est moi, Seigneur, qui suis à plaindre : j'ai offensé l'amitié, l'honneur. Désespéré de ne pouvoir obtenir Batilde, j'ai vanté ses charmes au roi; j'ai enflammé le penchant qu'elle lui avoit inspiré; je voulois me venger de vous, et mes lâches artifices ont contribué à votre gloire; ils ont fait briller la grandeur de votre ame. Il étoit en votre disposition de dissimuler la vérité, d'épouser Batilde, que vous adorez, et c'est vous qui la mettez dans les bras de Clovis... Que vous êtes au-dessus de moi ! — Je vous l'ai dit, Ranulphe, vous me connoissez, et je ne mérite point d'éloges; j'ai rempli mon devoir : le diadême étoit dû à Batilde; elle en est digne. J'ai servi la justice, la vertu, Clovis, l'Etat : mais, Ranulphe, je n'en suis pas moins homme; mon cœur n'en est pas moins déchiré; et ce seroit vous tromper que de vous en imposer sur tous

mes tourmens. Que cet effort sur moi même m'a coûté ! Est-on vertueux... lorsqu'on meurt de désespoir ?... Il est inutile de fasciner vos yeux sur le sort qui m'attend; je sais que Batilde est reine, ma souveraine, que le respect est le seul sentiment qui me soit permis ; il n'y a donc que la mort qui puisse terminer ces combats, dont rarement ma raison sort victorieuse... Ranulphe... les vertus humaines vues de près, sont bien peu de chose ! Au lieu d'applaudir à mon courage, montrez-moi ma fragilité, toute l'étendue de la carrière qui me reste à parcourir, si je veux recueillir l'estime publique, ma propre estime; parlez-moi du rang que j'occupe; dites que le gouvernement a besoin de mes foibles travaux, que je suis nécessaire à mon maître, que je suis comptable à la Neustrie de tous mes momens ; armez moi contre moi-même, et je retrouve en vous mon ami.

Il embrasse Ranulphe, qui laissoit couler ces douces larmes qu'excite l'admiration. Depuis cet instant, ils ne se quittoient plus; quelquefois ils se surprenoient, s'entretenant avec attendrissement de la reine. En vain Archambaud cherchoit à détruire ce sentiment qui renaissoit et se fortifioit dans son ame : cette passion indomptable le consumoit, et triomphoit de sa sagesse.

Le bruit se répand que le maire, ne revenant point de sa maladie, alloit se démettre de ses emplois, et se retirer de la cour; il n'y avoit point paru, quoique les ordres réitérés de Clovis l'y eussent souvent appellé. Ce prince lui écrit une lettre touchante, et le presse de venir le trouver. Archambaud pénétré des bontés du roi, obéit; il se traîne mourant à ses pieds. Du plus

loin que Clovis l'apperçoit, il lui tend la main. — Approchez, digne appui du trône; de quelle nouvelle m'a-t-on frappé? Archambaud, vous n'ignorez pas que vous m'êtes cher, que vous êtes utile à Clovis, à l'Empire, et vous voulez abandonner le timon de l'Etat! Quel est donc ce mal dont on ne peut connoître la cause, et qu'on ne sauroit guérir? Je croyois, non comme votre roi, mais comme votre ami, avoir quelques droits sur votre confiance; un autre peut-être sera plus écouté... Je me flatte que la reine.... — Qu'entends-je!... — La voici... venez, madame, Archambaud veut nous quitter... c'est à vous de le rendre à la vie, de nous le conserver; vous savez combien je l'aime: j'attends tout de vos sollicitations; je vous laisse avec lui.

Clovis aussitôt se retire. Quel est le trouble de Batilde et du maire! Ils craignent de lever les yeux l'un sur l'autre; leur embarras augmente; ils n'osent s'approcher; la reine faisoit même quelques pas pour fuir, quand elle se rappelle que l'intérêt du royaume est peut-être attaché à son entretien avec Archambaud; elle éprouvoit un désordre inexprimable. Pour le maire, il étoit accablé de sa situation; seul, en présence d'une femme qu'il avoit aimée éperdument, qui régnoit encore plus que jamais dans son ame, et pour laquelle il ne devoit sentir que la vénération qu'imprime la majesté, il veut ouvrir la bouche, et la parole meurt sur ses lèvres; il lui étoit échappé un soupir; hélas! il n'avoit que trop vu Batilde; qu'elle embellissoit la couronne! Que cet air de grandeur, mêlé à ses grâces, la rendoit plus touchante, plus

redoutable ! La reine en tremblant, et d'une voix entrecoupée, parle la première. — Vous nous quitteriez, Seigneur?... Le roi mon époux, et la Neustrie attendent que vous gardiez une place qui doit n'être occupée que par le mérite. — Je n'ai eu que du zèle, madame, et la même ardeur anime tous les sujets de Clovis... de Batilde. — Il faut dans cet emploi réunir les talens à la fidélité, à la vertu, et le noble Archambaud possède toutes ces qualités. — Les louanges dans la bouche de la reine, sont bien flatteuses; je ferois tout pour m'en rendre digne. Est-il une plus noble récompense? Mais, madame... — Quoi, Seigneur, vous vous refuseriez aux vœux du roi ! Après ce nom, me seroit-il permis de placer le mien ?... Puis-je espérer que mes prières... Archambaud s'écrie : des prières !... des prières de ma reine ! dites vos ordres, madame... ils me sont sacrés... le ciel même commande par votre voix. — J'y joindrai celle d'Emma... — Que voulez-vous dire, madame ?... — Qu'Emma ne vous étant point indifférente..., sa médiation... — Emma, madame !... est-ce à vous, madame, à douter du pouvoir de Batilde ?... Il n'est pas besoin d'y ajouter celui de la reine... Il se trouble et continue avec peine : jugez madame, combien mon état est cruel, puisqu'il m'empêche d'obéir à vos volontés !... — Eh, d'où vient, Seigneur, cette langueur répandue sur vos jours ? — D'où vient, madame ?... (il attache ses regards sur Batilde, et il repousse des pleurs prêts à couler) Ah ! madame, il y a long-tems que la cause devroit vous en être connue... — Que dites-vous, Seigneur.... Batilde demeure interdite,

agitée. Archambaud comme entraîné par un mouvement involontaire, tombe à ses pieds. La reine avec un cri : — Archambaud, que faites-vous? Elle veut le relever. — Laissez-moi mourir à vos genoux; souffrez du moins qu'un sentiment que j'ai tenu jusqu'ici renfermé dans mon cœur, éclate dans mon dernier soupir. Je sais que je vous offense : mais, madame, je vais expirer, et ma mort réparera mon audace; vous voyez prosterné devant vous un homme qui vous adoroit, dans le tems..... c'étoit moi qui étois votre esclave; vous étiez déjà ma souveraine; j'ai su toujours vous respecter autant que je vous aimois. J'étois lié à Plectrude; mon amour n'a point éclaté; je vous idolâtrois au point de vous immoler ma tendresse..... Ranulphe avoit eu le bonheur de vous plaire; instruit par lui-même de sa passion, je me sacrifiois, je vous le donnois pour époux. J'apprends de votre père qui vous êtes; Ranulphe n'étoit point d'un rang qui pût l'élever à Batilde; ma femme meurt; j'ose espérer que la fille des rois ne dédaignera point la main d'Archambaud; j'allois vous la présenter avec ce cœur, dont votre image n'est jamais sortie : le roi me découvre son penchant, et Batilde devoit être l'épouse d'un monarque. Je pouvois me taire : il sçait de ma propre bouche vos malheurs, votre rang, que le trône étoit votre place; je vous y conduis, madame; vous régnez; le roi vous aime, la Neustrie bénit son choix; j'ai fait mon devoir : je ne vous demande que votre compassion. Pardonnez si je vous ai offensée, si j'ai rompu le silence : mais j'emporte au tombeau la consolation d'avoir appris à ma souveraine.... que je

mourois pour elle. Je n'implore qu'une seule grâce : daignez me dire du moins que vous me pardonnez... que vous me plaignez. C'est pour la dernière fois que je vous vois, que je vous répète... Non, madame, je n'acheverai point; je ne manquerai plus à ce que je vous dois ; un prompt trépas va vous délivrer du spectacle de ma douleur... Ah! Batilde !... que vois-je... les ombres de la mort sur votre visage? ô ciel ! — Vous n'aimiez point Emma !... vous m'aimiez, Archambaud ! et vous avez pu croire que j'aimois Ranulphe !... et vous m'alliez épouser ! tout ne vous disoit-il pas qui étoit le maître de mon cœur ? (et Batilde regarde le maire en versant un torrent de larmes). Quel autre qu'Achambaud auroit pu me rendre sensible !.. J'étois aimé de Batilde, s'écrie le maire !

Tous deux resterent absorbés dans cet anéantissement qui caractérise la violence des passions. Batilde revient la première de cet accablement terrible, comme quelqu'un qui sortiroit d'un profond sommeil, et qui s'éveilleroit en sursaut. Elle jette les yeux de tous côtés, les fixe ensuite sur le maire. — Vous m'aimiez, Archambaud !... Elle s'arrête quelques momens : on semble lire sur son front qu'il se prépare dans son ame une révolution surnaturelle. Elle continue en rassurant sa voix : Archambaud, écoutez-moi; reprenez vos sens; asseyez-vous.... asseyez-vous; et ne m'interrompez point. (il veut parler) Ce n'est point votre souveraine... c'est Batilde qui exige de vous ce silence.

Il s'assied égaré, interdit, frappé de tous les coups. La reine poursuit :

Je cede d'abord à des mouvemens... que j'étoufferai... pour toujours. La femme de Clovis va laisser paroître l'esclave d'Archambaud pour en faire désormais son éternelle victime; et la vie entière de la reine réparera le peu d'instants que je veux bien accorder à Batilde.

Oui, Archambaud, je vous ai aimé. Cet aveu n'offense point mon roi, mon époux, puisque la vertu a toujours combattu ce penchant, et qu'aujourd'hui... elle en triomphera. Cet amour a été la première impression qu'ait éprouvée mon cœur. Loin de la confier à personne, à peine osois-je m'en rendre compte à moi-même; je l'ai cachée aux regards paternels, à ceux d'Emma, à mes propres regards. Rappellez-vous que je ne vous approchois qu'avec timidité, qu'avec crainte; je m'effrayois quand je croyois entrevoir dans mon ame le moindre sentiment qui me parloit pour vous : la rivale de Plectrude eût été criminelle, et mes remords précédoient le crime. Mon pere surprit cette agitation que je m'efforçois de me dissimuler. Il pensa que Ranulphe en étoit l'objet; et cette erreur me fit beaucoup moins de peine, que s'il eût pénétré la vérité : je n'avois rien à me reprocher sur Ranulphe... Vous ne l'aimiez point, interrompit Archambaud? — Ranulphe m'étoit odieux. Une sombre mélancolie s'empare de moi; je repoussois tout ce qui auroit pu m'en découvrir la cause, elle me conduit aux portes du tombeau; vous venez me voir, je reviens à la vie; vous nous affranchissez, je sens une répugnance secrète à quitter les lieux que vous habitez. Enfin la jalousie semble m'éclairer sur

la nature du trouble que je redoutois d'approfondir ; j'imaginai que vous aimiez Emma..... — Aimer Emma ! Eh ! tout ne devoit-il pas vous instruire que je vous adorois ? Pouvois-je.... — Archambaud, vous oubliez que j'attends de vous le silence. La rivale d'Emma... je vis alors que je vous aimois... cependant je redoublai de sévérité pour me combattre, pour me vaincre. Plectrude vous est enlevée : ma passion se ranime ; je me juge avec moins de rigueur ; ma fierté me prête des forces ; j'étois persuadée qu'Emma vous étoit chère, que vous l'épouseriez ; cette image vint me soutenir plus encore que ma vertu. Alors vous m'annoncez qu'il faut que je me sacrifie à ma naissance, aux ordres de mon père, que je donne enfin ma main à Clovis. Je crus que vous aviez pénétré mon secret, que vous ne m'aimiez point, que vous m'imposiez même la loi de ne point vous aimer, de renoncer à vous : Archambaud... je vous obéis, moi, qui vous eus préféré à tous les rois du monde, moi, qui avois goûté du plaisir à porter le nom de votre esclave... Le maire retombe aux genoux de la reine ; elle lui ordonne de se relever, et elle reprend : songez que c'est pour la dernière fois que je vous entretiens de mes foiblesses. Je fus donc asservie à vos volontés ; je me laissai conduire par vous.... par vous aux pieds de l'autel ! vous m'avez vue mourante... (après un long silence) Je fus liée à Clovis.

C'est son épouse présentement que vous allez entendre, et qui toujours vous représentera ses obligations.

Je fus reine. Dès cet instant je m'immolai toute entière ; je sentis que je ne pouvois plus vivre pour moi... pour vous; que je me devois au roi, au trône, à l'Etat... ils rempliront mon ame, dussé-je en mourir... Voilà les seuls objets (1) qui m'occuperont

(1) La beauté, l'esprit, les vertus, et même l'illustre naissance de Batilde ne sont point des jeux d'imagination ; l'auteur de sa vie la fait descendre de ces rois Saxons qui composèrent l'heptarchie d'Angleterre. Ce qu'on peut assurer, c'est queBatilde fut un modèle de religion, de bonté. Devenue reine, elle se montra encore plus modeste, on eût dit qu'elle se ressouvenoit toujours de son esclavage pour être plus compatissante, plus sensible aux plaintes des malheureux ; sa grandeur n'éclatoit que par des bienfaits : elle joignoit à de si rares qualités des talens pour l'administration, et un courage supérieur aux événemens. Elle en donna des preuves dans une régence orageuse. Afin qu'on ne croie point cet éloge flatté, je rapporterai ce qu'en dit l'abbé *Velly, Hist. de Fr.* tom. 1. « On peut dire que le » gouvernement de cette princesse fut celui de la douceur, » de la prudence, de la justice et de la vertu. Les Gaulois » sans distinction d'âge ni de sexe, payoient une forte » capitation, ce qui les empêchoit de se marier, ou les » obligeoit d'exposer ou même de vendre leurs enfans ; ils » portèrent leurs plaintes aux pieds du trône : Batilde en fut » touchée, leur remit cet onéreux tribut, et racheta tous » ceux que cette dure exaction avoit fait esclaves. L'intérêt » de l'église ne lui fut pas moins cher. Elle fit travailler à » la réformation des mœurs ; les brigues pour l'épiscopat » furent réprimées, et la simonie exterminée ». La sagesse, la piété, le mérite personnel étoient des titres suffisans pour être connu et protégé de Batilde ; elle fit nommer à l'évêché d'Autun, Léger, personnage respectable à tous égards, qui honora le choix de la reine ; elle fut moins heureuse dans jusqu'au

jusqu'au dernier soupir. (Elle se leve) Archambaud... ayez le courage de m'imiter; que dis-je? Achevez votre ouvrage : vous m'avez élevée au trône ! rendez m'en digne; oubliez Batilde, et soutenez la reine dans la généreuse envie de concourir avec vous au bonheur de l'Empire; que cet unique soin, que cette ardeur sublime nous réunisse nous enflâme ! j'emprunte vos paroles, vos conseils; n'ayons d'autre passion que celle d'étendre la gloire de mon époux, d'affermir la félicité publique, de former un peuple d'heureux. Voilà, Seigneur, des transports faits pour des ames telles que les nôtres... Voilà les mouvemens auxquels nous devons nous abandonner. Osez donc vivre pour parcourir la carrière du grand homme, pour recevoir la seule récompense qui paie la vertu, pour mériter l'applaudissement de vos concitoyens, votre propre estime; gardez vos emplois, soyez l'appui de votre maître, le premier de ses sujets, un exemple

---

celui de Sigebrand, évêque de Paris : ce prélat ambitieux, pour annoncer son crédit avec plus de faste, laissa mal interpréter les bontés de cette princesse en sa faveur; les seigneurs, que son orgueil blessoit, eurent la lâcheté de le faire assassiner : Batilde instruite des calomnies dont la présomption de Sigebrand l'avoit rendu l'objet, eut le monde en horreur; elle ne fut plus animée que du désir de se jeter dans le sein du seul Consolateur qui essuie les larmes de la vertu outragée; elle se consacra entièrement à Dieu, se retira dans l'abbaye de Chelles qu'elle avoit fondée, y prit le voile, selon quelques historiens, ne voulut plus entendre parler d'une cour indigne de la posséder, et mourut avec édification, révérée comme une sainte depuis le neuvième siècle.

éminent de zèle et de fidélité, et sur-tout... ne parlez à sa femme que de ses devoirs... — Ah ! mon ame s'élève jusqu'à la vôtre. Eh bien, madame, connoissez votre pouvoir, et jugez si vous savez commander en reine, et si je sais obéir. Je m'arracherai à la mort qui m'attendoit; je m'efforcerai de vivre, pour admirer vos vertus, pour les imiter, pour m'occuper tout entier des soins de ma place, des intérêts de l'Empire, pour mériter les regards de Clovis, ceux de l'univers... ceux de Batilde... Qu'exigez-vous encore? — Davantage, Seigneur. — Que voulez-vous de plus ? — Que tous deux nous nous imposions une obligation éternelle de ne point nous démentir; que nous détruisions jusqu'au plus foible souvenir de cette tendresse, qui nous offense.... qui seroit un crime pour moi; que nous opposions à son retour des obstacles insurmontables; qu'enfin vous épousiez..... N'achevez pas, madame : quoi ! ce n'est point assez de supporter la vie, de soutenir le spectacle de Batilde l'épouse d'un autre, de dévorer mes larmes, de mourir, sans me plaindre, d'un amour malheureux; il vous faut des supplices plus cruels pour déchirer mon cœur; il en faut bannir votre image, ne pas vous adorer en secret, ne pas vous adresser tous mes vœux, ces pleurs dont ma douleur se nourrit !... il faut qu'un autre... Ah ! Batilde, ah ! madame, je ferai tout... je ferai tout pour vous obéir : mais ne m'ordonnez point de reconnoître un autre objet de mes hommages, de former un engagement... vous pleurez !... — C'est vous qui faites couler ces larmes; ne les voyez point; ne me forcez point à rougir; Archam-

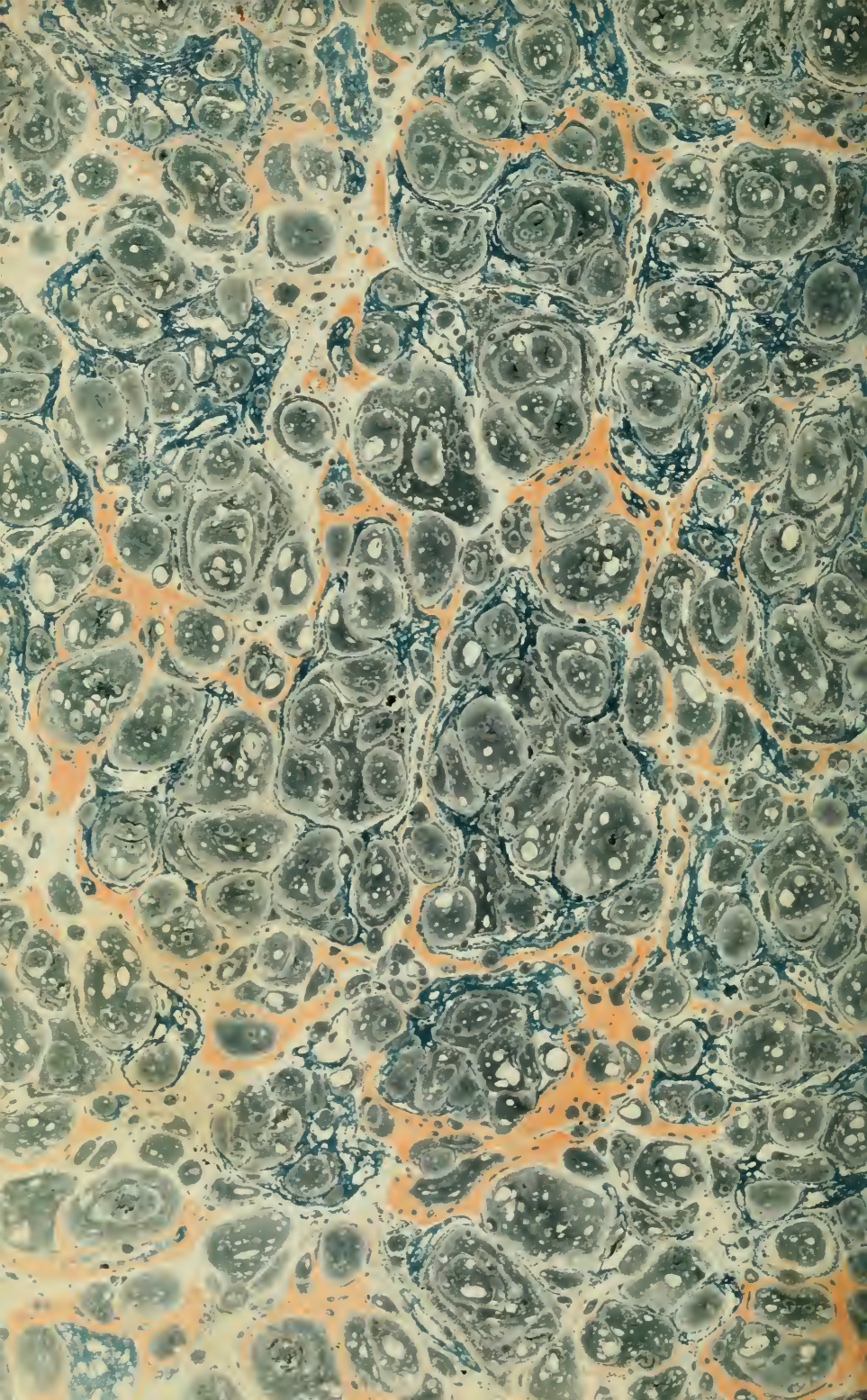
baud... pouvez-vous désirer que je sois coupable? Eh ! je ne le suis que trop en ce moment... N'allez pas plus avant dans mon cœur... Archambaud... voudriez-vous y faire entrer les remords ? Laissez-moi ma vertu toute entière.... si je vous suis chère encore. —Si vous m'êtes chère.... (Archambaud regarde Batilde en répandant des larmes.) —Vous ne m'exposerez jamais à de semblables épreuves, vous n'entendrez point mes soupirs, mes gémissemens secrets ; vous détournerez la vue de mes pleurs, et vous irez, aujourd'hui même, à l'autel, épouser... épouser... Emma... qui vous aime ; elle m'a instruite de sa tendresse pour vous ; elle est d'une naissance distinguée... Adieu, je vais annoncer à mon époux que le maire du palais lui est rendu.... Archambaud.... n'oublions plus que je suis reine, et femme de Clovis.

Aussitôt Batilde se retire avec précipitation, comme si elle eût craint que sa fermeté ne l'abandonnât. Où courez-vous, Madame, s'écrie Archambaud? Daignez arrêter... un moment... elle ne m'écoute point!... elle ne m'entend plus !... Batilde... vous serez satisfaite. Je ne verrai plus en vous que la reine, que ma souveraine, qu'un objet de l'admiration, des respects de toute la terre... j'oublierai.... je mourrai mille fois... j'épouserai Emma... oui, je l'épouserai... Allons; à force de vertus détruisons un penchant, que tout me presse de rejeter. Faisons mon bonheur du bonheur de la Neustrie, et que le nom d'Archambaud mérite d'être placé un jour à côté du nom immortel de Batilde !

L'un et l'autre en effet se sont rendus dignes

d'attacher les yeux de la postérité. Archambaud devenu le mari d'Emma, se livra tout entier aux soins du gouvernement ; il sçut ajouter la considération personnelle à l'éclat de la dignité; et Batilde, une de nos reines les plus renommées par ses vertus et par ses talens pour l'administration, après une régence consacrée dans nos fastes, mit le comble à sa gloire; elle quitta la cour, et alla s'ensevelir dans une solitude où elle mourut en réputation même de sainteté.

Fin du Tome premier.



PQ
1954
A7
1803
t.1

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY